00083985

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

DESCRIPTION

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE L'ITA[illegible]

DESCRIPTION HISTORIQUE ET CRITIQUE DE L'ITALIE,

OU

NOUVEAUX MÉMOIRES

Sur l'État actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerçe, de la Population & de l'Histoire Naturelle.

PAR M. L'ABBÉ RICHARD.

Hæc olim meminisse juvabit,
Per varios casus, per tot discrimina rerum.
Æneid. I.

83985

TOME I.

VOL I
W. 6

A DIJON,
Chez FRANÇOIS DES VENTES, Libraire de Monseigneur LE PRINCE DE CONDÉ;
Et se trouve à PARIS
ANT. DES VENTES, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis le Collége de Louis le Grand.

M. DCC. LXVI.

00083985

AVERTISSEMENT.

DEPUIS que l'on parcourt l'Italie & que l'on fait des relations de ce que l'on y a vû, il est étonnant qu'on n'en ait pas encore une description assez méthodique & assez étendue pour être d'une utilité réelle aux voyageurs, & en donner une juste idée à ceux qui ne peuvent pas voyager.

Ce qui regarde les Gouvernemens des divers Etats de cette partie de l'Europe ; le Commerce, l'Histoire Naturelle & la Population, sont des objets qui ne paroissent être entrés pour rien dans le cercle des connoissances de ceux qui ont écrit le plus nouvellement sur l'Italie. Ils s'en sont tenus à des généralités très-connues, auxquelles ils ont prétendu donner un air de nouveauté, les entremêlant de plaisanteries satiriques, ou d'anecdotes obscures, telles qu'on les débite

dans les caffés & les places publiques : Ces écrivains n'ont pas voulu sans doute prendre la peine de se mieux instruire.

C'est avec les hommes que l'on apprend à les connoître, il faut les voir par soi-même dans tous les états, les entendre, les examiner sans prévention ; porter ses observations depuis le sceptre jusqu'à la houlette ; passer du cabinet du Ministre d'Etat, dans le comptoir du Négociant, & même dans la boutique de l'Artisan; parler au cultivateur & au berger ; assûrer ses connoissances, sur leurs réponses comparées avec l'état des choses & le spectacle de la nature. C'est ainsi que l'on parvient à connoître un pays, & à donner des mémoires fidéles sur ce que l'on y a vû. Il est vrai qu'il faut pour cela se trouver dans des circonstances heureuses, avoir des facilités, je crois volontiers des yeux, que n'ont pas eu la plûpart de ceux qui ont écrit sur le sujet que j'ai traité.

Cet ouvrage manquoit donc essentiellement à notre langue, qui est devenue la langue commune de toute l'Europe, celle qu'ont adoptée de préférence les voyageurs de toutes les nations; c'est un des motifs qui m'a le plus fortement engagé à mettre en ordre ces Mémoires, & à les donner au Public.

Je ne garde point l'*incognitò*, je ne me cache pas sous un nom étranger: étant sûr de ne m'être jamais écarté de la vérité, ayant des garants respectables à citer, je ne crains pas d'être démenti sur aucun fait; on me dira peut-être que souvent mes vûes n'ont pas été assez étendues: mais, est-ce ma faute?

On trouvera dans cet ouvrage, non-seulement ce qui a rapport à l'état actuel du gouvernement en Italie, aux mœurs & aux usages de chaque peuple en particulier; objet qui a[illegible]t été extrêmement négligé, & [illegible] l'on ne connoissoit point; mais encore tout ce qui peut intéres-

ſur la curioſité, ſoit par rapport aux beaux-arts, ſoit par rapport aux ſtatues, tableaux, édifices, & autres Monumens Antiques, découverts juſqu'à ce jour; avec ce qui regarde l'hiſtoire naturelle, les productions propres à chaque pays, la maniere de les cultiver, & le commerce qui en réſulte. Le diſcours Préliminaire qui ſuit, & qu'il eſt important de lire, eſt deſtiné à donner une idée générale de ces différents objets, & de l'ordre que j'ai conſtamment obſervé.

Cet ouvrage eſt diſtribué en ſix volumes, de 500 pages chacun au moins; en petit caractère, avec des notes hiſtoriques & critiques: le Public devra à l'attention du libraire d'y avoir ajouté des Cartes Géographiques rectifiées ſur les obſervations les plus exactes & les plus nouvelles; relatives à ces mémoires, & vraiment utiles aux voyageurs.

TABLE DES TITRES.

& Piéces contenus dans le Ier Tome.

DISCOURS préliminaire. j
Chronologie des Empereurs d'Orient & Chronologie d'Occident. page cxxv
1. *Route de Lyon en Savoie.* 1
2. *Entrée en Savoie.* 3
3. *Chemins dans les montagnes.* 4
4. *Cascade naturelle.* 6
5. *Chambéry.* *ibid.*
6. *Montmélian & citadelle.* 9
7. *Aiguebelle, lavanche ou torrent.* 10
8. *La Chambre. S. Jean de Maurienne, Modasne, Lasnebourg, qualité du terroir, industrie des habitans, conduite des eaux.* 15
9. *Passage du Mont-Cénis, lac & cascades.* 19
10. *Descente du Mont-Cénis, entrée en Piémont.* 23
11. *Fort de la Brunette, ville de Suze.* 26
12. *Route de Suse à Turin, S. Michel de la Cluse, Veillane, Rivoli, Bourg & maison royale.* 29
13. *Turin, portes, citadelle, arsenal.* 33
14. *Division de la ville.* 36
15. *Eglise cathédrale, chapelle du S. Suaire.* 37

16. *Autres églises principales*, pag. 40
17. *Palais du Roi.* 46
18. *Palais du duc de Savoie.* 48
19. *Grand théâtre.* 49
20. *Université.* 52
21. *Palais de Carignan & théâtre.* 56
22. *Promenades & jardins du Valentin.* 59
23. *La Vénerie, maison royale.* 60
24. *Stupinigi, maison royale.* 64
25. *La Vigne de la Reine, maison royale.* 66
26. *La Superga, église royale & communauté de prêtres.* 67
27. *Ordres royaux de l'Annonciade & de S. Maurice.* 70
28. *Tribunaux de justice à Turin & dans les états du roi de Sardaigne.* 71
29. *Idée de la cour de Turin.* 74
30. *Revenus, troupes, possessions du Roi.* 80
31. *Etat des arts à Turin.* 84
32. *Commerce, fabriques, prix des monnoies.* 87
33. *Luxe de représentation.* 89
34. *Droit d'asyle dans les églises.* 90
35. *Route de Turin à Gênes, Quiers, Montcalier, Asti, Alexandrie.* 91
36. *Autres places du roi de Sardaigne sur la route de Rome, Tortone, Vogherra, spectacle de la campagne.* 98

Villes & places du roi de Sardaigne, sur la route de Turin à Milan, Chivas, Verceil, &c. pag. 99
38. *Curiosités de Verceil.* 101
39. *Novarre, Maniere de cultiver le ris; passage & canal du Tésin.* 103
1. *Etat & ville de Génes, ses révolutions, &c.* 107
2. *Gouvernement actuel de la Rép.* 115
3. *Du doge de Génes.* ibid.
4. *Royaume de Corse.* 118
5. *Marine de Génes.* 119
6. *Situation de Génes.* 120
7. *Eglises de Génes.* 125
8. *Palais de la Seigneurie, arsenal, tribunaux.* 138
9. *Banque de saint George.* 137
10. *Palais particulier.* ibid.
11. *Police, approvisionnemens.* 142
12. *Revenus, & force de la Répub.* ibid.
13. *Noblesse de Génes.* 145
14. *Usages particuliers.* 149
15. *Mœurs de la nation.* 150
16. *Cicisbei, ce que c'est.* 154
17. *Mœurs du peuple.* 156
18. *Divorces communs.* 157
19. *Habitude du jeu.* 159
20. *Etat des sciences.* 161
21. *Entretien du culte religieux.* 162
22. *De l'ordre ecclésiastique.* 164

23. *Industrie.* 167
24. *Habillement.* 169
25. *Maison Cornigliano.* 171
28. *Vallée de Polcheverra.* 174
29. *Montagne de la Bochetta.* 175
30. *Voltaggio, Serravilla, Gavi, &c.* 176
31. *Réflexions sur l'état de Gênes.* 180
1 & 2. *Entrée dans le Milanois.* 185
3. *Milanois.* 192
4. *De Pavie, aux isles Borromées, avec tous ses détails.* 192. à 272

Lac Majeur & isles Borromées.

35. *Route & détails jusqu'à Mantoue,* 278 à 295
41. *Duché de Mantoue, détails du Mantouan,* 296 à 308

Fin de la Table du Tome premier.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

L'INGÉNIEUX fabuliste François a dit, *Quiconque a beaucoup vû, peut avoir beaucoup retenu :* s'il eût voyagé, il eut sçû par expérience que quiconque sçait voir, retient nécessairement, & s'instruit de la maniere la plus sûre & la plus prompte. Les voyages qui ont servi à former les plus grands hommes des beaux siécles de l'antiquité, les *Pythagore*, les *Démocrite* & les *Platons*, sont encore très-capables d'épurer le goût, d'étendre les idées, de dissiper les préjugés, & même de former les mœurs, par les comparaisons que l'on fait nécessairement sur les différens usages, & sur les moyens d'arriver en tout pays, & dans toute espéce de gouvernement, au bonheur permis en cette vie.

I. Utilité & inconvéniens des voyages. Moyens de les rendre utiles.

Il est vrai que pour tirer une utilité de ses voyages, il ne suffit pas de se contenter de changer de place, & d'être

de ces voyageurs dont parle le *Goldoni* dans une de ſes comédies, & qu'il compare à une malle que l'on ne fait que paſſer d'une voiture à une autre, & tranſporter de ville en ville, ſans autre utilité pour elle que de la rapporter enfin, au point dont elle eſt partie ; chargée de la pouſſiere des grands chemins, briſée en partie, & hors d'état de ſervir davantage aux uſages auxquels elle étoit deſtinée.

C'eſt ce qui a fait que des auteurs célébres qui ont parlé des voyages, & qui ſans doute n'étoient jamais ſortis de leur patrie, les ont regardés comme inutiles, & même dangereux. La liberté ſans bornes, & la diſſipation continuelle qu'ils ont crû être néceſſairement de l'eſſence des voyages, leur ont paru des inconvéniens terribles, dont la corruption des mœurs étoit infailliblement la ſuite.

Mais on abuſe de tout ; & ceux que les voyages corrompent, n'auroient pas été meilleurs dans le ſein de la patrie que chez l'étranger. Que l'on me donne un voyageur déja inſtruit par théorie de l'état des pays qu'il ſe propoſe de parcourir ; partant de chez lui, animé du ſeul deſir d'étendre & de perfectionner des connoiſſances commencées ; portant dans ſon ſein le germe du goût pour les beaux arts, qui ſe développera heureuſement à meſure que les chef-d'œuvres de tous les

genres ſe préſenteront à ſes yeux. Si ces grands objets l'occupent ſérieuſement, on les verra certainement prendre l'empire ſur les paſſions animales qu'ils ſubjugueront entiérement, ou que du moins ils réduiront au ſilence. On verra le jeune voyageur, tantôt occupé des beautés qu'offrent la peinture, la ſculpture & l'architecture, ſe former des régles juſtes de décider par la comparaiſon des monumens : tantôt il admirera avec une douce ſatisfaction les merveilles de la nature, mêlées avec celles de l'art ; & une agréable variété ſoutiendra ſon attention ſans la fatiguer. Ici ce ſeront des volcans & des minieres ; là des ſources d'eaux chaudes & minérales. Où ne trouvera-t-il pas des plantes curieuſes, des arbres utiles, des points de vûe intéreſſans ? Les rivages de la mer, les lacs & les montagnes lui fourniront mille objets de curioſité. Il s'inſtruira plus certainement de la théorie de la terre par ſes obſervations ſuivies, que par la lecture des différens ſyſtêmes, formés pour la plûpart dans le ſilence du cabinet, & fort loin des objets ſur leſquels le philoſophe raiſonne à ſa fantaiſie, ſuivant ce qu'il croit être le plus probable, plutôt que conformément aux régles de la vérité. S'il voit avec étonnement les changemens arrivés dans les montagnes, dans ces corps énormes, ſi

solides en apparence, par la violence des tremblemens de terre qui les ont culbutées ; ces phénoménes effrayans, si terribles pour ceux qui sont exposés à leur action immédiate, deviendront pour lui une source inépuisable d'instructions, plus lumineuses mille fois que la lecture des volumes immenses qui ont été écrits sur toutes les matiéres.

Si l'histoire naturelle, & les beaux-arts ne suffisent pas pour contenter la curiosité d'un voyageur avide de s'instruire ; s'il veut connoître les mœurs, & la politique des differens états ; le génie des peuples, & leur industrie ; le commerce & la population ; les productions principales de chaque climat, & la maniere de les cultiver ; s'il veut se mettre au fait des vraies richesses de chaque pays, de celles qu'il porte dans son sein, & qui ne se refuseront jamais au travail d'un habitant industrieux ; quelle foule d'objets vient se présenter ? En prendra-t-on une juste idée si on n'a pas l'esprit libre de ces passions tyranniques qui l'absorbent, l'affoiblissent, & lui font trop souvent mépriser ces objets si utiles en eux-mêmes, & dont la connoissance est peut-être le plus réel de tous les biens, & certainement la source des plaisirs les plus purs.

II. Exemple singulier des motifs qui doiv

A remonter à l'origine des ch..., chercher suivant le goût de notre siécle les

principes des mœurs dans les uſages des peuples ſauvages nouvellement découverts, on ne doit pas avoir un autre but dans ſes voyages que celui de s'inſtruire par la connoiſſance des objets que l'on ne peut trouver que hors de chez ſoi. Je citerai à ce ſujet un paſſage frappant tiré de l'hiſtoire de la Louiſiane, imprimée à Paris en 1758. (T. 3.)

vent déterminer à voyager.

Un homme de la nation des *Yazous*, nommé *Moncacht-Apé*, après avoir perdu ſa femme & ſes enfans, libre de tous ſoins & de tout lien, plein du deſir d'apprendre quelque choſe ſur l'origine du peuple dont il fait partie, entreprend, & fait un voyage de deux mille lieues, dans des pays qui lui étoient inconnus, traverſe des rivieres rapides ſur des paquets de joncs, & paſſe trois ans dans cet exercice, ſans autre reſſource que ſon arc & ſes flêches qui lui fourniſſoient ſa nourriture.

On voit dans le détail de ces voyages une ſorte d'hoſpitalité établie parmi ces nations, que l'on appelle ſauvages; on y remarque une franchiſe entiere; il ſuffit de dire que l'on a la connoiſſance des principaux d'une nation, pour être bien reçû d'une autre; on y voit encore que la dureté des manieres ne plaît pas plus aux ſauvages qu'aux nations les mieux policées.

Le chef d'une nation où *Moncacht-Apé* arrivoit, lui ayant demandé durement...

Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que cherches-tu ici avec tes cheveux courts ? Le voyageur, sans s'étonner, lui répond, je viens de la nation des *Loutres*, je cherche à gagner de l'esprit ; & je viens te voir pour que tu m'en donnes : mes cheveux sont courts afin qu'ils ne m'embarrassent point ; mais mon cœur est bon. Je ne viens pas pour te demander des vivres, j'en ai encore pour aller bien loin ; & quand je n'en aurois pas, mon arc & mes flêches m'en fourniroient plus qu'il ne m'en faut. Pendant le froid, je fais comme l'ours qui se met à couvert ; & l'été j'imite l'aigle qui se proméne pour satisfaire sa curiosité : est-ce qu'un homme seul, & qui marche le jour, doit te faire peur ?

Les bons traitemens que le voyageur reçut ensuite de cette nation, ne furent pas capables de lui faire oublier la façon dure dont il en avoit été reçu. Il y séjourna le moins qu'il pût. Sa sensibilité étoit extrême ; on en peut juger par cette réflexion qu'il fait... Quoi, disois-je en moi-même, quand deux ours se rencontrent, ils s'arrêtent, & se frottent nez contre nez, & marmottent quelques tons qu'ils comprennent sans doute, ils semblent se caresser ; & ici les hommes parlent rudement à d'autres hommes....

C'est avec ces vûes & ces sentimens qu'un sauvage de l'Amérique septentrio-

nale voyageoit il y a peu d'années; c'est ainsi sans doute que voyagerent les premiers Grecs qui passerent en Egypte & aux Indes, où ils puiserent les principes des connoissances qui fructifierent si merveilleusement dans leurs pays. Le bon sens & la naïveté des réponses de *Moncacht-Apé* n'ont-ils pas la plus grande ressemblance avec la conduite & les discours des grands hommes des tems héroïques, tels qu'Homére nous les a dépeints? On le compareroit volontiers même avec les patriarches.

Il est vrai que les connoissances du voyageur sauvage s'étendirent peu; il trouva par-tout à-peu-près les mêmes usages; il vit seulement des climats différens, & quelques productions de la nature qui lui étoient inconnues; & il y gagna l'espéce de satisfaction de vivre plus tranquille, & moins tourmenté par la curiosité qui lui avoit fait entreprendre une course si pénible. Il jugea que les hommes étoient par-tout les mêmes; avec un cercle d'idées, aussi bornées que le sont celles d'un sauvage, il ne pouvoit rien espérer de plus avantageux.

Il n'en est pas ainsi d'un Européen déja instruit, qui sort de son pays pour acquérir de nouvelles connoissances, & qui choisit pour l'objet de son voyage la plus belle partie de l'Europe, l'Italie célébre

depuis tant de siécles, tant par ses beautés naturelles que par celles que l'art y a répandues & y conserve encore.

III. Beauté de l'Italie ; tout y annonce qu'elle est très anciennement peuplée.

La nature, si féconde en riches productions & si supérieure à l'art, lorsqu'on sçait la considérer & que l'on peut encore être sensible à ses beautés, offre par-tout en Italie le spectacle le plus varié & le plus riche ; & je crois que c'est la premiere cause à laquelle on doit attribuer le goût pour les beaux arts qui y éclate avec tant de magnificence, & qui s'y est conservé mieux que dans les autres régions où ils ont été également bien accueillis lors de leur rétablissement. Les beaux modèles que la nature y offre de tous côtés, l'harmonie merveilleuse qui y régne, même parmi les objets les plus singuliers, & le plus hors de l'ordre commun, sont une source féconde où le génie va se renouveller, & puiser les idées de grandeur, de noblesse & d'agrément qui rendent ses productions si précieuses.

Avec quelque attention que l'on en examine les usages & la qualité même du sol, tout y annonce qu'il est peuplé depuis très-longtems ; par-tout on y découvre des vestiges des arts & des sciences. Tous les jours, en fouillant les terres, on trouve une multitude de monumens ; les uns d'une antiquité dont on ne peut fixer l'époque, les autres des siécles postérieurs,

quoique déja très-reculés. Mais en même-tems que l'on y retrouve les preuves les moins équivoques pour l'hiſtoire des arts & des ſciences; que de monumens de l'ambition, de la jalouſie, de l'intrigue & de la perfidie; que de ſcenes ſanglantes & vraiment deshonorantes pour l'humanité, ne rappellent pas tous ces reſtes d'antiquité, ſur-tout ceux dont les ſujets ſont les plus connus! On ne voit preſque plus de bois dans ce pays où les arbres croiſſent ſi promptement, & deviennent ſi beaux; ce qui prouve combien il a été peuplé; la plaine de Lombardie n'a aucunes forêts; je ne mets pas dans ce rang les bois que les rois de Sardaigne conſervent pour le plaiſir de la chaſſe; à peine peut-on dire qu'il y en ait dans l'Apennin; car qu'eſt-ce que le bois de la Fayole, celui de Montefiaſcone, ce que l'on en trouve en Toſcane entre Poggibonzi & Sienne, & dans le voiſinage de Livourne? Dans les terreins bas & marécageux, ſur les côtes de la mer, il croît quelques taillis épais qui fourniſſent du grand gibier; par-tout ailleurs plaines & montagnes ſont dépouillées de leur premiere parure; & on a cherché par-tout à tirer un plus grand profit du terrein, & à le rendre fertile en le cultivant; ce qui prouve combien la population de cette belle partie de l'Europe a dû être conſidérable; &

combien nous sommes éloignés de ces tems, où, selon l'expression de Juvenal, la femme plus horrible encore que son mari, qui venoit de se gorger de gland, avoit au moins l'avantage d'être fidéle & chaste.

IV. Motifs qui ont déterminé à écrire ces mémoires. Défaut des relations d'Italie.

Il est tems que je rende compte des motifs qui m'ont déterminé à mettre en ordre les mémoires que j'ai recueillis pendant le cours de mon voyage, & à en former un corps d'ouvrage qui fût également utile & à ceux qui, dans la tranquillité du cabinet, n'imaginent pas qu'il y ait de moyen plus sûr de s'instruire que la lecture ; & à ceux qui pouvant voyager, veulent d'avance prendre une idée de ce qui doit faire l'objet de leur curiosité.

Mon dessein a été de faire un ouvrage nouveau dans ce genre, qui manque essentiellement, sur-tout dans notre langue, qui est devenue la langue commune de presque toute l'Europe ; celle qu'apprennent & parlent de préférence les voyageurs de toutes les nations. J'ai rassemblé autant que je l'ai pû, toutes les relations d'Italie qui ont été faites jusqu'à présent ; & après les avoir bien examinées, je les ai trouvées superficielles, imparfaites, écrites par des auteurs qui semblent ou n'avoir pas vû, ou n'avoir examiné qu'à la hâte les objets dont ils parlent ; ou n'avoir écrit que longtems après les avoir perdu de vûe, lorsqu'ils n'en avoient plus que des idées confuses ; ainsi il ne faut pas

s'étonner, & des inexactitudes que l'on y trouve, & du peu de secours que l'on en tire lorsque l'on veut les prendre pour guides. On ne connoît bien ces défauts que lorsqu'on compare ces livres avec les objets mêmes dont ils parlent.

Je n'en excepte pas *Misson*, dont l'ouvrage se soutient depuis plus de soixante-dix ans, & est regardé comme la relation de l'Italie la plus curieuse & la plus exacte que l'on ait faite. Outre qu'il paroît qu'il n'a vû, qu'en passant, la plûpart des grandes villes d'Italie, & trop superficiellement pour en avoir pris une idée juste; comment a-t'il pû croire que cinq jours suffisent pour voir Naples & ses environs; que l'on ne devoit rester que trois jours à Florence, encore moins à Bologne? Milan, Gênes, Parme, & quantité d'autres villes principales ont à peine fixé ses regards; & on ne trouve rien que de très-abrégé & fort trivial sur ce qui regarde ces villes; mais en revanche ce voyageur s'étend beaucoup sur certains points de critique qui tendent tous à donner quelques ridicules à la religion catholique, & presque toujours aux dépens de la vérité; en quoi il a très-bien réussi au gré des ignorans, que ses plaisanteries sont en possession d'amuser; la plûpart des lecteurs de ce genre ne supposent jamais qu'un auteur soit capable de débiter gra-

venant des mensonges, & prenant toujours pour vrai ce qu'ils trouvent dans un livre imprimé.

Ce défaut essentiel n'est cependant pas le seul de sa relation; il n'a rien dit du gouvernement, de la population, du commerce & des productions des différens états de l'Italie. J'ajoute encore qu'il avoit peu de connoissance des beaux arts, qu'il n'avoit pas même acquis le goût de comparaison qui fait juger du mérite d'une piéce par une autre du même genre que l'on a étudiée. Ce qu'il dit des tableaux & des statues, soit antiques, soit modernes, est si superficiel, qu'il ne porte aucune lumière dans l'esprit.

D'ailleurs, depuis quatre-vingt ans les choses ont presque changé de face; on reconnoît encore quelques traits principaux; mais les parties de détail ne sont plus les mêmes. Naples, Turin, Parme, Milan, & plusieurs autres villes ne sont plus reconnoissables. Ce qu'il dit pour l'instruction particuliere des voyageurs, sur le prix des choses, sur les précautions à prendre, ne peut plus être d'aucune utilité; & les additions faites dans les nouvelles éditions n'ont pas remédié à ces manquemens (*a*).

(a) *Il y a plus, elles n'ont servi qu'à rendre cet ouvrage plus imparfait; presque aucunes des citations ne sont justes; les passages des anciens*

La plûpart de ceux qui ont écrit dans ce siécle, ou n'ont donné que des réflexions générales, ou se sont restreints à quelques parties, soit des sciences, soit des beaux arts ; ces ouvrages sont essentiellement bons, mais trop bornés dans leurs objets ; tels sont, par rapport à l'état des sciences & des bibliothéques, le journal d'Italie du P. de Montfaucon, bénédictin ; par rapport aux beaux arts, la description des statues, bustes, bas-reliefs & tableaux qui se trouvent en Italie par Mrs Richardson pere & fils ; le recueil de notes sur la peinture & la sculpture donné, il y a quelques années, par M. Cochin. Ce dernier sera toujours utile aux jeunes artistes, & peut servir aux amateurs ; mais on sent combien il est incommode de porter avec soi plusieurs volumes pour trouver dans l'un ce qui a rapport à la peinture & au des-

---

auteurs y sont tronqués, & la mesure ne se trouve plus dans les vers des poëtes. Cependant ce livre a joui d'une réputation établie ; on le trouve dans tous les cabinets, il est même cité dans les dictionnaires. Cela prouve combien on aime à croire sur parole, pour s'épargner la peine de s'informer par soi-même de la vérité. Ignorance & incuriosité, disoit Montagne, sont doux oreillers pour une tête bien faite...., c'est-à-dire pour végéter tranquillement ; car dès que l'on voudra se mêler de quelque chose qui ait l'apparence seule de la raison ; ce n'est qu'avec des soins & des peines que l'on pourra espérer quelques succès.

sein ; de chercher dans un autre le détail des antiques ; d'en consulter un troisiéme pour ce qui a rapport à l'état du gouvernement & des sciences ; & d'être encore plus embarrassé pour prendre quelque idée de la population, du commerce ou de l'industrie. Très-certainement on n'a encore donné aucune relation d'Italie, où tous ces objets soient rassemblés par ordre, sous un même point de vue, sans confusion, & relativement à chaque état ; ce qui me fait dire avec raison que jusqu'à présent, quoique l'on ait beaucoup voyagé dans ce beau pays, on n'en a rien écrit qui puisse en donner une idée juste à ceux qui ne l'ont pas vû, ou qui puisse guider sûrement ceux qui ont dessein d'y voyager. C'est donc pour contribuer, autant qu'il est en moi, à la satisfaction des uns & des autres ; & pour me rappeller plus précisément ce que j'ai vû dans ce beau pays & en conserver un souvenir fidele, que je me suis occupé à rédiger les mémoires que je faisois à mesure que je voyois, & presque toujours sur le champ (*a*).

Un autre motif encore m'y a déterminé. C'est la satisfaction réelle que j'ai eue à voir & à connoître un pays aussi riche, &

(a) *Pendant que l'on imprimoit ces mémoires, un traducteur François a donné au public un ouvrage en trois vol. sous ce titre ;* nouveaux mémoires ou observations sur l'Italie & les Italiens, par deux gentilshommes Suédois, traduits du Suédois. Londres, Jean Nourse, 1764.

Mon dessein n'est pas d'en faire ici la critique ; mais je

qui, représenté tel qu'il est, doit nécessairement former le tableau le plus intéressant & le plus varié. A tous ces motifs, il faut ajouter la reconnoissance que je dois à plusieurs de ses plus illustres habitans, dont la politesse & les bonnes façons m'ont touché sensiblement. Je les ai vû se plaindre que les François les oublioient, dès qu'ils étoient repassé les monts; qu'ils ne voyageoient dans leur pays que pour y trouver des ridicules, ou pour dépriser ce qu'il y avoit de plus beau; que presque

---

crois devoir avertir qu'il y a beaucoup d'inexactitudes & d'anecdotes imaginées à plaisir; comme celle que voici.

*Un des Suédois (T. 2. p. 63) dit qu'il avoit rencontré par hasard à Paris, une dissertation historique & critique sur la conjuration du marquis de Bedemar en 1618; qu'il la communiqua à un Avogador duquel il tira parole, qu'il obtiendroit pour lui du sénat la permission d'entrer dans l'ar*chivio segreto *de la république, où il vérifieroit sur les piéces authentiques, la réalité de cette conspiration. Le Suédois qui a passé un mois à Venise l'a bien peu connue; s'il a pû se persuader qu'un* Avogador *fut capable de lui faire une semblable promesse; s'il a sçû quel étoit le rang & l'importance de cette charge à Venise; il est étonnant qu'il ait osé avancer pareil fait dans ses mémoires. L'*archivio segreto *de la république est un sanctuaire, que l'intérêt seul de l'état fait ouvrir aux membres les plus dignes de la confiance. La curiosité d'un voyageur, de quelque rang qu'il fût, n'a jamais été un motif pour y pénétrer; dans aucun état policé on ne pourroit faire une pareille demande, à plus forte raison à Venise, où la circonspection est si grande. Ceux qui se donneront la peine de comparer la traduction Suédoise avec ces mémoires, verront facilement que les Suédois n'ont sans doute pas eu assez de temps ni d'occasions pour s'instruire à fonds des faits qu'on leur a débités, tant à cet égard qu'à celui de bien d'autres; d'après quoi le public judicieux sera en état de décider par comparaison sur l'exactitude & la différence de ces deux ouvrages.*

tous ceux qui en avoient écrit, en avoient parlé avec peu de soin, & souvent très infidèlement. J'ai vû par moi-même que leurs plaintes étoient fondées ; & j'ai pris avec eux une espéce d'engagement de réparer les torts dont ils se plaignoient, en présentant le beau pays qu'ils habitent sous son véritable point de vue. Je satisfais à ma promesse.

V. Facilités que l'on a eues pour être exactement instruit.

La protection & les bons offices des ambassadeurs & ministres chargés des affaires de France dans les différens états d'Italie ; l'accès que j'ai eu chez les personnes en place, même chez les ministres d'état ; la facilité de les voir, & de converser avec eux, autant qu'il est possible à un voyageur qui est reçu par-tout ; la connoissance de quelques sçavans établis dans les principales villes, m'ont donné de grandes facilités pour m'instruire de l'état actuel des choses ; j'ai eu soin de voir les artistes les plus distingués dans tous les genres, les négocians, même quelques artisans connus ; les conversations que j'ai eues avec eux, m'ont été de la plus grande utilité, & m'ont instruit de mille particularités qui caractérisent les différentes nations, & en font connoître le génie & l'industrie. J'ai visité avec attention les établissemens publics, les grandes manufactures, les fabriques de toute espéce ; & je n'ai pas négligé de tirer des cultivateurs

& des gens occupés aux travaux de la campagne, tout ce qui pouvoit constater la vérité de mes observations : enfin je n'ai rien omis de ce qui pouvoit me donner une connoissance exacte & circonstanciée du pays dont j'avois dessein de donner la description.

La suite de ce discours préliminaire est destinée, VI. Plan de ce discours.

1°. A donner une idée géographique des différens états qui composent actuellement l'Italie.

2°. Comme depuis le tems des premiers Romains jusqu'à nous, l'état des choses a bien changé, & que les voyageurs qui ont la curiosité de sçavoir où habitoient les Latins, les Samnites, les Volsques, les Eques, & tant d'autres peuples de l'antiquité, ne sçavent où les placer, & qu'ils sont également embarrassés pour sçavoir où étoient la Gaule-Cisalpine & la grande Gréce, quand ils n'ont pas sous les yeux les cartes de l'ancienne Italie ; je fais le placement de ces différens peuples, de manière qu'en lisant ce que j'en écris, on peut aisément, avec le secours d'une carte d'Italie, voir précisément le pays qu'ils occupoient, & retrouver dans les ruines antiques, éparses sur-tout dans la campagne de Rome & dans la route de Naples, les vestiges de leurs anciennes habitations.

3°. Je donnerai des réflexions générales

ſur les mœurs, les différens états de l'Italie, les arts, & ſur les précautions qui ſont à obſerver pour y voyager avec agrément & avec fruit.

4°. Je parlerai des monnoies, des voitures qui ſont à préférer, des chemins & des hôtelleries, de l'économie qui eſt à obſerver dans les marchés que l'on fait, ſoit pour les choſes d'uſage néceſſaire, ſoit pour celles qui ne ſont que de goût, & de curioſité particuliere.

L'Italie eſt la région de l'Europe la plus célébre, la plus anciennement connue, la plus belle encore, la plus fertile & la plus curieuſe, tant par rapport aux différens états qu'elle renferme, qui ont chacun une forme de gouvernement qui leur eſt propre, que par rapport aux chef-d'œuvres des arts, tant antiques que modernes, que l'on y admire, & aux curioſités de la nature que l'on y rencontre à chaque pas, ſur-tout dans l'état eccléſiaſtique & le royaume de Naples.

VII. Diviſion générale de l'Italie.

Les Alpes la ſéparent depuis le comté de Nice juſqu'à l'Iſtrie, du reſte de l'Europe; c'eſt-à-dire de la France, de la Suiſſe & d'une partie de l'Allemagne. Entre les Alpes & l'Apennin, eſt la plaine de Lombardie, qui s'étend de Turin à Veniſe dans l'eſpace de deux cent cinquante milles de longueur ſur une largeur fort inégale. Le reſte de l'Italie eſt occupé par les Apen-

nions qui touchent les Alpes aux confins de l'état de Gênes & du comté de Nice, s'étendent ensuite le long du golfe de Gênes, occupent une partie de l'état ecclésiastique au midi de Bologne, & forment d'autres branches qui tiennent la Toscane, le reste de l'état ecclésiastique, & presque tout le royaume de Naples.

La longueur actuelle de l'Italie du cap *Sparti vento* (*promontorium Herculeum apud Brutios*) à la pointe méridionale de la Calabre jusqu'aux montagnes d'Aouste en Savoie qui séparent le duché de ce nom de la plaine de Piémont, est d'environ sept cent vingt milles. Sa largeur, depuis *Capo Campana* (Populonium) sur les côtes de Toscane, dans le Siénois, à cinq milles au couchant de Piombino, jusqu'à *Pontesella*, dans la Corinthie, est d'environ deux cent quatre-vingt milles.

On divise l'Italie en deux parties principales; l'une au septentrion, l'autre au midi. La partie septentrionale renferme la république de Venise & l'état de terre ferme, les duchés de Milan & de Mantoue, le Piémont, & ce qui appartient au roi de Sardaigne, duc de Savoie, en Lombardie : l'état de Gênes, les duchés de Parme & de Plaisance, le duché de Modene, la légation de Bologne & celle de Ferrare, & une partie de celle de Ravenne ou de la Romagne.

Dans la partie méridionale sont le grand duché de Toscane, qui renferme les états de Florence, de Sienne & de Pise, & la république de Luques, enclavée dans la Toscane, les principautés de Piombino & de Massa Carrara (a). Les états de l'Eglise qui comprennent la campagne de Rome, la Sabine, le patrimoine de saint Pierre, le duché de Castro, l'Ombrie, la Marche d'Ancône, le duché d'Urbin, la Romagne, & le pays de Bénévent, enclavé dans le royaume de Naples.

La petite république de S. Marin, entre le duché d'Urbin & la Romagne.

Au midi, le royaume de Naples.

VIII. Idée des Apennins & des principales rivieres qui en sortent.

L'Italie méridionale est environnée de la mer de trois côtés; au levant par le golfe de Venise, au midi & au couchant par la Méditerrannée, & est située dans les Apennins qui s'étendent du couchant au midi dans la longueur de sept cent milles depuis les Alpes maritimes jusqu'à l'extrêmité de la Calabre. Ils se divisent en deux branches principales dans la principauté ultérieure, dont l'une s'étend jusqu'à *Capo*

(a) *Et le petit état* d'égli Presidi *qui appartient au roi de Naples où sont Orbitello, Porto Hercole, & Piombino, places sur la côte de Toscane, dans lesquelles il tient garnison, de même qu'à Porto-longone dans l'isle d'Elbe, qui est vis-à-vis.*

di ſanta Maria di Leuca, dans la terre d'Otrante; & l'autre juſqu'à *Capo dell' Armi*, dans la partie méridionale de la Calabre ultérieure, ſur le détroit de Sicile, à douze milles de Regio au midi.

Au couchant ils diviſent le Piémont de l'état de Gênes; delà, en tirant à l'orient ayant l'état de Gênes au midi; au nord le Montferrat, le Milanois & le duché de Parme; ils occupent une grande partie de la Toſcane au midi, & s'étendent au nord ſur les frontieres du Modénois, du Bolonois & de la Romagne. Tournant à l'orient d'hiver, entre le duché d'Urbin & la Marche d'Ancône à l'orient d'été, ils traverſent l'Ombrie au couchant d'hiver, & s'étendent dans toute la longueur du royaume de Naples juſqu'au détroit de Sicile. Cette large & longue chaîne de montagnes n'eſt coupée que par l'Ofanto, riviere qui prend ſa ſource dans la principauté ultérieure, au-deſſus de la petite ville de Conza, & qui va ſe jetter dans la Mer Adriatique, après avoir ſéparé la *Capitanate* de la province de Bari.

On peut regarder les collines qui couvrent la campagne de Rome & une partie du patrimoine de ſaint Pierre comme des abaiſſemens des montagnes principales, qui ne forment avec elles qu'une ſeule & même chaîne. Il en eſt de même des montagnes que l'on traverſe en allant de Ma-

rino à Valletri, de celles qui bordent les Marais Pontains avant que d'arriver à Piperno, de la montagne de Piperno & de toutes celles qui viennent aboutir à la mer le long de la Voie Appienne jusqu'à Gayette, d'où le chemin se fait en plaine jusqu'à Naples, & suit en partie les bords de la mer; on la laisse à droite à peu de distance. Le sol de ces montagnes se ressemble par-tout, & est très-fertile quand il est cultivé; il est rare d'y voir de ces rochers arides qui s'élevent dans les Alpes à une si grande hauteur, & qui sont innombrables.

Les endroits les plus élevés de l'Apennin sont le passage de la Bocchetta, entre Novi & Gênes, le Giogo, entre Bologne & Florence, & peu loin delà, l'élevation ou pointe de *Piétra Mala*, dans laquelle se forme un volcan qui peut un jour devenir très-formidable, & Radicofani entre Sienne & Viterbe, qui m'a paru l'endroit le plus élevé des Apennins. Une multitude de rivieres qui arrosent la plaine de Lombardie, sortent de l'Apennin; les plus considérables sont la Scrivia, le Tidone, la Trebia, le Taro, la Secchia, le Tanaro, le Rhenone, qui toutes se réunissent au Pô; elles coulent du midi au nord, & sont fort sujettes à arrêter les voyageurs dans leurs courses, pendant les pluies d'automne, & au printems après la fonte des neiges.

L'Arno, fleuve qui prend sa source dans l'Apennin, entre la Toscane & la Romagne, à *Santa Maria delle Grazie*, après avoir eu un cours fort tortueux dans les montagnes, & s'être en quelque façon doublé par deux lignes contraires & paralleles, va de Florence à son embouchure dans la mer, à huit milles au-dessous de Pise, par une ligne droite du midi au couchant.

Le Tibre, ce fleuve si fameux & si connu, prend sa source dans l'Apennin, sur les confins de l'état ecclésiastique & de la Romagne, court par une ligne tortueuse du nord au midi, & va se jetter dans la mer entre les ruines d'Ostie & de Porto, par deux embouchures, dont il n'y en a plus qu'une, appellée *Fiumicino*, qui soit navigable, & que l'on ne peut entretenir dans cet état qu'à force d'attentions & de travaux. Le Tibre entraîne avec ses eaux beaucoup de terres sabloneuses & de matieres étrangeres, qui ne s'écoulent pas aisément, & qui, arrêtées par les vents du midi qui font refluer les eaux contre leur cours naturel, forment des barres; &, à la suite des tems, des atterrissemens fort étendus, dont on peut juger par ceux qui ont reculé l'ancienne Ostie à plus d'un mille & demi dans les terres, ainsi que l'annoncent les ruines mêmes d'Ostie, les vestiges d'une tour qui paroît avoir servi

autrefois de fanal, & les marais Salans que l'on traverſe avant que d'y arriver, & qui ont conſervé la communication avec la mer par un canal entretenu pour cet uſage.

Les autres fleuves ou rivieres conſidérables qui coulent de l'Apennin dans cette même direction, ſont le *Garigliano*, autrefois *Liris*, que l'on paſſe en barque au deſſous des ruines de l'ancienne *Minturne*, & le *Volturno*, qui baigne les murs de Capoue.

Une multitude d'autres rivieres peu conſidérables coulent de ces montagnes du midi au levant & au nord dans la mer Adriatique ; on en traverſe une partie dans la Marche d'Ancone & la Romagne; pluſieurs forment des petits ports, à Sinigaglia, Peſaro & Rimini. La plus connue eſt le *Rubicon*, fameux par le paſſage de Céſar, & la victoire qu'il remporta ſur les troupes de la République, commandées par Pompée. Il ſéparoit autrefois l'Italie de la Gaule Ciſpadane. Il coule aujourd'hui entre Rimini & Céſene, & va ſe jetter dans la mer Adriatique. Quand je l'ai traverſé, ce n'étoit qu'un ruiſſeau bourbeux qui couloit dans un lit large & profond, dont les bords étoient eſcarpés. On le nomme dans le pays, *il Piſatello*. Cette barriere n'étoit pas capable de retarder la marche de Céſar ; mais le ſé-

nat

état croyoit que ce général respecteroit le décret qu'il avoit fait afficher sur les bords de cette riviere, par lequel il déclaroit ennemi de l'état quiconque oseroit passer outre, les armes à la main.

Plusieurs rivieres coulent des Alpes dans le Pô, du nord au midi, & arrosent la plaine de Lombardie ; les plus considérables sont les deux Doires, la Sture, le Tésin qui coule du lac Majeur, l'Adda du lac de Côme, le Mincio du lac de Guardia ; & l'Adige, fleuve rapide qui vient du Tirol, traverse une partie de l'état de terre-ferme, & a son embouchure dans le golphe de Venise au levant de Chioggia. Les eaux qui coulent des Alpes sont limpides, agréables à boire, le poisson y est de bonne qualité ; il n'en est pas de même de celles qui coulent de l'Apennin qui sont toujours bourbeuses, épaisses, désagréables au goût, & dont le poisson, si on en excepte le brochet, n'est pas bon à manger.

IX. Division de l'ancienne Italie. Etat des peuples, qui l'habitoient & leur position. Nom actuel des provinces où ils étoient établis.

L'ancienne Italie étoit divisée en Italie propre, qui est aujourd'hui l'Italie méridionale, située dans l'Apennin, & la Gaule Cisalpine qui comprend toute l'Italie septentrionale, c'est-à-dire la Lombardie & l'état de Génes.

Les états principaux de la Gaule Cisalpine étoient autrefois la Gaule Cispadane, ou en deçà du Pô par rapport à l'I-

talie ; c'étoit la partie méridionale de la Gaule Cisalpine ; elle s'étendoit de la mer de Ligurie & des Alpes maritimes au golfe Adriatique, ayant la Ligurie au couchant, l'Apennin au midi, & le Pô dans toute sa longueur au nord. Les anciens habitans de ce pays étoient connus sous le nom de *Ligures*, *Boii*, *Anamani*, *Lingones* & *Senones*. Ce pays est appellé aujourd'hui *Lombardia di quà dal Pô*, où sont situés une partie du Piémont, le Montferrat, l'état de Génes, une partie du Milanois, Plaisance, Parme, Modene, Bologne, le Ferrarois, & une partie de la Romagne.

La Gaule Transpadane étoit la partie septentrionale de la Gaule Cisalpine, bornée au nord & au couchant par les Alpes, au levant par les mêmes montagnes & la mer Adriatique, au midi par le cours du Pô ; elle fut possédée par les anciens peuples appellés *Carni*, *Cenomani*, *Euganei*, *Insubres*, *Lævi*, &c. Ces noms indiquent que ces colonies avoient été envoyées par les anciennes villes de la Gaule Transalpine dont la plûpart subsistent encore sous la même dénomination. On l'appelle aujourd'hui *Lombardia di là dal Pô* ; elle renferme le Piémont ; le Milanois, le Mantouan, l'état de terre-ferme de Venise, la Valteline, & les bailliages Suisses, frontiéres de l'Italie.

La Gaule Subalpine moins étendue occupoit le vallon où coule la Doire, & étoit habitée par les peuples *Segusini*, *Taurini*, *Vagieni*, où sont aujourd'hui les Marquisats de Suze & de Saluces, Turin & une partie du Piémont.

La Ligurie, qui faisoit autrefois partie de la Gaule Cispadane, étoit divisée en deux parties, l'une appellée *Liguria littorea* bornée à l'orient par la *Magra* qui coule de l'Apennin dans la mer entre *Sestri di Levante & Massa*, & au couchant par le comté de Nice, est aujourd'hui la partie de l'état de Génes, connue sous le nom de riviere de Levant & riviere de Ponent, entre lesquelles est située la ville de Génes. La Ligurie méditerranée ou plaine, comprenoit une partie du pays situé entre l'Apennin, le Tidon, le Pô & les Alpes maritimes ; la république de Génes n'en posséde aujourd'hui qu'une très-petite partie qui forme le territoire de Novi. Le reste s'étend dans les montagnes dans l'espace d'environ quarante-cinq milles du nord au midi ; c'est ce que les anciens appelloient *Liguria Alpestris*.

La partie la plus orientale de la Gaule Cisalpine étoit occupée par une colonie des Gaulois Sénonois, que l'on appelloit alors Italiques, la terreur des Romains, *Italici*; *Romanorum terror*. Leurs possessions s'étendoient du midi au nord, le long de

la mer Adriatique, entre l'Esino qui prend sa source dans l'Apennin, sur les frontieres de l'Ombrie, traverse une partie de la Marche d'Ancone, & se jette dans la mer au dessous d'*Iési*; & l'*Utente* qui coule dans la mer au-delà de Ravenne; ils habitoient une partie du duché d'Urbin & la Romagne qui s'étend le long du Golfe; leurs villes principales étoient Ravenne, Rimini, Cesene, Forli & Forlimpopoli, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade ruinée à trois milles environ de Forli au midi. Une partie de ce pays a eu dans des temps postérieurs, le nom de Pentapole, & comprenoit les villes de Rimini, Pezaro, Fano, Osimo & Ancone.

Une grande partie de la Gaule Cisalpine a eu aussi le nom d'Emilie, de la voie ou grand chemin que fit construire le consul Emilius, qui s'étendit d'abord de Rimini jusqu'à Plaisance. Il y fit ajouter deux branches, l'une qui alloit par Milan à Aquilée, traversant toutes les villes de la Gaule Transpadane; l'autre qui commençoit à Pise, traversoit la Toscane, regagnoit la Gaule Cispadane à Tortone, & communiquoit d'un côté à la Ligurie, de l'autre à Plaisance. La voie Flaminienne reprend où finit l'Emilienne; & conduit de Rimini à Rome par Pézaro, Sarro, Fossombrone, Spolette, Narmi & Otricoli.

La partie méridionale de l'Italie, qui seule en portoit le nom autrefois avant que la puissance Romaine eût subjugué les différens peuples qui habitoient la Gaule Cisalpine, & qui formoient autant de républiques confédérées qu'il y avoit de villes principales, renfermoit :

L'Etrurie, où le pays des anciens Toscans ou Etrusques, borné par la mer au couchant & au midi, au levant par le Tibre, au nord par les Apennins. La partie occidentale de ce pays où sont les républiques de Florence, Sienne & Pise, est réunie sous une même domination & forme le grand duché de Toscane ; la partie orientale où sont aujourd'hui le patrimoine de S. Pierre, le duché de Castro, le territoire d'Orviette, & celui de Pérouse, est au S. Siége.

Les Veïens, peuple d'Etrurie, si formidables à la république naissante de Rome, & qui furent enfin détruits par Camille l'an de Rome 358, avoient leur capitale entre Baccano & la Storta, près du Lac de Bracciano.

L'Ombrie, séparée au couchant de l'Etrurie par le Tibre, bornée au nord par la mer Adriatique, au levant par le Picenum ou Abruzze ultérieure, & au midi par la Sabine ; elle tenoit une partie de la Marche d'Ancone & de la Romagne, les duchés d'Urbin & de Spolette, & la

partie de la campagne où est aujourd'hui *Civita Castellana* ; on voit par là ce qu'elle occupoit de plus que la province qui a conservé le même nom. Les anciens habitans de cette province étoient connus sous le nom d'Ombriens, & formoient un peuple considérable, ainsi qu'on le peut voir dans Tite-Live, l. 9. c. 41.

Le Latium, qui étoit anciennement le pays le plus célébre de l'Italie, étoit borné au couchant par l'Etrurie, qui de ce côté avoit le Tibre pour barriere ; au midi par la mer, au levant par la Campanie heureuse ou terre de Labour, au royaume de Naples ; au nord par les Sabins qui habitoient la petite province de Sabine, & les Samnites qui occupoient la partie du royaume de Naples où sont aujourd'hui les deux Abruzzes, le Comtat de Molisi, la principauté de Benevent, & une partie de la terre de Labour ; leur pays étoit appellé *le Samnium*.

Les villes principales du Latium étoient Rome, capitale, Tivoli, (Tibur) Frascati (Tusculum) Ostie, Veletri, (Velitræ) Palestrine (Præneste) Piperno (Privernum) Terracine (Avaur) Gayeta, Fondi, Anagni... Les Volsques habitoient la partie située entre Veletri & Antium où est aujourd'hui le petit port de *Nattuno*. Ils avoient pour capitale la ville d'Ardée, située sur une colline à seize milles

de Rome, au levant d'hyver ; ses ruines subsistent encore sous le nom d'*Ardea*, près d'[illegible]. Le domaine utile & le château appartiennent à la maison Césarini.

A seize milles de Rome au couchant, on trouve les ruines d'Albe la longue, la plus ancienne ville d'Italie, & dont les premiers fondateurs de Rome étoient originaires, entre la montagne & le lac d'Albano. Elle fut détruite par Tulius Hostilius, & n'a jamais été habitée depuis ; ces ruines ont plus de deux mille quatre cent ans d'antiquité ; on les voit sur la croupe de la montagne au bord du lac d'Albano, dans le voisinage de Palazzuolo.

Les Latins, les Eques, les Herniciens & les Rutules habitoient aussi le Latium ; ce pays autrefois si peuplé, & sans doute si fertile, est ce que l'on appelle aujourd'hui la Campagne de Rome ; toute la plaine est inculte & presque inhabitée ; ce que l'on attribue au mauvais air qui régne dans ce pays, & au voisinage des marais pontains. Il est divisé en deux parties ; la septentrionale, que l'on appelle *la Campagna*, est montueuse, plus habitée, & très-fertile ; la méridionale, *la Marina*, à quelques parties près qui sont dans les montagnes, est inculte, & ne produit que des herbages où on nourrit pendant la

plus grande partie de l'année, des troupeaux immenses de moutons qui restent presque toujours parqués.

Les broussailles & taillis qui avoisinent la mer, servent à nourrir des troupeaux de buffles; & on en tire des bois à brûler, & des charbons pour la consommation de la ville de Rome.

En considérant la qualité du terrein sur laquelle on ne peut se tromper à la vûe de la forte végétation des plantes qui y croissent; on regrette véritablement que tant de terres restent incultes, & ayent acquis par la nonchalance des habitans qui ont succédé aux anciens colons, une qualité en quelque sorte pestilentielle, qui les fait regarder comme inhabitables; il est à souhaiter que le desséchement des marais Pontinas, tenté depuis tant de siécles, & auquel on dit que l'on travaille actuellement, rende à l'air son ancienne salubrité, & engage de nouveaux colons à venir cultiver des terres dont ils tireront le centuple de ce qu'ils leur auront confié (*a*).

(a) *La cause principale de la dépopulation de ce pays est l'administration qui a toujours gêné le commerce & l'industrie des cultivateurs, qui n'ont jamais eu la liberté d'exporter librement, & de vendre les grains à un autre prix que celui que le*

Le Picenum s'étendoit le long de la mer Adriatique, occupoit les deux Abruzzes, & avoit pour frontieres l'Ombrie, & une partie de la Marche d'Ancone. Il étoit au rang des régions suburbicaires.

Les Hirpins (Hirpini) étoient alliés des Samnites, & passoient pour avoir la même origine ; ils les touchoient au nord, & occupoient une partie de la terre de Labour, & de la principauté ultérieure dans le royaume de Naples.

Les Marses occupoient une partie de l'Abruzze ultérieure, sur les frontieres de l'Etat ecclésiastique où est aujourd'hui le duché de Marsi qui appartient à la maison Colonne.

La grande Gréce, cette partie de l'Europe, autrefois si célébre, que l'on jugea à-propos de lui donner ce nom par comparaison avec la Gréce proprement dite, occupoit le midi de l'Italie, & la plus grande partie des provinces qui composent actuellement le royaume de Naples. Les sciences & les arts y furent portés au plus haut degré de perfection ; & la beauté

---

ministere y fixoit. On n'a pas encore pû s'y persuader que la liberté d'exportation est la cause de l'abondance intérieure & de la population. Mais ce qui est nécessaire à présent, c'est de repeupler le pays.

du pays engagea les Romains, dans les tems les plus brillans de leur empire, à en faire leur séjour de délices.

La Lucanie étoit une partie de la grande Gréce & occupoit les provinces connues aujourd'hui sous le nom de Basilicate, de principauté citérieure, & une partie de la Calabre citérieure sur le golfe de Tarente.

Apulia Daunia, *Apulia Peucetia*, anciennes provinces de la grande Gréce, aujourd'hui la Pouille, province du royaume de Naples, qui comprend les terres de Bari & d'Otrante & une partie de la Capitanate.

Les Salentins occupoient une partie de la terre d'Ottrante; leurs villes principales étoient Tarente, Brindes, Otrante, & Lezzé qui subsistent encore. La voie Appienne si connue, & qui fait encore aujourd'hui une partie du grand chemin de Rome à Naples, conduisoit de Rome à Brindes par le Latium, la Campanie heureuse, & les Salentins. Le port de Brindes étoit célébre; c'étoit-là que les Romains s'embarquoient pour passer en Gréce.

Les Brutiens, peuple nombreux de la grande Gréce, occupoient la partie la plus méridionale de l'Italie, où sont aujourd'hui les deux Calabres. Les Crotoniates & les Locriens si célébres dans l'an-

tiquité, en faisoient partie. Les villes les plus connues de ce pays sont Cosence & Regio. Il y a sans doute des beautés & des restes d'antiquité considérables dans ces provinces ; mais comme il n'y a point de grands chemins & aucunes commodités pour les parcourir, peu de voyageurs vont au-delà de Naples.

X. Idée générale des mœurs.

Donner une idée générale des mœurs d'une nation, c'est exposer les principes fondamentaux qui les réglent, & les effets qui en résultent dans la conduite ordinaire de la vie. L'entreprise est grande & digne d'un sage ; je n'aspire point à cette éminente qualité. Qui oseroit croire qu'il peut la mériter ? Je ne prétends pas plus à celle de Philosophe ; ainsi que l'on ne s'attende point à trouver dans la suite de cet ouvrage, ces réflexions hardies & méchantes qui n'épargnent rien pour jetter un ridicule sur ce que la religion catholique a de respectable dans ses usages & ses cérémonies. Je fais gloire de la professer ; & je répandrois mon sang pour la défendre : mais comme elle est fondée sur la vérité, elle n'approuve point les abus, qui ne sont que trop souvent l'effet d'un zéle aveugle que ses ministres éclairés, & ses fidéles partisans n'ont jamais approuvé. S'ils sont tolérés quelque part, ce ne peut être que pour un temps, &, ou ils tombent d'eux-mêmes, ou l'auto-

rité les fait disparoître. Je ne chercherai donc point à intéresser en me parant d'un faux air d'incrédulité, ou des sophismes d'une philosophie erronée qui usurpe injustement le nom même de la sagesse. Mais je dirai la vérité telle que je l'ai vûe, ou au moins telle que j'ai crû qu'elle se présentoit à moi ; je la dirai sans passion, & sans autre intérêt que celui de la vérité même.

La religion, la vérité & la raison s'accordent aisément quand elles marchent ensemble, chacune à leur rang. Ce sont les guides que j'ai suivis, & malgré leur austere sagesse, & la circonspection qu'elles exigent, on verra que l'on peut encore représenter d'une maniere nouvelle & intéressante, un pays voisin & connu.

XI. Morale par rapport à la religion. Extérieur de dévotion.

La morale dominante, en Italie, releve beaucoup tout ce qui est extérieur dans la religion ; on y regarde comme des moyens infaillibles de salut, des pratiques de dévotion auxquelles on peut être attaché sans que le cœur soit changé. Ces pratiques dépendent uniquement de l'homme qui sent qu'il est toujours le maître de les observer : mais pour l'esprit qui doit animer ces exercices extérieurs, comme on est bien convaincu qu'on ne peut pas se le donner avec la même facilité, il n'est pas rare de trouver des docteurs complaisans & faciles qui enseignent que l'on n'est pas obligé de l'avoir.

rité les fait disparoître. Je ne chercherai donc point à intéresser en me parant d'un faux air d'incrédulité, ou des sophismes d'une philosophie erronée qui usurpent injustement le nom même de la sagesse. Mais je dirai la vérité telle que je l'ai vûe, ou au moins telle que j'ai crû qu'elle se présentoit à moi ; je la dirai sans passion, & sans autre intérêt que celui de la vérité même.

La religion, la vérité & la raison s'accordent aisément quand elles marchent ensemble, chacune à leur rang. Ce sont les guides que j'ai suivis, & malgré leur austere sagesse, & la circonspection qu'elles exigent, on verra que l'on peut encore représenter d'une maniere nouvelle & intéressante, un pays voisin & connu.

XI. Morale par rapport à la religion. Extérieur de dévotion.

La morale dominante, en Italie, releve beaucoup tout ce qui est extérieur dans la religion ; on y regarde comme des moyens infaillibles de salut, des pratiques de dévotion auxquelles on peut être attaché sans que le cœur soit changé. Ces pratiques dépendent uniquement de l'homme qui sent qu'il est toujours le maître de les observer : mais pour l'esprit qui doit animer ces exercices extérieurs, comme on est bien convaincu qu'on ne peut pas se le donner avec la même facilité, il n'est pas rare de trouver des docteurs complaisans & faciles qui enseignent que l'on n'est pas obligé de l'avoir.

piéces. Il eſt vrai que le peuple de Naples, nourri dans les révolutions, eſt l'un des plus groſſiers de l'Europe.

A Rome & dans l'État Eccléſiaſtique, on peut dire dans preſque toute l'Italie, la grande dévotion eſt le chapelet ; on ne fait guères que cette ſorte de prieres. On eſt étonné de voir grands & petits, même pendant la meſſe, réciter continuellement la ſalutation angélique. La plûpart ont l'extérieur le plus pieux ; & s'ils étoient autrement inſtruits, s'ils étoient perſuadés qu'ils doivent s'unir d'intention avec le prêtre qui offre le ſacrifice, qu'ils doivent s'en occuper ; je ne doute pas qu'ils ne s'y portaſſent avec zèle.

Quant aux ſentimens intérieurs, comme il eſt plus difficile de les réformer ſur les maximes de l'évangile, que de régler l'extérieur ſur un uſage apparent de piété ; il s'enſuit néceſſairement que les paſſions ſont peu reſtreintes par les loix de la morale. Je crois que la multitude eſt perſuadée qu'il lui ſuffit de bien remplir les devoirs de religion, dans l'inſtant même qu'elle en eſt occupée ; mais que le moment paſſé, elle peut revenir à ſes paſſions, parce que leur empire eſt trop ſenſible pour s'y ſouſtraire entierement.

Il eſt même probable que quand elle va à l'égliſe, elle ſe ſent pénétrée de reſpect pour le Dieu qu'on y adore ; peut-être

même ce ſentiment eſt-il aſſez vif pour l'emporter ſur tout autre ; mais le pied une fois hors de l'égliſe, le Chrétien diſparoît, il ne reſte plus que l'homme ſujet à mille paſſions.

Ainſi l'on ne doit pas être étonné de voir quantité de jeunes femmes aimables & connues pour galantes, aſſiſter à des exercices ſpirituels qui ſe font avec grand appareil, y paſſer pluſieurs heures dans les jours de la ſemaine ſainte, avec toutes les apparences de la ferveur : mais elle ceſſe la nuit du ſamedi au dimanche de Pâques, parce que l'uſage eſt de rompre le carême dans l'inſtant même où il finit, & de faire ſabbatine, c'eſt-à-dire de manger de la viande. Ces ſortes de parties que l'intérêt des paſſions lie, & qui ſont fort libres, ſe font dans des auberges ou chez les traiteurs ; chacun ſuivant ſes facultés & avec les gens de ſon état.

Cependant on y annonce l'évangile dans toute ſa pureté : les inſtructions y ſont multipliées. Il y a des corps entiers d'hommes choiſis pour en faire en tout tems & ſur tous les points de la morale. Pareils ſoins doivent néceſſairement porter la lumière dans les conſciences, & effrayer les pécheurs d'habitude qui manquent en tout point à remplir ces devoirs que l'on ne peut s'empêcher de leur annoncer comme indiſpenſables ; mais d'or-

dinaire, ceux qui suivent le plus exactement ces instructions sont ceux à qui elles sont le moins nécessaires; pour les autres, outre les facilités connues d'accommoder la morale évangelique à leurs penchants, il y a un moyen plus ignoré auquel la multitude fait peu d'attention, parce qu'il n'est communiqué qu'avec la plus grande réserve. Il y a certaines sociétés d'hommes privilégiés qui se sont séparés de bonne heure de la contagion du siécle, & qui vivent dans toute la perfection du christianisme. L'extérieur vertueux & austére de ces hommes choisis, leur ferveur dans la priere, leur désintéressement, leur modestie, leur charité, leur humilité, sont un spectacle touchant dans l'ordre de la religion. Ces hommes, en vivant ainsi, font une ample provision de mérites. Ceux qui veulent tirer parti de leur vertu, (probablement à leur insçû) regardent leurs bonnes œuvres & leurs prieres comme un trésor commun dont ils peuvent faire part à ceux auxquels ils jugent à propos de les appliquer. Cette prétendue communication de mérites qui se fait gratuitement & sans aucune coopération de la part des pécheurs, est leur grande sauvegarde, le moyen le plus aisé de salut & le plus certain que l'on ait imaginé pour eux, & en même-tems la source inépuisable des richesses dont regorgent ceux

qui, les premiers, ont osé mettre en avant ces maximes singulieres.

On dira que pareille doctrine est trop absurde pour que jamais elle ait pû acquérir aucune autorité sur des peuples civilisés, dans un pays où les sciences ont toujours eu des établissemens fixes. Mais sans m'engager dans de longues discussions pour prouver ce que j'ai avancé, qu'on y aille, qu'on ouvre les yeux, on y verra une multitude de superstitions couvertes du voile respectable de la religion, & l'erreur se donner pour l'appui & l'éclaircissement de la vérité. Tous ces abus ne sont point autorisés; mais ils sont d'un usage si commun, ils se cachent sous tant de formes étrangeres, qu'il faudroit une très-grande révolution dans l'ordre actuel des choses pour les extirper entierement.

Malgré toutes ces singularités, le spectacle extérieur de la religion est d'une magnificence qui éleve l'ame jusqu'à son auguste Auteur; ce que les arts ont produit de plus parfait, les richesses des quatre parties du monde, tout ce que l'industrie & le goût ont imaginé de plus beau, de plus noble, est employé à la décoration des temples, & à les tenir dans un état de splendeur, qui l'emporte sur tous les autres édifices, & ne les rend que plus respectables. On voit ces temples remplis de

ſupplians ; les tribunaux de la réconcilia-tion ſont fréquentés par un peuple nombreux de pénitens qui ſont, pour l'ordinaire, réconciliés auſſi-tôt qu'ils ſe préſentent, pourvû qu'ils n'ayent aucune opinion oppoſée à la façon de penſer dominante dans le pays ; on croit l'effet du ſacrement toujours miraculeux, & opérant la converſion du pécheur auſſi-tôt qu'il déclare ſes péchés, parce qu'il ne les accuſe que pour en obtenir le pardon, auquel le juge ſpirituel doit contribuer par une confiance prompte au témoignage que rend le coupable de ſes propres diſpoſitions ; les rechûtes fréquentes n'empêchent point cette pieuſe crédulité ; on les verroit comme certaines, qu'on ne les craindroit point. On ne doute pas de l'efficacité des moyens que l'on a propoſés pour les éviter ; & on compte pour beaucoup les diſpoſitions naturelles de tout homme à éviter le mal & à faire le bien.

Cette morale bien appréciée tendroit à perſuader que, pour s'accommoder à la foibleſſe de l'homme pécheur, & conſerver les intérêts de la religion, ſans trop choquer les paſſions, on ne regarde plus l'uſage des ſacremens que comme les cérémonies légales, dont la ſeule obſervation extérieure ſuffiſoit pour l'accompliſſement de la loi. Il ſemble que ce ſoit aſſez d'accuſer ſes péchés ſans les haïr, pour en-

obtenir le pardon, comme il ſuffit de ne pas voler par la crainte d'encourir les peines portées par la loi du prince, pour être en ſûreté contre l'effet de cette même loi, quelque deſir que l'on ait d'ailleurs de s'approprier le bien de ſon prochain.

On comprend bien que cette morale ne ſe débite point dans les chaires; pareil relâchement, rendu public, tourneroit au déſavantage de ceux mêmes qui l'annonceroient. C'eſt dans le ſecret que l'on ſe proportionne aux beſoins & aux inclinations de ceux que l'on a à gouverner, & que l'on ſçait ſe rendre cette condeſcendance utile. Cependant il n'eſt pas rare de trouver, en Italie, de grands exemples de pénitence & de vertu; on y admire la piété jointe à la ſcience, les mœurs les plus exactes avec la ſoumiſſion la plus parfaite, l'humilité chrétienne avec le déſintéreſſement évangélique. On trouve ces modèles dans tous les ordres & dans tous les états; & ils ne ſont que plus admirables & plus touchans dans un pays, où il eſt preſque d'uſage de concilier les intérêts des paſſions avec ceux du ſalut.

XII. Principes de conduite civile.

Quant à la morale purement civile, & que l'on eſt accoutumé de conſidérer ſéparément des intérêts de la religion, on en peut juger aſſez ſûrement par ce principe généralement admis.... Etre & paroître, ſont deux choſes abſolument dif-

férentes; & il est rare que les hommes, pour leur propre avantage, ne soient obligés de se montrer autres qu'ils ne sont en effet. De cette espéce de nécessité naissent le faste imposant, la dissimulation, la ruse, & tant d'autres inclinations ou vices qui en sont la suite.

Si on peut regarder ces sentimens comme des principes fondamentaux de conduite, on peut juger de leur force sur une nation accoutumée à l'intrigue, souple, artificieuse, connoissant peu de besoins plus pressans que ceux de la vanité; & qui, pour les satisfaire, se livre sans remords & d'habitude à tous les moyens de réussir quels qu'ils soient; & d'ordinaire sous le masque de la bienveillance, ou tout au moins avec l'air de la politesse la plus séduisante. Il est vrai que quand les Italiens traitent entr'eux, ils sçavent à quoi s'en tenir sur les assurances qu'ils donnent ou qu'ils reçoivent; souvent même les plus subtils s'enveloppent si bien dans leurs propres finesses, qu'un concurrent beaucoup moins rusé réussit pendant que l'on s'occupe des moyens de le traverser & de renverser ses projets.

On s'appercevra encore que l'habitude de dissimuler ses sentimens, & de parler presque toujours autrement que l'on ne pense, réduit ceux qui veulent faire quelqu'étalage d'esprit à parler beaucoup sans

rien dire, & à épuiser le chapitre des choses indifférentes, jusqu'à la satyre. C'est ce que l'on remarque sur-tout à Rome, & ce qui y fait trouver la plûpart des conversations générales si insipides. Pour peu que l'on y soit habitué, on prévoit d'avance ce que dira celui qui arrive; celui qui vient ensuite dit à-peu-près les mêmes choses; il semble que tous ces gens tournent dans un même cercle d'idées. Cette habitude est bien plus frappante dans ceux qui sont d'un rang à représenter, & qui ont des assemblées à certains jours de la semaine. Ce n'est pas qu'ils manquent d'esprit & de finesse; ce n'est que pour en trop avoir qu'ils tombent dans ce défaut. Ils sont tous gens à prétentions, qui veulent passer pour être instruits, & avoir des raisons pour se taire sur des choses importantes. Il y a plus à gagner dans la conversation des femmes; outre la politesse & les agrémens qui leur sont ordinaires, on y trouve plus de franchise & d'esprit naturel. Elles n'ont pas autant d'intérêt à dissimuler leurs sentimens que les hommes, quoique souvent celles qui sont d'un rang distingué soient mêlées dans les intrigues les plus fines & les plus importantes; on dit qu'alors elles l'emportent sur les hommes les plus déliés, pour réussir dans leurs prétentions.

Malgré cette politique dominante, les

étrangers, en qui on a reconnu de l'esprit, des connoissances & de la droiture, trouvent par-tout de l'agrément, parce que l'on cherche à profiter de leurs lumieres, à tirer d'eux ce qu'ils peuvent sçavoir d'intéressant, à les consulter même sur les cas embarrassans & difficiles : mais que l'on se garde bien alors de se livrer à toutes ces avances, & de parler avec toute la franchise dont on est capable. Une telle simplicité devient infailliblement l'objet de leurs plaisanteries, si on n'a rien à prétendre avec eux ; si on a quelqu'intérêt à démêler, ce seroit un moyen inévitable d'être dupé. Il faut s'en tenir à un cérémonial d'habitude, n'accorder jamais rien au-delà de ce que l'on doit, & ne rendre qu'autant que l'on a reçû. Je parle pour le général ; car à Rome, & dans les autres capitales de l'Italie, on trouve des personnes honnêtes & franches qui aiment à traiter avec celles de leur caractère. Elles sont rares ; la difficulté est de les connoître avant que de s'y attacher.

XIII. Usages particuliers.

Les Italiens passent pour être fort sobres & d'une grande économie. Ils ont de bonnes raisons pour cela. Il y a par-tout un grand luxe de représentation, auquel les fortunes ordinaires peuvent à peine suffire ; il leur reste encore quelque chose de leur ancienne jalousie & d'une défiance habituelle, qui ne leur permettent point

d'admettre les étrangers avec familiarité. Pour cela on ne trouve nulle part des maisons ouvertes comme en France., dans lesquelles un étranger puisse aller souper ou dîner. Il y a quelques maisons principales à Rome, & dans les autres villes, où l'on invite quelquefois les étrangers à de grands repas de cérémonie, qui se donnent exprès en leur faveur, & on attend d'ordinaire qu'il y en ait plusieurs pour les rassembler. Les légats & vice-légats des villes principales de l'Etat Ecclésiastique reçoivent très-poliment les voyageurs qui ont des lettres pour eux, & sont remplis des attentions les plus obligeantes. Leur maison est toujours ouverte à ceux qui vont leur faire visite, & on est assuré d'y trouver bonne compagnie; c'est ce que l'on rencontre par-tout en Italie, comme en France, chez les personnes en place, chargées en quelque façon de faire aux étrangers les honneurs de la ville où ils résident. Mais il n'y a peut-être pas de ville au monde comme Milan, pour vivre avec agrément, & qui offre autant de ressources aux voyageurs connus; il y a vingt bonnes maisons ouvertes dans lesquelles on peut manger tous les jours en très-bonne compagnie; les tables y sont magnifiquement servies, & on trouve, dans la noblesse de cette ville, les attentions, les empressemens & les procédés

les plus obligeans. Quiconque aura fait quelque séjour à Milan, & y aura été connu, conservera, pour la noblesse de cette ville, les sentimens de la plus juste reconnoissance. Les autres Italiens sont étonnés de ces procédés, qu'ils trouvent très-bons tant qu'ils sont à Milan; mais comme il n'est point dans leur goût de les imiter, ils les tournent en plaisanterie quand ils sont chez eux. On trouve aussi quelques ressources de ce genre chez les nobles Genois, sur-tout dans les saisons qu'ils passent à la campagne, où ils se plaisent à étaler leur magnificence, & dont ils sont charmés que les étrangers soient témoins.

Naples peut passer pour la ville d'Italie la plus brillante pour la société. Il y a tous les jours une quantité de maisons ouvertes, & de grandes conversations où l'on trouve rassemblés des gens de toutes les parties de l'Europe. Les ministres d'état, chargés de la régence, ont les plus grandes attentions pour les voyageurs qui leur sont présentés. Ils vivent avec magnificence, tiennent de très-bonnes tables, en quoi ils sont imités par tous les grands du royaume, & par les ambassadeurs des différentes nations qui résident à cette cour. J'observerai à ce sujet qu'il est très-heureux pour un voyageur d'avoir accès chez les personnes qui sont à la tête du gouvernement,

vernement de chaque pays, & chez les ambassadeurs. Ces connoissances sont de la plus grande utilité pour s'instruire de ce qui regarde le pays où l'on se trouve. Ce n'est pas de ces personnages que l'on peut tirer le secret du gouvernement actuel; mais ce qui se passe chez eux, ce qui se dit à leur table & dans leur conversation, les liaisons que l'on y forme, tout cela contribue merveilleusement à instruire; ce que l'on ne sçait pas de l'un, on l'apprend de l'autre; un mot échappé fait former une conjecture que l'on trouve moyen d'éclaircir, & qui souvent se change en une assurance positive & réelle. C'est ainsi que l'on parvient à observer avec fruit, & à s'instruire solidement.

XIV. Idée de l'état politique de l'Italie.

L'état politique de l'Italie présente un spectacle plus magnifique sans doute; ainsi je dois au moins annoncer ce que je donnerai ensuite dans un plus grand détail.

Piémont.

Les grandes qualités, héréditaires dans la maison royale de Savoie, sont connues en Europe depuis plusieurs siécles. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les moyens par lesquels elle s'est élevée au rang distingué qu'elle tient dans l'ordre hiérarchique des souverains. Ce que je puis en dire, c'est que la puissance actuelle du roi de Sardaigne, en Italie, peut être comparée à un arbre vigoureux qui couvriroit de son ombre tout ce qui l'entoure, &

tireroit insensiblement à lui la substance des autres arbres qui se joignent, si les propriétaires voisins n'avoient soin de l'arrêter dans les bornes qu'une possession actuelle lui prescrit.

Gênes. Les Génois doivent être regardés comme un peuple qui ne ressemble plus en rien à ces fameux marins qui disputerent autrefois avec tant d'acharnement, l'empire de la Méditerrannée, & même la possession du golfe Adriatique aux Vénitiens. Les nobles Génois ne connoissent plus aujourd'hui la mer que de vue; pendant quelque tems on les a vû tenir un rang distingué dans les armées des princes étrangers. Ils paroissent encore avoir renoncé à cette espéce de service. Leur goût dominant est, disent-ils, de servir la patrie dans l'enceinte des murs de la capitale, où ils gouvernent la république en commun, & jouissent solidairement de l'honneur d'être rois de Corse. Ce petit royaume, prêt à leur échapper, est le grand objet de leur attention; rien ne les touche autant que ce qui y a rapport; comme dans toutes les républiques, les Génois mettent en avant beaucoup de prudence & de discrétion sur ce qui regarde leur état, les jours de couriers arrivans, ils aiment à débiter ce qu'ils sçavent des affaires étrangeres pour paroître instruits de premiere main, & avoir part aux af-

faires générales de l'Europe ; affectant cependant de la réserve sur quelques objets particuliers, dont peut-être ils ne sont pas instruits. Alors ils ne parlent qu'en termes obscurs, ils s'arrêtent à propos, comme s'il leur étoit échappé quelque indiscrétion ; mais on sçait à quoi s'en tenir sur ces mysteres de gouvernement. L'état est petit & pauvre ; la noblesse est nombreuse & riche, & fort attentive aux révolutions qui intéressent les autres états de l'Europe sur lesquels elle a de très-grosses sommes : toute la puissance de la république réside dans la capitale.

Le Milanois est une des plus riches provinces de l'Italie : le roi de Sardaigne a acquis, à différens tems, près d'un tiers des états qui formoient l'ancien duché de Milan. Ce qui en reste aujourd'hui à la maison d'Autriche, à quoi on doit joindre le Mantouan, n'est plus opprimé, comme autrefois il l'étoit, par les gouverneurs Espagnols qui y étoient despotiques. Les choses ont changé de face, sur-tout sous la domination de l'impératrice reine de Hongrie, qui en tire des impôts proportionnés à la richesse du pays ; mais l'administration y est si bonne & si exacte ; ceux qu'elle honore de sa confiance répondent si bien à l'équité de ses vues, que la noblesse & le peuple y sont également contens, & font des vœux sinceres pour la Milanois.

conservation de la puissance à laquelle ils sont soumis.

République de Venise.

L'état de terre ferme de la république de Venise est habité par un peuple industrieux & actif qui croit jouir d'une liberté entiere, tandis qu'il est dans la dépendance la plus exacte; mais le soin que l'on a de lui rendre la justice, & d'empêcher qu'il ne soit vexé mal-à-propos par ceux qui sont plus puissans que lui, l'a accoutumé à trouver sa situation heureuse, & l'a persuadé de son bonheur. La beauté & la richesse du pays qu'il cultive, contribuent beaucoup à l'entretenir dans cette idée. A quoi on doit ajouter la paix constante qui régne dans ce pays, & que le sénat, qui y donne des loix, acheteroit, s'il ne pouvoit l'obtenir que par ce moyen : ce que l'on doit regarder comme le plus grand avantage des peuples, puisqu'il assure à chacun la jouissance tranquille de son état & de sa fortune.

Ville de Venise.

Venise présente un spectacle admirable; depuis une longue suite de siécles : la forme & le systême de son gouvernement n'ont point changé. L'autorité est entre les mains de plus de mille nobles qui y ont part, & qui tous dépendent les uns des autres, ou plutôt des loix dont ils sont l'appui. Tous ils regardent leur patrie & sa prospérité comme l'affaire la plus intéressante qu'ils ayent à procurer. C'est-là

qu'on trouve la réalité de cet amour de la patrie, chanté depuis si long-temps, loué par-tout, dont par-tout on croit être animé, & qui n'a nulle part des efforts plus sensibles qu'à Venise, où le citadin employé dans les affaires subalternes, est animé du même esprit que le noble ; où le peuple par une soumission que l'on peut dire aveugle, une admiration, un respect, & une satisfaction égales, seconde les soins & les travaux des uns & des autres.

La ville de Bologne a gardé la forme d'un gouvernement aristocratique sous la puissance des Papes qui y régnent souverainement. Les Bolonnois ne semblent avoir conservé quelque liberté que pour la tourner entiérement au bien de la patrie, dont les avantages occupent continuellement le sénat ; cette heureuse disposition est si naturelle & si connue que l'on donne le titre de *bons* aux nobles Bolonois admis au gouvernement de l'état. Tous leurs établissemens, toutes leurs vûes sont conformes à cette idée, & tendent au bien général de l'humanité. L'intérêt du public & sa commodité semblent avoir été consultés, même dans la construction de la ville. Bologne.

Le petit état de Parme se forme encore. L'infant dom Philippe, secondé par un ministre habile, travaille à y établir le Parme.

commerce & l'industrie, & à augmenter les ressources d'un pays renfermé dans des bornes étroites; mais heureusement situé, & partout de la plus grande fertilité.

Modene. Le duché de Modene ressemble à un vaste jardin renfermé entre la Secchia & le Panaro; la population n'y paroît pas si nombreuse que dans le duché de Parme; & je ne crois pas qu'il y ait autant d'industrie.

Toscane. La Toscane, gouvernée pendant près de deux siécles par les Médicis, fut cédée à l'empereur François de Lorraine, il y a environ vingt-cinq ans. Ce pays, riche par lui-même, est heureusement administré par le maréchal marquis de Botta, généralement respecté dans tout l'état, parce qu'il n'a en vûe que le bonheur des peuples qui lui sont confiés, & la gloire du souverain qu'il sert. On peut dire qu'il a préparé ce beau pays aux douceurs dont il jouira, lorsqu'il sera éclairé par sa présence immédiate du nouveau souverain qui lui est destiné.

Naples. La face du royaume de Naples change tous les jours & annonce l'avenir le plus heureux aux peuples qui l'habitent. Cet état long-temps aussi orageux que la mer qui le baigne, sembloit n'exister que par les révolutions qui l'agitoient continuellement. On en voit des vestiges sensibles dans la rudesse & la grossiéreté des peu-

ples. La noblesse même & les gens les plus instruits, conservent encore des habitudes qu'ils ont prises dans cet esprit de faction qui les a occupés si long-temps. Dans les grandes assemblées, les hommes toujours les uns avec les autres, ont peu d'attention pour les femmes, sans doute par l'habitude où ils étoient de tramer des affaires auxquelles elles ne pouvoient prendre part. Les titres y sont très-multipliés; il n'y a point de ville au monde où il y ait autant de princes, de ducs & de gentilshommes titrés. Les différens souverains cherchoient à se faire des créatures en multipliant les honneurs. Il y a tout lieu d'espérer qu'un gouvernement fixe sous une succession non interrompue de rois d'une maison née pour le bonheur des peuples soumis à ses loix, mettra ce magnifique pays dans l'état de splendeur, & d'opulence qui devroit lui être naturel. Sa fertilité, la beauté de sa situation, sa population nombreuse, en feront enfin le pays le plus délicieux de l'Europe. Le commerce, les sciences & les arts, y auront des établissemens tranquilles & y fleuriront. On y verra renaître ces beaux jours chantés par les poëtes, qui nous semblent des fictions; mais dont la vûe seule de ce beau pays, & quelques restes antiques de la plus grande magnificence font croire la réalité.

Etat ecclésiastique.

Je parlerai peu de l'état ecclésiastique & de la forme de son gouvernement. Il change si souvent de souverains, & par conséquent d'officiers, que quoique le systême général soit à-peu-près le même, cependant la maniere en est toute différente. Les places étant possédées par des personnes qui les regardent comme des moyens de s'élever plus haut; il arrive trop souvent qu'elles ne cherchent qu'à en tirer tout ce qu'elles peuvent produire, & s'embarrassent fort peu du bonheur des peuples. Dans ce pays comme partout ailleurs, un gouverneur, un magistrat sage & désintéressé est très-respecté, & quelquefois fait sa fortune par la seule considération dont il est digne; on a même vû quelques pontificats sous lesquels le mérite réel, les connoissances & les talens jouissoient de la distinction qu'ils devroient avoir partout; mais malheureusement pour l'humanité, la vertu solide est aussi rare dans cet état que dans tout autre. On cherche même à y rendre le pouvoir plus despotique, parce qu'on a moins de temps à en jouir. A chaque changement de Papes ce sont des hommes nouveaux qui paroissent sur la scène, & qui forment de nouvelles brigues pour eux & pour leurs créatures. Ceux qui ont des prétentions & peu de moyens de les

faire réussir, à qui l'argent & les partisans manquent, & qui cependant sont de naissance à s'élever, sont assidus à se trouver par-tout où le Souverain les remarquera ; ils se font un extérieur qu'ils sçavent devoir lui plaire, & attirer sur eux ses regards & ses faveurs.

La dissimulation, le secret, l'habileté à profiter des fausses démarches d'un concurrent ; les intrigues pour avoir sa confiance & s'en servir ensuite pour le supplanter : l'art de beaucoup parler sans rien dire ; l'usage de mentir à propos & pour l'avantage du moment ; toujours prétexter des affaires dans le centre même de la nonchalance & de l'oisiveté : donner une grande idée de son crédit ; beaucoup promettre ; se mêler autant qu'il est possible de toutes les affaires qui se présentent ; ne négliger aucun emploi ; se faire, à quelque prix que ce soit, une grande existence dans l'esprit des autres : voilà à-peu-près les grands ressorts de cette politique, si vantée que l'on a été long-temps à regarder la cour de Rome comme l'école où se formoient les ministres les plus subtils & les plus capables. J'en dirai davantage quand je traiterai en particulier de cette cour, en rendant compte de ce qui s'y est passé de mon temps, d'après ce que j'en ai appris, en suivant le fil des

affaires, & la conduite de ceux qui y avoient le plus de part.

Le génie du peuple qui habite cette ancienne capitale du monde, & que l'on doit regarder comme un corps singulier, formé de toutes sortes de piéces de rapport, c'est-à-dire de François, d'Espagnols, d'Allemands, d'Anglois même, & d'Italiens de tous les différens états d'Italie, offre des objets de considération intéressans; eu égard sur-tout à l'habitude où ils sont de s'intéresser au systême général des affaires de l'Europe, avec une chaleur qui feroit croire qu'il leur importe beaucoup que tel ou tel parti ait le dessus; & où cependant ils n'ont pour l'ordinaire d'autre intérêt que la vanité de soutenir leurs sentimens, & de faire croire qu'ils sont encore capables de gouverner l'univers, conformément à ce que Virgile en a dit,

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

citation que j'ai entendu faire avec l'air même de la suffisance à un grossier Calabrois, qui se croyoit un grand personnage, parce qu'il étoit chargé d'un petit détail de l'administration ecclésiastique dans l'intérieur de Rome.

On peut juger par-là de ce que pensent

ceux qui ont des emplois plus relevés. (*a*).

Ce qui a soutenu pendant long-temps plusieurs villes d'Italie, & sur-tout celles de l'état ecclésiastique, dans un état brillant dont elles conservent de beaux restes, c'est la grande puissance de l'église de Rome, la dignité du Pape, & sa qualité de chef visible de l'église catholique qui a toujours été reconnue, & qui ne peut être séparée du siége de Rome; car dans la plus grande force des schismes, il n'est venu à l'esprit d'aucun souverain de se

(a) *En effet, plusieurs d'entr'eux ont beaucoup de cette subtilité, de ce manége nécessaires pour traiter les affaires politiques; les premiers pas qu'un jeune prélat fait à la cour de Rome, lui apprennent qu'il ne réussira qu'autant qu'il sera souple, délié, dissimulé. Quand ces dispositions, qui paroissent plutôt l'effet d'une petite façon de penser que d'un génie vaste & relevé, sont en quelque sorte perfectionnées, & placées dans une plus grande sphère: alors elles sont très-propres à former de grands politiques. Mais que l'on ne s'y trompe pas; c'est moins à Rome que dans les cours étrangeres qu'ils se forment. Si on a à traiter avec quelques cardinaux, on reconnoîtra aisément ceux qui ont été employés aux grandes nonciatures, & qui y ont eu des succès distingués. C'est dans cet ordre que l'on trouvera de vrais politiques & des personnages très-capables de gouverner & de soutenir la gloire de la cour de Rome.*

faire un Pape dans ses états, & de ne pas rester uni à l'Eglise ; tant on a toujours été pleinement convaincu que le siége de Rome étoit le centre de l'unité catholique, & que l'Eglise ne pouvoit avoir qu'un chef visible. Les *Fréderic* & les *Henri*, à quelque point qu'ils ayent porté les choses, n'ont jamais osé penser autrement.

Beaucoup de ces villes doivent leur origine ou leur accroissement à la religion même ; c'est-à-dire à quelques tombeaux de martyrs, célébres par les miracles qui s'y opéroient ; à des monastères autour desquels il s'est élevé assez d'habitations pour former des villes. Le culte des reliques, pour être authentique, a toujours dû être autorisé par le Saint Siége : les monastères étoient sous sa protection & dans sa dépendance ; tout ce qui leur appartenoit reconnoissoit les Papes pour premiers souverains quant au spirituel, & même quant au temporel, qu'ils ne regardoient que comme un accessoire du premier.

Ajoutons encore que les Papes, protégés par les princes étrangers, n'ont jamais souffert qu'aucun prélat s'élevât même dans le temporel au-dessus d'eux ; les archevêques de Milan qui se croyoient successeurs des comtes du palais en occident, & aux mêmes droits qu'eux, porte-

rent bien haut leur puissance, sur-tout tant qu'ils furent à la tête des Gibelins en Lombardie. : mais cette puissance ne fut regardée que comme une usurpation. Tous les états d'Italie, à l'exception de la république de Venise, se regardent encore comme feudataires du Saint Siége, preuve de sa grande puissance qui s'étendit sur toutes les isles des mers de l'Italie, & delà sur les autres isles, & les terres nouvellement découvertes.

Mais cette grandeur tient à la résidence des Papes en Italie ; s'ils fussent restés à Avignon, ils eussent insensiblement perdu leurs états & la ville de Rome même. Nicolo Rienzi, né dans l'état le plus obscur, mais avec autant d'élévation d'ame & de force que les Gracques, rétablit le Tribunat à Rome en 1346, força les Ursins, les Colonnes & les Savelli, dont les factions étoient alors si puissantes, à reconnoître son autorité ; son grand zéle pour la justice lui avoit concilié tous les partis ; il auroit rétabli le gouvernement républicain, si lui-même n'eût abusé de son crédit, en voulant trop abaisser de grands hommes qui avoient été éblouis de l'éclat de ses vertus : entreprise qu'il n'eût jamais osé tenter, si le souverain Pontife n'eût pas résidé alors à Avignon.

Quoiqu'il reste toujours quelque idée de république à Rome, conservée par la forme même du gouvernement ecclésiastique, qui est aristocratique, il n'y a pas à craindre que les choses en viennent jamais au point de rien changer à l'état actuel ; les principales familles, les plus riches & les plus accréditées, doivent leur crédit & leur rang au Saint-Siége, même aux papes & aux cardinaux de leurs maisons, dont ils sont intéressés à maintenir l'éclat & la dignité que toute autre espéce de gouvernement altéreroit beaucoup, & peut-être anéantiroit enfin.

XV. Réflexions rélatives à l'article précédent.

Chaque état, quelque petit qu'il soit, même la république de saint Marin, offre quelque chose d'intéressant aux regards d'un spectateur attentif & curieux. On voit que chaque petite ville a son ton particulier, & voudroit au moins le faire adopter dans le canton où elle tient quelque rang. Les unes vantent leurs tableaux, d'autres leurs antiques, toutes les agrémens de leur société. On voit le soin qu'elles se donnent pour attirer dans leur enceinte, au moins quelques jours de l'année, la noblesse désœuvrée qui court de ville en ville pendant toute la belle saison, pour se trouver aux différentes foires, & aux spectacles que l'on y donne.

Ces foires sont très-vantées en Italie ;

outre l'avantage du commerce qu'elles y entretiennent, elles ſervent de paſſetems d'habitude à une quantité de gens qui croyent y devoir leur préſence; elles commencent par celles de l'Aſcenſion à Veniſe, enſuite celles de Padoue, Regio, Sinigaglia, Bergame, Alexandrie, Livourne, le carnaval de Veniſe, celui de Milan, les cérémonies de la ſemaine ſainte à Rome, le printems de Naples. Outre ces ſortes de divertiſſemens, chaque ville principale a des ſpectacles fixes qui ſont ouverts pendant une grande partie de l'année. On ne peut croire combien toutes ces choſes, frivoles en apparence, intéreſſent les Italiens; ce goût de diſſipation a ſuccédé aux mouvemens violens & forcés des différentes factions, qui avoient fait de ce beau pays le centre des révolutions, & le lieu du triomphe du droit du plus fort. Le rétabliſſement des arts & des ſciences a heureuſement anéanti cette férocité de diſpoſitions; chaque puiſſance y poſſéde tranquillement les états qui lui ſont échus en partage. L'eſprit de conquête ne paroît plus y régner; & le véritable intérêt du pays eſt que la balance y ſoit ſi égale, qu'aucun ſouverain n'y domine de façon à faire arbitrairement la loi aux autres. C'étoit-là le grand projet du Pape Jules II, de mettre hors de l'Italie toute puiſſance

étrangere, dont les forces & les entreprises pussent troubler la tranquillité & l'égalité qu'il vouloit établir. Ces différens sujets, traités avec soin & d'après l'état actuel des choses, ne deviennent-ils intéressans, & pour ceux qui connoissent l'Italie, & pour ceux qui veulent en prendre une juste idée sur une description fidéle? Croit-on qu'en suivant ce plan, il soit plus facile d'en faire une bonne relation que de quelque isle nouvellement découverte, ou de ces pays séparés de nous par le vaste intervalle des mers, sur lesquels les voyageurs écrivains ont donné carriere à leur imagination, & dont on lit les descriptions avec d'autant plus d'avidité, qu'elles ne disent rien que de merveilleux, d'extraordinaire; ce que l'on n'a jamais vû ailleurs, ce que l'on n'auroit pas imaginé? Quel sujet pour un auteur dont l'imagination est féconde! Qui osera le contredire? Qui sera jamais à portée de vérifier ses mémoires sur les lieux? Cependant ces voyages servent à la philosophie moderne pour tracer le tableau des mœurs des hommes; c'est d'après ces peintures, souvent idéales, que l'on croit pouvoir remonter à l'origine des choses, & peindre l'homme dans le véritable état de nature: n'est-il donc pas plus essentiel de le connoître dans l'état de société où il

ſe trouve néceſſairement, à la vérité dans un grand cahos de qualités & de défauts; mais peut-il exiſter autrement, & croit-on pouvoir le ramener à cette ſimplicité primitive dans laquelle vivent les ſauvages? Ceux même qui la vantent plus s'en accommoderoient-ils ?

Les beaux arts ſe montrent avec plus d'éclat en Italie que dans aucune autre partie de l'Europe. C'eſt-là qu'ont vécû les plus grands peintres, les ſculpteurs & les architectes les plus célébres; c'eſt-là que les muſiciens les plus fameux ont fait entendre des accords admirables. Quelle quantité immenſe de tableaux précieux, de belles ſtatues, à Rome, à Florence, à Naples, à Veniſe, à Bologne, & dans toutes les villes capitales ! Le même goût y régne encore; la nature qui en a fourni les premiers modéles n'y a point vieilli; elle y eſt toujours fraîche & éclatante, toujours nouvelle & riche; le peuple qui ne ſuit que ſon impreſſion, accoutumé à avoir ſous ſes yeux les chef-d'œuvres des plus grands maîtres, à entendre les concerts les plus harmonieux, ſemble naître dans tous les états, peintre & muſicien. XVI. Beaux arts, peinture, ſculpture, muſique.

Pourquoi ce goût, ſi naturel dans le peuple, n'a-t'il pas entretenu la ſuite des grands artiſtes ſans interruption, & n'a-t'il pas donné des ſucceſſeurs aux Raphaël, aux

Titien, aux Carraches & aux Guide? Carle Maratte a été le dernier grand peintre de l'école Romaine; on ne peut pas mettre dans ce rang ni le Cavalier Panini, ni Pompeïo Battoni, vivants encore, quoique tous les deux ayent du mérite dans leur genre. Luc Jordan & Solimeni avoient laissé leur pinceau à Sébastien Concha de Naples. Il vient de mourir, & n'est point remplacé; le Saxon Meinss a fait à Rome quelques tableaux excellens. On voit, dans le grand plafond de la villa Albani, un tableau du Parnasse, dont l'ordonnance & le dessein sont dignes de Raphaël même, & dont le coloris est très-bon. Le roi d'Espagne a attiré Meinss à Madrid, de même que le Tiépolo de Venise, qui, tous les deux, sembloient devoir donner une nouvelle existence à la peinture, en s'élevant au degré des plus grands maîtres. Blanchet, peintre François demeurant à Rome, dessine avec la plus grande correction & hardiment; j'ai vû de lui quelques tableaux excellens; il auroit pû faire les plus grands progrès dans son art, s'il ne se fût pas livré à une dissipation habituelle, qui a toujours absorbé la meilleure partie de son tems, & a été cause qu'on n'a pas osé l'employer à de grands ouvrages qu'il auroit bien commencé, mais qu'il n'auroit pas probablement finis. J'ai encore

vû à Vérone un peintre, dont j'ai oublié le nom; son coloris étoit bon, son dessein exact, mais sa maniere froide & méthodique; c'est ce que j'ai vû de peintres plus distingués (*a*). Cependant les académies de dessein & de peinture sont toujours remplies d'éleves, dont on s'applique à cultiver les dispositions avec soin; on ne leur refuse aucun des secours qui peuvent leur procurer des succès, mais très-peu répondent aux espérances que l'on en avoit conçues.

Depuis *le Bernin* à Rome, *l'Algardi* à Bologne, & *Corradi* à Venise, il n'y a point eu de sculpteurs d'une réputation

---

(a) *J'aurois pû citer encore le sieur le Pêcheur, jeune peintre que je crois Lyonnois; il est venu à Rome à ses frais, pour y étudier les grands modéles & se perfectionner dans son art. Plusieurs tableaux que j'ai vûe de lui, de belle ordonnance & d'un coloris gracieux, sont des garants de ses heureuses dispositions, & des succès qu'il doit en espérer.*

Le sieur Robert, pensionnaire de l'académie de France, connoît bien les monumens antiques; il a du génie, & une promptitude étonnante dans le faire, qui ne lui permet pas de donner à ses ouvrages le degré de perfection, qu'il sera très-capable d'y mettre, lorsque le feu qui l'anime sera un peu moins vif.

éclatante. On travaille cependant tous les jours à des monumens publics ; mais on ne voit plus le goût original de ces grands hommes, on ne retrouve que le ton froid & servile de l'imitation.

Piccini de Naples, *Traetta* de Parme, & quelqu'autres maîtres, semblent être animés de ce noble enthousiasme qui a produit ces accords admirables qui ont persuadé que les Italiens seuls connoissoient véritablement la musique. *Piccini* sur-tout commence à jouir de la plus belle réputation, & il la mérite. Son *Artà Sersé*, qui fut chanté à Rome pendant le carnaval de 1762, lui gagna tous les suffrages ; il avoit avant ce tems donné aux opéra bouffons un agrément & une noblesse dont on ne les croyoit pas susceptibles. On peut dire qu'il a remporté la palme dans ces deux genres, & qu'il a été également goûté sur tous les plus grands théâtres d'Italie. Il paroît destiné à consoler les amateurs de la musique, de la perte qu'ils avoient faite par la mort prématurée de l'illustre *Pergolèse*.

On entend des concerts admirables à Venise ; c'est-là qu'il faut aller apprendre la précision, l'intelligence & la beauté de l'exécution ; c'est-là encore que l'on entend les plus belles voix de femme de l'Italie. Par-tout en général on trouve des

musiciens, & on entend de la bonne musique. C'est de tous les arts celui qui se soutient avec le plus d'honneur en Italie, destiné dans son origine à chanter les louanges de l'Etre Suprême & des héros, conservé pour les mêmes usages, & à être encore l'expression naturelle du contentement & du plaisir ; il devoit nécessairement se conserver parmi un peuple né sensible, qui a toujours aimé les spectacles & les fêtes dont la musique est l'ame, & se perfectionner même à mesure des progrès de l'esprit humain dans la connoissance générale des arts.

XVII. Réflexions sur la peinture.

Mais comment peut-il se faire que la peinture qui, pendant plus de deux cent ans, a produit tant de chef-d'œuvres que l'on trouve à chaque pas en Italie, soit tombée dans une espéce d'anéantissement, & qu'à peine à présent il y ait un peintre à citer ; je ne dis pas du premier rang, mais qui marche seulement sur les traces de Carle Maratte & de Ciro Ferri, deux peintres que l'on compte parmi les grands de l'école Romaine, parce qu'ils ont servi à entretenir la succession, quoiqu'ils fussent bien éloignés de Raphael, de Jules Romain, & même de Pierre de Cortone leur maître.

A quoi attribuer cette cessation de talens ? Les grands modéles sont certaine-

ment plus communs que du temps des illuſtres fondateurs des différentes écoles, qui pour la perfection du deſſein ne pouvoient étudier que quelques morceaux antiques alors peu communs. Ces ſublimes productions de leur génie, ces grandes & magnifiques compoſitions, où l'on trouve toutes les perfections de l'art, parurent tout d'un coup, & durent étonner ceux même, qui en étoient les auteurs. Ces beaux modéles ſe ſont multipliés partout à un point difficile à imaginer, quand on n'a pas vû les grandes collections d'Italie. Que de préceptes où les ſecrets de l'art ſont dévoilés ! Que d'académies & de profeſſeurs ! Les talens ont les plus grandes facilités pour ſe développer ; & ils ne paroiſſent pas. N'en cherchons pas la raiſon ailleurs que dans un certain ordre de révolutions, qui tantôt fait paſſer les talens d'une région à une autre, tantôt les tient dans une inaction, dans un engourdiſſement qui en laiſſe à peine appercevoir le germe dans ceux qui paroiſſent faire le plus d'efforts, pour leur donner une nouvelle exiſtence, & dont on eſt réduit à louer plutôt la bonne intention que les ſuccès : enfin c'eſt qu'il y a des temps comme il y a des contrées où les yeux ne peuvent pas s'ouvrir aſſez pour connoître les modéles que fournit la na-

ture, & en appercevoir les beautés réelles. Raphael, Michel-Ange, le Titien, Paul Veronese, Annibal Carrache, le Guide avoient l'esprit plein d'idées relevées & gracieuses; un sujet qu'ils avoient à traiter, un objet qui se présentoit à eux, en recevoit un nouveau degré de beauté que seuls ils avoient été capables d'imaginer; mais cependant si vrai, si naturel, qu'il est encore regardé comme la perfection de la nature même, par tous ceux qui sont capables de s'élever assez pour contempler d'un œil juste leurs sublimes productions.

Il y a des événemens singuliers, des façons de penser bizarres, qui semblent annoncer la décadence des arts, en même temps qu'ils mettent des entraves au goût & au génie même. J'ai vû de misérables peintres employés à Rome par des ordres supérieurs, à habiller la plûpart des figures nues de la fameuse chapelle Sixtine du Vatican, peinte par Michel-Ange, où cet artiste immortel s'étoit livré à toute la fierté de son génie.

J'ai vû un bon peintre mouiller de ses larmes sa palette & son pinceau, parce qu'on le forçoit de couvrir d'un voile, partie d'un magnifique tableau de Raphael, dans lequel un enfant Jesus paroissoit trop nud: & c'est dans la Rome de

nos jours que la délicateſſe ſur l'article des mœurs eſt montée à ce point d'oſtentation ! C'eſt-là qu'une main mal-habile couvre de plâtre & de plomb le bronze & le marbre que le ciſeau de Michel-Ange faiſoit reſpirer ! Que de coups mortels porte aux beaux arts l'ignorance ſéduite par l'apparence d'une réforme idéale !

XVIII. Utilité de l'étude des tableaux.

C'eſt ici le lieu de parler de l'utilité de l'étude des tableaux, & de la maniere de les bien voir, plus pour les amateurs que pour les artiſtes, dont je reſpecte les droits & les connoiſſances.

Aucun art n'eſt auſſi propre à nous donner de nouvelles idées, auſſi promptement & avec autant d'étendue que la peinture. Celles qui nous ſont ainſi communiquées, ont l'avantage de porter tout d'un coup dans notre eſprit, les objets qu'elles nous repréſentent ; elles éclairent immédiatement notre entendement, ou elles ſemblent les former, tels qu'ils ſont exprès pour nous les faire connoître ; c'eſt dans cette admirable faculté que paroît conſiſter l'eſſence du génie de la peinture, & qui la rend à cet égard ſi ſupérieure aux autres arts libéraux.

Quelle eſt la deſcription, quelque circonſtanciée qu'elle ſoit, qui affectera ſon lecteur d'une maniere auſſi vive que le peut

peut faire un beau tableau ; qui renouvelle tout d'un coup dans l'esprit du spectateur, la plus belle suite d'idées qui éleve l'ame, & qui met devant les yeux dans le même instant, le sublime de la poésie & celui de la peinture.

On croit voir l'impétueux Achille abusant des droits de la victoire, insultant à l'humanité & à la valeur, lorsqu'il traîne attaché à son char, le corps d'Hector, qu'il a tué plutôt pour venger la mort de son ami Patrocle que pour servir la cause des Grecs : on voit d'un même coup-d'œil tout ce qui a précédé & suivi cet événement de l'histoire ancienne de Grèce ; on prend une idée plus vraie du héros ; on le connoît mieux que par la lecture la plus réfléchie de l'Iliade, en considérant le grand tableau de *Solimeni*, qui est à Génes au palais Durazzo. Le tableau de la transfiguration de *Raphaël* qui est à saint Pierre *in Montorio* à Rome, semble nous donner de nouvelles lumieres sur le mystere ineffable qu'il représente ; la partie supérieure qui est toute employée à donner une idée éclatante de la transfiguration, éleve l'ame, tandis que la partie inférieure qui représente les Apôtres embarrassés pour guérir un possédé qu'on leur présente, est une allégorie excellente du peu de pouvoir de l'homme sans le se-

cours de Jesus-Christ ; il faut que les Apôtres attendent que leur divin maître soit descendu de la montagne, pour opérer la guérison qu'on leur demande avec tant d'instance. Pouvoit-on exprimer d'une maniere plus heureuse, la chûte des anges rébelles & le renversement du trône que Lucifer leur chef avoit voulu s'élever, que de la maniere dont l'a fait *Luca Giordano*, dans un tableau qui est à l'église de l'Ascension, au fauxbourg de Chiaïa de Naples ? Le dessus du tableau est occupé par la figure majestueuse de la seconde personne de la Trinité qui représente la puissance active de la Divinité ; au milieu sont placés dans le plus bel ordre, les anges fidéles, parmi lesquels paroît avec éclat l'Archange Michel. Plus bas les anges rébelles chargés de tous les signes affreux de la réprobation, sont culbutés pêle mêle dans l'abîme ; leur chûte semble encore précipitée par le poids du trône renversé de Lucifer, sur lequel on lit ces mots ; *& ero similis Altissimo.*

Quoi de plus magnifique encore que les différentes allégories sous lesquelles *Paul Véronese* a représenté la puissance de la république de Vénise, la sagesse de son gouvernement, l'exactitude sévére de ses loix, dans le plafond de la salle du grand conseil, & sur-tout dans celui

du conseil des dix ? Que l'on jette les yeux sur l'excellent tableau de *Rubens* qui est au palais Pitti à Florence ; & l'on sera pénétré dans un instant, de toutes les idées que pourroit donner le plus beau poëme sur les malheurs de la guerre, qui dévaste la campagne, bannit les arts, est précédée par la frayeur & le désordre, & traîne à sa suite la désolation & la ruine. Que de tableaux distingués je pourrois citer, dont on trouvera la description dans la suite de ces mémoires, & dont la seule exposition fera connoître l'utilité & l'agrément de la peinture mise devant les yeux d'un voyageur qui profite de toutes les occasions de s'instruire !

XIX. Maniere de connoître & d'étudier les tableaux.

Mais, dira-t-on, la peinture ne parle ainsi qu'à ceux qui connoissent déja le sujet représenté ; s'ils n'en avoient aucune idée, ils le verroient sans intérêt, & seroient tout au plus sensibles à la beauté des couleurs, & à la justesse du dessein ; encore faudroit-il qu'ils eussent quelque connoissance pratique de l'art, & qu'ils portâssent leurs regards au-delà de la surface. La remarque est juste ; aussi pour trouver un agrément réel à voir des tableaux, il ne suffit pas de les courir parce qu'ils ont de la réputation, & que c'est l'usage de ne pas passer sans leur avoir donné un coup d'œil, pour dire ensuite

qu'on les a vûs ; il est à propos & même nécessaire qu'un voyageur ait des connoissances bien supérieures à celles du vulgaire, qui ne sçait qu'admirer sans raison & sans réflexion.

Il faut qu'il soit capable de juger d'un tableau ; & pour en bien juger, il doit avoir la plûpart des qualités du peintre, je veux dire celles qui ne regardent point la pratique de l'art. Il faut connoître parfaitement la nature de son sujet, & sçavoir si on peut le représenter avec plus d'avantage, & par rapport à quoi on peut le faire ; c'est ce qu'on appelle bien saisir l'idée du peintre. Ce qu'il est encore très-important de connoître, ce sont les passions & leur nature ; de quelle maniere elles se font sentir & se montrent à l'extérieur.

Il faut avoir aussi l'œil délicat pour juger de l'harmonie & de la proportion des objets entr'eux, de la beauté des couleurs, & de l'exactitude de l'artiste. Sur tous ces objets, il faut recevoir & ranger ses idées, d'une maniere juste, naturelle & impartiale.

La connoissance de l'histoire n'est pas moins nécessaire pour prendre quelque plaisir à examiner les tableaux, & pour en bien juger. Sans quoi on se lasse bien-tôt de considérer un certain nombre de

figures peintes sur la même toile dans des attitudes différentes & avec diverses passions. Si l'on ne connoît pas le sujet que le peintre a traité, comment jugera-t-on & de la vérité des attitudes, & de la science avec laquelle les passions sont représentées ?

On remarque dans quelques tableaux, & dans quelques statues antiques & même modernes, une sublimité de pensée & d'expression si frappante que l'on ne sçait comment l'artiste a pû la concevoir; ce n'est pas qu'il soit sorti du naturel ; au contraire, l'expression est si vraie & si juste qu'elle nous persuade aussi-tôt que nous la voyons. Mais nous n'en sommes pas moins étonnés de la science profonde & de l'heureux génie qui a pû exécuter de si belles conceptions. Comment s'y prenoient les artistes pour arriver à ce point de perfection ? Ils se livroient entiérement à la beauté de leur imagination qu'une imitation sage de la belle nature régloit toujours. Phidias, dit Cicéron, lorsqu'il vouloit représenter Jupiter ou Minerve, ne contemploit aucun objet matériel pour y prendre une ressemblance qui ne pouvoit qu'être au-dessous de son objet. Il avoit recours à son propre esprit ; il y étudioit les idées qu'il s'étoit formées de la beauté, & de la dignité ; &

d'après ces images qui étoient parfaites dans son ame, il donnoit au marbre la vie & l'immortalité.

Le grand Raphaël, toujours occupé de la perfection de son art, ne laissoit échapper aucune des idées nouvelles qui se présentoient à son esprit, sans les réaliser sur le champ, en les dessinant de la maniere la plus expressive pour le sujet qu'il avoit à traiter. Il formoit ainsi une multitude de parties détachées qui avoient rapport à quelque grand tout : quand il falloit le composer, il rassembloit ses desseins originaux, ses premieres conceptions, rapprochoit celles qui se convenoient le mieux, & par ce moyen composoit très-habilement ses tableaux dont toutes les parties existoient & étoient formées, avant que d'avoir une destination arrêtée. Alors il donnoit aux différentes figures, toute la force avec laquelle il les avoit d'abord conçues, & dont ses desseins lui rappelloient l'idée. Telle fut sans doute la maniere de tous les grands maîtres; sur-tout dans ces compositions sçavantes où plusieurs parties s'unissent pour former un grand tout.

Une réponse lumineuse de François *du Quesnoy*, dit le Flamand, très-excellent sculpteur, fera mieux sentir ce que j'ai déja dit sur la maniere dont le génie sçait

saisit les objets. Un de ses amis bon connoisseur, lui conseilloit de cesser de travailler à un ouvrage, qui lui sembloit être à sa perfection. Vous avez raison, lui dit l'artiste, vous qui ne voyez pas l'original; mais moi qui l'ai dans l'esprit, je travaille à lui faire ressembler cette copie. Voilà vraiment le secret des grands artistes, cette magie charmante qui nous pénetre d'un plaisir si sensible, qui enleve nos suffrages, & nous fait sentir toute l'excellence de ces hommes habiles qui ont laissé de si belles preuves de leur génie. Combien une telle maniere n'est-elle pas plus vraie & plus noble que la routine usée des artistes vulgaires qui, pour faire une beauté, dérobent les graces à une multitude de sujets différens, les yeux de l'un, la bouche de l'autre? Les formes, les contours, les attitudes mêmes sont d'autant de sujets différens: ils croient faire des merveilles en rassemblant les parties détachées de la beauté: peuvent-ils ignorer que la nature simple dans ses productions, ne peut jamais être imitée par cet assemblage qui est entiérement opposé à ses loix? Tous leurs efforts n'aboutissent d'ordinaire qu'à produire des ouvrages qui au premier coup d'œil ont quelque éclat: mais quand on les considére avec attention, on n'y trouve plus rien qu'une com-

position maniérée, froide, sans génie & sans goût, dans laquelle on peut louer tout au plus la propreté, avec laquelle tant de piéces de rapport ont été rapprochées les unes des autres.

XX. Tableaux de paysage.

Le paysage est une partie essentielle du tableau; c'est le lieu de la scène où sont placés mille événemens très-différens les uns des autres; c'est en même-temps une imitation fidéle de la nature. Il seroit à souhaiter que le peintre connût assez parfaitement le lieu même qu'il doit représenter pour le rendre dans toute la vérité dont il est susceptible. Il est vrai que les artistes qui méritent d'être honorés du nom de peintres, sont presque toujours assez instruits, pour ne pas tomber dans des bévûes grossières à ce sujet; mais souvent ils enrichissent trop leurs paysages; ils les chargent ou de monumens antiques, ou d'autres objets qui partageant l'attention du spectateur, sont disparates avec le reste du sujet, & forment quelquefois deux actions; ce qui est un défaut essentiel dans un tableau.

Les tableaux purement de paysage sont à la peinture ce que sont les pastorales à la poësie: ils sont susceptibles du même degré de mérite. *Claude le Lorrain* a parfaitement réussi dans ce genre, & tient le premier rang parmi les paysagistes. *Sal-*

Vator Rosa a représenté la nature brute & sauvage, mais d'un style noble & grand; il connoissoit les points de vûe les plus frappans des Apennins où il paroît qu'il avoit étudié la nature. *Panini* a travaillé heureusement dans ce genre; on voit chez le roi de Sardaigne à Turin des vûes du Piémont tirées de la hauteur de Rivoli, qui sont l'imitation la plus exacte de la nature. Il en a travaillé d'un autre genre d'après les vûes de l'Italie méridionale & fort chargées de ruines antiques. On connoît les tableaux de paysage du *Poussin*, de même que ceux de *Rubens*; celui-ci a toujours représenté heureusement la nature; il l'a encore enrichie & rendue plus piquante, en y plaçant à propos les phénomenes les plus brillans, comme l'arc-en-ciel, les éclairs, &c. De nos jours M. *Vernet* a fait des tableaux admirables en ce genre, & doit être mis au premier rang parmi les paysagistes. Ce qu'il a peint au palais Borghèse à Rome est excellent, vrai, & parfaitement colorié. L'attention de l'artiste dans ce genre d'ouvrage est de prendre garde que la figure ne domine trop & ne tende à faire un tableau d'histoire de ce qui ne doit être qu'un paysage; inconvénient dans lequel le Poussin est tombé quelquefois, en plaçant dans ses

paysages; des traits d'histoire qui y sont hors d'œuvre.

XXI. Réflexions sur la peinture antique.

On ne lit qu'avec le plus grand étonnement ce que l'on raconte de la perfection de la peinture antique ; elle devoit être portée à un degré d'expression que l'on imagine à peine. Le fameux tableau du sacrifice d'Iphigénie, par Thimanthe, étoit le chef d'œuvre de l'art. Pline l'ancien en parle comme d'un ouvrage au-dessus de tout éloge ; & cela sans doute sur la foi des auteurs Grecs. Je crois devoir observer à ce sujet que les Grecs, extrêmement sensibles à tous les genres de beauté, sur-tout à celle des arts qu'ils croient leur appartenir exclusivement, les vantoient beaucoup & les louoient avec hyperbole, c'étoit le style des Orientaux ; ils l'ont conservé, & leurs voisins les imitent. On a été long-temps que l'on n'avoit aucune peinture antique qui pût faire juger de leur perfection. A la fin du seiziéme siécle, sous le pontificat de Clément VIII, on trouva sur le mont Esquilin dans les ruines des jardins de Mécénas, le tableau qui représente un mariage & qui est connu sous le nom de nôce Aldobrandine, du nom même de ce Pape. Tous les connoisseurs s'extasierent à la vûe de ce monument unique : ils lui donnerent deux mille ans d'antiquité, & n'hé-

sisterent point à le regarder comme une production du pinceau d'Apelles qu'ils prétendirent être venu à Rome : ce fut sans doute le respect pour la vénérable antiquité qui détermina les bons artistes de ce temps à regarder cette peinture comme une merveille de l'art, eux qui avoient sous les yeux les chef-d'œuvres de Raphaël, du Corrège, du Titien, & de tant d'autres dont les moindres productions sont fort au-dessus de cette piéce ; son premier mérite est d'avoir été si long-temps conservée.

Depuis quelques années on a trouvé dans les ruines d'Herculée, sous Portici, des tableaux de tous les genres, dont plusieurs pourroient soutenir la comparaison avec la nôce Aldobrandine ; & certainement ils n'ont rien, ni pour le dessein, ni pour l'ordonnance, ni pour l'exécution, qui approche de l'art des grands peintres modernes. Cependant ils sont incontestablement de peintres Grecs. Quoique cette ville fût soumise à l'empire Romain, tous les monumens que l'on y a trouvés, prouvent que non-seulement on s'y servoit de la langue Grecque, mais que les mœurs & les usages y étoient les mêmes qu'à Athénes, ainsi que je le prouverai en parlant du *Museum Herculanum* de Portici, & des trésors qu'il renferme. Ce que je

trouve d'admirable dans ces tableaux; c'eſt qu'ils ayent réſiſté ſi long-temps d'abord à la chaleur, enſuite à l'humidité, ſans être détruits; leur état actuel prouve que les artiſtes de ce temps ſçavoient bien préparer leurs couleurs, & donnoient à l'enduit ſur lequel ils peignoient, une ſolidité à toute épreuve.

Ce n'eſt donc pas ſur les peintres antiques que ſe ſont formés les peintres modernes; on pourroit dire plutôt que c'eſt d'après leur propre génie, aidé de l'imitation de ces bas-reliefs admirables, de ces ſtatues antiques ſi parfaites que l'on voit à Rome & à Florence, & qui prouvent à quel point de perfection la ſculpture & le deſſein avoient été portés chez les anciens.

Ce que l'on a tiré des bronzes & de ſtatues des ruines d'Herculée n'eſt pas moins parfait.

XXII. Etude de l'antique.

L'étude de l'antique eſt un objet intéreſſant pour un voyageur curieux. On aime à voir & à reconnoître les ſtatues des perſonnages les plus célébres de l'antiquité. On ſe plaît à ſe rappeller leurs uſages & leurs mœurs dans les monumens aſſez bien conſervés, pour conſtater l'idée que les écrivains contemporains nous en ont donnée. C'eſt ſur-tout à Rome que l'on peut s'en inſtruire; que cette ville devoit

être ornée dans les beaux temps de ſa ſplendeur, avant que Conſtantin en eût enlevé ce qu'il y avoit de plus beau pour décorer ſa nouvelle ville; avant que les barbares l'euſſent ſaccagée tant de fois, & que le zéle mal entendu de la religion, eût regardé la plûpart de ſes chef-d'œuvres comme des objets d'abomination, parce qu'ils avoient ſervi au culte des payens! La précipitation aveugle avec laquelle les uns & les autres ont cherché à les anéantir, en les culbutant pêle mêle avec les temples & les bâtimens dont ils faiſoient l'ornement; eſt ce qui les a conſervés dans les entrailles de la terre d'où ils n'imaginoient pas qu'on les tireroit jamais.

On en retrouve encore tous les jours, peu d'entiers, beaucoup de mutilés; mais il y a à Rome des artiſtes qui s'entendent très-bien à les reſtaurer, & qui s'y occupent uniquement. Ce que l'on a trouvé à Herculée eſt de la plus grande perfection, ſur-tout en fait de bronze. La riche collection des Médicis eſt connue; les Venitiens ont apporté de Gréce quelques morceaux précieux & bien conſervés. C'eſt d'après ces chef-d'œuvres que les artiſtes modernes ſe ſont formés; les plus excellens d'entr'eux ont cru être arrivés à la perfection, quand ils ont eu fait quelques piéces

que l'on pût opposer à l'antique. Il en faut excepter Michel-Ange qui dans le genre sublime s'est élevé au-dessus de tout concurrent : le Moïse fait pour le tombeau de Jules II est d'une noblesse & d'une force à laquelle on ne peut rien comparer. Quelques statues faites pour les tombeaux des Médicis à Florence, que l'on voit dans l'église S. Laurent, sont d'une sublimité d'expression qui étonne; la science de cet artiste incomparable y est d'autant plus marquée, que la plûpart de ces statues ne sont pas achevées.

Le Bandinelli, Jean de Boulogne, l'Algardi ont couru la même carriere avec les plus grands succès. Le Bernin, dans un goût différent, moins élevé, mais toujours élégant & gracieux, est original dans plusieurs de ses ouvrages. La statue de sainte Thérèse dans l'église de la Victoire à Rome est une piéce admirable qui a tout le charme possible de l'expression, & à laquelle je ne connois aucun antique que l'on puisse opposer. J'en parlerai plus au long à l'article de Rome.

Je reviens à la sculpture antique ; & je crois ne rien avancer de trop, en disant que l'on y trouve des modéles excellens dans tous les genres. Les anciens artistes, après avoir bien réussi dans un sujet, chercherent les mêmes succès dans tous les su-

tres. Ainsi on voit d'excellentes statues d'hommes, de femmes, d'enfans, d'esclaves & même d'animaux; dans plusieurs, on trouve le choix de la plus belle nature; les expressions les plus vraies & les plus nobles, des contours purs & élégans, une variété, un ordre & une simplicité admirables dans les ajustemens. Les anciens n'y admettoient rien que ce qui y étoit nécessaire.

Ce sont ces qualités qui font justement passer leurs ouvrages pour la régle la plus sûre du goût; il est vrai que l'on ne trouve pas cette perfection dans tout ce qui nous reste d'eux : mais dans leur médiocrité même on voit encore une élégance, une pureté de style qui les rapproche de la belle nature.

Quant aux ouvrages de décoration, on sçait quelle étoit la beauté des formes qu'ils employoient; leurs vases sont encore les plus beaux modéles que l'on puisse imiter, & l'on n'a rien imaginé dans ce genre que l'on puisse comparer à ces urnes antiques que l'on voit à Rome & dans les autres villes où l'on a fait des collections d'antiquités. C'est l'étude de ces beaux monumens qui a formé tant de grands artistes; la différente façon de les voir a produit les manieres différentes, parce que chacun se les est appropriés sous

le point de vûe le plus convenable à son génie. On en trouve la preuve dans la comparaison des tableaux des modernes avec les bas-reliefs antiques qui y ont quelque rapport. On pourroit distinguer ceux qui ont le plus frappé les Carraches, les Guerchin, les Guide; car du temps de Raphaël & de Michel-Ange, il y avoit encore si peu de monumens antiques découverts, que ces deux grands restaurateurs des arts doivent plus à leur propre génie qu'à l'imitation de l'antique.

Quelqu'étendues que paroissent ces réflexions, elles le seroient beaucoup plus, si c'étoit ici le lieu de dire tout ce que la vûe de tant de beaux monumens inspire; mais mon intention est moins de les faire connoître que de donner une idée de la maniere de les voir avec utilité; on en jugera mieux lorsque j'en parlerai dans la suite de ces mémoires, en rapportant ce qui se trouve de plus remarquable dans chaque ville où j'ai fait des observations.

XXIII. Architecture.

L'architecture n'a pas été négligée en Italie. Les princes qui ont régné à Rome, à Florence, à Ferrare, à Mantoue & plusieurs seigneurs particuliers, ont signalé leur magnificence & leur goût par des constructions qui subsistent encore. L'an-

tique n'a aucun monument aussi entier que le Panthéon d'Agrippa que l'on voit à Rome. Ce qui reste des autres édifices antiques donne l'idée de la plus grande magnificence & d'une noblesse de composition extérieure que l'on ne retrouve dans aucun édifice moderne. Rien n'a jamais été aussi grand & aussi-bien exécuté que le fameux amphithéâtre de Rome. Il n'en reste plus que des ruines, mais elles sont si majestueuses, l'art s'y montre avec tant de sublimité, que l'on voit qu'il n'y a eu que les Empereurs maîtres du monde qui ayent pû imaginer & faire construire aussi promptement & avec autant de grandeur, cet édifice immense seulement destiné aux plaisirs du peuple, & avec tant de solidité qu'il eût triomphé du ravage des temps, si la fureur des barbares, l'ignorance, le mauvais goût, & un orgueil mal entendu n'eussent réuni leurs efforts, pour mettre ce monument superbe dans l'état où il est aujourd'hui. On juge par-là de ce que devoient être les édifices publics où s'assembloit le sénat; cette place que Trajan avoit décorée avec tant de soin dans le temps que Rome étoit encore remplie des dépouilles les plus magnifiques de toutes les nations; les temples où les triomphateurs se rendoient en pompe pour faire des sacrifices

ſolemnels ; les palais des Empereurs ; tous ces monumens n'exiſtent plus que dans les deſcriptions des anciens auteurs. On ſçait où ils étoient ſitués ; on en voit quelques veſtiges ; mais cette multitude de colonnes antiques, des plus beaux marbres d'Afrique, qui décorent les égliſes & les palais de Rome ; la quantité de marbres précieux que l'on trouve épars dans cette grande ville, & ſur la plûpart deſquels on reconnoît encore quelques marques de leur premiere deſtination, prouvent quelle fut jadis la magnificence de ces édifices.

On trouve encore dans les environs de Rome quelques morceaux précieux de conſtructions antiques, qui ſont dans le goût de l'architecture Grecque ; entr'autres le petit temple qui eſt au-deſſus de la grande caſcade de Tivoli, & que l'on appelle dans le pays le temple de la Sibille Tiburtine. Les reſtes du palais d'Adrien, au-deſſous de Tivoli, quoiqu'abſolument ruinés, donneront encore une idée de la magnificence de ce prince, protecteur des beaux arts ; ſa vaſte enceinte eſt couverte de débris de colonnes, de chapiteaux, de corniches, d'un excellent travail & des plus beaux marbres. On voit dans les environs de Naples pluſieurs temples antiques de la meilleure forme, & d'après leſ-

quels on peut prendre une idée de l'Architecture Grecque ; on y admirera sur-tout les restes du petit-temple de Sérapis découvert depuis peu d'années à côté de Pouzzols, & que Vanvitelli, architecte Romain employé par le roi de Naples, a destiné si habilement & si heureusement à faire le vestibule de la grande chapelle du château royal de Caserte. L'amphithéâtre de Verone conservé dans son entier, debarrassé de toute construction étrangere, est très-capable de donner une idée de ces édifices destinés uniquement aux spectacles. Les arcs de triomphe de Rome, de même que ceux qui restent encore à Ancone, à Verone, à Suze, sont autant de monumens de la grandeur Romaine, du goût des temps où ils ont été construits, par lesquels on peut juger du progrès des arts. Je le repete : il y a peu de monumens antiques conservés dans leur entier ; mais les parties qui en restent font regretter qu'ils soient détruits. Par-tout on voit que les Grecs qui ont donné les premieres régles & fourni les plus beaux modéles, avoient porté cet art à sa perfection, & que l'on n'a réussi qu'autant que l'on s'est rapproché de leur maniere.

Dans les siécles d'ignorance & de barbarie, cet art si beau & si utile sembloit s'être perdu ; on étoit alors plus occupé à

détruire les beaux édifices de l'antiquité qu'à les imiter. Les maiſons des princes & des grands ſeigneurs n'étoient, pour la plûpart, qu'un amas confus de tours réunies par de fortes murailles ſans ſymmétrie, ſans goût, ſans aucune idée d'architecture. Ces ſortes de forteresses étoient les aſyles où la violence s'aſſuroit l'impunité; les temples n'étoient que de longues voutes maſſives & obſcures ſans aucun ornement & de l'aſpect le plus triſte; tel étoit le gothique ancien. On trouve peu de monumens remarquables du gothique moderne en Italie, excepté quelques égliſes de Pavie, la cathédrale de Milan, ſaint Pétrone à Bologne, le palais ducal à Veniſe. Ces édifices prouvent que l'on peut bâtir ſolidement, hardiment & d'un goût bizarre qui n'offre rien de plus remarquable que la difficulté de l'ouvrage & la patience des ouvriers. L'égliſe de la chartreuſe de Pavie, les cathédrales de Piſe & de Sienne, quoique dans le goût gothique, ſont ſi ſupérieures aux édifices de cet ordre, pour la richeſſe des ornemens & la beauté de la conſtruction, que l'on oublie, en les conſidérant, les irrégularités gothiques qui y ſont.

Mais lorſqu'enfin on eut ouvert les yeux ſur les véritables beautés de l'architecture, avec quel éclat elle reparut tout d'un coup

Rien n'est comparable à la magnificence de l'église de saint Pierre de Rome. Ce monument admirable est le chef-d'œuvre du génie des artistes les plus célébres. Ceux qui les ont suivis & qui ont travaillé à la décoration intérieure de ce superbe édifice, étoient dignes de marcher sur les traces des grands hommes qui les avoient précédés. Les ornemens y sont distribués par-tout avec autant de richesse que de goût. L'or, les marbres les plus précieux & le bronze assurent une durée immortelle à ces ornemens ; le Cavalier Bernin qui semble avoir mis la derniere main à ce chef-d'œuvre, en faisant l'autel principal ; le grouppe magnifique de la chaire saint Pierre qui est au fond de l'abside, & la belle colonnade qui regne autour de la place, ont rendu ce monument élevé à la gloire du vrai Dieu, achevé dans toutes ses parties. Il ne reste plus qu'à faire des vœux pour que sa durée soit immortelle ; pour cela il est entretenu avec le plus grand soin, & on ne néglige aucune des réparations qui y sont à faire. On doit regarder cet édifice comme le premier objet de curiosité qui soit à Rome & dans toute l'Italie. Il mérite seul que l'on fasse ce voyage, sur-tout si on veut prendre l'idée d'une construction magnifique, à laquelle je ne crois pas qu'il y ait jamais rien eu de

comparable dans le reste de l'univers. On voit à Rome beaucoup d'autres églises de la plus belle construction ; on y voit des façades d'une beauté singuliere, plusieurs imitées de l'antique, dans lesquelles on retrouve la majesté, la noblesse & la simplicité de la maniere grecque. On admirera sur-tout dans la petite église de saint André du noviciat des Jésuites, que le Bernin regardoit comme son chef-d'œuvre, un modèle excellent d'une construction sage, décorée du meilleur goût, & exécutée d'après l'antique même ; on y retrouvera les proportions de ces temples antiques dont on admire les restes aux environs de Naples.

Que de beautés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, offrent encore aux curieux, les palais de Rome, les galeries & les colonnades qui en décorent les cours ! Les palais Farnese, Borghese, Pamphile, Altieri, Colonne, Barberin & tant d'autres, réunissent la grandeur & la majesté de l'antique avec toutes les aisances des bâtimens modernes. Que de belles choses à remarquer à Frescati & à Tivoli, dans ces palais délicieux où les princes Romains vont passer une partie de l'été ! L'architecture a été plus négligée à Naples ; on y voit de grands édifices, mais la plûpart sans goût. Il y a quelques belles églises ;

le palais du roi & celui de l'académie sont les constructions les plus remarquables.

On trouve beaucoup plus de goût dans les édifices de Florence; Léonard de Vinci & Michel-Ange ont laissé des modèles excellens que l'on a imités avec succès. On y remarque plusieurs palais de la plus belle construction; mais l'architecture ne se montre nulle part avec autant d'agrémens qu'à Venise & à Vicence. On y retrouve par-tout le goût & le génie des Grecs. On doit cette magnificence au sçavant Palladio, le plus grand architecte de son siécle, celui qui a le mieux connu les vraies proportions de l'architecture grecque, & qui les a mises en pratique avec le plus de succès. Plusieurs palais à Venise décorés à l'extérieur d'un double ordre de colonnes; les églises de saint Georges le Majeur & du Rédempteur, les façades de plusieurs autres, sont des monumens durables de sa science & de son goût. La ville de Vicence, qui étoit la patrie de ce grand homme, est remplie de chef-d'œuvres de son génie. Le théâtre olympique qu'il y a fait bâtir est la preuve la plus convaincante que personne n'avoit étudié le goût des Grecs, & ne le possédoit comme lui. Les villes de Turin, Milan, Gênes, Bologne, Parme, Verone, &c. ont des édifices dignes de l'attention des voyageurs; il en sera parlé à leurs articles.

Mais on trouvera peu de plaiſir à voir ces beaux monumens ; on n'aura pas ce goût piquant de curioſité, ce diſcernement qui met en état d'examiner avec profit, & d'étendre la ſphère de ſes connoiſſances, ſi l'on commence par les voir, ſans avoir acquis quelques-unes de ces notions préliminaires qui mettent en état de diſtinguer un ordre d'un autre ; de ſçavoir comment il convient qu'ils ſoient placés, quand on en emploie pluſieurs dans la même conſtruction ; de ne pas confondre les goûts différens & les âges : ces connoiſſances ne ſont pas tellement particulieres aux artiſtes, qu'elles ne ſoient très-convenables, au moins en un certain degré à un voyageur, qui veut tirer quelque utilité de ſa peine & de ſa dépenſe ; c'eſt à quoi on doit faire attention, pour trouver dans les voyages, un plaiſir que l'on doit s'aſſurer d'avance : ſans ces ſoins il arrive que l'on voit ſans aucun goût tout ce que l'art a de plus curieux & de plus rare, on regarde froidement ce qu'il eſt d'uſage de voir dans chaque ville ; on s'ennuye de conſidérer des objets deſquels on ne peut pas juger ; enfin on revient chez ſoi plus ignorant peut-être que l'on n'en étoit parti, parce qu'on a paſſé un tems conſidérable dans une diſſipation continuelle, à voir rapidement une multitude d'objets, dont on ne

peut

peut avoir pris, qu'une idée confuse qui n'a servi qu'à porter le désordre dans l'imagination au lieu de l'enrichir.

C'est pour prévenir, autant qu'il est en moi, ces inconvéniens si ordinaires à la plûpart des voyageurs, que j'ai écrit ces mémoires assez circonstanciés, pour leur inspirer quelque goût pour les beaux arts, dont le spectacle détermine en partie à faire le voyage d'Italie, & même pour les guider & leur ouvrir les yeux sur les principaux objets de curiosité. Ils verront par le compte que je rends, quel parti un amateur qui n'a jamais manié ni le pinceau ni les crayons, peut tirer d'un examen réfléchi des tableaux, des statues & des édifices, tant antiques que modernes.

C'est ici le lieu de dire quelque chose de la gravure. Cet art utile & agréable est aux autres arts ce que l'imprimerie est aux sciences & aux belles lettres; il multiplie les productions des peintres, des sculpteurs & des architectes, en faisant connoître le génie, le goût & la maniere des grands maîtres. XXIV. Gravure. Estampes.

Cet art, né à Florence dans le milieu du quinziéme siécle, passa en Flandres, où il fit des progrès rapides; il n'a pas eu autant de succès en Italie qu'en France, où il semble avoir été porté à sa perfection dans ce siécle. Mais on estime les gravures

à l'eau forte & quelques planches en bois des Italiens, dans lesquelles on trouve une légéreté & une hardiesse de dessein qui les rapprochent des desseins originaux. C'est ainsi que les Carraches, le Guide, le Parmesan, ont gravé, soit d'après leurs compositions, soit d'après celles des grands maîtres qui les avoient précédés; ces estampes sont très-recherchées; elles sont touchées avec une intelligence & une liberté qui rend avec exactitude la maniere de dessiner des maîtres mêmes; voilà pourquoi les connoisseurs préférent les estampes à l'eau forte, à celles qui sont gravées au burin; les finesses du burin affoiblissent souvent & changent le goût de l'original, dont le trait à l'eau forte rend mieux l'esprit & le caractère. On trouve à Rome, à Venise, à Bologne, chez les petits marchands d'estampes, plusieurs morceaux précieux dans ce genre, & ce sont ordinairement ceux dont ils font le moins de cas, que l'on trouve abandonnés sans soin comme estampes de rebut & de nulle valeur.

Ce siécle voit refleurir cet art en Italie. On connoît la suite des gravures données d'après les originaux qui sont dans la galerie de Florence. Le roi de Naples a fait commencer un magnifique recueil fait d'après les peintures antiques trouvées

dans les ruines d'Herculée, qui se continue & qui sera très-considérable. Les artistes de Venise qui préviennent le ravage du tems, en conservant autant qu'il est en eux les grandes & sublimes idées du Giorgion, du Titien, de Paul Veronese, du Tintoret & des autres grands peintres de leur école, ont déjà fait assez de progrès dans cet art, pour qu'on puisse mettre *Marco Pitteri* au rang des premiers graveurs de l'Europe. Les *Fréis* à Rome travaillent avec plus de succès que ceux qui les ont précédés, & forment une suite de belles estampes d'après les tableaux d'histoire qui sont à Rome; on trouve à la Calcographie ou magasin de la chambre apostolique, plusieurs morceaux précieux; le malheur est que ceux que l'on recherche avec le plus d'empressement sont ceux qui sont le moins bien rendus.

Plusieurs particuliers, amis des arts, contribuent à leur progrès, & font passer leur nom à la postérité à côté de celui des grands artistes, dont ils multiplient les ouvrages en les faisant graver; c'est ce que fait actuellement le Marquis Garini à Florence. M. le bailli de Breteuil, ambassadeur de Malthe à Rome, a fait graver une suite de belles estampes, d'après le Parmesan, le Guide, le Correge, André del Sarte, Rubens, le Poussin, Solimene, Bat-

toni & plusieurs autres dont il a les originaux dans son cabinet, à la suite desquels il mettra sans doute les antiques précieux & choisis avec goût qui ornent ce même cabinet. Combien il seroit à souhaiter que l'on formât un recueil d'estampes, d'après la magnifique collection de tableaux qui est au palais Borghese à Rome, composée de plus de douze cent originaux des meilleurs maîtres, à compter depuis le rétablissement de la peinture jusqu'à Carle-Maratte ! On rassembleroit sous un même point de vûe, le goût & la maniere de tous les peintres les plus célebres.

La quantité de statues antiques qui subsistent encore & que l'on conserve avec assez de soin pour donner lieu d'espérer que la postérité la plus reculée les admirera comme nous, tranquillisent sur leur conservation à l'avenir ; mais il n'en est pas de même de la peinture ; combien d'accidens imprévûs ont fait périr de tableaux précieux ! Le temps seul suffit pour les détruire ; on s'apperçoit tous les jours de ses ravages. La gravure sauvera du naufrage une partie de ces richesses, c'est-à-dire la beauté de l'ordonnance, le goût du dessein, & de la composition ; on n'aura à regretter que le coloris enchanteur de la plûpart de ces maîtres, qui ont si parfaitement imité la nature en l'em-

bellissant ; mais on peut espérer qu'il y aura toujours d'heureux observateurs qui trouveront dans la nature même le grand art de bien colorier.

Les sciences & les belles-lettres n'ont plus en Italie cet éclat avec lequel elles y parurent dans les beaux jours de Léon X & de quelques-uns de ses successeurs ; cependant elles ont par-tout des établissemens distingués ; rien n'est plus beau que ce qui a été fait, pour leur progrès, à l'Institut de Bologne. Son université a encore des professeurs habiles ; il en reste quelques-uns à celle de Padoue, si célébre autrefois qu'elle mérita à cette ville le nom de docte. Les universités de Turin & de Milan sont encore fréquentées ; l'étude du droit se soutient à Naples avec honneur ; Rome que l'on doit regarder comme le centre du goût & des sciences en Italie, a une multitude de colléges où l'on enseigne toutes les sciences. Celui de la Sapience tient le premier rang ; la plûpart de ses professeurs sont connus dans la république des lettres ; les peres *Jacquier & le Sueur*, Minimes François, y tiennent un rang distingué ; le premier y a occupé successivement les chaires de mathématique, de philosophie & de théologie. Il y fait honneur à sa nation, autant par les qualités de son cœur que par l'éten- XXV. Etat des sciences & des belles-lettres.

due de ſes connoiſſances, & y jouit de la plus grande conſidération. Le P. Torre, clerc régulier - Somaſque, bibliothéquaire du roi de Naples, célèbre par ſon érudition, & ſur-tout par la direction de l'ouvrage, que ce prince continue de faire donner ſur les antiques découverts dans les ruines d'Herculée, eſt de la plus grande reſſource pour prendre une idée juſte des phénomenes extraordinaires qui rendent les environs de Naples ſi curieux. Enfin il y a peu de villes en Italie où on ne trouve des ſçavans dans tous les genres. On doit dire à leur avantage, qu'ils ſont remplis d'attentions pour les voyageurs qui les conſultent, d'un commerce doux & facile, qu'ils n'affectent point un ſecret myſtérieux ſur leurs connoiſſances & leurs découvertes particuliéres, ſur-tout s'ils s'apperçoivent que l'on eſt en état d'en profiter; mais il faut les chercher & les connoître, ſçavoir les démêler dans la foule; ce dont on ne viendra à bout qu'autant que l'on aura ſoin de ménager les premieres connoiſſances de ce genre que l'on aura faites, de façon à s'en procurer de nouvelles.

XXVI. Académies. Il ſemble, à lire le catalogue immenſe des académies d'Italie, que l'on doit trouver à chaque pas des hommes illuſtres dans tous les genres; mais que l'on ne s'y

trompe pas ; elles n'ont rien de plus célébre que le nom bizarre & singulier qu'elles ont adopté ; & ce nom les fait plus connoître dans les pays étrangers que dans le lieu même où elles devroient être florissantes ; & où d'ordinaire elles sont très-ignorées. Les poëtes qui ont toujours été fort nombreux dans cette partie de l'Europe, se formerent en société sur la fin du seiziéme siécle & dans le dix-septiéme ; ils tâcherent de se donner quelque célébrité, plutôt par leur nombre, & les titres burlesques qu'ils prirent, que par l'importance de leurs ouvrages. Il se peut faire encore que la plûpart de ces académies, lors de leur naissance, eussent quelque mérite qui leur attira les regards des souverains & leur protection ; mais à présent ce ne sont plus que des êtres imaginaires, qui n'ont d'existence que dans les anciens catalogues ; elles n'ont ni séances fixées, ni lieu d'assemblée déterminé: l'académie même des Arcades, dont le chef-lieu est à Rome, dans le *Bosco Parrhasio* & qui a plusieurs colonies dans d'autres villes de l'état ecclésiastique, ne s'assemble que pour des occasions extraordinaires, sur-tout lorsqu'il est question de recevoir quelques étrangers, ou d'inscrire sur ses fastes le nom de quelque personnage illustre par son rang ou par sa

naissance ; alors les poëtes y déclament quelques sonnets, odes ou autres piéces de vers de leur composition à la louange du récipiendaire, qui, s'il est présent, d'ordinaire ne dit rien, & est reçu sur la caution de celui qui le présente. C'est à quoi se bornent ces sortes d'assemblées, & de réceptions dont quelquefois nos gazettes font mention. Ainsi, outre les universités connues, il n'y a de véritables académies que l'institut de Bologne, l'académie de Cortone en Toscane, dont les membres s'appliquent réellement à la connoissance de l'antiquité, & donnent des recueils excellents sur ces matières, & l'académie *della Crusca*, établie à Florence qui a travaillé utilement à perfectionner la langue Italienne.

L'Italie fourmille de poëtes ; outre que la langue Italienne est très-favorable à la poësie, les esprits y sont naturellement portés. Ainsi il n'arrive aucun événement qui ne soit célébré sur le champ par les auteurs du pays qui ont un moyen certain de rendre leurs productions publiques en les faisant afficher, parce que la plûpart se bornent au sonnet, qui est la piéce de vers à la mode. Le coq d'un village, ainsi que le gouverneur de province, ont un droit acquis sur les productions des poëtes dès qu'il leur arrive quelque chose de

marqué, chacun dans leur ſphère. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir qu'il n'y a pas même de village où il n'y ait une fabrique de ſonnets.

Le goût de la muſique & celui du théâtre ſont auſſi généralement répandus ; outre la diſpoſition naturelle pour le chant que l'on remarque même dans les habitans de la campagne, & qui aux jours ſolemnels exécutent dans leurs paroiſſes, une ſorte de chant aſſez harmonieux, accompagné d'inſtrumens, ils naiſſent preſque tous acteurs ; & chaque communauté un peu nombreuſe, éleve un théâtre pendant le carnaval & y repréſente des piéces [illegible]iennes ; la plûpart ne ſont que des farces qui s'exécutent ſur des canevas que les acteurs rempliſſent ſur le champ ; dans les villes principales on repréſente les comédies de Goldoni ou celles d'autres auteurs qui ont fait des piéces de caractère ou de morale. On trouve par-tout des acteurs ; comme la profeſſion de comédien n'a rien de deshonnête en Italie, ceux qui ſe ſentent quelque diſpoſition pour le jeu du théâtre, ſe préſentent aux entrepreneurs, qui d'ordinaire ſont les principaux des villes ; on les éprouve & on les retient pour tout le temps que doit durer la repréſentation, à un prix très-médiocre ; parce qu'ils ſont toujours domiciliés

XXVII. Goût général pour la muſique & le théâtre.

dans la ville où ils représentent, & ont un autre état. La plûpart encore connus pour être de très bonnes mœurs, jouent pour leur plaisir ; & le public leur a obligation de vouloir bien les amuser de leurs talens. Les trois principaux acteurs de la comédie de Florence, étoient un marchand bijoutier, sa femme & leur garçon de boutique. Le marchand étoit l'homme le plus sérieux dans sa boutique, & le plus plaisant sur le théâtre où il jouoit les rôles d'Arlequin ou de valet. Au reste, ils ne se donnent aucun soin pour apprendre leurs rôles qu'on leur souffle en entier. Ils trouvent au théâtre les habits dont ils ont besoin ; on sçait seulement ce qu'on doit leur payer pour le temps qu'ils emploient à cet exercice. En général, tous ces acteurs jouent de très-bon sens & avec une grande vérité ; il est vrai qu'ils ne sont propres que pour la comédie ; il ne faut pas qu'ils s'élevent plus haut ; il est très-rare de trouver en Italie un bon acteur pour la tragédie. Le goût pour les représentations théâtrales est si fort au gré des Italiens, qu'il n'y a point de ville où pendant l'hyver il n'y ait plusieurs théâtres arrangés. Il y en avoit (en 1761) plus de vingt, tant à Florence que dans les environs, sur lesquels on représentoit plusieurs fois la semaine. Si la plûpart

de ces acteurs ne se promenoient pas barbouillés de lie dans des tombereaux, comme au temps de Thespis, leurs décorations, leurs salles d'assemblées, & leurs piéces tenoient beaucoup de la grossière naïveté de ces premiers temps.

A Rome les femmes ne montent jamais sur le théâtre ; ce qui dans la représentation de la comédie cause un effet souvent ridicule. J'ai vû un acteur intelligent faire le rôle de Paméla dans une comédie de Goldoni, avec une barbe épaisse & une voix rauque. Il jouoit avec beaucoup de sentiment & de vérité ; mais sa figure & le son de sa voix étoient toujours en contradiction avec ce qu'il débitoit. Il n'en est pas de même des Castrats qui jouent les rôles de femme dans les opéra ; leurs figures & leurs voix sont très-capables de faire illusion ; & le tableau général a l'air de vraisemblance qu'il doit avoir.

Pour entrer à ces spectacles, on peut se contenter d'un billet de parterre qui coute fort peu ; mais comme il n'est pas toujours décent de s'y trouver, il faut alors retenir une loge ; ce qui est plus dispendieux ; c'est l'usage de toutes les principales villes d'Italie, à l'exception de Turin, où il y a tant d'ordre & si peu de faste, qu'il est aussi honnête d'aller au parterre que d'avoir une loge : on y voit les pre-

miers seigneurs de la cour assis à côté du plus mince bourgeois. Quant à la description particulière des théâtres les plus célébres d'Italie, on la trouvera avec celle des villes où ils sont situés.

XXVIII. Réflexions générales sur le peuple d'Italie.

Je n'ajouterai rien ici sur l'article des mœurs à ce que j'en ai déja dit & qui peut en donner une idée générale; on lira les remarques que j'ai faites sur chaque ville principale, & sur les usages qui y sont particuliers & qui distinguent les uns des autres. On trouvera également ce que le commerce & les arts d'industrie offrent de plus intéressant, & on verra que tous les Italiens ne sont pas aussi indolens sur cet objet qu'on le suppose.

Il est certain que la beauté & la richesse du pays, le caractère des habitans analogue à la molle température du climat; les nombreux établissemens de charité qui se trouvent dans toutes les villes, & qui offrent une ressource certaine aux enfans, aux vieillards, aux malades, & à ceux qui éprouvent quelque malheur imprévû; l'habitude où l'on est de ne rien accumuler, mais de vivre au jour la journée, ralentissent cette activité pour le gain & cette ardeur de s'enrichir que l'on remarque dans les négocians & les ouvriers de la plûpart des autres contrées de l'Europe, qui se refusent tout pour assûrer la fortune

de leurs enfans, & les placer dans un rang plus élevé que le leur. Les vrais Italiens n'ont point cette ambition ; ils se contentent de jouir du présent sans s'embarrasser de l'avenir ; & ils croient avoir beaucoup fait pour leurs enfans, quand ils les ont nourris & entretenus chez eux, ou qu'ils leur ont procuré quelque talent, au moyen duquel ils peuvent vivre & s'entretenir dans leur état. Cette façon de penser si désintéressée ne peut réussir que dans un pays où on trouve tous les secours dont je viens de parler, & où il régne toujours une abondance à-peu-près égale : mais dès que cette égalité est altérée, dès qu'il arrive quelque dérangement dans les récoltes, il n'y a point de peuple plus misérable au monde, parce que les établissemens de charité ne pouvant plus fournir à l'entretien de la plus grande partie de la nation ; les particuliers n'ayant pourvû à rien pour l'avenir, ils éprouvent toutes les horreurs de la misere la plus affreuse dans des contrées où, avec un peu de prévoyance, il seroit si aisé d'entretenir une abondance perpétuelle. Quiconque a vû le royaume de Naples avant la récolte, est étonné de la fertilité des terres & de leur produit, & ne peut pas imaginer comment de cet état d'abondance, il est possible de tomber dans une di-

ſette ſi extrême que les pauvres y périſſent de faim ; c'eſt cependant ce qui vient d'arriver. (en 1749)

XXIX. Néceſſité d'apprendre la langue Italienne. Moyens de réuſſir dans cette étude.

Il eſt néceſſaire d'apprendre la langue que l'on parle dans le pays où l'on veut voyager : il faut en ſçavoir les principes & en connoître le génie ; ſans cette précaution il y a quantité de déſagremens à éprouver ; car on ſe trouve dans l'impoſſibilité de ſatisfaire ſa curioſité ſur mille objets ſur leſquels on ne peut ſouvent conſulter que le peuple qui nulle part n'eſt habitué qu'au langage de ſon pays. On eſt privé des douceurs de la converſation dans laquelle on trouve de fréquentes occaſions de s'inſtruire, & que l'on ne prévoit pas ; enfin on en eſt réduit à la fréquentation habituelle de ſes nationaux, que l'on a cependant moins intérêt de connoître & de fréquenter, que les étrangers chez leſquels on voyage. Si l'on veut au moins jouir du tableau des aſſemblées auxquelles on eſt admis, on y eſt auſſi triſtement que ſi on étoit ſourd ; on entend des ſons dont on ne ſçait pas la valeur : s'il ſe débite quelque nouvelle intéreſſante, on ne peut y prendre aucune part ; enfin on y eſt comme un véritable automate, dont les reſſorts ſont aſſez bien diſpoſés pour répondre aux ſignes ordinaires de politeſſe.

On compte beaucoup ſur l'uſage où l'on eſt de parler la langue Françoiſe dans toute l'Europe ; & on a quelque raiſon : par-tout on trouve des gens auxquels elle eſt familiere ; mais outre que la plûpart de ceux qui l'ont étudiée, ont eu plutôt en vûe de s'en ſervir pour lire nos auteurs, que de la parler habituellement ; on verra qu'ils ne l'emploient avec les étrangers qu'autant qu'ils y ſont forcés, & qu'ils s'en tiennent aux complimens communs. Ils aiment beaucoup mieux s'expliquer dans leur langue naturelle, ſurtout ce qui demande quelque diſcuſſion ; les termes leur en ſont plus familiers, & ils rendent leurs idées avec plus de préciſion & de netteté. Il me paroît encore que c'eſt un devoir de politeſſe auquel on eſt obligé à l'égard des peuples chez qui l'on va voyager, de prendre le moyen le plus ſûr de vivre avec eux en ſociété, qui eſt d'adopter leur langage.

J'entends dire par-tout que rien n'eſt ſi facile que d'apprendre promptement l'Italien, parce qu'on s'imagine qu'il y a une grande analogie entre cette langue & la Latine, dont on croit mal-à-propos qu'elle dérive abſolument, parce que dans l'Italien comme dans le Latin il n'y a point de ſyllabes muettes, & que les conſonnes n'y ſont pas multipliées comme dans toutes

les langues ſeptentrionales. On reconnoît combien on s'eſt trompé ſur cette facilité, lorſque l'on commence à entendre parler Italien, & que l'on veut eſſayer de répondre de même ; les termes ne ſe préſentent plus ; on ſe trompe ſur la prononciation, & l'on ne parvient à ſe faire entendre qu'avec beaucoup de peine ; & plutôt par des ſignes qui indiquent ce que l'on demande, que par les ſons que l'on forme, & qui très-ſouvent n'ont aucune valeur pour ceux à qui on les adreſſe.

Il faut donc faire une étude ſérieuſe de l'Italien au moins quelques mois avant que de ſortir de chez ſoi ; s'appliquer ſur-tout à la prononciation qui eſt eſſentielle pour ſe faire entendre. Outre les ſecours que l'on trouve à ce ſujet dans la plûpart des grammaires imprimées, l'élocution des perſonnes qui par état parlent purement, ſert beaucoup à former quand on eſt en état de les bien entendre. On tirera ſur-tout une grande utilité de la prononciation théâtrale, ſi on a devant les yeux les paroles de la piéce à laquelle on aſſiſte. Dans les opera il y a beaucoup de ſcènes de récitatif, qui écoutées avec attention & pour s'inſtruire de la langue, dans laquelle elles ſont écrites, ſervent plus que la plus longue leçon du meilleur maître ; il eſt vrai que pour profiter de ces

secours, il faut être bien au fait des principes de la langue.

Rien ne sera aussi utile à l'exécution de ce projet que la lecture réfléchie des comédies de Goldoni qui sont dans le style ordinaire des conversations, & qui, par la multiplicité de leurs sujets, fournissent des termes sur tout ce qui peut en être la matière. Les François ont la plûpart de leurs bons auteurs traduits en Italien; ceux qu'ils connoissent le mieux & qui sont entre les mains de tout le monde. Le Télémaque, l'histoire des oracles, les mondes & les lettres de M. de Fontenelle, les lettres Péruviennes & plusieurs autres, semblent plutôt avoir été traduites en Italien pour nous servir à apprendre cette langue, que pour faire connoître aux Italiens la finesse & les beautés réelles de ces ouvrages.

Les dialectes différentes embarrassent quelquefois, moins pour se faire entendre que pour entendre les autres; car le peuple d'Italie entend généralement par-tout l'Italien pur & correct. Mais quand on sçait la langue & sa prononciation, on est bientôt au fait de ces variations locales. On parle bien dans tout l'Etat Ecclésiastique & la Toscane, quoique la prononciation gutturale de Florence ait quelque chose de désagréable. Dans la plus grande

partie de la Lombardie, le peuple, qui est assez grossier, s'est fait un jargon qui lui est particulier; on trouve même des gens de la campagne qui n'entendent que ce jargon, & pour qui le pur Italien est presque aussi étranger que le François. On est fort embarrassé pour s'en faire entendre, lorsqu'on veut faire quelque information auprès d'eux. Mais pour en être à ce point de grossiéreté, il faut qu'ils n'ayent jamais perdu de vue le clocher de leur village; car tous les marchands domiciliés dans les villes, tous ceux qui y ont quelque commerce, même les Bergamasques, entendent le bon Italien, & sçavent s'exprimer assez bien pour faire comprendre tout ce qu'ils veulent dire. A Venise, les nobles même dans le sénat, & le peuple ne se servent que d'une dialecte qui leur est particulière, & qui a des tournures singulieres & agréables pour ceux qui l'entendent. On peut en prendre une idée dans une comédie nouvelle de Goldoni, qui a pour titre *i Rusteghi :* elle est entierement dans la dialecte Vénitienne ; & on fera bien de la lire avec un Vénitien. Au reste, cette étude est moins de nécessité que d'agrément, parce que le langage poli & celui des sciences à Venise est le bon Italien. Le peuple à Naples est très-grossier; le langage y est dur; cependant on s'y accou-

tune plus aisément qu'au Lombard. Je ne dis rien du Génois : il est si barbare & si peu important de le sçavoir, que personne ne sera tenté de se mettre au fait de ce grossier jargon, à moins qu'il ne veuille faire un long séjour à Gênes.

On croit que l'on ne parle Italien nulle part aussi-bien qu'en Toscane, & sur-tout à Sienne ; c'est une erreur. Ce n'est qu'à Rome que l'on parle bien la langue Italienne, & où on en apprend la belle prononciation. Quand on est arrivé au point de parler Romain, on a acquis dans ce genre tout le succès que l'on pouvoit espérer.

Il est encore nécessaire de connoître les différentes monnoies, ce qui ne demande pas une longue étude & s'apprend par l'usage. Les monnoies de France ou celles des autres royaumes de l'Europe, peu connues en Italie, sont embarrassantes pour les payemens journaliers qui sont à faire. Il faut donc se pourvoir de monnoies qui ayent par-tout un cours réglé. Dans la partie méridionale d'Italie, il faut avoir, autant qu'il est possible, des sequins de Florence ; ce sont ceux que l'on estime le plus, & ils ont cours par-tout pour leur valeur ; dans la partie septentrionale, il est aussi aisé de faire ses payemens en même monnoie ou en sequins de Venise. Les

XX. Connoissance & usage des monnoyes d'Italie.

ſequins de Rome ou du pape ont cours dans ces mêmes états; mais ils y perdent quelque choſe de leur valeur; ainſi il n'eſt pas prudent d'en porter hors de l'Etat Eccléſiaſtique, où ils ſont préférables à toute autre monnoie. Le ſequin, par rapport aux étrangers, n'eſt pas toujours de même valeur; ſon prix ordinaire eſt de dix à onze livres; en tems de guerre, lorſque le change eſt plus haut, il paſſe onze livres.

La maniere de compter par livres change beaucoup; à Veniſe la livre de compte eſt de dix ſols; à Parme, de cinq; à Milan, de ſeize à dix ſept; à Gênes à peu-près de même; à Rome on compte par écus & baïoques; l'écu Romain eſt le demi-ſequin; il y a cent baïoques dans un écu. A Naples on compte par carlins; le carlin eſt de huit ſols. Il eſt aiſé de s'informer de ces variations, pour ſe régler dans les marchés que l'on a à faire. Pour connoître la petite monnoie néceſſaire dans le détail journalier, quand on arrive dans une capitale, il faut avoir ſoin de faire changer un ſequin dans toutes les eſpéces de monnoies qui y ont cours, ainſi on en connoît l'empreinte & la valeur. Autant qu'il eſt poſſible, il ne faut pas porter de la petite monnoie d'un état dans un autre, où elle devient inutile ou de peu de valeur; il faut en excepter les paules ou jules, petite monnoie

d'argent de Rome, valant cinq ou dix sols, qui ont cours dans toute l'Italie pour leur prix. A Milan on reçoit presque toutes les monnoies de l'Europe, sur-tout les écus de France qui n'y perdent absolument rien. L'argent de France perd un sixiéme de sa valeur dans tous les états du roi de Sardaigne, & un douziéme environ dans tout le reste de l'Italie, excepté à Naples où il est au pair avec la monnoie du pays. Mais, comme je l'ai dit, le prix du change étant très-variable, on ne peut rien avancer de bien juste à ce sujet; on ne peut que donner des notions qui servent à guider, & à faire prendre les précautions convenables.

Ainsi la façon la plus commode de voyager n'est pas de porter avec soi beaucoup d'argent; mais d'avoir une lettre de crédit d'un banquier qui ait une correspondance établie dans toutes les villes principales d'Italie, sur-tout dans celles où l'on se propose de faire le plus de séjour, afin d'y pouvoir toucher l'argent dont on a besoin; cette maniere est dispendieuse à cause des droits de remise qui sont à payer aux banquiers; mais c'est la plus sûre.

XXXI. Chemins, voitures, douanes.

Il y a différentes manieres d'aller; celle de la poste est la plus prompte; mais elle a ses fatigues & ses embarras, outre la dépense qu'elle occasionne; les postes

étant dans les états du roi de Sardaigne, de la reine de Hongrie, & de Venise, plus cheres du triple au moins qu'en France, & partout ailleurs du double. La Lombardie est cependant le pays, où l'on court le plus commodément, les chemins étant presque partout entretenus, & dans un terrein plat. La campagne également fertile dans le même genre de productions, offre peu d'objets variés & intéressans aux regards d'un voyageur curieux.

Dans toute l'Italie méridionale qui est très-montueuse, excepté de Florence à Livourne où l'on côtoie toujours l'Arno, il est incommode & même dangereux de courir la poste, sur-tout en voitures Françoises à quatre roues, que les postillons Italiens sont peu accoutumés à conduire, dans des chemins difficiles, tels que ceux de Bologne à Florence, & à Venise, de Florence à Rome, de Rome à Naples & à Lorette.

Il faut ajouter encore que les chemins ouverts dans les Apennins, & la route de Rome à Naples le long de la voie Appienne, offrent à chaque pas le spectacle le plus curieux à un voyageur attentif, soit par rapport aux situations pittoresques, aux phénomènes de la nature, & aux beautés de la végétation particulières à chaque

contrée, soit par rapport aux restes d'édifices antiques & à d'autres objets de curiosité que l'on n'a pas le temps d'examiner, & dont il n'est pas possible de prendre une idée en courant la poste.

Ainsi la maniere la plus commode, la moins dispendieuse & peut-être la plus utile, est d'avoir des voitures & des chevaux dont on puisse disposer, & qui ne faisant d'ordinaire par jour qu'environ dix lieues ou trente milles, laissent le temps de voir tout ce qui est remarquable le long des routes. On trouve dans toutes les villes principales de ces sortes de voitures; ordinairement ce sont des chaises attelées de chevaux ou de mulets qui portent aisément chacune trois cent pésant d'équipage. Le prix ordinaire de ces sortes de voitures est d'un sequin par jour par personne; plus la traite qu'on a à leur faire faire est longue, moins elles sont cheres, sur-tout si on va d'une grande ville à une autre, où les voituriers sont presque assurés de trouver des voyageurs qu'ils ramenent par contre-voiture.

On commence à trouver de ces voituriers à Lyon, qui vont de-là jusqu'à l'extrémité de l'Italie, si on le veut; il faut que sur le prix principal, ils se chargent de payer tous les péages, droits de bacs, passages de rivieres & autres, & notam-

ment ce qu'il en coûte pour le passage du Mont-Cénis. Ils se chargent encore, quand on le veut, de nourrir ceux qu'ils conduisent; mais c'est un soin qu'il faut se réserver; il en coûte quelque chose de plus qu'aux voituriers; mais on est mieux reçu dans les auberges & mieux nourri. Les voituriers Piémontois sont préférables à tous les autres; d'ordinaire leurs équipages sont meilleurs; & ils conduisent sûrement & hardiment.

Les douanes sont fort sévères en plusieurs états d'Italie; celles de Piémont surtout visitent avec la plus grande exactitude. La premiere que l'on rencontre est à la Novalese au bas du Mont-Cénis, où il ne faut point laisser ouvrir les malles; il suffit de les faire plomber, parce que la visite qui se fait en cet endroit n'exempte pas de celle de Turin. A l'entrée du Milanois on est sujet à être visité; il faut avoir soin d'emporter le billet du premier bureau qui exempte d'être arrêté à la porte de Milan.

A Rome il faut surtout se garder d'avoir des livres prohibés ou suspects, & des étoffes en piéce, même pour son usage. Les douanes de Naples sont fort incommodes; la premiere est à Mola, près de Gaëtte, la seconde à Capo di Chinà, à un mille & demi au-dessus de Naples;

ples ; les commis sont d'une sévérité étonnante, & ne passent pas la plus légere provision de tabac ou aucune marchandise neuve: on est également sujet à la visite au retour, & on ne peut s'en dispenser qu'au moyen d'un passeport du Ministre qui a l'intendance du commerce & des douanes, que l'on obtient aisément par le moyen de l'ambassadeur national, s'il a du crédit à la cour. A Venise, à Florence & à Génes, de même qu'à Parme & à Modéne, on en est quitte pour déclarer que l'on ne fait aucun commerce, & que l'on n'a rien de prohibé ; cette simple déclaration, appuyée de quelque libéralité faite aux gardes des portes, & aux commis des douanes, suffit pour n'être point retardé ; s'il s'en trouve quelqu'un qui s'opiniâtre, il faut lui proposer d'aller droit au bureau de la douane ; alors la crainte de perdre ce qu'il est d'usage de lui donner, fait qu'il se désiste de son droit de visite.

Il est utile & même agréable de voyager, autant qu'il est possible, de compagnie avec d'autres voyageurs connus.

Quoique les chemins soient assez sûrs, & que je n'aie remarqué aucun passage qui parût infesté de brigands que les bords du Tésin sur les frontières respectives du roi de Sardaigne & de l'impératrice-reine de Hongrie, & les abords du lac majeur dans le Milanois ; cependant il n'est pas

douteux que plusieurs voyageurs réunis vont plus ſûrement qu'un ou deux. Au reſte, cette précaution intéreſſe plus ou moins, à proportion du train avec lequel on voyage & du nombre de domeſtiques que l'on a.

Je crois qu'il eſt inutile de donner ici une notice abrégée de ce qu'il y a de plus curieux à remarquer dans le voyage d'Italie. Comme dans le cours de ces mémoires, je parle des différens états, dans l'ordre à-peu-près que ſuivent les voyageurs ; que je ſuis exact à marquer les objets de curioſité qui ſe trouvent le long des grandes routes & à leur portée, on n'aura qu'à ouvrir le volume qui traitera du pays où l'on ſe trouvera, pour ſçavoir ce qu'il renferme de plus intéreſſant. Il en eſt de même pour le ſpectacle général du païs, ſa poſition, ſa fertilité, & ſes productions. J'en parle dans le même ordre, c'eſt-à-dire, à meſure que mes obſervations peuvent faire ouvrir les yeux ſur tous ces différens objets.

J'ai cru devoir mettre à la ſuite de ce diſcours, la chronologie des Empereurs & des Rois d'Italie ; il eſt utile de l'avoir ſous les yeux, ſoit par rapport aux monumens antiques de leur tems, aux médailles, & aux révolutions qui ſont arrivées en Italie, & dans leſquelles ils ont néceſſairement influé. Les Empereurs Romains, com-

me ſouverains abſolus pendant près de quatre ſiécles ; les Empereurs Grecs après le partage de l'Empire y conſerverent une ombre d'autorité qui ſervit de prétexte à beaucoup de factions, & de moyens de s'élever, à de nouveaux ſouverains, qui, ſous la prétendue protection des Empereurs Grecs, s'établiſſoient dans une indépendance entiere. Les Rois Goths & Lombards qui ſuccéderent aux premiers Empereurs d'Occident, après avoir renverſé leur trône, firent aſſez de maux en Italie, & y ont régné aſſez long-temps, pour que l'on doive les compter parmi les ſouverains de ce pays ; ainſi on en trouvera la ſuite à côté de celle des Empereurs d'Orient.

Les Empereurs d'Allemagne, ou d'Occident, ſucceſſeurs de Charlemagne, ont été regardés pendant une longue ſuite de ſiécles, comme premiers ſouverains d'Italie ; pluſieurs états conſidérables ſont encore fiefs de l'Empire ; leurs noms ſeuls & la date de leur régne rappelleront ceux qui ont le plus influé dans les affaires d'Italie, ſur-tout pendant la fameuſe querelle des inveſtitures qui diviſa ſi long-temps les deux puiſſances, & occaſionna tant de ſchiſmes dans l'égliſe Romaine.

Par rapport aux beaux-arts, il ne ſera pas moins utile d'avoir ſous les yeux l'ordre chronologique des peintres des diffé-

rentes écoles d'Italie, avec la date de leur naissance & de leur mort ; une idée de leurs diverses manieres & du rang qu'ils ont tenu. Je citerai aussi les sculpteurs & les architectes les plus célébres. Ainsi je croirai remplir exactement mon projet, & avoir donné des mémoires sur l'Italie, plus fidéles & plus utiles que toutes les relations que l'on en a faites jusqu'à présent.

CHRONOLOGIE

Des Empereurs Romains d'Orient & d'Occident, des Rois Goths, des Empereurs d'Allemagne, depuis Jules César, jusqu'à François I de Lorraine.

1. JULES César, après avoir soumis à la république Romaine, la Germanie, les Gaules & l'Angleterre, triomphe de Pompée à la bataille de Pharsale en Macédoine, de Scipion en Afrique, de Caton & Juba en Mauritanie, se fait élire dictateur perpétuel, titre dont il jouit près de quatre ans. Il est assassiné à l'âge de 59 ans, le jour des ides de Mars, dans la cour du sénat, au pied de la statue de Pompée, que l'on croit être celle qui est encore au palais Spada à Rome, l'an du monde 3960, de la fondation de Rome 729.

2. Octave Auguste lui succéde, moins dans l'empire que dans le partage de la puissance souveraine avec Antoine & Lépide, auxquels il reste uni pendant quelque temps. La treiziéme année après la mort de César, il gagne la bataille d'Actium qui le débarrasse d'Antoine, le seul concurrent qui lui restât. Alors le sénat & le peuple lui décernent solemnellement le titre d'empereur qu'il conserve jusqu'à sa mort. Il détruit les restes du parti de Pompée, & ayant établi une paix générale dans l'empire Romain, qui s'étendoit alors sur presque tout l'univers connu, il fait fermer le temple de Janus, & ordonne que l'on fasse le dénombrement de l'em-

pire. Jesus-Christ naît l'an du monde 4080. quoique l'on n'ait commencé à compter l'ére chrétienne que quatre ans plus tard. Auguste regne 57 ans depuis la mort de César, & 44 après la bataille d'Actium.

AN. DE J. C.

17. 3. Tibère adopté par Auguste regne 22 ans & meurt à Capri; isle délicieuse, située vis-à-vis de Naples.

39. 4. Caïus Caligula, fils de Germanicus petit-fils d'Auguste, régne trois ans & dix mois; il est assassiné par ses domestiques.

44. 5. Claude Néron régne 13 ans & 8 mois. Il est empoisonné dans un ragoût de champignons.

54. 6. Domitius Néron régne près de 14 ans. Sa cruauté, sa folie & ses crimes engagent le sénat à le déclarer ennemi de la patrie. Il fuit & se tue lui-même.

68. 7. Sergius Sulpitius Galba fut élû par les soldats en tumulte, & est tué après sept mois de régne.

69. 8. Othon élû par l'armée n'a le titre d'empereur que trois mois; il est défait par Vitellius, & se tue.

69. 9. Aulus Vitellius régne huit mois & trois jours; il est tué à Rome par les troupes du parti de Vespasien qui avoit été proclamé Empereur lorsqu'il commençoit la derniere guerre contre les Juifs.

70. 10. Flavius Vespasien régne 10 ans.

80. 11. Titus Vespasien, l'honneur du sceptre & de l'humanité, ne régne que deux ans deux mois & vingt jours, il meurt empoisonné par son frere Domitien.

82. 12. Flavius Domitien tué par ses domestiques après quinze ans & six mois de regne.

97. 13. Cocceius Nerva regne un an quatre mois & onze jours.

14. Ulpius Trajan, Espagnol, adopté par Nerva; ses vertus civiles & militaires rendirent à l'Empire son éclat & sa majesté. Il protégea les beaux arts. Son regne fut de 19 ans & six mois. AN. DE J. C. 98.

15. Elius Adrien, adopté par Trajan, regne 21 an & dix mois; il reste encore des monumens de sa magnificence & de son goût pour les arts. 117.

16. Antonin le pieux, adopté par Adrien, regne 22 ans & huit mois. 138.

17. Marc-Aurele Antonin le Philosophe, regne 19 ans & onze mois. Il s'associe Lucius Verus son frere, adopté comme lui par Antonin le pieux. Lucius Verus meurt après neuf ans de regne, & Marc-Aurele après dix-neuf ans & onze mois. 161.

18. Commode succede à son pere Marc-Aurele; il régne 12 ans, 9 mois & 14 jours. Lœtus, préfet du prétoire, le fait étrangler, & proclamer Elius Pertinax. 180.

19. Elius Pertinax accepte l'empire contre son gré. Il est mis à mort par les soldats, après deux mois & vingt-huit jours de régne, par les intrigues de Didius Julien. 193.

20. Didius Julien acheta l'Empire des soldats qui le tuerent deux mois & cinq jours après l'avoir reconnu. 194.

21. Septime Sévère est élû par le sénat pendant qu'il commandoit les armées Romaines en Pannonie. En même-temps Albin & Niger se firent proclamer Empereurs par leurs soldats, l'un en Syrie, l'autre en Bretagne. Niger fut tué peu après sur les bords de l'Euphrate. Albin se défendit plus long-temps dans les Gaules & ne fut tué à Lyon que cinq ans après son élection. Sé-

vère régna 17 ans & huit mois, & mourut à Yorc en Angleterre.

AN. DE J.C.

211. 22. Antonin Caracalla & Géta, fils de Septime. Géta fut tué un an après par ordre de son frere; & l'odieux Caracalla par un capitaine de sa garde, après six ans & deux mois de régne.

217. 23. Macrin & Diadumene son fils, sont proclamés par les soldats qui peu de temps après élurent le jeune Eliogabale. Macrin fut défait dans une bataille qu'il livra à son competiteur, & tué à Archelaïde en Cappadoce, après un an & deux mois de regne.

218. 24. Marc-Aurele-Antonin Eliogabale, Prêtre du Soleil à Emése, se rend méprisable par ses débauches, il est tué après un régne de trois ans & neuf mois.

222. 25. Alexandre Sévère, prince vaillant & sage, succéde à Eliogabale son cousin. Il régne 13 ans & 9 mois & est tué par les soldats révoltés qui élisent....

236. 26. Jules Maximin, pendant que le sénat qui n'approuvoit pas l'élection de Maximin reconnoît pour Empereurs....

27. Gordien I. le pere, & Gordien II. son fils, ils ne régnerent l'un & l'autre qu'un an. Maximin est tué deux ans & deux mois après son élection.

238. 28. Maximin Pupien & Balbin, élûs par le sénat régnent à peine un an & sont tués par les soldats prétoriens qui reconnoissent....

.... 29. Gordien III. fils & petit-fils des deux Gordiens, âgé d'environ treize ans, il regne six ans & est tué par ses troupes.

244. 30. Philippe & son fils, que quelques auteurs

disent avoir été chrétiens régnent cinq ans & cinq mois. Philippe périt à Verone. AN. DE J. C.

31. Décius proclamé Empereur par ses troupes est tué dans un combat contre les Goths 249.
après deux ans & six mois de regne.

32. Gallus & Volusien son fils, furent élûs par les 251.
soldats, Gallus s'associe d'abord Hostilien fils de Decius qu'il avoit adopté ; ensuite il le fait tuer, & proclame Auguste son fils Volusien. Peu après ils sont tués l'un & l'autre par les soldats. Gallus régna 2 ans & deux mois. Emilien qui avoit soulevé l'armée contre eux & s'étoit fait déclarer Empereur, fut tué 4 mois après.

33. Valerien & Gallien son fils, proclamé par 254.
les soldats, est reconnu par le sénat. Valerien vaincu par Sapor, roi de Perse, la huitiéme année de son régne, reste dans l'esclavage le reste de sa vie. Gallien est tué près de Milan après un régne d'environ quinze ans. Les trente tyrans s'éleverent pendant ce régne.

34. Claude II. meurt après un an & dix mois 268.
de régne. Il fit la guerre aux peuples du Nord avec succès. Quintille son frere s'étoit fait reconnoître pour son successeur ; la haine que les soldats avoient pour lui, l'engagea à se tuer volontairement après un régne de dix-sept jours.

35. Aurelien connu par ses victoires sur la fa- 270.
meuse Zénobie reine de Palmire en Orient, fut assassiné par un de ses esclaves après un régne de cinq ans. L'empire vaqua six mois.

36. Tacite bon prince, duquel on espéroit 275.
beaucoup, régne sept mois & périt dans une émeute des soldats.

37. Florien frere de Tacite, & reconnu par

le sénat ; il est tué après deux mois de régne.

AN. DE 38. Probus reconnu par le sénat & les armées,
J.C. fait la guerre dans les Gaules & dans l'Illirie ; il
276. fit apporter de Grece les premiers plants de vigne dans la Provence & le Languedoc. Après six ans de régne il est tué par un soldat mécontent.

282. 39. Carus, Carin & Numerien ses fils. Carus périt d'un coup de foudre, Numerien est tué par Aper son beau-pere, & Carin par les soldats ; ils périssent tous les trois en deux ans.

284. 40. Diocletien & Maximien régnent vingt ans, pendant lesquels ils associent à l'Empire Galerius & Constance ; ils renoncent à l'Empire. Diocletien meurt tranquille dans la retraite à Salone en Dalmatie.

304. 41. Constance Chlore & Galerien Maximin regnent deux ans ; les t[illegible]upes après la mort de Constance proclament Emp[illegible]eur...

306. 42. Constantin I le grand, [illegible] de Chlore & d'Helene, qui transfere le siég[illegible]pire à Constantinople. Il régne trente-un ans & meurt à Achiron, près de Nicomédie.

337. 43. Constantin II. Constantius & Constant divisent entr'eux l'Empire, suivant le Testament du grand Constantin leur pere. Constantin eut l'Espagne, les Gaules & tout ce qui est en deça des Alpes. Constantius eut l'Asie, l'Egypte & le reste de l'Orient. Constant eut l'Italie, la Sicile, l'Affrique & l'Illirie. Cette division fut funeste à l'Empire & le premier pas vers sa ruine. Con[illegible]tantin le jeune est tué près d'Aquilée par les troupes de son frere Constant, qui lui même périt en trahison peu de temps après, & laissa Constantius seul maître de l'Empire, qui regne vingt-quatre ans.

44. Julien l'Apostat, ou le philosophe, se fait proclamer Empereur par les troupes, Constantius encore vivant. Il est tué dans un combat contre les Perses, après avoir regné un an & sept mois. AN. DE J.C. 361.

45. Jovien élû par ses principaux officiers de l'armée ne régne qu'environ huit mois. 363.

Valentinien succéde à Jovien, il s'associe son frere Valens, avec lequel il partage l'Empire qui désormais reste divisé en empire d'Orient & en empire d'Occident. 364.

Occid. AN. DE J.C. 364. 46. Valentinien I. régne avec honneur pendant onze ans & neuf mois.

375. 47. Gratien fils de Valentinien, élu par les officiers de l'Empire, partage le trône d'Occident avec Valentinien son frere; il périt par la main du traitre Andragaize, capitaine au service du tyran Maxime, après huit ans de régne.

48. Valentinien II. poursuivi par le tyran Maxime se retire auprès de Théodose qui le rétablit dans ses états; il est étranglé par Arbo-

Orient. 364. 1. Valens I. blessé dans un combat contre les Barbares, se retire dans une chaumiere où il est brûlé vif après un régne de quatorze ans & quatre mois.

379. 2. Théodose I. le grand; son mérite l'éléve à l'empire que Gratien partage avec lui après la mort de Valens; vainqueur des tyrans Maxime & Eugéne, il reste seul maître des deux empires après la mort de Valentinien II. il régne seize ans & quelque mois & meurt à Milan.

Occid. AN. DE J.C.			*Orient.* AN. DE J.C.
	gaste son capitaine des gardes, après avoir régné seize ans & cinq mois.		
395.	49. Honorius fils de Théodose défait Radagoise roi des Goths qui étoit entré en Italie avec 200000 hommes. Il régne 28 ans & cinq mois. Sous son régne Alaric vient en Italie, & assiége en 408 Rome qui se rachete du pillage. Il l'assiége de nouveau en 409. En 410 le même conquérant barbare s'en empare & la dévaste.	3. Arcadius frere d'Honorius, gouverne l'Orient pendant treize ans & trois mois dans une paix constante.	395.
		4. Théodose II. régne quarante-deux ans; il arrête les progrès d'Attila en Italie.	408.
423.	50. Valentinien III. sous le foible empire de ce prince, les Huns, les Goths & les Vandales portent des coups mortels à l'empire d'Occident. Jean, Exarque de Ravenne, s'y fait déclarer Empereur, & y conserve quelque autorité pendant deux ans, après lesquels il est tué. Valentinien régne 29 ans & quatre mois. Il est tué par les émissaires de Maxime.	5. Marcien régne [illegible] ans & six mois.	4[illegible]

Occid. AN. DE J. C. | *Orient.* AN. DE J. C.

455. 51. Maxime usurpateur du trône de Valentinien force Eudoxie sa veuve à l'épouser; pour se venger elle appelle d'Afrique Genseric roi des Vandales qui fait tuer Maxime, met Rome au pillage, & en enleve les effets les plus précieux. Maxime ne vécut qu'environ trois mois après son usurpation.

52. Avite élu Empereur par les troupes qui étoient dans les Gaules. Vaincu ensuite par le patrice Ricimer; il ne régne pas un an entier, & est ordonné Evêque de Plaisance.

456. 53. Majorien, digne du sceptre, remplace Avite, il force Genseric à quitter l'Italie. Après quatre ans de régne & 4 mois, Ricimer le fait assassiner.

54. Sévere régne près de six ans, & le patrice Ricimer, qui faisoit encore la destinée des Empereurs, s'en défait par le poison.

6. Léon I. surnommé Maccla régne 17 ans & six mois. 457.

Occid. An. de J. C.

Orient. An. de J. C.

467. 55. Anthemius est reconnu empereur, il périt à Rome après quatre ans & onze mois de régne.

472. 56. Anicius Olibrius régne sept mois & est tué dans une émeute de soldats.

473. 57. Glicerius prend le titre d'Empereur qu'il conserve près d'un an & qu'il est forcé de quitter. Pour mettre ses jours en sûreté, il se fait ordonner evêque de Salone en Dalmatie.

474. 58. Julius Népos lui succéde, régne un an & trois mois; il est déposé.

7. Léon II. le jeune, petit-fils du précédent lui succéde & ne régne que dix mois; il associe à l'Empire son pere Zénon. 474.

475. 59. Romulus Augustule est élevé sur le trône d'Occident où il reste à peine un an. Les partisans de Julius Népos appellent en Italie Odoacre roi des Hérules qui renverse le trône d'Occident, s'empare de Rome, & y établit

8. Zénon l'Isaurien fuit quelque temps devant Basilique qui avoit usurpé la puissance souveraine; mais l'usurpateur est exilé, & Zénon régne 17 ans & six mois. 474.

Occid. AN. DE J. C.

une nouvelle puissance sous le titre de royaume d'Italie.

ROIS D'ITALIE.

476. 1. ODOACRE Hérule dispute long-temps le sceptre à Théodoric roi des Goths qui le tient assiégé pendant trois ans dans Ravenne qu'il perd avec la vie ; il avoit régné 17 ans.

493. 2. Théodoric premier roi des Goths en Italie régne despotiquement pendant trente-trois ans & demi. Sur la fin de ses jours, il condamne au dernier supplice Boëce & Simmaque. Il fait mourir le pape Jean en prison à Ravenne.

526. 3. Atalaric regne pendant huit ans avec Amalasonte sa mere.

Orient. AN. DE J. C.

9. Anastase Dicorus, ainsi appellé de la couleur différente de ses yeux, monte sur le trône d'Orient par les intrigues d'Ariane veuve de Zénon ; il régne 27 ans & 3 mois. Il est tué d'un coup de foudre. 491.

10. Justin s'éleve par son mérite au trône d'Orient ; il régne neuf ans & deux mois. 518.

11. Justinien neveu de Justin régne glorieusement pendant trente-huit ans & demi. Il pu- 527.

Occid. AN. DE J. C.

blie en 529 le code ou recueil des ordonnances imperiales, qui porte son nom. Belisaire & Narsès ses généraux, remportent plusieurs victoires sur les Perses, les Vandales & les Goths.

Orient. AN. DE J. C.

534. 4. Théodat monte sur le trône par les intrigues d'Amalasonte qu'il fit presqu'aussi-tôt périr. Il ne régne que trois ans.

537. 5. Vitigès écuyer de Théodat lui succéde. A la mort de Théodoric, les Romains secouérent le joug des Goths.

Vitigés aussi-tôt après avoir été reconnu, alla recevoir le serment de fidélité des Romains; ils se révolterent à l'approche de Belisaire qui les aida à recouvrer leur liberté. En vain Vitigés les assiégea avec une armée de 50000 hommes; Belisaire lui enleva pendant ce siége, la meilleure partie de ses états, & enfin le fit prisonnier à Ravenne, d'où il l'envoya à Constantinople où il mourut avec la qualité de Patrice; il

Occid. An. de J. C. — Orient. An. de J. C.

n'avoit régné en Italie que quatre ans.

541. 6. Théodebalde régne un an & neuf mois & est assassiné.

542. 7. Araric ne régne que sept mois & est assassiné.

8. Totila, reconnu par l'armée, rétablit les affaires des Goths par sa valeur & sa conduite. Il s'empara de l'Italie méridionale & des isles de Corse, Sardaigne & Sicile. Il prend & pille Rome en 546, & réduit les principales dames Romaines à une telle misére qu'elles sont contraintes de mendier leur pain à la porte des Goths. Il démantelle la ville qu'il pille une seconde fois en 549. Il vouloit la brûler & la détruire entiérement; mais Belisaire vint au secours des Romains & arrêta les progrès du barbare Totila, qui se soutint encore pendant quelque temps & fut enfin vaincu en bataille rangée par Narsès où il

Occid. périt après un régne d'onze ans.

Orient.

AN. DE J. C. 557. 9. Teïa est élû par l'armée après la mort de Totila ; il ne pût résister à la puissance des Empereurs d'Orient. Il périt après un an de régne & le trône des Goths fut détruit. Les Exarques de Ravenne, dont le premier fut Longin, dominerent seuls en Italie pendant deux ans environ.

AN. DE J. C.

ROIS DES LOMBARDS.

567. 10. ALBOIN suscité par Narsès mécontent, entre en Italie avec une armée de 200000 hommes. Il s'empare de toute l'Italie septentrionale, à l'exception de Ravenne & de ses dépendances, & établit le siége de sa nouvelle domination à Pavie ; il avoit épousé Rosemonde fille de Cunimond, roi des Gepides son ennemi, qu'il avoit fait tuer. Il

12. Justin II le jeune, neveu de Justinien, fait la paix avec les Perses & régne tranquillement pendant seize ans & neuf mois. 565.

Occid. AN. DE J. C.

contraint la Reine, à la fin d'un grand festin, de boire dans le crâne de son pere : cette princesse irritée de cette barbarie, force Helmige qui l'aimoit, à assassiner Alboin, qui périt après avoir régné en Italie trois ans & six mois.

571. 11. Clésus régne un an & trois mois & est assassiné par un esclave. Cette mort est suivie d'un interregne de dix ans, pendant lequel chaque ville principale se choisit un chef ou seigneur qui la gouverne sous le nom de ducs ; ils étoient au nombre de trente. La division s'étant mise parmi eux ; ils conviennent d'élire un Roi de leur nation, qui fut....

585. 12. Flavius Autharis, grand prince, ne régne que cinq ans, & est empoisonné.

Orient. AN. DE J. C.

13. Tibere II avoit été associé à l'empire dès l'an 578, & en avoit soutenu la gloire malgré l'état de démence où tomboit souvent Justin. Il regna seul pendant quatre ans & mourut à Constantinople. 582.

14. Maurice gendre de Tibere, associé à l'empire en 582, fut assassiné avec ses enfans après un régne de seize 586.

Occid. AN. DE J.C. 590. 13. Agidulfe fut appellé au trône par Théodelinde veuve d'Autharis, qui avoit conservé une partie de l'autorité royale & qui regna sous le nom de son mari pendant vingt-cinq ans.

ans & trois mois, par les ordres du Centurion Phocas, que l'armée avoit proclamé Empereur. *Orient.* AN. DE J.C.

15. Phocas : son gouvernement fut foible & troublé par les incursions des Perses & des barbares & par plusieurs séditions ; il périt après sept ans & dix mois de régne dans la conspiration formée par Héraclius qui lui succéda. 602.

16. Héraclius régne glorieusement pendant trente-un ans ; il force les Perses à abandonner les conquêtes qu'ils avoient faites sur l'empire, il les défait en 622 & reprend sur eux la vraie croix que Cosroès avoit enlevée de Jérusalem en 614. On place à l'année 622 le commencement de l'ére Mahométane. 610.

616. 14. Adaloalde fils de Théodelinde & d'Agidulfe, régna pendant dix ans sous la tutelle de sa mere Théodelinde. Il étoit incapable de gouverner, étant devenu fou par la force d'un breuvage empoi-

Occident. AN. DE J. C.

sonné qu'on lui avoit fait prendre.

6[illegible] 15. Ariovalde monta sur le trône en vertu des droits de Gondeberge sa femme, sœur d'Adaloalde qu'il força de lui céder la couronne à cause de son incapacité. Les partisans d'Adaloalde lui laisserent peu de tranquillité pendant son régne qui fut de douze ans.

638. 16. Rotharis fut choisi par Gondeberge pour succéder à Ariovalde. Il l'épousa, & la fit ensuite enfermer dans le château de Pavie. Il vainquit l'armée imperiale commandée par l'exarque de Ravenne, entre Modene & Bologne sur les bords du Panaro. Il regna seize ans & quatre mois.

Orient. AN. DE J. C.

17. Constantin III fils d'Héraclius ne regne que quatre mois, il est empoisonné par Martine sa belle mere. 641.

18. Héracléonas & Martine s'emparent du trône d'où ils sont chassés par le parti du jeune Héraclius fils de l'Empereur de ce nom. On coupe le nez & la

Occid.

AN. DE J. C.

654. 17. Rodoald, fils de Rotharis, régne environ cinq ans. Prince cruel & débauché, qui périt par la main d'un de ses sujets, de la femme duquel il avoit abusé.

659. 18. Aribert régne près de trois ans.

662. 19. Gundebert & Pertarite fils d'Aribert ne s'accordant pas pour régner, Gundebert appelle Grimvald duc de Benevent, qui le fait assassiner, & s'empare du trône : Pertarite s'étoit enfui en Bretagne.

663. 20. Grimvald régne pendant dix ans ; il joignit la finesse à la bravoure.

673. 21. Garibald, fils de Grimvald, régne à peine trois mois, Pertarite re-

langue à Héracléonas & on l'envoye en exil. *Orient.*

AN. DE J. C.

19. Constant II, ... Héraclius, régne 26 ans & cinq mois. Son gouvernement fut foible. Il vient à Rome en 663, y reste douze jours qu'il emploie à visiter les églises, & à en faire enlever les ornemens les plus précieux, entr'autres toute la couverture du Panthéon qui étoit de lames de cuivre. Son avarice & ses exactions l'ayant rendu odieux à ses sujets, il est étouffé dans le bain à Siracuse. 641.

20. Constantin Pogonat eut quelques succès en Sicile sur les Sarrasins qui s'y étoient établis. Il deshonora la fin de son régne en se rendant tributaire des Bulgares. Il régna 17 ans. 668.

Occident.

AN. DE J. C.

paroît & le force de lui céder le sceptre qui lui appartient.

22. Pertarite reconnu par tous les Lombards régne tranquillement pendant dix-sept ans.

691. 23. Cunibert associé au trône par Pertarite lui succéde & régne douze ans.

703. 24. Luitpert, fils de Cunibert, régne huit mois sous la tutelle d'Asprand.

25. Ragembert fils

Orient.

AN. DE J. C.

21. Justinien II fils aîné de Constantin, régne dix ans. Il se rend odieux par ses exactions & sa cruauté; il est envoyé en exil dans la Chersonese par le Patrice Léonce, qui lui avoit fait couper le nez. 685.

22. Léonce proclamé Empereur ne régne que trois ans, Tibere Absimare s'éleve contre lui, lui fait couper le nez & l'enferme dans un monastére de Dalmatie. 694.

23. Tibere III Absimare, régne sept ans par la protection de l'armée qui l'avoit élevé au trône. 696.

Justinien II qui dans son exil avoit épousé la fille du roi des Bulgares, leve une armée de ces Peuples, rentre dans Constantinople,

Occid. — de Gundebert, ne régne que trois mois.

An. de J.C.

704. 26. Aribert II, fils de Ragembert, défait Luitpert & Rotharis qui combattoient sous la conduite d'Asprand; mais fuyant à son tour devant Asprand, il se noye dans le Tésin après un régne de huit ans.

712. 27. Asprand monte sur le trône, d'où il est renversé presque aussitôt.

28. Luitprand régne trente-un ans & sept mois avec gloire; il raffermit la puissance des Lombards en Italie.

prend Absimare & Léonce, & leur fait couper la [tête] ...ent.

dans l'Hyppodrome devant tout le peuple assemblé. Il régne cette seconde fois sept ans & cinq mois. Il se rend odieux aux soldats & aux Bulgares ses protecteurs qui le livrent à Bardane, dit Philippique, qui lui fait couper la tête, & égorger le jeune prince Tibere son fils.

An. de J.C.

24. Philippique ne régne qu'un an & six mois. Artemius son secretaire lui fait créver les yeux, & est reconnu Empereur sous le nom d'Anastase. 711.

25. Anastase régne un an & trois mois, les soldats se soulevent contre lui & proclament Empereur, Théodose trésorier de l'Empire. Anastase se retire volontairement dans un monastère. 713.

26. Théodose III. ne jouit de la puissance souveraine qu'un an & deux mois, il céde à Leon & 714.

se

id.
AN. DE
J. C.

744. 29. Hildebrand, fils de Luitprand, succéde à son pere, mais son incapacité aussi-tôt reconnue, lui fait enlever le sceptre par les grands de son royaume.

30. Rachis regne cinq ans & six mois, abandonne le trône pour travailler à son salut, prend l'habit monastique au mont-Cassin. Tasia sa femme & sa fille Ratrude se retirent en même-temps au monastère de Plombariole.

750. 31. Astolfe frere de Rachis, subjugue la ville & l'Exarchat de Ravenne, vient mettre le siége devant Rome. Le pape Etienne fuit en France & détermine Pe-

se retire dans un monastère.

Orient.
AN. DE
J. C.

27. Léon III. l'Isaurien, l'Iconomaque, associe à l'empire son fils Constantin. Il se déclare contre le culte des images, & régne 24 ans & deux mois. 716.

28. Constantin V dit Copronime, régne trente-quatre ans & deux mois dans les mêmes sentimens que Léon III son pere. 741.

Occid. AN. DE J. C.

pin à passer en Italie. Ce prince force Astolfe à quitter les armes. Il meurt après six ans de regne.

756. 32. Didier, successeur d'Astolfe, continue d'être en division avec les papes. Charles roi de France passe en Italie, prend Pavie en 774, arrête Didier qu'il fait raser & enfermer dans le monastère de Corbie en France, & détruit la monarchie des Lombards en Italie. Charlemagne gouverne l'Italie avec le titre de Roi jusqu'en 800.

Or. AN. DE J. C.

29. Léon IV fils de Constantin continue la persécution contre les images; il meurt d'une maladie vive après avoir regné cinq ans. 775.

30. Constantin VI Porphirogenete, regne quelque temps sous la tutelle de sa mere Irene. Mais la jalousie du trône lui fait chasser ignominieusement sa mere; il fait crever les yeux à Nicéphore son oncle. Il répudie sa femme Marie pour épouser Théodecte sa concubine. Tant de crimes révoltent contre lui ses 780.

Occid. AN. DE J. C.

Orient. AN. DE J. C.

sujets & sa propre mere qui lui fait crever les yeux. Il meurt de ce supplice après dix-sept ans de régne.

31. Iréne regne seule pendant cinq ans. Le patrice Nicéphore se fait proclamer Empereur & relégue l'impératrice dans l'isle de Lesbos. 797.

Rétablissement de l'Empire d'Occident.

800. 1. CHARLEMAGNE est couronné par le pape Léon III, & proclamé Empereur Auguste par le peuple Romain. Il meurt en 814.

32. Nicéphore régne huit ans & huit mois, il associe à l'empire son fils Michel Staurace qui à sa mort est contraint de prendre l'habit monastique. 802.

33. Michel I Curopalate, gendre de Nicéphore, reconnoît l'empire de Charlemagne en Occident. Il se retire dans un monastère après un an & neuf mois de régne. 811.

814. 2. Louis le débonnaire régne vingt-six ans.

Occid.
AN. DE J. C.

840. 3. Lothaire I. regne 15 ans.

855. 4. Louis II régne vingt ans.

875. 5. Charles le Chauve, régne deux ans.

877. 6. Louis III. le bégue régne deux ans. Il y a deux ans d'interregne.

Orient.
AN. DE J. C.

34. Léon V. l'Arménien, renouvelle la persécution des images, Michel le Begue forme une conspiration contre lui. Léon est tué dans son palais la nuit de Noël. 813.

35. Michel II. le Bégue, regne huit ans & neuf mois. 820.

36. Théophile, fils de Michel, regne douze ans & quatre mois. Léon Michel & Théophile furent Iconoclastes. 829.

37. Michel III regne 25 ans & huit mois, quinze ans sous la tutelle de l'impératrice Théodora sa mere & le reste seul; il avoit associé à l'empire son successeur qui le fait assassiner. 842.

38. Basile le Macédonien regne dix-neuf ans. 867.

Occid. An. de J. C. 881. 7. Charles III, dit le gros, est couronné à Rome en 881. Sous le foible regne de ce prince, Gui duc de Spolette se fait couronner Empereur par le pape Formose, & reconnoître son fils Lambert dans la même qualité; l'un & l'autre furent défaits & vaincus par Arnoul successeur de Charles.

896. 8. Arnoul fait par tout reconnoître sa puissance en Italie, il regne 4 ans.

900. 9. Louis IV. regne quatre ans & est vaincu par Berenger duc de Frioul, qui se fait couronner Empereur par le pape Jean IX. Il jouit en Italie d'une autorité usurpée pendant neuf ans, jusqu'au temps où après avoir été vaincu par Rodolphe de Bourgogne, il est assassiné par ses propres soldats. La foiblesse de Charles le simple est cause que l'empire sort de la maison de France.

Orient. An. de J. C.

39. *Léon VI, le Philosophe*, regne 25 ans, plus sçavant que guerrier; il traite toujours désavantageusement avec les Bulgares. 886.

40. Alexandre frere de Léon & Constantin son neveu regnent en- 911.

Occid.
AN. DE J. C.

912. 10. Conrad duc de Franconie régne sept ans.

920. 11. Henri I. l'oiseleur ; duc de Saxe. Les auteurs Italiens regardent ces trois princes plutôt comme rois d'Italie que comme Empereurs, parce qu'ils ne furent pas couronnés par les Papes ; mais ils mettent au rang des Empereurs, Berenger duc de Frioul, Gui & Lambert de Spolette, qui avoient forcé les Papes à leur donner la couronne imperiale.

936. 12. Othon I le grand, de Saxe, régne trente-six ans & est reconnu même à Rome pour empereur d'Occident.

Ori.
AN. DE J. C.

[ens]emble pendant un an.

91[illegible] 41. Constantin VIII Porphirogenete, associé à l'empire Romain le Capene son beau-pere en 919. Il l'envoie en exil en 944 & régne en tout 48 ans & 5 mois. Sa vie fut assez tranquille, élevé sous les yeux de l'Empereur Léon son pere, il aima les lettres qu'il préfera toujours aux armes.

42. Romain le jeune, associé à l'Empire par Constantin son pere dès 949, régne dans l'oisiveté trois ans & quatre mois. *960.*

43. Nicéphore II. Phocas régne glorieusement six ans & trois mois, il est tué par son successeur. *963.*

44. Jean I. Zimiscés, monte sur le trône par les intrigues de l'impe- *969.*

Occid. An. de J. C. — Orient. An. de J. C.

ratrice Théophanie. Il est empoisonné au retour d'une guerre heureusement terminée contre les Bulgares & les Sarrasins. Il régne six ans & demi.

973. 13. Othon II. de Saxe régne dix ans.

45. Basile & Constantin, fils de Romain le jeune, regnent près de 50 ans. 975.

983. 14. Othon III de Saxe, délivre le pape Grégoire V de la tyrannie du consul Crescentio. C'est à ce temps que l'on place l'établissement des princes électeurs de l'Empire. Il régne 18 ans. L'Empire vaque quelque temps.

1014. 15. Henri II le boiteux & le saint, duc de Baviere, meurt sans postérité.

1024. 16. Conrad II de Franconie, dit le Salique : une de ses filles nommée Judith, fut mariée à Aron d'Este.

Occid. AN. DE J.C.			Orient. AN. DE J.C.
		46. Romain Argiro-file regne cinq ans & six mois ; il meurt assassiné par l'impératrice Zoé, fille de Constantin qui ne trouvoit pas le poison qu'elle lui avoit fait prendre assez prompt.	1028.
		47. Michel IV. le Paphlagonien, changeur de son métier, est élevé sur le trône par l'imperatrice Zoé ; il regne sept ans & huit mois.	1034.
1039.	17. Henri III le noir, fils de Conrad II.		
		48. Michel V Calaphate, neveu du précédent, ainsi appellé par ce que son pere étoit calfateur de vaisseaux, & que lui-même en avoit fait le métier ; il fut appellé au trône par Zoé qu'il fit aussi-tôt enfermer dans un monastère ; il fut à peine quatre mois sur le trône ; il devint odieux au peuple & se réfugia dans un monastère d'où on le tira pour lui crever les yeux.	1041.
		49. Constantin IX Monomaque, Zoé l'as-	1042.

Orient. AN. DE J. C.

socie à l'Empire, il régne douze ans & cinq mois. Le nom de Monomaque lui vient de son habileté à la lutte ou à l'escrime qui étoit son plus grand talent.

50. Théodora sœur de l'imperatrice Zoé est reconnue héritiere de l'empire; elle régne pendant un an & meurt après s'être associé... 1054

51. Michel VI Stratiotique, vieux guerrier d'un grand nom, mais que son âge avancé rendoit incapable de gouverner. Il ne monta sur le trône que pour en descendre quelques mois après la mort de Théodora. 1054

52. Isaac Comnene régne deux ans & deux mois. Il abdique & se retire dans un monastère. Il y est déterminé par la frayeur que lui cause la chûte de la foudre à ses côtés. 105

53. Constantin X Ducas. Ses vertus lorsqu'il étoit particulier, firent croire qu'il étoit 10

Occid. AN. DE J. C.

1056. 18. Henri IV fils de Henri III avoit épousé Berthe, fille d'Eudes de Savoie qui prenoit le titre de marquis d'Italie. Sous le régne de ce prince commença la fameuse querelle des investitures qui divisa si long-temps le sacerdoce & l'empire. Les Guelfes & les Gibelins parurent. Grégoire VII soutenu du crédit de la plûpart des seigneurs Allemands, & sur-tout des richesses de la com-

Occid. AN. DE J. C.

tesse Mathilde, suscita de grandes affaires aux Empereurs. Il tira de grands secours des Normands établis en Sicile & dans la Pouille. Ils étoient excommuniés lorsqu'ils se rangerent du côté du Pape contre l'Empereur; ce qui leur mérita la grace de la réconciliation. On croit que les noms de Guelfes & de Gibelins viennent de Guelfe de Baviere qui avoit épousé Beatrix, mere de la comtesse Mathilde, qui étoit dans les intérêts des Papes, & du château de Gibeling en Franconie ou étoit né Henri III pere de Henri IV.

Orient. AN. DE J. C.

capable de bien gouverne; mais sa grande épargne lui fit perdre une partie de ce qui restoit à l'Empire en Asie, que les Turcs lui enleverent. Leur puissance devenoit tous les jours plus redoutable. Il régne sept ans & demi.

54. Romain Dioge- 1068.
ne, est appellé au trône par Eudoxie veuve de Constantin, pour résister aux efforts des Turcs Seljoudiques qui le firent prisonnier. A son retour il a les yeux crevés par les ordres du César Ducas, après trois ans de régne.

55. Michel VII fils 1071.
aîné de Constantin Ducas, fit des progrès dans les belles-lettres, surtout dans la poësie, sous la discipline de Psellus, & négligea le soin de l'Empire. Il fut déposé & enfermé dans un monastère après six ans de régne. Il trouva le moyen de s'enfuir en

Occid. AN. DE J. C.

Orient. AN. DE J. C.

Italie, où il tenta inutilement avec le pape Grégoire VII, de se faire des partisans qui l'aidassent à remonter sur le trône.

56. Nicephore Botoniate usurpe le trône sur le jeune Michel; il ne l'occupe qu'environ trois ans. 1078.

57. Alexis I Comnene, chasse Nicephore, & abandonne pendant un jour la ville de Constantinople au pillage de son armée. Il régne pendant 37 ans & 4 mois. Sur la fin de ce siécle se fait la premiere croisade, que la licence des croisés, les défiances, & les tromperies d'Alexis firent manquer. 1081.

1106. 19. Henri V second fils de Henri IV. veut terminer avec la cour de Rome la fameuse querelle des investitures. Il ne réussit pas; & tente la déposition du pape Gelase II. Il s'en répent à la fin de ses jours & fait demander à Calixte II l'absolution des censures qu'il avoit encourues. Il meurt sans enfans.

58. Jean II Comnene, fils d'Alexis, régne 24 ans & sept mois. Il se blesse à la chasse d'une fléche empoisonnée & meurt. 1118.

1125. 20. Lothaire II de Saxe régne 12 ans. Il laisse la querelle des investitures pour calmer

Occid.

AN. DE J.C.

les différens partis qui divisoient ses états.

1139. 21. Conrad III de Suabe regne 14 ans. Il périt dans la seconde croisade qu'il avoit entreprise avec Louis le jeune roi de France.

1152. 22. Fréderic I Barberousse, a de longs démêlés avec les Papes; il se reconcilie à Venise avec le pape Alexandre III. Il se met à la tête de la troisiéme croisade, où il a quelques succès; il se noye dans une petite riviere d'Arménie où il se baignoit, après 38 ans de regne.

Orient.

AN. DE J.C.

59. Emmanuel Comnene regne trente-s[illegible] ans, prince artificieux & timide. Les historiens l'accusent d'avoir essayé de faire périr l'armée des croisés, en mêlant du plâtre & de la chaux dans les farines qu'il s'étoit obligé de fournir. 1143.

60. Alexis II Comnene, fils d'Emmanuel, est forcé d'associer au trône Andronic son oncle, qui le fait étrangler après trois ans de regne. 1180.

61. Andronic Comnene, regne à peine deux ans, chargé de la haine publique; il est fait prisonnier par Isaac l'Ange, est tué par ses ordres. 1183.

62. Isaac l'Ange monte sur le trône, il regne 1185.

Occid.
AN. DE J. C.

1190. 23. Henri VI de Suabe, second fils de Fréderic I, régne huit ans.

1198. 24. Philippe de Suabe, troisiéme fils de Fréderic I, régne dix ans.

9 ans & 8 mois. Il est renversé par son frere Alexis qui lui fait crever les yeux.

Orient.
AN. DE J. C.

1195. 63. Alexis VII l'Ange, prend le nom de Comnene; il poursuit son neveu, qui a recours aux princes croisés, lesquels assiégent & prennent Constantinople, & rendent le trône au jeune Alexis, comme héritier de son pere Isaac l'Ange.

1203. 64. Alexis IV associe son pere au trône, quoiqu'il fut aveugle; mais Alexis Ducas Mursuphle, se révolte contre lui, le fait étrangler. Le vieux Alexis meurt de chagrin. Les princes Latins s'emparent du trône de Constantinople.

1204. 65. Baudouin comte de Flandres, premier empereur Latin d'Orient, fait prisonnier la premiere année de son regne par Jean roi des Bulgares, meurt en prison.

Occid.
AN. DE J. C.

1208. 25. Othon IV de Saxe régne huit ans, il renouvelle la querelle des investitures, & se fait beaucoup d'ennemis; il est contraint de se retirer en Saxe où il meurt en 1218.

1220. 26. Fréderic II de Suabe, fils de Henri VI, a de longs démêlés avec les Papes, passe en Asie pour la quatriéme croisade, revient ensuite en Lombardie, où il fait le siége de Parme, qu'il est contraint de lever après deux ans. Il meurt à Fiorenzuola dans la Pouille, étouffé, à ce que l'on croit par Mainfroi son fils naturel. Il avoit regné près de 31. ans.

Orient.
AN. DE J. C.

66. Henri de Flandres, frere de Baudouin d'abord régent de l'Empire, ensuite titulaire, régne dix ans & neuf mois. 1207.

67. Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, couronné à Rome par le pape Honorius III, n'a que le vain titre d'empereur; il se laissa tromper, & faire prisonnier par Théodore Lascaris qui conservoit à Andrinople la qualité d'empereur Grec. 1217.

68. Robert fils de Pierre de Courtenai, régne huit ans à Constantinople. 1221.

69. Baudouin de Courtenai, fils de Pierre, porte pendant 32 ans le titre d'Empereur, dont partie sous la tutelle de Jean de Brienne son beau-pere, roi titulaire de Jérusalem; ne pouvant se soutenir sur le trône, il passe en Occi- 1229.

Occid. AN. DE J.C. — Orient. AN. DE J.C.

1250. 27. Conrad IV, fils de Fréderic II, meurt après quatre ans de régne, pendant lesquels il vainquit en bataille rangée Guillaume de Hollande son compétiteur. Il ne laissa pour héritier que le malheureux Conradin son fils que Charles d'Anjou fit décapiter à Naples à l'âge de dix-sept ans : en lui finit la maison de Suabe.

Après la mort de Conrad, les princes électeurs divisés, élisent en

dent pour obtenir du secours des Latins qui ne purent le rétablir. Les Empereurs Latins garderent Constantinople pendant cinquante-sept ans, qu'ils employerent moins à s'y affermir qu'à le disputer entre-eux. Ils dépouillerent cette ville de ses richesses, de ses reliques & de presque tous ses ornemens. Les Vénitiens surtout qui partageoient la puissance avec les Empereurs, en tirerent beaucoup d'effets précieux (a).

(a) *Lorsque les Latins s'emparerent du trône impérial de Constantinople, Théodore Lascaris se retira à Nicée où il porta le titre d'empereur Grec d'Orient. Il y mourut en 1222. Jean Ducas lui succéda & régna 33 ans; Théodore Lascaris régne 4 ans. Jean Lascaris lui succéda & après lui Michel Paléologue qui reprit Constantinople & en chassa les princes Latins.*

Occid. AN. DE J. C.

même-temps, Alphonse roi d'Espagne, & Richard de Cornouaille prince d'Angleterre; on ne les compte point au nombre des Empereurs; après un assez long interregne, ils s'accordent & élisent.

1273. 28. Rodolphe de Hasbourg, chef de la maison d'Autriche, regne 19 ans sans entrer en Italie.

1292. 29. Adolphe de Nassau regne six ans & demi & est forcé de céder le sceptre.

1298. 30. Albert I d'Autriche, fils de Rodolphe, regne 10 ans.

1308. 31. Henri VII de Luxembourg passe en Italie, alors horriblement troublée par les Guelfes & les Gibelins, meurt à Buonconvento dans le Sienois, empoisonné à ce que l'on croit; il avoit regné cinq ans.

1314. 32. Louis V de Baviere, défait Fréderic

Orient. AN. DE J. C.

70. Michel VIII Paléologue regne environ 23 ans. Il feint de se réconcilier avec l'Eglise Latine au premier Concile général de Lyon. Aidé des Génois il chasse de Constantinople les Vénitiens, les autres Latins & sur-tout les François qui avoient formé des établissemens dans les environs. 1261.

71. Andronic II, le vieux, quitte le trône fort âgé & se retire dans un monastère, après avoir perdu presque entiérement l'usage de la vûe; il avoit regné près de quarante-neuf ans. 1283.

Occid. AN. DE J. C.

d'Autriche son compétiteur, regne trente-trois ans, toujours en division avec les Papes. Il reçoit à S. Jean de Latran la couronne impériale des mains d'Etienne Colonne, sénateur de Rome.

1347. 33. Charles IV de Luxembourg publie la bulle d'or qui fixe le nombre des électeurs & les formalités de l'élection des Empereurs. Grand prince qui rétablit partout la paix & l'ordre, il regne environ 32 ans.

1378. 34. Venceslas de Luxembourg, fils de Charles, regne 22 ans & est déposé pour sa mauvaise conduite & ses vices.

Orient. AN. DE J. C.

72. Andronic III le jeune, petit-fils du précédent, regne neuf ans. 1332.

73. Jean IV Paleologue regne 44 ans. 1341.
Jean Cantacusene, grand domestique de l'Empire, profite du bas-âge de l'Empereur pour s'associer à la puissance souveraine qu'il garde près de dix-sept ans, après lesquels il est forcé de se retirer dans un cloître.

Le malheureux état où la puissance des Turcs avoit réduit l'empire d'Orient, fut cause des démarches que fit l'Empereur pour se réunir de communion avec les princes Latins, desquels il espéroit tirer des secours pour éloigner ses ennemis.

74. Emmanuel II Paléologue voit Bajazet 1384.
sous les murs de sa capitale, prêt à s'en em-

Occid.
AN. DE J. C.

35. Robert de Baviere, comte palatin du *Rhin, régne dix ans.*
36. Josse de Brande-
1400. bourg, marquis de Mo-
1410. ravie, élû à l'âge de 90 ans, régne six mois.

37. Sigismond de Luxembourg, *fils de Charles* IV, régne 27 ans. On doit à ses soins le concile de Constance & l'extinction du grand schisme d'Occident; il laisse pour héritiere, Elizabeth reine de Hongrie & de Bohéme qui épouse son successeur.

1438. 38. Albert II d'Autriche, régne deux ans.

1440. 39. Fréderic III d'Autriche, régne en paix 53 ans & cinq mois.

Orient.
AN. DE J. C.

parer, si Tamerlan ne l'eût contraint de courir *à la défense* de ses propres états. Il régne 40 ans, toujours agité par des divisions intestines.

75. Jean V Paléolo- 1425.
gue croit sauver l'empire d'Orient, en se réunissant à l'église Latine; ce qui se passa au concile général tenu à Florence en 1439. Cette réunion mécontenta ses sujets, & n'affoiblit pas la puissance des Turcs; il régne 23 ans.

76. Constantin XI Pa- 1447.
léologue, frere de Jean, refuse de faire publier les articles de réunion arrêtés au concile de Florence. Alors les Grecs étoient plus occupés du soin de se maintenir dans le schisme, que d'éloigner les Turcs qui resserroient Constantinople de tous les côtés.

Ils ne montrerent une force & une bravoure qui étonna tout l'univers, que lorsqu'il

Occid. An. de J. C. | Orient. An. de J. C.

ne fut plus possible de résister à l'ennemi qui les environnoit.

Mahomet II empereur des Turcs prit Constantinople d'assaut le 29 Mai 1453. Le malheureux Constantin se fit tuer sur la brêche, & ne céda qu'avec la vie une couronne qu'il ne pouvoit plus défendre.

EMPEREURS D'OCCIDENT.

1483. 40. MAXIMILIEN I, fils de Fréderic, régne 25 ans, par le mariage de l'archiduc Philippe son fils avec Jeanne la-folle, fille unique de Ferdinand le Catholique; il réunit la riche succession d'Espagne aux grands états qu'il possédoit déja en qualité d'héritier de la maison d'Autriche, & de mari de Marie de Bourgogne, fille unique de Charles le guerrier.

1519. 41. Charles V d'Autriche, regne trente-sept ans; il abdique en 1556 & meurt deux ans après.

1556. 42. Ferdinand I. d'Autriche frere de Charles V, régne 8 ans.

1564. 43. Maximilien II d'Autriche, fils de Ferdinand, régne 12 ans.

1576. 44. Rodolphe II d'Autriche, régne 36 ans, meurt sans avoir été marié.

1612. 45. Mathias, frere de Rodolphe, régne six ans & neuf mois; il meurt sans héritiers.

46. Ferdinand II d'Autriche, regne 17 ans &
Occid. 6 mois.
AN. DE 47. Ferdinand III fils du précédent, regne
J. C. 20.
1619. 48. Léopold Ignace, fils de Ferdinand III,
1637. regne 46 ans & neuf mois.
1658. 49. Joseph d'Autriche fils de Léopold, régne
1705. 6 ans; meurt sans laisser d'enfans mâles.
1711. 50. Charles VI d'Autriche, regne 29 ans,
meurt en 1740, laissant pour seule & unique héritiere Marie Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie & de Bohéme, ensuite impératrice.

Le trône Impérial vaque pendant 2 ans.

1742. 51. Charles VII de Baviere, regne 3 ans.
1745. 52. François I de Lorraine, grand duc de Toscane à présent regnant.

Fin de la Table Chronologique.

Italienne. Moyens de réussir dans cette étude. cx

XXX. *Connoissance & usage des monnoies d'Italie.* cxv

XXXI. *Chemins, voitures & douanes.* cxvij

Fin de la Table.

TABLE

Du discours préliminaire.

UTILITÉ & inconvénient des voyages. Moyens de les rendre utiles. j

II. Exemple singulier des motifs qui doivent déterminer à voyager. iv

III. Beauté de l'Italie, tout y annonce qu'elle est très-anciennement peuplée. viij

IV. Motifs qui ont déterminé à écrire ces mémoires; défaut des rélations d'Italie. x

V. Facilités que l'on a eues pour être exactement instruit. xvj

VI. Plan de ce discours. xvij

VII. Division générale de l'Italie. xviij

VIII. Idée des Apennins & des principales rivieres qui en sortent. xx

IX. Division de l'ancienne Italie. Etat des peuples qui l'habitoient & leur position. Nom actuel des provinces où ils étoient établis. xxv

X. Idée générale des mœurs. xxxv

XI. Morale par rapport à la religion; extérieur de dévotion. xxxvj

XII. Principes de conduite civile, xliij

XIII. Usages particuliers. xlvj

XIV. Idée de l'état politique de l'Italie. Piémont. Génes. Milanois. République de Venise. Ville de Venise. Bologne, Parme, Modéne, Toscane, Naples, Etat ecclésiastique. xlix

XV. Réflexions relatives à l'article précédent. lxij

XVI. Beaux-arts, peinture, sculpture, musique. lxv

XVII. Réflexions sur la peinture. lxix

XVIII. Utilité de l'étude des tableaux. lxxij

XIX. Maniere de connoître & d'étudier les tableaux. lxxv

XX. Tableaux de paysage. lxxx

XXI. Réflexions sur la peinture antique. lxxxij

XXII. Etude de l'antique. lxxxiv

XXIII. Architecture. lxxxvij

XXIV. Gravure, Estampes, &c. xcvij

XXV. Etat des sciences & des belles-lettres. cj

XXVI. Académies. cij

XXVII. Goût général pour la musique & le théâtre. cv

XXVIII. Réflexions générales sur le peuple d'Italie. cviij

XXIX. Nécessité d'apprendre la langue

MÉMOIRES HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR L'ITALIE.

Etats du Roi de Sardaigne, Savoie, Piémont; Villes cédées dans le Milanois.

1. AU sortir de Lyon, on traverse une partie du Dauphiné par une route belle & bien entretenue pendant l'espace de dix huit lieues; à quoi la nature du terrein presque partout sec & fort égal, contribue beaucoup. Les mûriers blancs plantés le long du chemin & au bord des champs, y réussissent bien. On en voit quelques pépinières aux environs de Bourgoing, gros bourg du Dauphiné, com- Route de Lyon en Savoie.

merçant & peuplé, situé dans une plaine fertile arrosée de plusieurs petits ruisseaux; delà on passe à la Tour-du-Pin, autre bourg du Dauphiné, où est un couvent de Recollets. A mesure qu'on approche des frontières de Savoie, on voit que l'on préfére la culture des châtaigniers & des marronniers à celle des autres arbres fruitiers, quoique le terroir y soit bon & fertile.

La derniere place de France de ce côté est le Pont de Beauvoisin, bourg assez considérable (*a*), partagé en deux parties par le Guer, petite rivière qui coule entre les frontières du Dauphiné & celles de Savoie; sa situation est dans un vallon ressserré. La partie de France est la plus considérable, l'Eglise Paroissiale y est située; il y a dans la partie de Savoie un Couvent & une Eglise de Carmes chaussés; elles communiquent l'une à l'autre par un pont de pierre, bâti sur le Guer, gardé du côté de France par un détachement de Soldats Invalides, & du côté de Savoie par une compagnie d'Infanterie ou de Cavalerie du Roi de Sardaigne; tout cela pour la forme, car des deux côtés il n'y a d'autre défense qu'une barrière de bois, cha-

(*a*) Connu dans l'Itinéraire d'Antonin sous le nom de *Labisco*.

que bout du pont ; du côté de Savoie, il y a une petite promenade sur le bord du Guer, assez agréable. Les habitans de ce Bourg sont fort honnêtes & bonnes gens, les Douaniers n'y sont point incommodes. C'est-là où j'ai vû pour la premiere fois, (en 1762) une Compagnie de Dragons à cheval, avec uniforme bleu & parement rouge, levée par les Fermiers Généraux, pour s'opposer à l'entrée des contrebandiers en France; ces gens étoient assez bien montés, ils avoient l'air militaire, & ils étoient bien en équipage & en armes.

2. En entrant en Savoie, le pays s'annonce sous les apparences de la fertilité & de l'abondance ; on traverse un vallon bien cultivé, où l'on voit des grains de toute espéce, des arbres fruitiers, des vignes, quelques bonnes prairies, du bétail, enfin tout ce qui marque la richesse d'un pays ; mais à peine a-t-on fait une lieue que l'on trouve la montagne des Echelles; elle est élevée, & le chemin pour la passer est bien fait & entretenu ; quand on a gagné le haut, ce chemin est revêtu de parapets, qui rassûrent les voyageurs, & font que l'on voit sans horreur la profondeur du précipice qui le borde, & qui est telle qu'à peine apperçoit-on le Guer qui passe entre cette montagne & Entrée en Savoie.

celles du Dauphiné qui ſont vis-à-vis, & tout au plus à la diſtance de 50 ou 60 toiſes ; ce qui rend la hauteur du précipice plus ſombre encore & plus effrayante. Ces montagnes ſont couronnées de part & d'autre par des rochers très-élevés ; du côté de Savoie, la corniche ſur laquelle tourne le chemin, eſt taillée dans ces rochers mêmes ; il y a quelque danger à y paſſer, dans le temps des dégels & des fontes de neiges, parce que quelquefois il s'en détache des quartiers qui écraſent tout ce qui ſe trouve expoſé à l'action de leur chûte.

Chemins des montagnes.

3. Le village des Echelles que les habitans du pays ont la vanité d'appeller ville, eſt ſitué dans un vallon reſſerré. On voit ſur des hauteurs dans le voiſinage quelques ruines d'anciens châteaux qui ont ſervi autrefois à défendre le paſſage. A cinq cens pas hors de ce village, on commence à grimper la montagne de la Crotte par un chemin aſſez roide, mais beau & large, pavé en grande partie & bien entretenu ; pour le rendre commode, il a fallu percer les rochers, & les applanir dans la longueur de plus de mille toiſes ; entrepriſe vraiment digne d'un grand Monarque, & qui fera un honneur éternel à la mémoire de Charles Emmanuel

II, duc de Savoie, qui l'a fait exécuter; on voit des parties de rochers coupées à plus de cent pieds de hauteur, dans toute la largeur du chemin, où deux voitures peuvent passer presque partout commodément; au-dessus du chemin à gauche sont les armes du duc de Savoie, avec l'inscription suivante composée par l'Abbé de S.t-Réal.

« *Carolus. Emmanuel. II. Dux. Sabaudiæ. pedem Princeps. publica. felicitate. parta. singulorum. commodis. intentus. breviorem. securioremque. viam. regiam. natura. occlusam. Romanis. intentatam. cæteris. desperatam dejectis. scopulorum. repagulis. æquata. montium. iniquitate. quæ. cervicibus. imminebant. præcipitia pedibus. substernens. æternis. populorum. commerciis. patefecit.*

Anno M. D. C. LXX.

Cette inscription, quelque magnifique qu'elle soit, ne dit rien de trop; la hauteur des rochers & leur épaisseur rendoient le chemin de Chambéri en Dauphiné imptaticable aux voitures; les mulets & autres bêtes de charge ne pouvoient y passer qu'avec peine & à force de détours.

4. En sortant de ces rochers, on côtoye une

montagne élevée & dans une températu-re très-froide ; à la fin de juin, lorsque la moisson étoit presque achevée dans les autres parties de la Savoie, les seigles & autres grains de ce canton étoient encore tout verds. En approchant de Chambéry le terrein s'abaisse, & la température devient plus douce. Une lieue avant que d'arriver dans cette ville, on voit à droite du chemin, à très-peu de distance, une cascade d'un volume d'eau peu considérable ; mais comme elle est très-limpide & que sa chûte perpendiculaire a au moins 120 pieds de hauteur, elle est très-agréable à voir, sur-tout quand elle est éclairée par le Soleil ; elle forme en partie la petite rivière d'Albane qui passe à Chambéry.

Cascade naturelle.

Les environs de Chambéry sont gracieux, fertiles & cultivés ; on y voit quelques maisons de campagne bien entretenues : les vûes sont agrestes & bornées par les montagnes qui en sont très-près. On y cultive beaucoup de mûriers blancs, & on y éleve des vers à soie, ainsi que dans toute la Savoie.

Chambéry.

5. (*a*) Chambéry est la ville la plus con-

(*a*) Chambéry est l'ancienne ville des Allobroges appellée Civario. Les légions de César y passerent en allant à la premiere guerre des Gaules. D'autres prétendent que Civario étoit bâtie où est

sidérable de la Savoie, assez bien bâtie ; les rues en sont pour la plûpart étroites, les maisons élevées & toutes construites d'une pierre brune, ce qui rend la Ville en général triste & obscure ; le commerce y paroît assez animé, on y voit beaucoup de boutiques ouvertes, & bien garnies de toutes sortes de marchandises d'usage ; le peuple y est bon & honnête ; on dit que la société y est très aimable & très-amusante ; on voit aux promenades de très-jolies personnes & qui ont toutes les apparences d'une bonne éducation. La Justice y est administrée par un Sénat qui juge souverainement : il y a une Chambre des Comptes pour la Savoie ; & un ancien château bâti sur une éminence qui commande la ville. Il y avoit un palais assez considérable construit sur la fin du seiziéme siècle, mais qui fut brûlé par accident en 1745, lorsque l'Infant Dom Philippe à présent duc de Parme, l'habitoit, après avoir fait la conquête du reste du duché de Savoie. Dans l'enceinte du château est la sainte chapelle de fondation royale, & desservie par douze chanoines, un doyen & un ar-

---

aujourd'hui le château de Civron, à trois lieues au-dessus de Chambéry sur l'Isere. . . C'est à Chambéry que l'Empereur Sigismond érigea la Savoie en duché le 19 Février 1416.

chidiacre de nomination royale dans le diocèse de Grenoble. L'Eglise n'a jamais été finie ; ce qui est sur pied ne devoit être que le rond point du chœur qui est séparé en deux par une grande grille de fer. La partie du fond où est le maître-autel, qui n'a rien de remarquable qu'un petit tabernacle formé par une colonnade d'ordre composite, très bien exécuté en marbres précieux, sert de chœur aux chanoines ; l'autre partie est pour le peuple ; toute cette construction est d'un beau gothique moderne. Le portail fait en 1647 d'ordre dorique est assez beau ; il est orné de statues de la maison royale de Savoie. C'est dans cette chapelle que l'on conservoit le S. Suaire, avant qu'il eût été transporté à Turin. La promenade publique à une des portes de la ville, plantée de six rangs de beaux arbres, est très-fréquentée, & assez vaste. La population y est de dix à douze mille ames ; il y a une garnison de sept à huit cens hommes au moins, & presque toujours de cavalerie. En général, il paroît que la police y est bien faite. Outre la sainte chapelle, il y a quelques autres Eglises considérables, telles que la Paroisse de S. Léger, les Jésuites, les Antonins, les Dominicains, une petite église de Carmelites qui est de très bon goût. On l'ap-

perçoit à Chamberry du voisinage de l'Italie, par la multitude d'églises, de maisons religieuses, & de chapelles que l'on trouve à chaque pas. Cette ville est du diocèse de Grenoble.

Le chemin de Ch[illegible] à Montmélian est au moins de trois grandes lieues; il se fait le long d'un vallon bien ouvert, fertile & cultivé qui va aboutir sur l'Isere; jusqu'à ce point on ne perd pas de vûe le Dauphiné, dont la derniere place de ce côté est le Fort Barraut, bâti sur le bord de la rivière, au pied de la montagne, hors de la portée du canon de Montmélian, mais qui domine absolument le cours de l'Isere.

6. Ce qui se présente d'abord est la citadelle de Montmélian bâtie dans une belle situation sur une éminence qui n'est point dominée; la réputation qu'elle a eue dans les siécles passés, prouve que c'étoit une place d'importance; mais à présent elle est entiérement abandonnée, & les fortifications, quoique d'une forme régulière, paroissent bien peu de chose. La ville qui est au-dessous est bâtie sur un terrein inégal & quelquefois assez roide; la position en est riante le long de l'Isere; je n'y ai vû aucun édifice remarquable; les habitans paroissent pauvres, & cependant fort Montmélian & citadelle.

gais ; quelques maisons de campagne bâties au levant & près de la ville, forment un fauxbourg dont l'aspect est gracieux ; à la suite de ce fauxbourg commence le côteau de vignes, qui produit le vin de Montmélian, qui est très-bon & fort connu dans toute l'Italie ; ce côteau a trois lieues au moins de longueur, & est la principale source du commerce de ce pays.

Au sortir de Montmélian on traverse l'Isere sur un grand pont bâti moitié en bois, moitié en pierres ; de-là on monte sur un côteau assez élevé, mais qui est très-bien cultivé ; la température en paroît froide ; on voit dans la longueur de quatre grandes lieues beaucoup de bons pâturages, des champs semés de grains de toute espèce, des sources d'eau vive qui coulent des montagnes voisines ; en général ce pays est bon & fertile ; les châtaigniers ne manquent pas dans les terreins plus élevés ; les chemins sont bordés presque partout de noyers ; enfin il paroît que les habitans ne négligent rien pour fertiliser leurs terres, & pour en tirer le meilleur parti ; si tout le duché de Savoie ressembloit à ces petits cantons, ce seroit l'une des pro[illegible]ces les plus riches de l'Europe.

Aiguebelle. 7. Au-dessous d'Aiguebelle, l'Arc se

à l'Isere ; le vallon où coule cette rivière devient très-étroit, les montagnes sont plus élevées, & presque partout inabordables aux cultivateurs. Le village d'Aiguebelle est assez gros, & bien bâti ; il a une paroisse, & une église collégiale située de l'autre côté de l'Arc que l'on traverse sur un pont de bois ; elle a été fondée au commencement du XIII[e] siécle par un évêque de Tarentaise, dont on voit le mausolée en bronze à l'entrée du chœur ; elle est desservie par un doyen & douze chanoines de nomination royale. A cinq cens pas de cette collégiale sur le même côteau, on voit le clocher & le dessus d'une église paroissiale qui fut recouverte en 1750, le 12 de juin, par une lavanche qui coula d'une montagne voisine ; toutes les maisons de la paroisse eurent le même sort. On appelle lavanche un torrent formé de neiges fondues, de terres délayées, de sables & de quartiers de roche qui coulent ensemble, du haut des montagnes, & en volume assez considérable pour couvrir des villages entiers, arrêter le cours des rivières, ou le détourner. On en voit plusieurs exemples, surtout dans la Maurienne, où les neiges sont plus abondantes, les montagnes plus élevées & les vallons plus étroits. En 1742, l'infant duc

Lavanche.

de Parme, à la tête des François & des Espagnols, eut une affaire fort vive avec les troupes du roi de Sardaigne qu'il força dans Aiguebelle. Ce poste est important & est la clef de la Maurienne; il y a eu autrefois quelques ouvrages de défense construits sur un rocher qui domine absolument le passage; mais ils sont abandonnés; d'ailleurs, le pays est si resserré & si difficile à tenir, qu'il se défend assez de lui-même.

La plus grande partie des habitans d'Aiguebelle, surtout ceux qui demeurent de l'autre côté de l'Arc, portent des goitres d'une grosseur énorme; outre qu'ils sont fort laids, cette difformité de plus les rend hideux (*a*); on prétend que quand les

(*a*) Il paroît que l'on ne peut attribuer cette difformité si commune dans les montagnes de Savoie, qu'aux eaux de neige fondue, dont les habitans usent continuellement. Il est établi que la neige qui est si bonne pour la végétation des plantes, qu'elle défend des rigueurs de la gélée, qu'elle pénétre & nourrit ensuite en se fondant insensiblement, est très-contraire aux corps. Outre l'espéce d'aveuglement qu'elle cause & les sons qu'elle intercepte, il est prouvé que la neige ou les vapeurs qui en sortent, affectent vivement les poumons, & causent même quelquefois des défaillances, & que lorsqu'on la boit fondue, elle est très-contraire à la santé, [illegible] ...nt à

goitres sont venus à un certain point de grosseur & de dureté, ceux qui les portent

raison de sa froideur & de sa pesanteur, que du nitre qui y domine, qui affecte désagréablement le goût, & trouble le cours du sang. Tel est le sentiment des Modernes.

Les Anciens ne pensoient pas différemment. On voit dans Aulugelle (l. 19, c. 5.) que dans les pays méridionaux les gens les plus raisonnables s'abstenoient, pendant les chaleurs de l'été, de boire des eaux de neige, à cause des inconvéniens qui en résultoient, quoique ce fut un des plaisirs de cette saison. Ils regardoient la neige comme une eau condensée, qui avant que d'arriver à ce point, avoit perdu ses parties subtiles & légères; les plus lourdes & les plus mal saines restant. Ce n'étoit, selon eux, que l'écume des vapeurs qui servoient à la former. La preuve de cette vérité étoit tout ce que la neige perdoit de son volume dans la liquéfaction, par laquelle ils prétendoient encore que tout ce qui restoit de plus subtil & de plus leger s'évaporoit. L'autorité d'Aristote, cité dans ce même chapitre, y est précise. Il dit en termes exprès que l'usage des eaux de neige & de glace est très contraire à la santé, qu'elles portent insensiblement dans la masse générale des liquides un principe de corruption & de désordre, qui se manifeste de toutes sortes de maladies, mais qui ne pardonne presque jamais. Il paroît évident que l'on ne peut attribuer la formation de ces goîtres qu'à un principe de condensation & de concrétion, que les eaux de neige établissent dans les liquides; car qui sont ceux qui en sont le plus

deviennent absolument imbécilles ; & ce qu'il y a d'affreux, c'est que la plus grande partie des habitans de la Maurienne en est affligée. On y rencontre aussi quelques nains, à têtes très-grosses, jambes & cuisses torses & courtes, corps épais plus large que haut ; cette espéce d'hommes si difforme est très-commune dans la Lombardie, surtout à Milan, où il est ordinaire d'en voir plusieurs ensemble, hommes & femmes, tous conformés de même, sans aucuns traits de beauté.

Le chemin d'Aiguebelle à la Chambre se fait dans un vallon resserré, autant cultivé que la nature du terrein peut le permettre ; la rivière d'Arc qui le remplit presque en entier, y forme quelque marais ; les montagnes sont couvertes de sapins, de châtaigniers, & de quelques chênes ; d'espace en espace on voit des tours abandonnées, bâties autrefois

---

communément affligés ? Ce sont les païsans, les journaliers, les pauvres, ceux qui usent continuellement de ces eaux qu'ils ne peuvent tempérer par l'usage du vin, & surtout dans les contrées où il n'y a pas de l'eau d'une autre qualité. Il est probable encore que les enfans nés de pere & de mere portant goître, ont dans leur sang le principe de cette incommodité, que leur boisson ordinaire développe promptement....

sur des éminences isolées pour défendre les passages.

La Chambre.

St. Jean de Maurienne.

8. La Chambre, ville peu considérable avec titre de marquisat, a une église collégiale & paroissiale, & un couvent de Cordeliers ; elle est située dans un terrein uni sur le bord de l'Arc, à deux lieues environ de S. Jean de Maurienne, ville épiscopale, capitale du comté de ce nom, qui a été le premier domaine souverain de la Maison Royale de Savoie. La ville est petite ; l'église cathédrale est d'un mauvais gothique ; on y voit le corps d'un évêque de cette ville, trouvé en terre il y a quelques années, frais & entier ; il est exposé dans une châsse à la vénération du public, revêtu d'ornemens pontificaux. Les rues sont étroites, les maisons assez mal-bâties ; il y a quelques maisons religieuses, peu riches. Le vallon où cette ville est située, est resserré ; cependant les abords en sont riants ; & les montagnes qui sont un peu moins escarpées dans cette partie, laissent quelques échappées de vûe qui semblent doubler la largeur du vallon ; delà jusqu'à Lânebourg qui est au pied du Mont-Cenis en passant par S. Michel, S. André, Modane, Bramant & Termignon, le pays va toujours en s'élevant ; la température

Modasne.

devient plus froide, & les montagnes ſemblent beaucoup plus hautes ; le chemin qui a environ douze grandes lieues de longueur, ſe fait le long de l'Arc en côtoyant les montagnes, & doit être très-dangereux en hyver, & dans le temps de la fonte des neiges, par rapport à la difficulté du ſol, & aux lavanches ; les paſſages les plus difficiles ſont la montagne de S. Michel, la côte S. André, les abords de Modane, les bois de Bramant, & la montagne de Termignon. On ne fait que paſſer d'un bord de l'Arc à l'autre ſur des petits ponts de bois de ſapin faits très-artiſtement, & ſur des modéles aſſez antiques, car ils reſſemblent beaucoup à ceux que Céſar fit conſtruire en différentes occaſions, & dont les plans nous reſtent encore. Cette rivière qui coule d'une rapidité étonnante, qui reçoit à chaque inſtant des ruiſſeaux de neige fondue qui tombent des montagnes, eſt preſque auſſi groſſe à ſa ſource qu'à ſon embouchure dans l'Iſere ; ſingularité que l'on ne peut attribuer qu'à la rapidité de ſon cours ; on y pêche quelques truites de médiocre qualité. Ses eaux ſont blanchâtres, froides, lourdes, & d'un goût déſagréable.

Les montagnes, en général uniformes,

ont cependant chacune quelque singularité qui amuse le voyageur (*a*).

Qualités du terrein.

Les unes sont absolument arides, en partie détruites par la fonte des neiges; les rochers sont calcinés; elles ont l'air de la décrépitude même; les autres, couvertes de bois, offrent un spectacle plus vivant; mais comme elles sont presque toutes escarpées, on n'y voit aucune habitation. Dans les sommets on voit des grottes ouvertes qui servent de retraite aux ours; les chamois, les bouquetins y sont très-communs, de même que les faisans, les gelinottes, les coqs de bruiere, que les Savoyards vendent à très-grand marché. Ce qui fait le plus de plaisir le long de cette route, est l'industrie de l'habitant, qui ne laisse pas un pouce de terrein inculte. Dès qu'il trouve seulement une toise quarrée de terre végétale, il la met en valeur; on voit des montagnes assez escarpées qui sont cependant cultivées jusqu'à la cime, au moyen des terrasses & des soutenemens pratiqués

(*a*) On voit dans un enfoncement, à un quart de lieue du grand chemin, à gauche au-delà de Modasne, une cascade d'un volume d'eau considérable; elle tombe d'une très-grande hauteur, & fait un point de vûe agréable dans cette perspective d'ailleurs très-sauvage.

pour empêcher que les eaux, dans le tems des fontes de neiges, n'entraînent la terre & les productions dans le vallon. Ces montagnes escarpées sont couvertes d'herbages admirables, de petits prés, de champs de seigle & de froment, épais & bien fournis de belles pailles dans un terrein très-léger, & le Savoyard ne doit cette abondance qu'à ses soins. Comme il y a très-peu de terrein, qu'il est naturellement aride, que l'action du soleil, dans les mois de juin & de juillet, y est très-vive, les habitans industrieux conduisent dans toutes ces hauteurs, l'eau qui coule du sommet des montagnes presque toujours chargées de neige; ils pratiquent des réservoirs à une très grande élevation, auxquels aboutissent différens canaux formés de sapins creusés, qui portent l'eau par-tout où il en est besoin. Au moyen de ces arbres creusés, ils font passer l'eau d'une montagne à l'autre, & la soutiennent quelquefois jusqu'à soixante pieds de hauteur; on voit le long du chemin, une quantité de petites usines à scier le bois en planches, en solives & autres piéces de service; rien n'est plus simple & plus grossier que ces machines : cependant elles servent très-bien à leur destination. Ce pays est vraiment fait pour donner une idée des premiers siécles du

Conduite des eaux.

monde, où les Arts étoient à peine connus, ou n'en étoient encore qu'à leurs premiers commencemens; le peuple même qui est bon & simple, très-serviable, pourvû qu'il voye un peu d'argent qui lui est nécessaire pour payer les tributs dont il est chargé, rend cette idée encore plus sensible (*a*).

Les étoffes dont les habitans s'habillent, sont très-grossieres; ils sont tous en général assez laids; leur façon de se mettre y contribue. Du côté de Lasnebourg, & sur le Mont-Cénis, les femmes portent sur la tête des toques de drap brun ou noir, avec une plaque sur le devant, d'une étoffe un peu plus précieuse, coëffure qui ne les embellit point.

9. Lasnebourg, dernier village de Savoie, est situé au pied du grand Mont-Cénis. Le chemin dans cet endroit cesse d'être pratiquable pour les voitures; ceux qui veulent les faire passer en Piémont, les font démonter entiérement; on les charge par piéces sur le dos des mulets, de mê- Passage du Mont-Cenis.

(*a*) Dans toutes les montagnes, il y a une multitude de plantes curieuses & agréables à voir dans la belle saison, qui croissent dans les fentes des rochers, dont les fleurs sont de couleurs éclatantes, & que je crois devoir être mises au rang des *semper vivum*.

me que tous les ballots d'équipage : c'est le syndic du village qui commande les habitans qui doivent fournir les mulets, & porter ; chacun d'eux y passe à son tour ; on voit la quantité d'hommes & de mulets qui sont nécessaires ; chaque mulet doit porter douze rupes ou trois cens livres pesant ; on charge quelque homme des effets les plus précieux ; on paye trois livres de France par chaque homme, & mulet ; les domestiques passent ordinairement sur un mulet ; les Maîtres se font porter sur de mauvaises chaises de paille, très-dures, ajustées sur un brancard de sapin ; ordinairement on donne six porteurs pour chaque personne. Le chemin de Lasnebourg au-dessus du Mont-Cénis est extrêmement roide & presque perpendiculaire ; ils l'estiment dans le pays à une lieue de hauteur ; il n'est point dangereux ; il n'y a aucun précipice à redouter, mais seulement beaucoup de fatigue pour les porteurs, & une peine réelle de voir des hommes s'empresser à faire le métier le plus fatiguant des bêtes de somme ; on trouve au-dessus, une espéce de plaine inégale qui a près de deux lieues de longueur ; quand les neiges y sont fondues, elle est couverte de bons pâturages, où l'on met le bétail pendant les mois de

Juillet & d'août, & en septembre jusqu'aux premieres neiges; il y a d'espace en espace, des écuries où on retire le bétail pendant la nuit. C'est dans ce tems que se font quantité de fromages d'assez bonne qualité, qui approchent un peu du Parmesan, & qui se consomment dans le pays & en Piémont; ce commerce est le plus utile, & la véritable ressource de ces cantons. A côté des écuries, il y a de petits logemens où les paysans se retirent, & fabriquent leurs fromages. De tems en tems, on trouve des sources & des abreuvoirs pour le bétail. Au milieu de la montagne, il y a un cabaret où on fait reposer & boire les porteurs; plus loin un Hôpital pour les pélerins, & une maison pour la poste. A droite est un lac d'une demi-lieue environ de diametre, où on pêche d'excellentes truites; elles sont préférables pour la finesse du goût au saumon frais; les meilleures sont celles de quatre à six livres de poids. L'air est très-vif & presque toujours froid sur cette montagne; ce que l'on doit attribuer à sa très grande élévation & aux amas considérables de neiges qui couvrent les sommets des montagnes voisines, beaucoup plus élevées encore que le plain du Mont-Cénis. Les neiges ne fondent jamais en-

Lac sur le Montcénis.

tiérement, elles acquierent à la suite des tems, sur-tout dans les côtés exposés au nord & au couchant, une dureté & une solidité au-dessus de celle de la glace. L'action du soleil y fait très-peu de chose; elles sont presque toujours couvertes de nuages; s'il arrive que quelquefois elles soient découvertes, & que la chaleur du soleil s'y fasse sentir assez vivement pour les mettre en fusion, elles se forment presqu'aussi-tôt en vapeurs, d'où naissent de nouveaux nuages. Ces vapeurs sont très-légeres dans leur origine; elles se rassemblent en différens points des montagnes, comme une fumée transparente, souvent immobile; mais le plus petit mouvement de l'air les rapproche; alors il est aisé de voir qu'elles acquierent plus de solidité; elles deviennent plus épaisses, plus blanches, & réfléchissent même une partie des rayons de la lumiere qui les éclaire. Leur direction est toujours de bas en haut, & on voit les amas de vapeurs ramper en quelque sorte sur le penchant de la montagne, jusqu'à ce qu'elles en ayent gagné la cime, où elles se forment en nuages, & restent immobiles souvent en masse très-considérable, jusqu'à ce que le vent les en détache & les porte ailleurs. Ces montagnes, quel-

que élevées & arides qu'elles paroissent, sont donc en partie le réservoir des eaux, qui se répandent en pluies sur la surface de la terre; car elles servent immédiatement à la formation des nuages. On doit remarquer encore que presque sur toutes, on trouve des lacs & des sources d'eaux vives.

Il sort du lac du Mont-Cénis, un ruisseau assez considérable qui va grossir la petite Doire à Suze. Ce même ruisseau, à une demi-lieue environ du lac, forme une cascade magnifique; le rocher le long duquel elle tombe, est chargé d'un minerai qui tient de la nature du plomb & de l'étain; quelques parties en sont cuivreuses. Le frottement de l'eau qui est continuel & très-fort, a donné un beau poli au rocher, de sorte que, quand il est éclairé par le soleil, il brille comme l'argent. Près de cette cascade, on voit les vestiges d'une terrible lavanche; les quartiers de pierres & de roches brisées, couvrent près d'une demi-lieue quarrée, & ont comblé tout le vallon; cette vûe donne l'idée d'un horrible bouleversement. Cascade.

10. On côtoye le ruisseau du Mont-Cénis par une descente très-difficile & très-escarpée, qui a au moins deux lieues de Descente du Mont-Cenis: entrée en Piémont.

longueur ; (*a*) on traverse un village appellé la Ferriere, dans une situation horrible ; & enfin on arrive à la Novalèse, gros village, où est la premiere douane du Piémont ; c'est là que l'on remonte les équipages.

L'air y est beaucoup plus doux qu'à Lasnebourg ; le peu de terrein que l'on peut y cultiver, plus fertile ; la végétation y est plus forte ; il est vrai que l'on ne peut pas beaucoup compter sur les préparatifs que l'on fait dans ces vallons, pour la récolte ; comme ils sont très-resserrés, il arrive dans les fontes de neiges qui se font précipitamment, que les eaux qui charrient beaucoup de pierres & de sables, couvrent les terres, détruisent les habitations, & mettent la désolation & l'horreur dans ce petit canton ; mais comme le fonds en est bon, que les habitans sont laborieux & patiens, ils réparent insensiblement les torts qu'ils n'éprouvent que trop souvent.

(*a*) La descente pratiquée sur des rochers presque partout escarpés, ressemble du haut de la montagne à une très-grande échelle en forme de zigzag, dont les échelons ou zigzags sont d'autant plus rapprochés que le terrein est plus droit, partie des échelons sont pavés, partie sont garnis de pierres roulantes qui rendent le chemin très-fatiguant & difficile à tenir.

En descendant à la Novalèse, à quelque distance du plain du Mont-Cenis, on voit la partie de montagnes qu'occupoient les troupes Piémontoises, chargées de défendre le passage d'Exiles, que le chevalier de Belle-isle voulut forcer en 1747. Elles paroissent inabordables du côté du Piémont, & sont, à ce que l'on assure, beaucoup plus difficiles du côté où les François avoient formé leur attaque; on n'imagine pas comment on ose conduire une armée dans de pareils défilés. Des gens encore vivans dans le pays, assurent que l'on avoit offert un projet au même général, pour conduire l'armée par le Mont-Cenis & la chaîne de montagnes qui regne au-dessus du vallon de la Novalèse, du côté de Notre-Dame des Neiges; il y a dans cette partie un chemin peu connu, où cependant passent souvent les bêtes de somme qui vont de la Tarentaise en Piémont. Le roi de Sardaigne ne pensoit point à le faire garder, & on auroit pu y passer sans coup férir, laissant sur la droite le fort de la Brunette & Suze; on débouchoit tout d'un coup dans une vallée fertile où coule la petite Doire; les François, maîtres de toute la Savoie & du passage du Mont-Cenis, du côté de Lasnebourg, pouvoient faire conti-

nuellement filer des secours par cette même route.

Fort de la Brunette. 11. La Brunette, qui garde le Pas de Suze, est située sur une petite élévation, & creusée en grande partie dans le roc, où toutes les casemattes, les magasins & la plûpart des logemens sont pratiqués. Elle est en très-bon état de défense ; & le roi de Sardaigne y fait ajouter beaucoup de nouveaux ouvrages ; il y tient une garnison considérable. Cette forteresse coupe absolument le chemin qui passe dans les ouvrages extérieurs & sous le canon. Vis-à-vis, sur un autre rocher, est un petit fort qui communique à la Brunette par une galerie taillée en partie dans le roc ; celui-ci commande entierement la ville de Suze. La Brunette n'est pas dans une position absolument sûre, elle est dominée par deux montagnes très-élevées qui n'en sont pas éloignées de plus de la portée du mousquet ; il est vrai qu'il seroit bien difficile d'y loger de l'artillerie ; & on ne néglige rien pour les rendre inabordables.

Suze. Suze, premiere ville de Piémont à l'entrée du pas de ce nom, (a) est peu con-

(a) Située au pied des Alpes Cotiennes, au passage de l'Italie dans les Gaules, par où la tradition est qu'Hercule, & après lui Annibal passerent,

ſidérable, & médiocrement peuplée; les François en ruinerent les fortifications au commencement de ce ſiecle. Le voiſinage du fort de la Brunette, & les troupes qui y ſont en quartier, lui donnent l'air d'une place de guerre. Elle étoit jadis épiſcopale, & l'égliſe qui étoit cathédrale, eſt encore la principale de la ville; mais l'évêque ayant été tué à l'autel par un habitant du pays, qui lui tira une arquebuſade, de la grande porte de l'égliſe, l'évêché fut ſupprimé, & n'a point été rétabli; la grande porte même fut murée, & n'a pas été ouverte depuis. Voilà ce que l'on m'a raconté dans le pays; le maître-autel de cette égliſe eſt de marbres de rapport de différentes couleurs, & m'a paru aſſez beau.

Mais ce qui mérite d'être vû, eſt l'arc de triomphe érigé en l'honneur d'Auguſte hors de la ville, très-près des gorges des montagnes, à côté d'un château ancien qu'habitoient les marquis de Suze. On voit très-bien encore que ce morceau, quoique dégradé, eſt du beau temps de l'architecture romaine. Les colonnes qui ſont à chaque face, ſont d'ordre corin-

le premier dans les Gaules, le ſecond en Italie. La ville de Suze n'eſt pas à deux lieues des frontieres du Dauphiné.

thien ; la frise est chargée d'un bas relief d'une belle exécution ; on y distingue encore un autel antique, avec les sacrificateurs, les tibicines, les victimes, des hommes à cheval qui précédent une marche triomphale : l'inscription est en caractères romains, mais si fort altérée qu'il n'est plus possible de la lire (a).

La ville de Suze doit son origine à une colonie Romaine qui s'y établit sous le regne d'Auguste, lorsque ce Prince fit faire un chemin par le Mont-Génèvre

---

(a) J'ai retrouvé cette inscription rapportée dans la géographie de Raphael de Volterre.

Imperat. R. Cæsari. Tyber. Divi. Aug. Fil. Pont. Max. Imper. XXIIII. Trib. potest. S. P. quod. ejus. ductu. auspiciisque. gentes Alpiniæ omnes. quæ. a. Mari. supero. ad. inferum pertinebant. sub Imperium. populi. Romani. sunt. redactæ...

Ce fut Tibere qui soumit ces peuples, Auguste vivant encore ; ils faisoient partie de la Ligurie.

J'ai vû une belle tabatière faite d'un bois pétrifié & agathisé dont les fibres sont exactement marquées & qui à la couleur paroît avoir été du noyer ; cet arbre a, dit-on, été trouvé dans les montagnes de Piémont du côté de Suze, & étoit fort gros. Si le fait est vrai, c'est une des plus belles pétrifications & des plus rares qui se soient jamais faites. Cette tabatiere appartenoit au P. de la Torré, clerc régulier somasque, bibliothécaire du roi de Naples.

pour entrer en Dauphiné. Elle devint considérable ; mais ayant été réduite en cendres dans le commencement du quatriéme siécle, lorsque Constantin le Grand combattoit pour l'Empire, elle ne fut rétablie que lorsque les marquis de Suze, qui descendoient de Charlemagne, en firent le chef-lieu de leurs Etats. Cette ville avec le reste du marquisat de Suze, passa dans la maison royale de Savoïe dans l'onziéme siécle, par le mariage d'Adélaïde, fille de Mainfroy, Marquis de Suze, qui épousa Odon frere d'Amédée I. comte de Maurienne & qui lui porta en dot le marquisat de Suze, la Vallée d'Aoste & le marquisat de Turin, avec quelques autres terres situées sur la côte de Gênes. En conséquence de cette alliance importante, Odon prit le titre de marquis d'Italie ; son fils Amédée II. fut son héritier & celui d'Amédée I. son oncle qui mourut sans enfans, & mit par ces acquisitions la maison de Savoie dans un rang distingué parmi les maisons Souveraines de l'Europe.

12. Le chemin de Suze à Turin a environ douze lieues d'étendue : il se fait dans un vallon fertile, assez resserré en quelques endroits, le long duquel coule la riviére de Doire ; dans ces cantons on commence

Route de Suze à Turin.

à marier la vigne à l'ormeau, c'est-à-dire que les ceps de vigne sont plantés au pied des arbres sur lesquels ils sont appuyés. Le terrein qui est au-dessous est cultivé & semé de bled ou de quelqu'autre graine, de sorte que le même champ produit au moins deux récoltes par an ; on voit aussi beaucoup de muriers blancs pour la nourriture des vers à soie ; on connoît la bonté des soies de Piémont, & combien on y en amasse.

S. Ambroise, gros village à cinq lieues de Suze, a une église neuve d'un très-bon goût, construite par un maître maçon que le roi de Sardaigne a pris à son service. Elle a la forme d'un très-grand sallon octogone ; les ornemens d'architecture intérieurs & extérieurs sont d'ordre composite ; le portail, à deux rangs de colonnes, est du même ordre. Au-dessus de ce village sur une montagne escarpée & très-élevée, est la fameuse abbaye de S. Michel de la Cluse, de l'ordre de S. Benoît, bénéfice le plus considérable du Piémont, tant par ses revenus que par la grande collation des bénéfices qui en dépendent en France & en Piémont. Il y reste encore quelques bâtimens & une très-grande église abandonnée à cause de sa situation. Le chef-lieu de ce bénéfice si riche est desservi

S. Michel de la Cluse.

par un seul chapelain. L'abbaye est à la nomination du roi de Sardaigne. Une demi-lieue plus loin on traverse la petite ville de Veillane, commandée par un fort qui tombe en ruine. Ensuite on vient à Rivoli, gros bourg au-dessus duquel est une maison Royale, où le Roi Victor Amédée est mort, enfermé par ordre de son fils. La situation en est belle, & domine sur une plaine fort large qui a trois lieues de longueur, & est terminée par la ville de Turin. Ce château n'est pas achevé : le roi l'a abandonné depuis la mort de son pere, & n'y a jamais mis le pied. Il ne se plairoit pas dans un lieu où la triste nécessité des circonstances l'a forcé d'en agir sévérement avec ce prince, qui, après avoir fait son abdication en sa faveur, vouloit remonter sur le trône (*a*).

(*a*) Voici en peu de mots l'histoire de cet événement qui fit assez de bruit en Europe. Victor Amédée, le premier prince de la maison de Savoie qui ait eu le titre & le rang de Roi, fut couronné roi de Sicile à Palerme en 1713, & fut déclaré roi de Sardaigne en 1717, après avoir cédé à l'Empereur le royaume de Sicile. Ayant résolu d'abdiquer le gouvernement de ses Etats en faveur du prince Royal son fils, il fit avertir le deux septembre 1730. les princes, les chevaliers de l'ordre de l'Annonciade, les ministres, les principaux magistrats, & les généraux de ses

La route de Rivoli à Turin est de trois lieues par un chemin tiré à droite ligne,

---

troupes, l'archevêque de Turin, &c. de se trouver le lendemain après midi au château de Rivoli. Le roi déclara dans cette assemblée qu'il faisoit une abdication générale de son Royaume & de ses autres Etats en faveur du prince de Piémont son fils. Ayant fait ensuite assembler le Conseil d'état, il déclara qu'il étoit marié depuis le douze du mois d'août précédent avec la marquise douairiere de S. Sébastien, femme âgée pour lors de cinquante ans. Ce Roi partit le lendemain de son abdication pour le château de Chambéry qu'il avoit choisi pour le lieu de sa retraite, où il avoit fait transporter auparavant quelques millions en or, & plusieurs pierreries de la couronne. Il ne s'étoit réservé qu'une pension de cent cinquante mille écus; mais s'ennuyant de sa retraite, pressé, à ce que l'on prétend, par les sollicitations de la marquise, femme ambitieuse qui vouloit regner sous le nom du prince son époux, il passa de Chambéry à Mont-Callier pour être plus à portée d'exécuter le projet qu'il avoit formé de remonter sur le trône. Il avoit gagné les principaux officiers de la citadelle de Turin qui devoient la lui livrer; il s'étoit formé un parti dans la ville, & dans le palais même du Roi son fils, qui ne fut averti de la conspiration que quelques heures avant qu'elle éclata. Mais il eut le temps de faire arrêter le Roi son pere, d'enlever la marquise de S. Sebastien, & de changer la garde de la citadelle; ce qui fut fait avec une célérité étonnante & beaucoup de secret. Le roi Victor fut gardé quel

& planté de grands ormes des deux côtés, dans une belle plaine, fertile, & arrosée par une quantité de canaux tirés de la Doire; c'est proprement dans cet endroit que commence cette riche plaine de la Lombardie qui s'étend jusqu'à Venise.

13. Turin, ville capitale du Piémont, est le lieu de la résidence de la cour du roi de Sardaigne. Elle est située dans un terrein uni entre le Pô au Levant & la Doire au Nord-Ouest. Elle est entourée d'un rempart terrassé & revêtu de bonnes murailles, d'un large fossé défendu par des bastions, ce qui en fait une place régulièrement fortifiée, & très-bien entretenue. On y entre par quatre portes. Turin.

La porte du Pô au Levant, qui est d'une architecture noble & solide; les revêtissemens en sont de marbre, les armes de la maison royale de Savoie ornent le fronton, soutenu par quatre grosses colonnes; on voit par l'inscription, gravée au-dessus de la porte, que ces ornemens sont l'ouvrage de Charles Amédée II duc de

que temps à vûe à Mont-Callier, ensuite transféré à Rivoli, où il mourut le trente-un octobre 1732, âgé de soixante-six ans cinq mois & seize jours. Son corps, après avoir été exposé en public pendant trois jours, fut porté à la Superga, suivi de toute la maison du roi en deuil....

Savoie en 1638, & de madame royale Christine de France sa mere pendant sa Regence, ils furent achevés en 1680. La porte neuve au midi, aussi revêtue de marbre, ornée de colonnes & de statues des princes de la maison royale, achevée peu après le mariage de madame Christine de France, fille de Henri IV, avec le duc Victor Amedée I, en 1620, ainsi que l'apprend l'inscription gravée sur le marbre. La porte de Suze au couchant, qui conduit à Rivoli, & la porte Palais qui va au pont de la Doire, après avoir traversé le fauxbourg du Pallon; auquel aboutissent à droite le grand chemin de Milan, à gauche celui de la Venerie, maison de plaisance du Roi. Entre la porte neuve & la porte de Suze on trouve la citadelle bâtie en pentagone régulier. On assûre que c'est l'une des meilleures de l'Europe; elle fut commencée en 1564 par le duc Emmanuel-Philibert, après qu'il fut rentré en possession de ses Etats, par son mariage avec Marguerite de France sœur de Henri II. Le plan n'en a point été changé; mais le roi actuellement regnant, & son prédécesseur, en ont beaucoup perfectionné les ouvrages; elle est défendue par une très-belle artillerie & par une garnison considérable; il y

à dans l'intérieur une égliſe paroiſſiale de ſainte Barbe pour le ſervice des ſoldats & des habitans de la citadelle. La porte principale eſt ornée d'un grand écuſſon de bronze qui paſſe pour un chef-d'œuvre ; le puits de la citadelle eſt très-large & a deux eſcaliers tournans, par l'un deſquels les chevaux même peuvent deſcendre juſqu'au niveau de l'eau pour s'y abreuver, & remonter par l'autre. Elle a ſoutenu pluſieurs ſiéges, entr'autres celui de 1706, commandé par le duc d'Orléans & le maréchal de Marſin qui furent forcés dans leurs lignes par le roi Victor Amédée & le prince Eugène.... Sur le glacis de la citadelle, du côté de la ville, eſt une belle promenade plantée d'arbres, qui forment trois allées ; celle du milieu où paſſent les carroſſes eſt très-large ; les deux des côtés ſont deſtinées aux gens de pied & ſont bordées de gazons verds ; cette promenade va juſqu'à la porte de Suze, entre le foſſé de la citadelle, & la ville.

A l'extrémité de cette promenade du côté de la porte neuve, on trouve l'arſenal, grand & vaſte bâtiment toujours gardé par un détachement du régiment d'artillerie ; il a été commencé par le duc Charles Emmanuel II, continué par le roi Victor, & très-augmenté & embelli par

Charles Emmanuel. On voit sous le vestibule quatre coulevrines d'une grosseur prodigieuse; il y a une fonderie de canons, & un cabinet d'histoire naturelle, qui a pour objet les métaux qui se trouvent dans les Etats du roi de Sardaigne, & dans les autres parties de l'Europe.

Division de la Ville.

14. La ville est divisée en 145 isles ou petits quartiers, dont le nom est écrit sur les angles de chacun; la plus grande partie de ces quartiers sont quarrés, ce qui contribue à la distribution réguliere de Turin, à la beauté & l'alignement de ses rues, à l'étendue des différents points de vûe, & à l'agrément général de la ville; cette distribution est remarquable, surtout dans le nouveau Turin, c'est-à-dire, dans cette partie de la ville qui avoisine la porte du Pô & la porte neuve jusqu'à l'esplanade intérieure de la citadelle. Quant au vieux Turin, les quartiers n'y sont pas si réguliers; les rues n'y sont point alignées, & elles sont étroites, quoique le Prince regnant, par un Edit de 1736, ait ordonné de travailler par-tout à l'alignement & à l'uniformité des bâtimens, & qu'il y ait déja beaucoup contribué par plusieurs édifices publics, qu'il a fait élever à ses dépens.

Elle a dans son enceinte 43 églises;

dont une cathédrale & dix paroissiales, dix-neuf maisons régulières pour les hommes, neuf pour les femmes, sept Hôpitaux, deux Collèges d'exercice pour la jeunesse, trois Séminaires pour les Ecclésiastiques, trois conservatoires pour élever les jeunes filles orphelines, un pour les garçons, & deux maisons de force pour les femmes.

On dira quelque chose des monumens les plus remarquables dans ce genre.

15. L'église cathédrale, sous le vocable de S. Jean Baptiste, a été fondée, au commencement du septiéme siécle, par Agilulfe duc de Turin, & Théodelinde sa femme; le cardinal de Rovere évêque de Turin, l'a fit rebâtir dans la forme où elle est, à la fin du quinziéme siécle; la construction de cette église est gothique; l'ouvrage en est solide, mais peu agréable, elle a trois nefs soutenues de grands pilastres; ce qu'il y a de plus curieux dans cette église est la chapelle royale du S. Suaire, que l'on voit au fond, & qui domine sur le chœur des chanoines; l'intérieur en est entiérement revêtu de marbres; le plan de la chapelle est orné de colonnes grouppées de marbre noir poli, qui supportent des arcades; les bases & les chapiteaux sont de bronze doré; deux

Cathédrale.

Chapelle du S. Suaire.

grandes colonnes cannelées soutiennent l'arc ouvert sur la cathédrale ; en général, cette décoration est noble, riche, & de bon goût ; mais ce qui est singulier, c'est la coupole de cette chapelle, formée par une quantité d'exagones posés les uns sur les autres, qui forment une multitude de fenêtres triangulaires qui vont en diminuant jusqu'au sommet de la coupole, terminée par une étoile de marbre très-délicatement faite. Cette construction est du dessein du P. Guarini Théatin.

L'autel qui est au milieu est aussi de marbre noir & à deux faces, sur lequel est placée une urne quarrée de marbre, qui renferme dans différens coffres la précieuse relique du Saint Suaire ; il est terminé par un groupe d'Anges qui soutiennent une grande croix de cristal ornée de rayons de bronze doré. Le pavé est de marbre bleuâtre dans lequel sont incrustées des étoiles de bronze doré. Tout cet ensemble est d'une beauté sérieuse, bien convenable à sa destination ; c'est dans cette chapelle que le Roi & la famille royale vont ordinairement entendre la messe ; au-dessus du premier ordre, il y a des tribunes pour placer les musiciens.

Cinq lampes d'argent d'un poids con-

sidérable, dont la plus grosse pèse plus de trois cens livres, sont pendues aux angles de l'Autel, & toujours ardentes. La relique du S. Suaire fut donnée en 1453 à Louis Duc de Savoie par Marguerite de Chipre, & déposée à la chapelle Royale du Château de Chambéry, (*a*) où elle resta jusqu'au seizième siècle

(*a*) Les Piémontois n'en sçavent pas davantage sur le S. Suaire; mais voici ce qu'en dit M. Baillet dans son histoire des Fêtes mobiles.... Le S. Suaire de Turin a été originairement déposé dans l'église collégiale de Liré, bourg de Champagne à trois lieues de Troyes vers le Midi. Il avoit été donné à cette église par Geoffroy de Charni, gouverneur de Picardie, qui en étoit le fondateur, & qui disoit avoir pris cette Relique aux Infidéles vers le milieu du XIV siécle. Les évêques de Troyes s'opposerent constamment au culte public que les chanoines de Liré avoient décerné à cette relique. Les troubles qui s'éleverent en France les obligerent à la mettre en dépôt en 1418 entre les mains d'Humbert, comte de la Roche, seigneur de Villers-Seissel, Gentilhomme du comté de Bourgogne, qui avoit épousé la petite-fille de Geoffroy de Charny. Celle-ci étant devenue veuve, au lieu de la rendre à l'église de Liré, porta le S. Suaire en 1452 à Chambéry, & en fit présent à la duchesse de Savoye, Anne de Chipre Lusignan, qui fit bâtir une chapelle dans son château de Chambéry, pour la placer. Cette chapelle fut érigée en église collégiale par la bulle de Paul II du 2 mai 1467.

qu'elle fut transportée à Turin par ordre du Duc de Savoie, qui voulut épargner à S. Charles Borromée la peine de passer les Alpes & d'aller à Chambéry rendre son hommage à cette sainte Relique; elle fut déposée alors dans l'Eglise de S. Laurent des Théatins; & depuis transportée dans la Chapelle que le Duc Charles Emmanuel II. fit bâtir.

Autres Eglises

16. La Consolata, église tenue par les Feuillans, est célébre à Turin par une ancienne image miraculeuse de la Vierge, peinte sur une légere étoffe de soie. Elle est formée par trois bâtimens réunis qui paroissent trois églises séparées. Le premier est un quarré long, mal éclairé, où sont plusieurs chapelles assez bien ornées dans lesquelles on célébre la messe; le *second* de forme ovale, est l'église paroissiale de Saint-André; l'entrée est par le côté, de sorte qu'il faut jetter les yeux à droite & à gauche, pour juger de la

Le S. Suaire fut ensuite porté à Verceil, puis à Nice, reporté à Verceil, enfin remis à Chambéry en 1562. En 1578, le duc Emmanuel Philibert, voulant épargner à S. Charles, archevêque de Milan, la peine d'aller à pied en pélerinage honorer le S. Suaire à Chambéry, le fit apporter à Turin, avec promesse de le restituer, promesse dont la Ville de Chambéry n'a point encore obtenu l'exécution.

grandeur de l'égliſe qui eſt entiérement peinte & dorée ; quoique les peintures ne ſoient pas d'excellens maîtres, comme le ton des couleurs eſt frais & gracieux, le tout enſemble forme un coup d'œil riche & agréable ; le troiſieme eſt une très-grande chapelle avec un dôme ; elle eſt revêtue de beaux marbres, richement décorée & bien éclairée ; les peintures de la coupole ſont de bonne main. C'eſt dans cette chapelle que l'on conſerve l'image miraculeuſe de la Vierge. Les ſacriſties, la bibliothéque, la ſalle du chapitre, méritent d'être vues ; toute cette maiſon en général eſt de la plus grande propreté. Tous les ans, le huit de ſeptembre, on fait dans cette égliſe une fête de vœu très-ſolemnelle, en mémoire de la levée du ſiége mis par les François devant Turin en 1706. Les Corps Eccléſiaſtiques, réguliers & ſéculiers de la ville, & tous les Magiſtrats y viennent proceſſionnellement de la cathédrale, & on y porte une ſtatue de la Vierge grande comme nature, donnée à cette occaſion par le roi *Victor-Amédée*. Le tréſor de cette égliſe eſt fort riche par la quantité de ſtatues, reliquaires & autres ornemens d'argent, dont pluſieurs ſont très-bien travaillés, & font honneur aux artiſtes de Turin qui ont

beaucoup de goût pour ce genre de travail.

Le *Corpus Domini* ou l'égliſe du Saint-Sacrement, peut paſſer pour la plus ornée de Turin; elle eſt entierement revêtue de marbres de différentes eſpeces; les chapiteaux des colonnes, les ornemens de la voute & des tribunes qui ſont autour de l'égliſe, ſont dorés & bien entretenus; il ſeroit peut-être à ſouhaiter qu'il y eût un moindre étalage de richeſſes, & plus de goût dans la diſtribution de ces ornemens. Cette égliſe doit ſon établiſſement à un miracle ſignalé, rapporté dans l'hiſtoire eccléſiaſtique de Turin. En 1453, les habitans de Suze, & les Dauphinois leurs voiſins, ſe firent une petite guerre dans laquelle un ſoldat Piémontois pilla l'égliſe du village d'Iſiglié, & entr'autres effets, prit l'oſtenſoir d'argent avec la ſainte hoſtie, qu'il chargea avec ſon butin ſur un mulet; quand il fut arrivé à Turin, le mulet s'arrêta à l'endroit même où eſt bâtie l'égliſe du *Corpus Domini*; la charge du mulet ſe délia d'elle-même; l'oſtenſoir ſe dreſſa, s'ouvrit, l'hoſtie en ſortit, & s'éleva en l'air où elle ſe ſoutint juſqu'à ce que l'évêque Louis Romagnano, ſuivi d'une partie de ſon clergé, fut arrivé à l'endroit où s'opéroit le prodige;

s'étant mis en prieres, il mérita de recevoir la sainte hostie dans un calice qu'il tenoit. Pour conserver la mémoire de cet événement, on fit bâtir dans le lieu même une petite chapelle que la dévotion des habitans de Turin a fait changer, en 1607, en cette magnifique église dont je viens de parler.

Sainte-Thérese, église de Carmes Déchaussés, fondée en 1635 par le duc Victor-Amédée I. Le maître-autel orné de colonnes torses couplées, est de bon goût; mais ce qui est le plus remarquable dans cette église, sont les deux grandes chapelles de la croisée; celle qui est à gauche en entrant par la porte principale, a été construite pour satisfaire à un vœu de Christine-Jeanne de Hesse Rhinfels, seconde femme du roi de Sardaigne regnant; six colonnes de marbres de différentes couleurs soutiennent une petite coupole presqu'entierement dorée, sous laquelle est posée une statue d'albâtre de Saint Joseph; les jours de cette coupole sont ménagés de façon qu'il semble qu'elle soit toujours éclairée par le soleil, même dans les tems les plus obscurs; on voit dans cette chapelle deux beaux tableaux de Corrado, peintre Napolitain, éleve de Solimene.

Sainte-Christine, église de Carmélites Déchaussées, sur la place Saint-Charles; le portail a été fait sur les desseins du chevalier Philippe Juvara, architecte très-connu à Turin; c'est, au dire des connoisseurs, le plus joli édifice de ce genre qui soit dans cette ville; mais ce qui mérite d'être vu, est la belle statue de Sainte Thérese qui est dans l'église; elle est plus grande que nature, parce qu'elle avoit été faite pour être placée au-dessus du portail, avec celle de Sainte Christine, qui est de même hauteur; toutes les deux sont de M. le Gros, sculpteur François; la premiere est tellement supérieure à l'autre que l'on a peine à imaginer qu'elles soient de la même main. On fait à cette statue le même reproche qu'à celle du Bernin qui est à l'église de la Victoire à Rome, on y trouve l'amour divin trop vivement exprimé; je ne suis point de cet avis pour la statue de Turin, l'expression me paroît telle qu'elle doit être; ce que j'y admire, c'est que le sculpteur ait pu faire rendre au marbre le sentiment avec une si grande vérité d'expression.

Saint-Philippe de Neri, belle église de clercs réguliers de la congrégation dite *Philippins* du nom de leur instituteur; elle a été rebâtie dans ce siecle sur les desseins

de Juvara, mais elle n'est pas encore achevée. Le sanctuaire & des deux chapelles collatérales sont richement décorées & de bon goût; le maître-autel qui est au fond du sanctuaire, est orné de six colonnes torses de marbre, entourées de pampres de bronze doré; le tableau de l'autel est de Carle Maratte, celui de la chapelle de Saint-Philippe de Néri est de Solimene, celui de l'oratoire qui est dans le cloître intérieur est de Sébastien Concha; l'argenterie de cette Eglise est considérable & bien travaillée; on y doit voir sur-tout un revêtissement du maître-autel, qui est tout de nacre de perle cizelée, montée sur un fond d'argent d'orfévrerie, quelques paremens d'autels en bois de marqueterie de toutes couleurs qui forment des tableaux assez bien dessinés, & aussi bien colorés qu'on puisse les imaginer dans ce genre, où on n'a voulu employer que la couleur naturelle du bois.

On doit voir encore l'église des chevaliers de l'ordre royal & militaire de Saint-Maurice, & son petit portail; l'église de Saint-Laurent des Theatins, dont la coupole est hardie & bien entendue; elle est soutenue en partie sur de grosses colonnes de marbre du pays, de couleurs assez brillantes; il y a dans cette église,

quelques bons tableaux du *Franceschini*. Je n'entre pas dans un plus grand détail sur les autres églises de Turin, dont plusieurs n'ont rien de plus remarquable que le goût général de décoration qui, en Italie, est commun à ces édifices, où quelquefois les ornemens sont employés avec plus de profusion que de goût.

Palais du Roi.

17. Le palais du roi de Sardaigne, ou le château, n'a aucune décoration extérieure; c'est un très-grand édifice déja ancien, bâti très-uniment; mais les appartemens en sont grands, commodes, bien ornés & tenus avec autant de soin que de propreté; les meubles en sont riches, sans avoir rien de recherché ni de fastueux; le petit appartement d'été est décoré d'un très-bon goût; toutes les piéces principales sont ornées de plafonds bien peints; la collection des tableaux du roi de Sardaigne est connue; presque tout ce qu'il possede est bien conservé. Les ouvrages du *Guerchin*, du *Guide*, de *Paul Véronèse*, de *l'Albane*, de *François Bassan*, de *Vandik* & de plusieurs autres maîtres, ornent la grande galerie; mais ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est la collection nombreuse de tableaux Flamands, qui, après la mort du prince Eugene, a passé entre les mains du Roi regnant, dans le nombre desquels

nouvelles, on eſt forcé de ſe contenter d'opéra bouffons, qui m'ont toujours paru très-préférables pour l'agrément de la muſique, la gaîté du ſpectacle, la vraiſemblance même de l'action, aux opéra ſérieux. Le *proſcenium*, (ou l'avant-ſcène) de ce théâtre eſt bien ouvert & ſe préſente ſous un aſpect fort noble; il eſt ſoutenu par deux grandes colonnes d'ordre corinthien, couronnées d'une corniche ſans friſe, qui eſt ſurmontée par de grands enroulemens portés par des cariatides, au-deſſus l'écuſſon des armes du Roi; le tout pris enſemble, fait un bel effet de décoration.

Ce qui eſt vraiment beau & que nous connoiſſons peu en France, c'eſt la grande profondeur du théâtre, où le ſpectacle le plus nombreux ſe déploie avec une aiſance qui donne une idée ſenſible de la choſe que l'on veut repréſenter, ſurtout dans les ſcènes où il y a aſſemblée de ſénat, campemens, d'armées, perſpectives qui tiennent à la pièce; c'eſt dans les ballets ſurtout que l'on juge parfaitement de cet avantage, où les chœurs les plus nombreux ſe déploient ſans confuſion, & donnent dans ce genre de ſpectacle, à l'illuſion, tout l'avantage qu'elle peut avoir. Il y a peu de machines pour les change-

mens de décorations ; on les glisse par des coulisses les unes devant les autres, quand il est besoin d'en changer, & il faut pour cela un homme à chaque pièce. On y voit rarement des vols ou des enlevemens, peu de descentes de divinités ; quand il est question de faire descendre des cieux Jupiter ou Venus, on baisse la toile, on range la divinité qui paroît à fleur de théâtre dans un groupe de nuages, comme si elle descendoit ; on leve la toile ; on voit le Dieu qui quitte tout cet appareil aërien, & s'avance sur le bord du théâtre ; pendant qu'il joue son rôle, les nuages se dissipent, le char disparoît, & la divinité prend par les coulisses un autre chemin, pour remonter aux cieux. Pour ce qui est de la peinture des décorations, il y en a de bonnes, de médiocres & de mauvaises ; & encore l'impression qu'elles font sur les spectateurs dépend-elle beaucoup de la maniere dont elles sont placées & éclairées.

Les corridors, les escaliers de dégagement, les passages d'un étage à l'autre, sont larges & commodes ; il y a plusieurs issues, ce qui fait qu'on n'est jamais embarrassé.

La rue du Pô qui va du quartier du palais jusqu'à la porte du même nom est la

plus belle & la plus large de Turin ; elle eſt bâtie d'une maniere uniforme ; les maiſons qui la bordent ſont belles, elles ne paroiſſent pas élevées pour leur grandeur ; mais la largeur de la rue en eſt cauſe ; des deux côtés regnent de grands portiques à arcades dont les deſſous offrent une voie large & commode aux gens de pied ; l'architecture des Arcades & des maiſons eſt relevée par-tout, par des ornemens ſaillans qui font un très-bon effet ; aux différens étages de chaque maiſon il y a de grands balcons garnis de pots de fleurs, d'orangers, de mirthes, qui contribuent encore à égayer le coup-d'œil. Sous les arcades on voit des boutiques de diverſes marchandiſes dans preſque toute la longueur de la rue, qui, malgré leur poſition, ne laiſſent pas d'être aſſez éclairées.

20. En entrant dans cette rue à main gauche, on trouve le bâtiment de l'univerſité, avec cette inſcription au-deſſus de la porte d'entrée : *Regium Athenæum.* Univerſité.

Louis, prince de Piémont & d'Achaïe la fonda en 1406, mais elle doit ſon rétabliſſement dans l'état de ſplendeur & de décoration où elle eſt, au roi Victor Amédée, & au roi ſon fils, actuellement regnant, qui la protége, & qui continue à embellir ſes bâtimens, & à l'enrichir de

toutes ſortes de monumens, tant anciens que modernes.

La cour d'entrée eſt grande, entourée de portiques ſoutenus par des colonnes; les galeries ſupérieures ſont du même goût d'architecture; les différens portiques qui y aboutiſſent ſont ornés de bas reliefs, d'inſcriptions antiques grecques & romaines, trouvées la plûpart dans les environs de Turin, & de quelques ſtatues. La bibliothéque qui étoit au palais du roi & qui a été tranſportée à l'univerſité depuis quelques années, eſt de trente à quarante mille volumes, dont un aſſez bon nombre de manuſcrits; le catalogue des manuſcrits a été imprimé à Turin en deux volumes *in-folio*, en 1749, à l'Imprimerie royale.

Le cabinet d'antiques & de médailles eſt rangé avec beaucoup d'intelligence. M. *Bartoli*, Vénitien, profeſſeur d'éloquence à l'univerſité, en eſt garde, & démonſtrateur, & fait bien valoir le petit tréſor confié à ſes ſoins. Il y a quelques idoles antiques, ſurtout de celles qui ont rapport au culte des Egyptiens, qui ſont très-curieuſes.

Mais, en général, on n'y trouve rien de frappant, & il ne faut pas voir ce cabinet après avoir admiré la collection unique du

roi de Naples à Portici, ou la galerie de Florence. De l'autre côté de la galerie est le théâtre anatomique, les chambres où se conservent les machines pour les expériences physiques, qui sont bien entretenues, & la plûpart faites par des artistes Anglois; en général, tout l'ensemble des parties est bien entendu, & digne d'un établissement royal.

Autour des galeries & des portiques sont les salles des écoles tenues par vingt-quatre professeurs ordinaires gagés par le Roi, quatre pour la théologie, y compris deux lecteurs pour l'écriture-sainte & la langue Hébraïque, cinq pour le droit canonique & civil, cinq pour la médecine, qui comprend la botanique & l'anatomie, deux pour la chirurgie, trois pour la philosophie, deux pour les mathématiques, trois pour l'éloquence Grecque, Latine & Italienne.

Les écoles s'ouvrent le 3 novembre & se ferment le 24 juin. Depuis ce tems jusqu'au 14 août, on soutient les thèses publiques pour la collation des différens degrés.

Il paroît que le prince regnant a fort à cœur de tenir cet établissement dans un état brillant, par le soin qu'il prend d'y attirer de bons professeurs, & par les

embellissemens qu'il y fait tous les jours.

Palais Carignan. 21. Le palais Carignan est l'un des plus considérables édifices de Turin ; il a été construit par le pere Guarini Théatin qui étoit fort à la mode dans le dernier siécle ; son goût d'architecture n'a rien de régulier. Le génie de cet homme étoit plutôt de faire des constructions bizarres, & frappantes par la richesse de leurs ornemens que dans les bonnes régles, suivies par les grands artistes ; il a décoré la façade de ce palais de deux ordres de pilastres, portant l'un sur l'autre ; celui du dessous est plus petit & moins fort que celui du dessus ; cependant les fenêtres & la porte sont d'une belle proportion ; & si cet édifice qui n'est que de brique, étoit revêtu de marbre, comme ç'en étoit le projet, il seroit de la plus grande magnificence ; le grand escalier & le sallon méritent d'être vûs. Ce palais est situé sur la place Carignan ; dans la même place est la porte d'entrée du théâtre de Carignan,

Théâtre de Carignan. rebâti en 1752 d'un très-bon goût ; il est précédé d'un grand vestibule, soutenu par des colonnes ; on y représente les opéra bouffons, genre de spectacle très-amusant, non par l'intérêt de l'action principale, qui n'est que plaisante & très simple ; mais dont la musique ordinairement est très-

piquante ; le jeu des acteurs est toujours chargé ; cependant quand ils sont aussi bons que ceux qui jouoient à Turin au mois de septembre 1761, ils amusent véritablement. Ce qui me paroissoit du plus grand ridicule, étoit de voir partout un castrat faire le rôle d'amoureux, & soutenir les querelles d'une femme jalouse avec beaucoup de constance ; on ne se prête pas aisément à cette illusion ; mais dans ce genre de spectacles, il faut oublier l'action principale pour s'occuper de la musique & du jeu des acteurs. On représente sur ce même théâtre des comédies Italiennes & Françoises ; celles-ci ont rarement du succès, elles ne sont représentées que par quelques acteurs qui ne trouvant pas à vivre dans les provinces de France, font quelques apparitions à Turin ou à Milan, où on s'en ennuie bientôt, & leur sort n'en est pas plus heureux.

La place *S. Charles* est la plus grande & la plus régulière de Turin ; sa forme est un quarré long, décoré, dans sa longueur, par des portiques à arcades, soutenues par des colonnes groupées d'ordre Toscan. Cette place est au milieu de la ville neuve, & sert de place d'armes ; c'est-là où s'assemblent le matin les troupes qui doivent être distribuées aux différens postes où il y a des gardes.

Les rues de cette partie de la ville sont toutes belles & larges, tirées à ligne droite, les bâtimens de même hauteur, & d'une richesse frappante ; presque partout on voit des fenêtres & des portes ornées de chambranles saillans, couronnés de frontons, & fort chargés de sculpture ; le goût n'en est pas toujours bon, mais l'ensemble fait très-bien ; outre cela, chaque maison a pour entrée un grand vestibule couvert, décoré de colonnes & de pilastres, auquel aboutit le grand escalier. Cette maniere est belle & commode, en ce que l'on descend de carrosse à couvert, & que d'ailleurs elle annonce bien la maison ; le fond de la cour qui répond à la porte cochère & à ce vestibule, est ordinairement peint ou orné d'architecture d'un goût théâtral ; cette façon de construire rend cette ville très-brillante ; toute la décoration extérieure des maisons est sur la rue, & on jouit en passant du coup d'œil que forment les portiques qui sont à l'entrée des maisons, & les décorations des cours. Ce n'est point l'usage de France ; dans les principales villes les plus beaux hôtels sont au fond des cours, & contribuent peu à l'embellissement général de la ville. Je ne m'étendrai pas davantage sur les églises & autres édifi-

ces publics de Turin, qui sont en général très-ornés, & qui présentent partout des beautés de détail; le roi de Sardaigne ne cesse de faire travailler à l'embellir; & si son successeur suit son plan, il en fera l'une des plus belles villes de l'Europe.

22. Au sortir de la porte-neuve, on trouve la belle promenade du *Valentin*; elle est formée par plusieurs allées plantées de grands arbres à quatre rangs, tenues de la plus grande propreté, & bordées de petits canaux où coulent des ruisseaux d'eau vive. A l'extrémité de la principale allée sur le bord du Pô, on voit le petit château royal du Valentin, bâti en 1660 par Christine de France, duchesse de Savoie, ainsi que l'apprend l'inscription qui est sur la face principale. (*a*) Cette maison est fort négligée; ce que l'on peut y voit, sont les deux jardins; celui de botanique qui est en entrant à main gau- Promenade du Valentin.

(*a*) Hic ubi fluviorum rex,
Ferocitate depositâ, placidè quiescit,
Christiana à Francia
Sabaudiæ ducissa, Cypri regina,
Tranquillum hoc suum delicium
Regalibus filiorum otiis
Dedicavit
Anno pacato. M. D. C. LX.

che, est garni de très-belles plantes étrangeres qui y réussissent bien; l'autre jardin est un parterre réservé à la famille Royale, & sur-tout aux Princesses qui souvent vont s'y promener; derriere le château est une espéce de halle couverte où sont les barques dans lesquelles la famille Royale va se promener sur le Pô.

La promenade extérieure du Valentin est la plus belle qui soit en Italie; rien n'est plus brillant & plus animé que le coup-d'œil qu'elle présente un beau jour de fête, sur-tout au printems; une multitude d'équipages dans les grandes allées, un peuple immense, bien vêtu & fort gai dans les allées de côté; la Famille Royale qui s'y promene ordinairement avec son cortége, & cela avec tant d'ordre, une si grande tranquillité, que le tout a l'air d'une même famille, composée à la vérité de gens de différens ordres, mais tous faits pour être ensemble.

La Vénerie.

23. La Vénerie est la principale maison de plaisance du roi de Sardaigne; les bâtimens qui la précédent forment un gros bourg; à l'extrêmité de la principale rue est une grande place ovale entourée de portiques couverts, & des corps de bâtimens où logent les gardes du roi, & les

troupes qui y font le service ordinaire quand le roi y réside ; aux deux extrémités de cette place sont deux colonnes de marbre ; sur l'une est placée la Vierge, sur l'autre l'ange Gabriel, qui lui annonce le mystère de l'incarnation ; figures symboliques de l'ordre royal de Savoie.

Delà on entre dans une grande cour sur laquelle est la face principale du château. Charles Emmanuel II qui monta sur le thrône en 1638, a commencé cet édifice qui fut, dit-on, exécuté sur ses desseins ; les dehors n'en sont pas encore entiérement revêtus ; ce qui en est fait annonce qu'ils seront très-beaux ; les corps de bâtiment qui forment l'ensemble du château, n'ont rien de régulier ; mais il y a les plus belles parties de détail ; un grand sallon d'entrée qui monte jusqu'au haut du bâtiment, orné de tableaux de chasse que l'on dit très-bons.

Une grande galerie, plus élevée & plus longue que celle de Versailles ; l'ordre de pilastres qui la décore étant surmonté d'un attique percé de croisées ; aux deux extrémités de cette galerie sont deux sallons en dôme, soutenus par des colonnes qui ont l'effet le plus noble & le plus piquant ; tout cela richement orné, & en même temps fort simple ; car il n'y a ni

peintures ni dorures ; tout y est blanc, le travail seul en fait la beauté.

Les deux appartemens du Roi & de la Reine sont beaux, nobles & bien meublés ; ceux du duc & de la duchesse de Savoie sont moins vastes, mais du meilleur goût, tant par les meubles que les ornemens ; il y a sur-tout des cabinets de vieux laque & de vernis de la Chine, qui sont admirables. On n'en peut pas dire autant des logemens des Princesses ; ils sont d'une simplicité qui n'a que le nécessaire.

Il y a peu de bonnes peintures dans ces appartemens ; en 1706 les François pillerent la Vénerie & en emportérent presque tous les tableaux.

Un bâtiment frappant pour sa grandeur & la hardiesse de sa construction, est l'Orangerie de la Vénerie ; c'est une piéce qui a 500 pieds de long dans œuvre, sur 90 de large ; je la crois construite sur les desseins du comte Alfieri ; les grandes portes & fenêtres qui regnent tout du long sont d'un très-bon goût, de même que les ornemens de la voute & des pilastres.

Les écuries sont grandes & belles, une entr'autres de deux cens chevaux. En 1761 on construisoit un corps de bâtiment tenant au château du côté du levant, & destiné à loger les Princesses.

La chapelle du château qui eſt en même-temps égliſe paroiſſiale, eſt belle & bien conſtruite ; c'eſt un dôme en croix grecque, tout revêtu de marbres ; la partie où eſt ſitué le maître-autel, eſt ornée d'une colonnade ſimple, avec des entrecolonnemens étroits, qui regne autour du rond point, & qui fait l'effet le plus noble ; l'autel ne répond point à cette beauté ; il eſt ſurmonté d'un tabernacle lourd en forme d'une petite égliſe ; vis-à-vis eſt une grande tribune bien décorée où la maiſon royale vient entendre la meſſe, en général, l'architecture de cette égliſe eſt bien dans ſes proportions ; elle a été bâtie par dom Philippe Juvara, & on peut dire que c'eſt une de ſes plus ſages conſtructions.

Les jardins ſont vaſtes, mais fort ſimples ; ce ſont de grandes piéces de verdures, avec des platebandes, ornées de fleurs ſuivant la ſaiſon ; les allées garnies de deux rangs de caiſſes d'orangers & de grenadiers ; point d'eaux jailliſſantes ; le Roi ne les aime pas ; mais chaque piéce de verdure eſt entourée d'un petit canal d'eau vive qui ſert aux arroſemens, & à entretenir le verd le plus frais. Le boſquet de charmilles eſt ſuperbe ; ce ſont de grandes galeries ouvertes, des dômes ſoutenus par

des colonnes couplées, des corniches; tout cela aussi réguliérement taillé, que s'il étoit de marbre, des salles, & des cabinets; à la suite sont de grandes allées d'ormes; plus loin, des peupliers qui s'élevent jusqu'aux nues, & qui bordent les principales routes du parc qui joint ces jardins; où l'on assure qu'il y a beaucoup de gibier; on y voit les faisans par troupes, comme les poules dans les basses-cours. Il y a près de trois lieues de la Vénerie à Turin, que l'on fait par un bon chemin bordé de mûriers blancs.

Stupinigi. 24. Stupinigi, autre maison de plaisance du Roi, n'étoit d'abord qu'un rendez-vous de la chasse du cerf, où le Roi avoit fait construire un grand sallon & quelques petits appartemens sur les côtés, tant hauts que bas, sous la direction de D. Philippe Juvara; le dessein de cette premiere construction étoit beau & noble; & le comte Alfieri l'a considérablement augmenté, par deux grandes aîles en retour sur un plan demi-circulaire, terminées par deux pavillons quarrés, bien proportionnés au reste de l'édifice; le tout ensemble forme, du côté du jardin, le coup-d'œil le plus agréable. Les décorations d'architecture, quoique simples, sont d'un très-bon goût; la corniche est surmontée par une balus-

trade couronnée de beaux vases & de quelques statues. Le comble du bâtiment est orné d'un cerf colossal ; l'intérieur du sallon est entiérement décoré de peintures & d'ornemens ; une grande galerie qui sert à la communication des appartemens du haut, fait un riche effet dans cette construction ; il y a de beaux plafonds peints dans cette maison, un entr'autres de Carle-Vanloo qui représente Diane & ses Nymphes.

Le jardin est vaste & tout en boulingrins ; il y a pour principal ornement, deux galeries ouvertes formées par des ormes en palissades qui sont parfaitement assujettis à la forme qu'on a voulu leur donner ; ensuite des contr'allées couvertes, des salles vertes, & de grandes allées de beaux arbres qui aboutissent à la forêt, où les grandes routes forment une perspective qui n'est bornée que par l'horison : les écuries sont dans un ancien bâtiment ; mais fort grandes. Les chevaux en sont très-beaux, Anglois, Danois, Normands, Napolitains, & quelques-uns des haras du Roi ; les chiens sont en grand nombre, de race choisie, & tenus avec le plus grand soin. De Stupinigi à Turin il y a quatre milles que l'on fait par un beau chemin planté de deux rangs de grands arbres.

Vigne de la Reine.

25. La Vigne de la Reine eſt une petite maiſon de plaiſance bâtie autrefois par le prince Thomas de Savoie, qui appartient aujourd'hui au Roi, & où ſe plaiſoit beaucoup la derniere Reine de la maiſon de Lorraine ; elle eſt ſituée ſur une colline hors de Turin, de l'autre côté du Pô, avec la plus belle vûe qu'il ſoit poſſible d'avoir dans ce pays ; elle domine ſur la ville, ſur toute la plaine juſqu'à Rivoli, & ſur le cours du Pô pendant plus de trois lieues. On y arrive par un eſcalier double, dont le milieu eſt décoré d'une fontaine, de grottes, de pilaſtres & de tables ruſtiques ; devant la maiſon eſt un petit parterre. Elle n'eſt pas grande ; mais elle eſt ornée d'un très-bon goût ; *Danieli & Corrado*, deux bons peintres Italiens, l'ont embellie de peintures ; les meubles en ſont ou de toiles peintes très-fines, ou de pekins ; pluſieurs cabinets revêtus de vernis de la Chine ; le grand ſallon du milieu, à deux étages, partage les deux appartemens ; les jardins qui ſont par derriere ſont en terraſſes, & couronnés par un boſquet de grands arbres, qui a peu d'étendue ; mais où on a pratiqué des allées tournantes, & ſi bien ménagé le terrein qu'il paroît beaucoup plus étendu qu'il n'eſt. Cet endroit pour la ſituation,

eſt le plus délicieux qui ſoit aux environs de Turin.

26. La Superga, magnifique égliſe royale, bâtie ſur une haute montagne à cinq milles de Turin; ſa forme eſt ronde & décorée de colonnes d'ordre corinthien, qui ſoutiennent une belle corniche; les colonnes, de même que le revêtiſſement, ſont de marbre du pays d'une couleur qui approche du bleu turquin; (a) le dôme eſt ſoutenu par un ſecond ordre de colonnes de marbre rougeâtre, partie droites, partie torſes juſqu'à la moitié; le principal autel eſt dans un enfoncement richement décoré; au fond eſt un bas-relief en marbre blanc, qui a pour ſujet la levée du ſiége de Turin par les François. La Superga, égliſe.

Les autres chapelles ont, au lieu de tableaux, des bas-reliefs bien entendus; cet ornement eſt noble, & fait bien avec le reſte de la conſtruction; cette égliſe eſt la ſépulture du roi Victor Amédée, dont le corps eſt en dépôt dans une chapelle à côté du maître-autel.

La porte de l'égliſe eſt d'un très-bon goût; elle eſt ſous un grand portique quarré, ſoutenu par de groſſes colonnes

(a) Le dôme du plan juſqu'à la lanterne a environ 200 pieds de haut.

de pierre ; la façade est ornée par deux campaniles (ou clochers) de la plus jolie construction. Le grand bâtiment de derriere a de beaux corridors, & une cour décorée de pilastres en bas-reliefs.

Cette construction a l'aspect le plus noble ; elle a été faite sur les desseins de Juvara, commencée en 1715, & finie en 1731. C'est dans ce même endroit que le roi de Sardaigne & le prince Eugène tinrent conseil en 1706 pour sçavoir comment ils ravitailleroient Turin, que les François assiégeoient, & y feroient entrer du secours ; le Roi fit vœu, en cas de succès, de bâtir dans ce même endroit une église à l'honneur de la Vierge ; comme il réussit au-delà de ce qu'il espéroit, il n'a rien épargné pour remplir son vœu de la maniere la plus magnifique.

L'église est desservie par douze chanoines, commensaux de la maison du Roi, qui vivent en communauté, & sont servis par des domestiques à la livrée du Roi ; ils ont chacun leur appartement séparé, composé de trois piéces, dont deux à cheminées ; une bibliothéque commune de six à sept mille volumes, des plus belles éditions des livres d'usage. Ces chanoines ont pour supérieur, l'archevêque de Turin ; c'est de leur corps que le Roi

choisit presque tous les prélats de ses états. La sacristie de l'église est belle & bien boisée, & fournie de très-riches ornemens; c'est le Roi qui est chargé de l'entretien de cette maison, & qui en paye toute la dépense.

Tous les ans le Roi & la famille royale, pour satisfaire au vœu du roi Victor, vont le 8 de Septembre à la Superga, remercier Dieu de l'heureux événement, en mémoire duquel a été bâtie l'église; & c'est pour cela que le chemin qui y conduit est assez bien fait, pour que les équipages puissent y monter aisément.

A voir quelques restes des travaux des François, on juge que la peur des Piémontois étoit bien légitime; par les batteries élevées dont il reste encore quelques traces, on voit que les François battoient la ville & la citadelle avec avantage; ils avoient le Pô derriere eux & étoient maîtres de son cours; le quartier général étoit sur la hauteur des Capucins, d'où on pouvoit voir toutes les manœuvres de l'ennemi; les lignes étoient bien fortifiées par le dehors; mais le prince Eugène fut assez heureux pour traverser la citadelle, & attaquer le camp du côté le plus foible qu'il força. M. de Marsin y fut tué, & est enterré à la *Madonna di Campagna*, église

de Capucins, qui est sur le chemin de la Vénerie.

Ordres de l'Annonciade & de S. Maurice.

27. L'ordre royal du roi de Sardaigne est celui de l'Annonciade, qui a succédé à l'ordre du Collier, établi en 1355 par Amédée VI, comte de Savoie (*a*); les chapitres de cet ordre se tenoient à Pierre Châtel en Bugey, avant la réunion de cette province à la couronne de France, & tous les chevaliers devoient assister à l'office de l'église en habits de Chartreux. Cet ordre n'est point prodigué. Le Roi qui en est le chef & grand maître, le duc de Savoie, le duc de Chablais, le prince de Carignan, le marquis de Suze de la maison de Savoie, sept autres chevaliers, & le cardinal archevêque de Turin sont les seuls qui en soient décorés : ses officiers sont un chancelier & un sécretaire, un maître des cérémonies, un trésorier, & un hérault roi d'armes.

La marque de cet ordre est un cordon bleu, auquel pend une médaille, où est représenté en émail le mystère de l'Annonciation, avec une plaque en broderie, que les chevaliers portent sur le côté gauche de l'habit.

(*a*) En 1424 Amédée VIII changea l'ordre du Collier ou du Laqs d'amour en celui de l'Annonciation.

L'ordre royal & militaire de S. Maurice & de S. Lazare est beaucoup plus nombreux ; le Roi en est le chef souverain ; les chevaliers de l'Annonciade en sont grands croix ; il y a, outre cela, vingt-cinq autres chevaliers grands-croix, & une multitude de chevaliers ; cet ordre est la récompense du mérite militaire. Il a été institué en 1434 par le duc Amédée VIII. Le cordon en est verd, & la croix d'or émaillée de blanc.

Le Roi n'a point de premier ministre ; trois ou quatre des principaux seigneurs de sa cour, ont le titre de ministres d'état, mais presque sans fonctions ; celui qui passe pour avoir la plus grande part à la confiance du roi, que l'on regarde comme son ami, est le marquis de S. Germain qui a été ambassadeur en France. Ce Seigneur est d'une belle figure, il s'énonce avec beaucoup d'esprit ; il est modeste & affable ; & on lui accorde beaucoup de mérite.

Il y a trois sécretaires d'état en titre avec des bureaux où se traitent les affaires étrangères, celles de l'intérieur du royaume ; & la guerre.

18. La justice est administrée à Turin par le sénat royal, composé de trois présidens & vingt-un sénateurs divisés en trois Tribunaux de justice.

classes ou chambres; deux pour le civil, & une pour le criminel; deux avocats généraux, & leurs substituts; deux sécretaires ou greffiers; outre cela, il y a un procureur & un avocat généraux, chargés de veiller à l'intérêt des pauvres qui sont hors d'état de fournir aux frais des procédures. L'habit de cérémonie de ces magistrats est à-peu-près le même que celui des présidens & conseillers des parlemens de France. Ce sénat souverain n'est que pour le Piémont, & fut établi en 1459 par Louis, duc de Savoie.

En 1562 le duc Emmanuel Philibert établit la chambre des comptes, qui connoît en dernier ressort de toutes les affaires concernant le domaine royal; elle a pour officiers deux présidens, six collatéraux ou chevaliers d'honneur, un procureur général, dix maîtres auditeurs, deux sécretaires greffiers & quelques autres officiers.

La justice ordinaire pour les affaires de police & de premiere instance se rend au palais commun, ou hôtel de ville de Turin, situé sur la place aux herbes. La façade extérieure en est d'une belle architecture, ornée de pilastres en bas-reliefs, & revêtue de marbre.

Le tribunal est composé d'un surinten-

dant

est le fameux hydropique de *Gerarddow*, le plus beau tableau Flamand peut-être qui existe, & qui est très-bien conservé. (*a*)

Les jardins de ce palais sont dans un terrein irrégulier & resserré par les fortifications de la ville; ils sont du célébre le Nôtre qui a si bien distribué son dessein que, quoique l'espace soit assez borné, il paroît plus vaste au moins du double qu'il n'est en effet; on y a pratiqué beaucoup d'allées couvertes, des piéces de parterre, des bosquets d'espace en espace, & quelques eaux plates. Tout cela est simple, mais fort agréable & très-frais; on peut s'y promener à toutes les heures du jour, sans être incommodé du soleil.

Dans une très-grande niche, au bas du grand escalier qui conduit à la salle des gardes, est la statue équestre de Victor-Amédée I. duc de Savoie. La statue du Duc est de bronze & bien exécutée; le cheval est de marbre blanc, & probablement d'une autre main que celle qui a fait la statue; il paroît mal proportionné & lourd. Ce palais est précédé d'une très-grande place partagée en deux par une galerie soutenue par des portiques cou-

(*a*) Il faut voir le détail de ces tableaux dans le voyage d'Italie de M. Cochin.

verts, sous lesquels se tiennent les troupes qui forment l'avant-garde de la garde royale du palais. L'une de ces places porte le nom de place royale, l'autre celui de la place du château; c'est du haut de cette galerie que l'on montre au peuple le saint Suaire, dans les jours destinés à cette cérémonie.

Palais du duc de Savoie.

18 Le palais du duc de Savoie qui est sur la place du château, tourné au couchant, est le bâtiment le plus beau & le plus noble qui soit à Turin, & peut même passer pour un des plus beaux d'Italie; la façade extérieure est décorée par de grandes colonnes d'ordre corinthien, portées par un soubassement simple, mais bien entendu, s'unissant parfaitement avec l'ordre du milieu qui est surmonté d'une corniche richement ornée, & couronnée d'une balustrade sur laquelle sont posées quelques statues, de grands vases d'une belle forme, & au milieu l'écusson des armes de Savoie surmonté d'une couronne fermée; les croisées sont grandes, bien proportionnées, & ornées d'une manière très-ingénieuse. Cette belle façade renferme un grand escalier de marbre, orné de statues allégoriques faites d'après de bons modéles; cet escalier conduit à un grand sallon dont la décoration est simple, mais fort

fort noble ; il eſt compoſé d'un ordre & d'un attique ; de ce ſalon on entre dans l'appartement du prince de Piémont, fils aîné du duc de Savoie. Ce palais communique avec le château royal par une galerie couverte.

Derriere ce palais eſt une autre place entourée en grande partie des bâtimens deſtinés à loger les ſécretaires d'état, la fabrique de la monnoye, l'imprimerie royale, les officiers principaux de la garde, & du palais. Dans le même quartier eſt l'académie à monter à cheval, où on voit un beau manége couvert, de la façon du comte Alfieri ; la voute en eſt hardie & cependant ſolide ; le détail des décorations de cet édifice eſt bon & convenable à la place.

19. Le grand théâtre eſt dans ce même quartier, & tient au château-royal. C'eſt l'un des plus beaux & des plus grands qu'il y ait en Europe ; il eſt encore exécuté ſur les deſſeins du comte Alfieri, qui en a fait graver tous les plans. Grand théâtre.

La ſalle des ſpectateurs, comme celle de preſque tous les théâtres d'Italie, a la forme d'un œuf tronqué ; vis-à-vis du théâtre au ſecond rang eſt la loge du Roi qui a environ trente pieds de largeur, ſur quinze de hauteur ; les autres loges n'ont

guéres plus de cinq pieds d'ouverture, mais elles sont profondes, de façon à contenir aisément huit personnes. La longueur des spectacles en Italie qui est de quatre à cinq heures, fait que ces loges sont autant de petits appartemens séparés, où l'on fait des visites, & où on s'assemble pour faire la conversation; sans cela, il n'y auroit patience qui pût tenir à la longueur du spectacle & à l'ennui du récitatif; parce que dans le meilleur opéra on ne peut pas s'attendre à plus de quatre ariettes piquantes & à deux ou trois scènes intéressantes, & encore à la longue deviennent-elles insipides; car le même opéra a fort bien quarante ou cinquante représentations de suite; aussi & dans le parterre & dans les loges on parle très-haut; l'orchestre est ordinairement fort & nombreux : tout cela réuni fait un bruit continuel & assez confus, de sorte qu'un étranger qui veut écouter la musique avec attention, se fatigue, & réussit difficilement dans son projet; il n'y a que les grands morceaux connus, pendant lesquels le bruit est moindre, dont l'on peut juger; & c'est ordinairement ce qui fait la réputation des opéra.

On ne représente sur ce théâtre que de grands opéra sérieux; quand ils manquent soit faute d'acteurs, soit faute de pièces

dant général de police, nommé par le Roi, deux syndics & cinquante-sept échevins électifs; tous ces magistrats portent le manteau, le collet & l'épée; ils ne peuvent former ni délibération, ni jugement qu'ils ne soient au moins six.

Les autres tribunaux supérieurs de justice dans les états du roi de Sardaigne, sont le sénat royal de Chambéry, composé de deux présidens & dix sénateurs, partagés en deux classes ou chambres, un avocat & un procureur généraux, quelques substituts, & un greffier... Le sénat royal de Nice qui a pour magistrats un président, six conseillers, un avocat général, un greffier.... & l'audience royale de Sardaigne, séante à Cagliari.

Il y a outre cela des intendans dans les principales villes avec des tribunaux pour les causes de leur ressort; des juges sous le nom de prévôts, avec des assesseurs pour l'instruction des affaires en premiere instance. Il paroît que la police est bien faite par-tout. Il n'y a point de maréchaussées pour veiller à la sûreté des chemins; ce sont les communautés qui en sont chargées; & qui répondent, en quelque sorte, des vols qui se commettent sur leur territoire; & tous les matins un certain nombre d'habitans armés sortent pour faire la

patrouille dans l'espace qui leur est assigné; & ils doivent rencontrer à leur terme la patrouille de la communauté voisine, & s'aboucher avec elle.

Cour de Turin. 29. Le roi de Sardaigne, dans un regne deja de trente-trois ans, a établi un très-bon ordre dans ses états, il donne tous ses soins à leur gouvernement; il est instruit de tout ce qui s'y passe, connoît assez bien tous les gens en place, pour répondre de la façon dont ils exécuteront les loix ou ses ordres. Ce prince que l'on a vû se montrer en héros à la tête des armées, qui dans la paix s'est conduit avec une prudence qui a toujours contribué à l'agrandissement de ses états, & à leur prospérité; a outre cela un esprit de détail admirable, non-seulement pour ce qui regarde sa maison en particulier, l'éducation des princes ses enfans, la construction ou l'entretien de ses bâtimens, l'embellissement des villes, les fortifications de ses places frontières, la discipline de ses troupes; il régle tout & voit tout par lui-même. Dans les affaires civiles qui n'ont rapport qu'à ses sujets, il décide de leurs établissemens, du partage des successions de la façon qu'il croit la plus avantageuse au bien général; les sujets par ce moyen sont fort gênés sur la liberté du

choix*; mais ils n'osent pas s'opposer aux volontés d'un maître absolu, qui, comme il le dit lui-même, a tant de temps de reste pour s'occuper des affaires d'autrui. On prétend encore qu'il se mêle beaucoup du jugement des procès, & que très-souvent les conclusions des avocats & procureurs-généraux sont rédigées dans son cabinet.

A le voir, on ne le croiroit pas capable de tant d'application; son extérieur est simple, sa phisionomie n'annonce que de la bonté, il porte la tête un peu penchée en avant, & sa taille est médiocre; mais dès qu'il a parlé quelque temps, on reconnoît en lui une grande présence d'esprit, quoique sous une maniere de s'énoncer qui n'a rien de distingué. Il a beaucoup d'affabilité, surtout pour les Étrangers qu'il aime à voir fréquenter ses états; il prend plaisir à s'informer de ce qu'ils pensent de la ville de Turin pour laquelle il a une grande affection; l'état brillant où elle est, est l'effet de ses soins; il a encore l'attention de les entretenir de ce qu'il sçait les intéresser, ou être le plus de leur goût.

Le duc de Savoie son fils parle moins, & paroît plus sérieux; tout ce qu'il dit annonce beaucoup d'esprit & de connois-

(*) *Cart. T. 1er. pag. 75.*

ſances, & un génie ferme & décidé. Les Piémontois en ont une grande idée.

Les Princeſſes filles du Roi, ont la phiſionomie douce & ſpirituelle ; elles ſont polies & aimables, & ſçavent renvoyer contens ceux qui ont l'honneur de les approcher. Madame la ducheſſe de Savoie, née infante d'Eſpagne, eſt plus fière & moins communicative. On dit beaucoup de bien du jeune prince de Piémont, héritier préſomptif de la couronne. Le duc de Chablais, frere du duc de Savoie, a la phyſionomie douce & modeſte ; on en parle peu ; & il ne paroît pas que l'on cherche beaucoup à le connoître ; à moins qu'il n'ait un jour de grands talens, & qu'il ne ſerve avec éclat dans les armées de quelque puiſſance étrangere, il menera toujours à Turin une vie obſcure & retirée ; le duc de Savoie ayant trois fils qui lui ôtent toute eſpérance de monter jamais ſur le trône.

En général, les mœurs de cette cour ſont d'une régularité admirable dont le Roi donne l'exemple ; la religion y eſt très-reſpectée, & ſes maximes y ſont obſervées. Le duc de Savoie, né ſérieux & élevé dans cette habitude, continuera probablement ſur le même ton ; la proſpérité de l'état n'a rien à y perdre.

Cette décence qui regne à la cour est la régle de la conduite des particuliers ; on voit dans leurs grandes assemblées de la politesse, mais point de galanterie particulière. On dit aussi que les Piémontois sont jaloux ; ce défaut que l'on croyoit autrefois régner sur le cœur des Italiens, n'ose plus se montrer à découvert ; ils semblent, par une indifférence affectée sur la conduite de leurs femmes, avoir donné dans l'excès contraire ; de temps en temps on entend parler de quelques scènes violentes occasionnées par la jalousie ; mais ceux qui y sont intéressés les tiennent les plus sécrettes qu'ils peuvent.

Le peuple est à Turin, comme dans toute l'Italie, esclave de son intérêt, faisant tout pour de l'argent, ne connoissant pour honnête que ce qui est utile ; surtout il ne s'asservit point à sa parole.

Les Piémontois aiment le jeu & y mettent beaucoup de finesse ; ainsi ils sont bons pour jouer ensemble ; rarement les étrangers se tirent d'affaire avec eux ; aussi le Roi disoit très-naturellement à un ambassadeur résidant à sa cour & qui aimoit le gros jeu... Monsieur, défiez-vous de mes Piémontois, ils sont plus fins que vous.

Je n'ai pas eu l'occasion de m'instruire assez amplement sur l'état des sciences à Turin ; il paroît même qu'elles y sont encore à leur aurore qui peut être suivie d'un beau jour. J'y ai cependant vû des hommes d'un mérite distingué, entr'autres, le P. Gerdil Barnabite, grand mathématicien, connu dans l'Europe par quelques bons ouvrages. Il est employé à l'éducation du prince de Piémont. M. Bartoli, professeur d'éloquence à l'université, & bon antiquaire; M. Ortolani, lecteur du duc de Savoie, d'une candeur de mœurs rare dans ce pays ; il y a de très-bons jurisconsultes ; la théologie & la philosophie ne sont pas encore débarrassées des épines de la scholastique. Les ecclésiastiques y sont en très-grand nombre, l'usage du pays est d'en faire peu de cas ; & il ne paroît pas qu'ils se soucient beaucoup de travailler à reformer cet usage ; ils ne passent pas pour avoir des connoissances étendues. Le haut clergé, sur-tout celui qui paroît à la cour, est mieux instruit. On voit dans les maisons religieuses, des bibliothéques assez nombreuses, mais composées pour la plus grande partie de théologiens Espagnols & Italiens, & d'une multitude de livres ascétiques ; ils ont quelques éditions médiocres des SS. Peres, & beaucoup

de Canonistes ultramontains, dont ils font très-grand cas.

Il ne paroît pas que la noblesse s'applique beaucoup à l'étude; l'espèce d'éducation nécessaire qu'on lui donne en est la cause; au sortir du collège, les jeunes gentilshommes entrent au service, qu'ils font très-exactement, passant de garnison en garnison, & toujours attachés au corps où ils servent; c'est le seul moyen d'obtenir des graces, & de s'avancer; cependant cette régle n'est pas sans exception; il se trouve quelques sujets qui ont du goût pour les sciences & qui les cultivent avec succès; le marquis de Solare de Breille, le marquis de S. Germain, le chevalier Osorio, le marquis de Fleuri, que j'ai eu occasion de voir & d'entretenir, sont très-instruits, & ont des connoissances utiles. Le comte Alfieri, gentilhomme né à Asti, passe pour le premier architecte du pays; le grand théâtre de Turin, la galerie & l'orangerie de la Vénérie sont des preuves de son sçavoir en ce genre. Ce que j'ai oui-dire partout, & ce que j'ai grande raison de croire, c'est qu'il est rare de trouver dans les états du roi de Sardaigne un homme en place qui n'ait pas les talens nécessaires pour bien remplir son emploi.

Les émolumens que l'on retire des différentes places sont médiocres, mais suffisent dans un état où il y a peu de faste, & où on n'a pas le goût des folles dépenses; on y vit d'une façon fort resserrée; il y a beaucoup d'assemblées que l'on appelle *CONVERSATIONS*, où les personnes du premier rang passent une partie de leur temps; ils se voient tous les uns les autres, mais ne sont pas dans l'habitude de se donner des repas. C'est le goût dominant en Italie; & le Roi, qui est très-économe, n'a rien fait pour le changer.

Revenus, troupes, possessions du roi.

30. Il n'a pas plus de vingt-huit à vingt-neuf millions de revenu; & cependant il fait travailler partout; sa maison est entretenue & payée exactement; ses troupes sont bien habillées, & toujours complettes; il a au moins douze mille hommes sur pied en temps de paix, sans compter les troupes de sa maison, dont une moitié d'Allemands & de Suisses, auxquels il confie plus volontiers la garde de ses places importantes qu'aux Piémontois; ses états ne sont point endettés, il passe pour avoir de l'argent dans ses coffres; & les peuples ne sont point foulés, parce que les impositions ne sont pas sur les personnes, mais sur les fonds; ce genre d'administration est très-propre à encou-

rager l'industrie, surtout celle du cultivateur, qui ne craint pas que son travail & ses succès engagent un voisin envieux à le faire surcharger d'impôts; il sçait lui-même ce qu'il doit payer.

Les équipages de chasse du Roi sont bien entretenus, fournis des plus beaux chevaux de l'Europe, & de très-bons chiens; il aime beaucoup la chasse, & en est très-jaloux; quand il est à Turin, il va au moins deux fois la semaine chasser le cerf dans les forêts voisines de *Stupinigi*; & il le suit encore aussi vigoureusement que le meilleur piqueur.

Il visite très-souvent ses places frontières, & il voyage avec peu de faste; il craint d'être à charge à ses sujets, qui lui sont fort attachés, & qui ne peuvent que gagner à ces voyages du Roi, en ce qu'il reporte lui-même aux extrémités la circulation de l'argent dont le point fixe est toujours au centre.

Quant à la puissance temporelle du roi de Sardaigne, il ne paroît pas qu'il puisse jamais l'étendre au-delà des Alpes qui en sont la borne naturelle; mais en cas de révolution, il pourroit beaucoup gagner du côté de l'Italie; les montagnes qui forment l'état de Gènes, sont sans défenses, & ouvertes par des chemins très-pratiqua-

bles ; s'il parvenoit jamais à se rendre le maître de cette république, comme il s'en est peu fallu, il auroit un des beaux ports de l'Europe, où il pourroit entretenir une marine considérable, & faire un riche commerce ; il auroit alors une bien plus grande considération dans l'état général de l'Italie.

Le Milanois dont il possède déjà un tiers qu'il a acquis en différentes occasions, est bien plus à sa bienséance ; il n'est pas à croire que le roi de Sardaigne gagne rien de ce côté-là, tant que les maisons de France & d'Autriche seront unies ensemble ; les Vénitiens qui ont toujours l'œil sur l'agrandissement de cette puissance, n'omettroient rien pour s'y opposer ; car s'il avoit passé cette borne, il ne tarderoit pas à se rendre maître de l'état de terre ferme de cette république, qui est tout ouvert & sans défense, & dont le pays est si beau qu'il est fait pour tenter l'ambition d'un conquérant. Louis XII roi de France, ce monarque si bon & si juste, connoissoit ces belles & riches contrées ; & les regretta toujours.

L'inspection de ce pays fait naître ces idées, surtout quand on réfléchit sur le mérite héréditaire aux princes de la maison royale de Savoie, qui depuis plusieurs

siéges augmentent en puissance & en considération, & sont très-attentifs à profiter des circonstances (a).

Le royaume de Sardaigne n'est d'aucune utilité à son souverain, & il lui en coute pour le conserver; il n'est ni peuplé ni cultivé; l'air y est mal sain; les mœurs des habitans sont dures & féroces, tant qu'ils ne quittent pas leur isle; car transplantés en Piémont où il y a toujours un régiment de Sardes, les officiers & les soldats s'accoutument aisément à la discipline militaire qu'ils observent exactement; ils y deviennent doux & honnêtes; mais dès qu'ils ont repassé la mer & qu'ils sont de retour chex eux, ils ne sont plus reconnoissables; on voit dans cette isle, de

(a) La population des états du roi de Sardaigne est aussi forte que dans aucune autre contrée de l'Europe, quelque peuplée qu'on puisse l'imaginer; & c'est sans doute ce qui a donné lieu à ce proverbe connu, *que les états de ce Prince en Italie ne sont qu'une seule ville.* Les villages & les hameaux y sont très-multipliés, & habités par un peuple de cultivateurs industrieux, qui ne laissent pas la moindre partie de terrein sans en tirer quelque profit; on pourroit dire la même chose de toute la plaine de la Lombardie, surtout du Parmesan, de l'Astesan, du Vicentin, & du Padouan.

grandes & belles forêts d'orangers dont on ne tire aucun profit. Il y a quelques années que sept ou huit Génois imaginerent d'y transporter des alembics, d'y construire des fourneaux, & d'y faire distiller la fleur-d'orange, dont la terre est couverte pendant l'été à la hauteur de plus d'un demi pied ; ils aborderent sur une côte qu'ils crurent inhabitée ; mais la fumée des fourneaux les ayant découverts, une estrope de Sardes du voisinage vint fondre sur les Génois ; ils en tuerent deux, en blesserent un autre, pendant que le reste gagna la barque, laissant l'alembic & les fourneaux à la merci des barbares ; chez lesquels ils ne feront plus tentés de venir faire distiller de la fleur d'orange.

Arts à Turin. 31. Malgré la multitude d'édifices publics bien entretenus & d'une belle apparence, on ne peut pas dire que les beaux arts offrent de grands modéles à Turin. Le palais du duc de Savoie est le seul grand morceau d'architecture qui y soit ; le château de *Stupinigi* est d'un goût neuf & piquant, mais il a plus de décoration théâtrale que de grandeur & de noblesse;.... la collection des tableaux du Roi est considérable, d'un beau choix & bien conservée ; mais elle est toute de peintres étrangers ; les Flamands y tiennent le haut bout;

il n'y a pas un seul peintre de réputation à Turin ; il y a peu de belles statues, peu de ces tabl[illegible] frappans que l'on trouve ailleurs dans les églises. Celles de Turin sont très-ornées, souvent même la trop grande quantité de peintures & de dorures y fait confusion ; mais ce qui y est fort bien, ce sont les revêtissemens de [illegible] qui y est très-commun ; on y em[illegible] le marbre de Suze, qui imite beau[illegible] verd antique ; il est d'un grain [illegible] aussi fin ; &, à mon gré, plus agréa[illegible] vûe, parce que la couleur en est [illegible]ncée que celle du marbre appellé de Piémont, il fait très-bien dans les revêtissemens ; la couleur approche du bleu turquin ; les montagnes de Dauphiné & celles de Gènes fournissent d'autres marbres de diverses nuances, & surtout des brêches éclatantes.

La musique & les spectacles étant une partie distinguée des beaux arts, je dois en dire quelque chose. Celle de la chapelle du Roi est bonne & bien composée ; je n'ai point vû exécuter de grands opéra sur le théâtre de la cour. On représentoit au mois de Septembre 1761, sur le théâtre de Carignan, un opéra bouffon, de la composition de *Piccini*, célèbre maître de chapelle Napolitain, qui jouit à juste titre

de la plus grande réputation ; j'ai entendu de lui des morceaux d'harmonie surprenans, même dans cet opéra bouffon ; il y a deux scènes admirables dans le second acte. Cet opéra a pour titre *La bona figliuola maritata* ; les paroles sont de *Goldoni*, auteur Vénitien très-connu ; mais on sçait qu'en Italie la poësie d'un opéra n'est qu'un très-petit accessoire au specta[illegible] tout dans un opéra bouffon. L'o[illegible] de Turin, quoique nombreux, exécu[illegible] musique avec la plus grande préci[illegible] les acteurs étoient bons, & le sp[illegible] fort tranquille. Il y regne le plu[illegible] ordre, quoiqu'il n'y ait point de g[illegible] ; mais les entrepreneurs du théâtre qui sont une compagnie de gentils-hommes de la ville, sçavent se faire respecter ; je dois dire à ce sujet que les acteurs y vivent régulièrement & sont ordinairement de bonnes mœurs ; on les paye bien, mais on ne les gâte point par trop de familiarité. Les actrices y menent une vie retirée ; on ne les voit qu'au théâtre, & on ne leur souffriroit pas d'intrigues publiques. Leur état est honnête ; elles gagnent beaucoup ; & après avoir paru huit ou dix ans sur le théâtre, elles se retirent & font d'honnêtes mariages. On n'en peut pas dire autant des danseuses ; aussi sont-elles fort méprisées.

Commerce, fabriques, monnoies.

Le commerce n'eſt point libre à Turin ; les marchandiſes étrangeres payent des droits très-forts, & ne paſſent qu'après avoir été exactement viſitées ; mais ce qui le gêne encore plus, eſt le bas-prix des monnoies étrangéres dans les états du roi de Sardaigne ; celles de France y perdent un ſixiéme ; les autres ne ſont pas traitées plus favorablement, ce qui nuit beaucoup à l'exportation des marchandiſes fabriquées en Piémont ; c'eſt un article ſur lequel le Roi n'a jamais voulu ſe rendre, & que le duc de Savoie reformera certainement.

On connoît les ſoies de Piémont qui tiennent le premier rang en Italie ; elles ſont abondantes & la reſſource certaine de l'habitant de la campagne pour payer les impôts, & ſe procurer les marchandiſes qu'il eſt obligé d'acheter ; reſſource qui ne manque preſque jamais, & la ſeule qui procure de l'argent aux Piémontois ; car la plaine eſt ſi abondante en toutes ſortes de denrées, que le cultivateur qui eſt éloigné des grandes villes, n'en trouve pas le débit ; il eſt entouré de tous côtés de pays auſſi fertiles que celui qu'il habite, & qui n'ont aucun beſoin de ſes ſecours.

* On fabrique à Turin des moires très-belles, des étoffes à grands desseins, d'une qualité à durer long-temps, & très-propres pour les ameublemens; les appartemens du Roi à Turin, à la Vénerie, & à Stupinigi, en sont meublés. Mais le goût de ces fabriques n'est pas élégant & varié comme celui des manufactures de Lyon; on n'y travaille pas aussi proprement; & c'est la cause pour laquelle les étoffes de France seront toujours recherchées partout où il y aura un luxe per-

* La culture des mûriers blancs étoit fort négligée dans le Piémont, & les manufacturiers de Turin étoient obligés de tirer souvent de la soie du Milanois ou de l'état de Vénise. Le Roi, pour rétablir cette branche de commerce si utile à ses états, quelques années après son avénement au trône, mit sur les terres une imposition assez forte qu'il établit par un édit; ensuite il publia un autre édit, par lequel il promettoit de diminuer cet impôt à proportion de la quantité des mûriers que l'on planteroit autour de chaque piéce de terre, & de la quantité de soie qui en résulteroit; tous les particuliers qui se sont conformés aux dispositions de l'édit, ont joui exactement du bénéfice qu'il promettoit, de sorte que plusieurs tiennent quantité de terres franches de tout impôt; à la vérité, ils ont grand soin de multiplier les mûriers & d'élever les vers à soie.

mis de représentation. On fabrique encore à Turin des étoffes brochées, des taffetas, quelques velours; les bas y sont d'une bonne qualité, mais fort chers pour les étrangers, à cause de la perte que l'on fait sur le change des monnoies.

Le chocolat & les liqueurs sont encore une branche de commerce de ce pays, de même que le ris.

33. Le luxe à Turin n'est pas un objet d'une grande importance : on peut dire qu'il y en a autant qu'il en faut dans une capitale, résidence du Souverain, où tout ce qui est de représentation doit avoir plus d'éclat qu'ailleurs; il n'y a point de faste à la cour, même parmi les Dames; & les femmes d'un état moyen, les bourgeoises, les commerçantes, peuvent, sans grands frais, se mettre, pour la parure, de niveau avec le premier rang. Il y a plus de cette espéce de luxe apparent dans le peuple que dans les états supérieurs; l'usage où sont les hommes, même les artisans les plus vils, de porter l'épée, & de s'habiller ordinairement de soie les jours de fête; leurs femmes qui sur cet article ne leur veulent rien céder, surtout quand il est question de se montrer en public, à l'église ou à la promenade, tout cela uni ensemble, répand un air de magnificence & d'o- Luxe.

pulence qui étonne au premier abord ; mais on en est bientôt revenu, pour le peu que l'on examine cette nation. Elle donne les premieres idées du peuple d'Italie, qui accorde tout aux apparences, & qui ne craint pas de sacrifier son bien-être réel au vain plaisir de se faire passer pour ce qu'il n'est pas. Il travaille pendant huit jours, se refuse même le nécessaire pour paroître le dimanche à une promenade publique avec un habit d'emprunt, sous lequel il se méconnoît lui-même ; au reste, cette manie est peu dangereuse en Italie, où les mœurs publiques n'ont aucune considération ; peut-être que cet amour du faste a contribué à les avilir ; mais comme c'est chose faite, il faudroit une réforme qui changeât les idées reçûes, pour y rétablir ce que nous appellons l'honnêteté générale.

Asyle dans les églises.

34. Je suis étonné qu'un prince aussi sage que le roi de Sardaigne n'ait pas encore abrogé le droit d'asyle dans les églises & leurs dépendances ; il est indécent dans un état policé, de voir des coquins ou bannis de la société, ou même condamnés à mort par les loix, vivre dans l'impunité sur le parvis d'une église, d'où on n'ose les enlever. Au mois de septembre 1761, il y avoit sur le perron de l'église de sainte Thérèse, des gens bannis

[illegible]e, d'autres condamnés aux ga-
[illegible] un condamné à la mort par
[illegible]verain ; ils vivoient à l'abri
[illegible]ursuite de justice dans cet asyle
[illegible] à la vérité, ne les garantissoit pas
[illegible]sere où ils paroissoient plongés ;
[illegible]ent construits une espéce de barra-
[illegible]tre la muraille de l'église, & ils
y r[illegible]ient pendant la nuit, ou lorsqu'il pleuvoit. La charité du peuple leur fournit quelque soulagement, les parents leur portent en secret quelques provisions ; les moines eux-mêmes qui ont leur intérêt à maintenir ce droit d'asyle, leur donnent des secours qu'ils n'oseroient avouer. Ils restent dans cette espéce de prison volontaire jusqu'à ce qu'ils trouvent quelque moyen de s'échapper, ce qui leur réussit difficilement ; ils sont gardés à vûe, & pour le peu qu'ils s'écartent, ils tombent dans les mains des sbirres. Le Roi n'a pas encore voulu abolir cet usage que le gros de la nation paroît désapprouver, parce qu'on ne l'attaque point.

3. La route de Turin à Génes se fait par Quiers, Villanova, Asti, Alexandrie & Novi, qui de ce côté-là est la première place de l'état de terre-ferme de la république de Génes. Route de Turin à Génes.

Quiers est dans une situation élevée, à Quiers.

trois milles de Turin ; on préte[illegible]
ciennement cette vill[illegible] trè[illegible]
ble & qu'elle se gouvernoit p[illegible]
pres loix ; depuis elle a été une[illegible]
portante dans les guerres que les[illegible]
firent dans ce pays sous le regne d[illegible]
çois I. Alors elle étoit très-bien fo[illegible]
& défendue par un bon château, do[illegible]
reste plus que des ruines ; le ter[illegible]i[illegible] aux
environs est fertile & bien culti[illegible] ; [illegible]s co-
teaux sont couverts de vignes & d'[illegible]rbres
fruitiers ; à gauche on voit la petite ville de
Montcalier. *Montcalier* dans un aspect riant au bord
du Pô, & dans un pays très-ferti[illegible]
ducs de Savoie y ont une maison de plaisance, qui a été fort negligée par le roi de Sardaigne, depuis qu'il fut obligé d'y faire arrêter le roi Victor son pere en 1731. Le duc de Savoie actuellement vivant s'y plaît beaucoup, en fait reparer les bâtimens, & préférera cette maison de plaisance aux autres ; elle est plus éloignée des Alpes, dans un meilleur air & un climat plus tempéré que la Véneri[illegible] Stupinigi.

Villa-nova est un gros village ou bourg du Montferrat, situé dans une plaine fertile en bleds & en vins blancs qui ont quelque réputation ; il est entouré d'un fossé défendu par un terre-plein qui régne dans

enceinte ; il y a un couvent nom-ligieux de l'ordre de S. Fran-virons de ce bourg sont plan-iers blancs, & on y fait un com-soie assez considérable.

illanova à *Asti* on compte dix e Piémont ou cinq lieues de Fran-'on fait dans un pays fertile & dé-ouvert. Le chemin est coupé d'une mul-tude de petites collines, à travers lesquel-s coulent des ruisseaux d'une eau bour-beuse qui vont grossir le *Tanaro* & *la Versa*, principales rivieres de ce pays.

Asti étoit anciennement une colonie romaine dans la Ligurie. Pendant l'espéce d'anarchie qui a duré si long-temps en Italie, la ville d'Asti étoit le chef-lieu d'une république qui se gouvernoit par ses propres loix ; ensuite elle a eu des Seigneurs particuliers sous le titre de comtes d'Asti, desquels elle passa aux ducs de Milan. Le comté d'Asti fut donné à Louis duc d'Orléans, frere de Charles VI roi de France, lorsqu'il épousa Valentine, fille de Jean Galeas Viscomti, duc de Milan, dont lui & ses descendans ont joui propriétairement, jusqu'à ce que François Ier. eut cédé ce comté à l'empereur Charles-quint, pour partie de sa rançon, par le traité de Madrid. En 1531 le comté Asti.

d'Asti fut cédé aux ducs de Savo
ces de Piémont, qui alors en
fier la capitale, comme une
tante qui couvroit leurs états
Cette ville & ses dépendances
encore le titre de comté, dont
toire, connu sous le nom d'Astesa
ne avec l'Alexandrin.

Cette ville est aujourd'hui une des principales du Monferrat, elle a un évêque suffragant de Milan, beaucoup d'églises & de maisons religieuses. Le quartier de la ville où sont les maisons ou palais des gentilshommes est bien bâti, & mal peuplé; ces palais sont vastes, suivant l'usage du pays; mais les nobles n'étant pas riches, ils n'entretiennent que peu de domestiques, & leurs maisons ont l'air désert. Le reste de la ville est mal bâti; les rues y sont étroites; le peuple y paroît pauvre, sans commerce, & sans industrie. Les fortifications qui entourent cette ville, sont une double muraille & deux fossés fort larges; au-dessus du côté du Nord, un ancien château qui tombe en ruine. Il y a toujours un détachement de troupes du roi de Sardaigne qui y sont en garnison, & un commandant ou gouverneur qui y réside & garde les clefs de la place. Il faut avoir son agrément pour sortir avant l'heure

à laquelle on ouvre ordinairement les portes ; ce qui est fort utile aux soldats de garde, qui, pour avoir une gratification plus ample, là, comme ailleurs, ne manquent jamais de dire qu'ils ont veillé toute la nuit pour être prêts plus matin. Toutes les auberges de cette route sont très-médiocres; & le meilleur appétit rebute contre les ragouts des cuisiniers de ce pays. Le vin y est mauvais ; & le pain, quoique fait avec du bon grain, n'est pas mangeable.

Alexandrie, ville capitale du pays appellé l'Alexandrin, bâtie sur la fin du douziéme siécle par les habitans de Milan, de Crémone & de Plaisance, qui tenoient le parti du pape Alexandre III contre l'empereur Fréderic Barbe-rousse. Les Gibelins appellerent cette nouvelle ville Alexandrie de la Paille, parce que les premiers murs de clôture furent construits avec de la paille mêlée dans la terre glaise. Peu après qu'elle fut bâtie, l'empereur vint l'assiéger, & les nouveaux habitans se défendirent avec tant de courage, qu'il fut obligé de lever le siége qu'il avoit tenu pendant six mois. Il se vengea du zéle des partisans du Pape, en disant qu'il ne s'étonnoit pas qu'on eût bâti une ville en l'honneur d'un âne vivant & féroce, puis- Alexandrie.

que Alexandre en avoit fait construire une pour conserver la mémoire d'un cheval mort.

Le pape Alexandre III établit dans la nouvelle ville un évêché suffragant de Milan ; aujourd'hui elle est entourée d'une muraille revêtue d'un bon fossé plein d'eau & de quelques ouvrages avancés au-dehors ; la citadelle bâtie au nord-est est & fait l'une des meilleures places de l'Italie ; le roi de Sardaigne l'entretient avec grand soin ; la ville & la citadelle ont ordinairement pour garnison cinq régimens d'infanterie & un détachement de cavalerie. Elles sont séparées par le *Tanaro*, riviere assez grosse que l'on traverse sur un pont de bois couvert.

La ville est médiocrement grande. Le bâtiment le plus imposant est l'hôtel de ville ou palais commun, que le roi de Sardaigne a fait construire nouvellement ; il est situé sur la grande place à côté de la cathédrale, édifice gothique qui n'a rien de remarquable.

On tient tous les ans dans cette ville deux foires en octobre & en avril ; les marchands y viennent de tous les côtés de l'Europe, il s'y fait dans ce temps un commerce considérable ; Lyon, Genéve, quelques villes de Suisse & d'Allemagne

y envoyent une quantité de bijouteries & d'étoffes qui se portent dans le reste de l'Italie ; d'où ils reçoivent en échange, des cotons, des soies & d'autres marchandises du Levant & de l'Italie.

Ces foires sont comme un entrepôt marqué, où les marchands commercent plus ensemble qu'avec les particuliers ; ce qui s'y vend en détail est peu considérable.

36. Le roi de Sardaigne posséde encore de ce côté sur la grande route de Turin à Rome :

Tortono, ancienne colonie des Romains, & ville de la Ligurie dans la Gaule Cisalpine. Elle étoit grande & très-peuplée, lorsque l'empereur Fréderic II, dans ses grands démêlés avec les Papes, la ruina entiérement ; les peuples du Milanois la rétablirent & elle passa sous leur domination ; elle a été unie au duché de Milan, jusqu'au dernier siécle, que les Espagnols la céderent aux ducs de Savoie ; elle a quelques fortifications entretenues avec un bon château sur la riviere de *Scrivia*. Le roi de Sardaigne y tient une garnison, dont le commandant est très-exact à visiter les passeports des étrangers ; son voisinage avec Gènes est cause qu'il s'y fait quelque commerce. Elle a un évêché suffragant de Tortone.

Milan. On voit en traversant cette ville quelques quartiers assez bien bâtis. Quoique la campagne où elle est située soit fertile & bien cultivée, la ville a l'air pauvre & mal peuplée; les habitans sont fort intéressés avec les étrangers & ne donneroient pas même de l'eau gratuitement s'ils imaginoient pouvoir s'en faire payer.

Vogherra. *Vogherra*, ville ancienne de la Ligurie, connue dans l'Itinéraire d'Antonin, sous le nom *d'Iria*, a fait autrefois partie du Milanois; aujourd'hui elle appartient au roi de Sardaigne, & est la derniere place de ses états qui confine avec le duché de Plaisance; elle est dans une situation riante; l'aspect de la ville est agréable; elle a eu autrefois quelques fortifications qui sont fort négligées.

Toutes ces villes sont situées dans une plaine fertile & bien cultivée, arrosée de plusieurs rivières, dont les plus considérables sont le Tanaro, la Scrivia, le Tidone, qui dans les temps de pluie sont fort grosses & dangereuses à traverser, la plûpart n'ayant ni ponts ni bacs; les eaux n'en sont pas belles comme toutes celles qui coulent de l'Apennin. L'usage d'enclorre chaque piéce de champs ou de prés d'un fossé plein d'eau, d'une haye vive où sont plantés de grands arbres, tels que

mûriers, peupliers, ormes, &c. commence à devenir général à Alexandrie, & delà dans tout ce qui joint la plaine de Lombardie. Cette façon de cultiver asseinit les terres, les met à l'abri des sécheresses & des inondations, & fait que chacun trouve autour de son héritage, les bois dont il a besoin pour son usage. On doit faire dans tous ces cantons beaucoup de soie, à en juger par la grande quantité de mûriers blancs plantés dans la campagne.

37. Pour achever le détail de ce que j'ai vû en Piémont, je vais reprendre la route de Turin à Milan, en passant par Chivas, Verceil & Novarre jusqu'au *Tésin* qui sépare les états du roi de Sardaigne, du Milanois. Route de Turin à Milan.

Les avenues de Turin de ce côté sont belles, les chemins faits & entretenus, le pays fertile & cultivé avec soin; on voit à gauche de la route à trois milles de Turin, un grand bâtiment où est la fabrique du tabac, & celle des toiles peintes, pour le compte du Roi qui y entretient les ouvriers, fournit les matières, & fait vendre les marchandises qui en sortent. Ensuite on passe en une barque les Doires & la Sture, rivières qui coulent des Alpes & dont les eaux sont belles; elles roulent

ſur un fonds de gros cailloux, dont on ſe ſert pour paver quelques parties des chemins & réparer les autres.

Chivas. *Chivas* eſt à cinq lieues ou dix milles de Turin ; la place eſt ſituée ſur une éminence qui domine le pays ; elle eſt petite ; mais bien fortifiée ; le roi de Sardaigne y entretient une bonne garniſon. (*a*) Le terroir aux environs de cette place du côté du Milanois eſt aride & fort négligé, quoiqu'il ſoit coupé de beaucoup de ruiſſeaux.

Livourno, que l'on trouve à cinq milles de là eſt un très-gros bourg qui appartient au prince de Francaville établi à Naples de la maiſon des Imperiali de Gênes ; on y fait un commerce conſidérable de ſoies, qui tiennent le premier rang parmi celles du Piémont.

Verceil. *Verceil*, jolie ville de Piémont, eſt à moitié chemin de Turin à Milan, c'eſt-à-dire à trente-cinq milles ou environ dix-ſept lieues de l'une & de l'autre ; c'eſt l'ancienne capitale des *Libiciens*, ſituée dans la Gaule *Tranſpadane*, ſur les frontières des *Inſubriens*, ainſi que le diſent *Pline*, *Strabon* & *Ptolomée* le géographe ; Pline fait mention de ſes mines d'or que l'on ne connoît plus aujourd'hui. Autrefois elle

(*a*) Le Maréchal de Berwick la prit en 1706.

a fait partie du duché de Milan, mais depuis la paix des Pirénées elle appartient à la maison de Savoie, qui l'avoit fait fortifier considérablement, & défendre par une bonne citadelle ; il ne reste plus rien de ses fortifications, elle fut absolument démantelée par les François en 1705.

38. Cette ville est dans une situation riante, au bord de la *Sessia* au levant, sur un terrein élevé ; elle est assez bien bâtie, & paroît peuplée & commerçante. S. Eusebe, l'un de ses évêques qui vivoit dans le IV^e^. siécle l'a rendue fameuse. On conserve dans le trésor de l'église cathédrale, un manuscrit des évangiles de S. Mathieu & de S. Marc,(*a*) écrit de la main même de ce saint, & qui a été donné à cette église par Beranger roi d'Italie (*b*). Le Pape Léon IX y a tenu dans le XI^e^. siécle un con- Curiosités de Verceil.

(*a*) Il est écrit sur un velin très-mince. C'est une traduction latine fort différente de la Vulgate. Si la tradition est vraie, ce manuscrit est du quatriéme siécle.

(*b*) A la fin du dixiéme siécle où les premieres années du XI^e^. l'empereur Othon à la priere du pape Silvestre II donna à l'église de Verceil, la ville même de Verceil à titre de domaine souverain. Cette donation est la premiere, où l'on voie la puissance civile accordée à une église, sans aucune réserve.

cile contre l'hérésie des Sacramentaires; dont Berenger archidiacre de l'église d'Angers étoit le chef; c'est en mémoire de ce concile que l'on y célébre la fête Dieu avec une dévotion particuliere.

La cathédrale sous le vocable de S. Eusebe est une ancienne église gothique bien bâtie; celle de sainte Marie Majeure & son pavé en mosaïque représentant l'histoire de Judith, méritent d'être vûs (a).

(a) S. Jérôme dans le troisiéme livre de ses lettres. L.7. à Innocent, rapporte un prodige arrivé à Verceil de son tems, & trop frappant pour rester dans l'espéce d'obscurité où il est.

« A Verceil, ville des Liguriens à peu de » distance du pied des Alpes, autrefois très- » puissante, un mari accusa sa femme d'adultère » devant le proconsul qui faisoit sa tournée; elle » fut présentée à son tribunal avec le jeune hom- » me qu'il prétendoit être son complice; l'un & » l'autre furent exposés à la torture la plus vio- » lente. La force des tourmens fut telle que » le jeune homme ne pouvant y résister, aima » mieux faire l'aveu que l'on exigeoit de lui, » quoiqu'il fut innocent, que de souffrir plus » long-temps. Mais la femme persista à nier; & » fit cette belle réponse. Seigneur Jesus, à qui » rien n'est caché, vous qui connoissez le plus se- » cret de mon cœur, je vous prends à témoin » que je ne nie point le crime dont on m'accuse » dans la crainte de la mort, mais pour ne point

L'hôpital est vâste & bien servi (*a*).

Novarre, ville ancienne de la Gaule Novarre.

» pécher contre la vérité. Et vous misérable jeune » homme, si vous êtes pressé de périr, pourquoi » par un injuste aveu exposez-vous deux inno- » cens à un supplice honteux? Je souhaite de mou- » rir, mais non chargée du crime d'adultere.... » Cette fermeté ne servit qu'à irriter le juge, il fit » inutilement redoubler les tourmens, la cons- » tance de la femme fut la même. Enfin les deux » accusés furent condamnés à perdre la tête. Celle » du jeune homme fut emportée du premier » coup, deux bourreaux frapperent inutilement » la femme jusqu'à sept fois, à peine purent-ils » lui faire une légere blessure. Il faut lire tout » ce détail dans S. Jérôme même. Le proconsul » & le mari sçachant qu'elle avoit échappé au » supplice, la firent chercher de nouveau pour la » faire périr par une mort honteuse; mais une » grace expresse de l'Empereur tira des mains » de ses ennemis, cette femme sauvée par un » miracle évident, operé à la vûe de tout le peu- » ple de Verceil, & qui ne fut pas capable d'ap- » paiser la rage de ses persécuteurs....

(*b*) Il ne faut pas manquer de voir au grand hôpital de Verceil le corps d'André Valla Angevin, pélerin romi-pette, qui y mourut en 1685, d'une étisie consommée, au point qu'il n'avoit plus que la peau collée sur les os. Son corps s'est conservé depuis ce tems-là dans le même état qu'il étoit au moment de sa mort, sans aucun changement; on voit encore sur ses joues les rougeurs que portent ordinairement les maladies de ce genre.

Cisalpine, capitale des *Leviens* dans l'*Insubrie*, au rapport de Pline, aujourd'hui ville épiscopale de la métropole de Milan, faisoit autrefois partie du duché de ce nom ; & appartient à présent à la maison de Savoie. Elle est située sur une éminence défendue par un ancien château & par des fortifications bien entretenues ; le roi de Sardaigne y tient une forte garnison ; il y a dans le voisinage de l'église cathédrale quelques inscriptions & bas-reliefs antiques qui prouvent l'ancienneté de cette ville ; d'ailleurs on n'y voit rien de remarquable ; il ne paroît pas qu'elle soit bien peuplée ; elle est éloignée de dix milles environ de Verceil.

Culture du riz.

La campagne entre Verceil & Novarre est une plaine arrosée de différens canaux, où sont des plantations de riz très-considérables ; ce grain doit toujours être dans l'eau que l'on fait élever à mesure que la plante croît, de sorte qu'il n'y a jamais que l'extrémité de la feuille & l'épi qui soient hors de l'eau ; ainsi toute cette plaine ressemble plus à un marais qu'à un terrein si utilement cultivé, d'autant mieux encore qu'elle est couverte d'une multitude de beaux oiseaux de riviere.

Au mois de septembre, temps de la récolte du riz, on fait écouler l'eau de ces

marais, qui rendent alors des exhalaisons très-mal saines, & causent souvent des maladies populaires; inconvénient inévitable, parce qu'on ne peut pas cultiver autrement le riz. On le sème au mois de mars ou tout au plus tard au commencement d'avril; & dès que la plante commence à sortir de terre, on la couvre d'eau; la paille large d'environ deux lignes, ressemble à des feuilles de jonc; & le tuyau noueux qui porte l'épi, a au moins une ligne & demie de diamétre.

De Novarre jusqu'au passage du Tesin il y a environ cinq milles que l'on fait pour la plus grande partie dans un terrein gras & fertile; cette riviere, l'une des plus belles d'Italie, est divisée en deux branches que l'on passe en barque; un peu plus bas que le passage, commence le canal qui communique de Milan au Tesin, & fait le commerce de cette ville avec le Lac majeur, & par conséquent presque tout celui de l'Italie avec la Suisse & l'Allemagne.

Les bords du Tesin sont couverts de taillis, dans lesquels on voit d'espace en espace des poteaux surmontés de petites cages de fer, où sont exposées les têtes des assassins & des voleurs qui étoient autrefois en grand nombre dans ce canton

que l'on ne traversoit qu'en tremblant ; il y a un peu plus de sûreté aujourd'hui, par les soins que prennent réciproquement la reine d'Hongrie & le roi de Sardaigne pour en bannir les brigands. Mais la facilité qu'ils ont de passer d'une domination à l'autre, les formalités qu'il faut pour les arrêter en pays étranger, leur font entrevoir une sorte d'impunité qui les enhardit au crime.

ÉTATS DE GÉNES.

LEs états de la république de Génes sont situés au couchant de l'Italie. La ville capitale est éloignée de Turin d'environ trente-cinq lieues de France, ou quatre-vingt milles, dont cinquante de Turin à Novi, premiere place de la république, & trente de Novi à Génes.

1. La ville de Génes est l'une des plus anciennes d'Italie, il y a plus d'une fable sur son origine que l'on fait remonter jusqu'aux temps héroïques des Grecs, c'est-à-dire 1555 ans avant l'ére Chrétienne (*a*). Histoire de Génes & de ses révolutions.

On lit dans Tite-Live (L. 28 & 30) que l'an 549 de la fondation de Rome, c'étoit une ville considérable de la domination romaine, qui fut attaquée à l'improviste, prise & détruite par Magon, gé-

(*a*) Cicéron donne une idée assez juste de la qualité de ce pays, qui n'a pas changé de façon à ne la pas reconnoître encore .. *Ligures montanos duros atque agrestes, docuit natura ipsa loci, nihil ferendo, nisi multo labore quæsitum... de lege agrar.*

néral des Carthaginois, dans le temps de la seconde guerre punique (a). Le sénat y envoya le proconsul Lucrétius Spurius, qui en deux ans la rétablit dans sa premiere splendeur. La république Romaine y entretint dans la suite des décurions avec un nombre suffisant de soldats pour la mettre à l'abri des insultes des puissances maritimes. On a trouvé à Tortone en 1462 la pierre sépulchrale d'un Romain établi dans la Ligurie qui portoit le titre de décurion de Génes. En 1506 un païsan de la Polchevera trouva dans son champ

(a) Ce fut entre les deux guerres puniques que les Romains s'établirent dans ce pays. Les Liguriens occupoient alors les montagnes situées entre le Var & la Magra. Que l'on compare le caractère sous lequel Florus les représente avec celui des Génois, pour connoître les différences que le temps peut mettre dans les mœurs des nations & le pays même qu'elles habitent.... *Ligures imis alpium jugis adhærentes, inter Varum & Macram flumen, implicitosque dumis, silvestribus, major aliquanto labor erat invenire quam vincere. Tutum locis & fugâ durum atque velox genus, ex occasione, magis latrocinia quam bella faciebat; itaque cum diu multumque eluderent salvi viis, latebris... tandem Fulvius latebras eorum ignibus sepsit: Bebius in plana deduxit: Posthumius ita exarmavit, ut vix reliquerit ferrum quo terra coleretur... Florus. L. 2, C. 3....*

des tables de bronze, sur lesquelles est gravée en grand caractères romains la sentence des commissaires envoyés par la République, pour régler les différends survenus entre les habitans de Voltaggio & ceux de Langasco, à l'occasion des bornes de leurs territoires : il est dit dans l'inscription que ces deux villes étoient soumises au gouvernement de Génes. Ces tables dattées du Consulat de Q. Servilius, & de C. Manilius, environ 120 ans avant l'ére chrétienne, sont conservées dans l'église cathédrale de Génes.

Cette ville & ses dépendances suivirent constamment le sort de l'empire Romain, jusqu'au temps des inondations des Barbares qui le démembrerent : elle fut la proie des Sarrazins qui la pillerent, massacrerent ses habitans & en firent un désert. Les Lombards, sous le roi Rotharic, ne la traiterent pas plus favorablement, & acheverent de détruire ce qui avoit échappé à la fureur des Barbares. Elle étoit dans le plus triste état, lorsque Charlemagne, après avoir vaincu les Lombards, resta paisible possesseur de la Ligurie. Il rendit à la ville de Génes son premier éclat.

Pepin son fils qu'il investit du royaume d'Italie, donna la ville de Génes & ses dépendances avec le titre de comté, à

un ſeigneur François nommé Adhemar ; qu'il reconnoiſſoit pour ſon parent. Ses deſcendans y régnerent au même titre juſqu'à la fin du XI[e] ſiécle, que les Génois ſe révolterent contre leur Comte, ſe mirent en liberté, & ſe formerent à eux-mêmes, des gouverneurs & des magiſtrats tirés du corps de la nobleſſe.

Ils portoient le nom de conſuls; le temps de leur adminiſtration n'étoit point fixé, non plus que leur nombre, qui cependant n'a jamais été au-delà de huit. Pour que le peuple eût quelque part à ce nouveau gouvernement, la ville fut diviſée en ſix quartiers ; & on établit autant de capitaines dont l'autorité avoit quelque rapport avec celle des tribuns de l'ancienne Rome. Ce fut alors que l'on bâtit la premiere enceinte des murs de la ville qui s'étendoient depuis le quartier de Carignan juſqu'au palais Ducal, & depuis la place Doria juſqu'au quartier S. Thomas.

Le gouvernement de ce peuple inconſtant étoit très-tumultueux ; ce n'étoient que brigues & cabales continuelles, toujours excitées par la jalouſie des familles les plus puiſſantes, qui avoient des prétentions contraires au bien public, & qui faiſoient dépoſer les magiſtrats qui n'étoient pas de leur avis.

En 1217 le désordre étant monté au point qu'il n'y avoit plus de gouvernement fixe, les principaux Génois réunis choisirent pour premier magistrat, un podestat étranger; on en voit de Milan, de Bresse, de Parme, de Plaisance & d'autres villes de Lombardie, où ils les choisissoient ordinairement. A ces podestats succéderent des capitaines, des gouverneurs, des lieutenans, des abbés du peuple, des réformateurs, des ducs nobles & populaires. Ces différentes élections étoient ordinairement l'effet de la violence; la ville divisée en partis opposés prenoit les armes, & ceux qui avoient le dessus, établissoient la forme de gouvernement qu'ils jugeoient la plus conforme à leurs intérêts.

En 1339 l'état parut prendre une forme un peu plus tranquille, Simon Boccanegra, né d'une famille illustre, fut élû duc ou doge; on lui donna un conseil composé des anciens ou chefs de famille, dont le nombre n'étoit point déterminé.

En 1398 ils se mirent sous la protection de Charles VI roi de France qu'ils reconnurent pour leur souverain. En 1409 ils massacrerent les François & se donnerent au marquis de Montferrat. Quatre

ans après ils se remirent en liberté & élurent de nouveau un doge & des sénateurs. En 1421 ils appellerent les ducs de Milan pour les gouverner.

En 1436 ils élurent de nouveau des doges qu'ils conserverent jusqu'en 1458; alors ils se soumirent encore au roi de France. Trois ans après, les doges choisis parmi le peuple furent mis à la tête du gouvernement.

En 1453 François Sforce, duc de Milan, détermina par ses intrigues, les Génois à le reconnoître pour souverain protecteur de leur république; mais comme son gouvernement devenoit trop absolu, dix ans après ils essayerent de se mettre en liberté; & ce fut alors qu'ils offrirent la souveraineté de leur ville à Louis XI roi de France, qui leur fit cette réponse si connue, que *si la ville de Gênes se donnoit à lui, il la donnoit à tous les diables.*

En 1499 Louis XII ayant entrepris la conquête du Milanois qui lui appartenoit du chef de Valentine Visconti son ayeule, prit Génes d'assaut & se rendit maître du gouvernement. Depuis cette année jusqu'en 1528 cette ville jouit peu de sa liberté; les François, l'empereur Charles V, les ducs de Milan, y dominerent alternativement.

Elle étoit sous la domination des François en 1528, lorsque André Doria ayant tout d'un coup quitté le parti de la France dont il commandoit les armées navales, se servit des forces qui étoient à sa disposition, pour remettre sa patrie en liberté & y établir une forme de gouvernement durable.

Ce fut alors que le sénat fut formé des chefs & des principaux membres des familles nobles. Obert Catanéo fut élû doge; il fut décidé que son gouvernement ne dureroit que deux ans, & qu'il seroit élû à la pluralité des suffrages des sénateurs; ce qui s'est observé depuis ce temps.

2. Le gouvernement actuel est aristocratique. Le doge en est le chef; & il est assisté de douze sénateurs, dont deux portent le titre de gouverneurs & restent toujours avec lui dans le palais public. Cette dignité de même que celle du doge ne dure que deux ans : c'est ce qu'on appelle la seigneurie. En cette qualité ils donnent audience aux ambassadeurs, expédient les lettres aux princes étrangers, les reçoivent & remplissent toutes les fonctions de princes ou de gouverneurs de l'état dont ils portent le titre. Quand ils ne sont pas d'accord entr'eux, pour ce

Gouv. actuel de la républ. Conseils.

qui eſt à décider, alórs ils s'uniſſent, ou au collège, ou au conſeil dont je vais parler.

Le collège eſt compoſé de huit magiſtrats, électifs tous les deux ans, appellés procurateurs, outre les procurateurs à vie, dignité dont ſont revêtus tous ceux qui ont été doges. Ce corps a l'administration des biens & revenus de la république, & ſe joint à la ſeigneurie pour décider des affaires d'état quand il en eſt requis.

Le conſeil ou aſſemblée eſt compoſé de la ſeigneurie, du collège & de cent autres ſénateurs tirés du grand conſeil; c'eſt le tribunal ſuprême de la république pour toutes les affaires civiles. Les cauſes criminelles ſont jugées par la ſeigneurie, & le collège; le conſeil n'en prend connoiſſance que lorſqu'elles ſont de nature à intéreſſer l'état.

Les inquiſiteurs d'état établis en 1625, ſont chargés de veiller exactement dedans & dehors la ville à la tranquillité publique. Ils ont des eſpions dans toutes les aſſemblées pour découvrir ce qui s'y traite, & leur en faire rapport; ils tiennent des notes des inclinations marquées des particuliers, & s'en ſervent utilement dans le beſoin.

Leurs jugemens en matière d'état ſont

ſouverains &, toujours très-ſévères.

Le grand conſeil ou le ſénat eſt compoſé de la ſeigneurie, & de 400 nobles ſénateurs élûs annuellement; ils doivent être âgés au moins de vingt-cinq ans. Pour établir une nouvelle taxe, il faut que les quatre cinquièmes des ſuffrages ſoient d'accord. Cet illuſtre corps, le premier de la république, décide de tout ce qui concerne la paix & la guerre, de même que des affaires les plus intéreſſantes, il diſpoſe auſſi des principaux emplois.

3. Le doge, choiſi parmi les ſénateurs, doit être âgé au moins de cinquante ans (*a*), né en légitime mariage, nòble & citoyen de Génes, & aſſez riche pour ſoutenir ſa dignité avec éclat. Par lui-même il n'a aucune autorité, qu'autant qu'il Doge de Génes.

(*a*) Je remarque que le doge doit être né en légitime mariage, parce que pluſieurs nobles Génois n'ont pas cet avantage; le pere d'un fils naturel le fait adopter dans ſa famille par l'autorité du ſénat, qui lui donne le droit de porter le nom & les armes ſans briſure & ſans aucune marque de bâtardiſe; le pere lui aſſigne la portion de biens dont il doit hériter; & quand ce fils naturel vient à ſe marier, s'il épouſe une noble Génoiſe, alors ſes enfans peuvent être élevés à la dignité de doge. La république autoriſe cet uſage pour conſerver les maiſons.

eſt uni au corps de la ſeigneurie dont il eſt le chef ; il ſemble même qu'il ne puiſſe jouir des honneurs dûs à ſon rang que ſous les yeux de la république & de ſon conſentement ; il ne peut recevoir aucune viſite, même de politeſſe, qu'en préſence des deux ſénateurs qui logent avec lui au palais, & qui ſont toujours dans ſon appartement.

Les deux années de ſon gouvernement finies, un ſecrétaire de l'aſſemblée lui dit au nom de la république : *puiſque votre ſérénité a fini ſon temps, que votre excellence retourne à ſon logis.* On voit par cette formule que l'on donne au doge le titre de prince ſéréniſſime, & aux autres ſénateurs celui d'excellence. Leurs femmes jouiſſent de la même prérogative.

Ce compliment fait par le ſecrétaire, le doge part ſur le champ ; arrivé à la porte du palais il remercie les ſénateurs & procurateurs qui lui ont fait compagnie, pendant le temps de ſa ſouveraineté. Il quitte les marques de ſa dignité, & ſe retire dans ſa maiſon. On cenſure enſuite ſon adminiſtration ; & ſi elle eſt approuvée, il eſt fait procurateur à vie.

Pendant la vacance, c'eſt le plus ancien des ſénateurs qui eſt à la tête des affaires, & par l'ordre duquel ſe convoque

le grand conseil, qui choisit quinze personnes dignes d'être élûes à la dignité de doge.

Le nom des quinze candidats nommés est porté au conseil secret qui réduit le nombre de quinze à six ; ensuite la liste des six est reportée au grand conseil qui choisit parmi eux celui qui doit être doge.

Dès qu'il est élû, on lui met la couronne sur la tête & le sceptre à la main. Cette cérémonie se fait par rapport au royaume de Corse dont la république est souveraine. Ses vêtemens de cérémonie sont une longue robe à l'antique, de velours ou de damas cramoisi, & un bonnet en pointe de même, avec une espéce de corne au-devant qui sert à le lever de dessus la tête. Les procurateurs & sénateurs sont vétus de noir, des mêmes étoffes, mais sans bonnet ducal.

A l'ordinaire le doge est tout vétu de cramoisi, l'habit, les bas & même les souliers, avec une grande cravatte de dentelle, & une perruque longue ; c'est ainsi que j'ai vû dans le particulier le sérénissime prince Agostino Lomellini, doge en 1761 & 1762 ; homme d'une politesse charmante, d'une conversation aimable & spirituelle, plein de feu & de vivacité,

& très-digne du rang élevé où il étoit placé. J'obſervai que les deux ſénateurs ne le quitterent point tant que dura la viſite.

La porte de ſes appartemens eſt gardée par deux Huiſſiers en habit d'ordonnance. Il y a outre cela dans le palais ducal un détachement de Suiſſes repartis en différens poſtes.

Royaume de Corſe.

4. Le royaume de Corſe dont la république poſſéde quelques places maritimes, lui coûte prodigieuſement ; elle n'en retire aucun avantage réel, & elle a toujours à combattre un peuple indiſcipliné, armé pour ſa liberté.

Mais comme les nobles Génois ſe regardent tous comme ſolidairement rois de Corſe, cette raiſon qui eſt très-forte ſur leur eſprit, les déterminera toujours à ne rien épargner pour conſerver au moins ce titre. C'eſt l'objet d'ambition qui les touche le plus. Rien n'eſt auſſi intéreſſant pour eux que les nouvelles de ce pays, ſurtout quand la balance paroît pencher du côté des rébelles. Une dame Génoiſe fort inquiete de quelques ſuccès qui ſembloient annoncer une révolution totale en faveur des inſulaires, apprenant que les eſpérances de la république ſe rétabliſſoient, dit dans un tranſport de joie :

Dieu merci, nous sommes donc encore un peu reines.

Marine de Génes.

5. En considérant l'état d'abaissement où est actuellement la marine de Génes, on n'imagineroit pas que cette république ait pû jouer autrefois un si grand rôle parmi les puissances maritimes. Cependant qu'on se rappelle les croisades, les guerres avec Vénise, pendant lesquelles Génes dominoit véritablement sur la Méditerranée, ses démêlés avec les Pisans, les établissemens qu'elle a eûs en Orient ; tout cela en donnera justement une grande idée, dont il ne reste plus que le souvenir.

C'est ce qui faisoit dire dans le dernier siécle à un duc de Savoye qui avoit fort envie de s'emparer de Savone, & même de Gênes s'il le pouvoit, que les descendans des illustres Génois qui avoient combattu autrefois avec tant de valeur pour la liberté de la patrie, n'avoient plus de la vertu de leurs ancêtres, que le nom qui en imposoit encore à ceux qui ne les connoissoient pas.

Presque tous ceux qui en ont parlé s'accordent à dire que cette puissance a succombé sous le desir de s'enrichir par le commerce. Les Génois porterent toute leur attention de ce côté, & insensible-

ment leurs forces diminuerent. A présent même ce commerce est peu étendu ; mais la bonté du port & la proximité de la Lombardie, y font aborder des vaisseaux marchands qui soutiennent le commerce intérieur de la ville dans un état d'opulence assez considérable ; quoique les marchands se plaignent à présent que tous les jours le gain diminue avec les affaires ; Génes ne faisant plus que très-peu pour son compte & ne servant, en quelque sorte, que d'entrepôt aux commerçants étrangers. Une autre cause de cette décadence est le voisinage de Livourne, port franc, tenu avec le plus grand soin par les grands ducs de Toscane, & plus à portée du Levant. Aussi je fus fort étonné de ne voir dans le port de Génes que vingt à trente petits vaisseaux marchands, Danois, Ragusiens, Hambourgeois, quelques autres d'Italie ; quelques barques Françoises qui en rangeant la côte échappoient à la vigilance des Anglois qui étoient en croisiere ; cette petite quantité ne paroissoit rien dans un port aussi vaste.

Situation de Génes.

6. La ville de Gênes est située sur le penchant d'une montagne qui fait partie des Apennins ; elle est bâtie en demi-cercle autour du port, l'inégalité du terrein sur lequel elle est construite, lui donne la forme d'un

d'un amphithéâtre ; & vûe du centre du port à un mille environ en mer, elle offre un coup d'œil magnifique : c'est même la seule maniere de jouir de la beauté de la situation singuliere de cette ville qui est très-resserrée par les montagnes, & dont on ne peut estimer la grandeur qu'en la voyant d'un peu loin.

L'un des plus beaux ports de la Méditerranée, est tourné au midi du côté du levant ; il est fermé par une jettée dans la mer, du côté du couchant par un môle d'une construction solide, à la tête duquel est bâtie une tour très-élevée, qui sert de phare pour éclairer les vaisseaux qui abordent la nuit dans le port, dont l'entrée est dangereuse à cause de quelques rochers à fleur d'eau qu'il faut éviter avec soin. La tour du fanal est élevée sur le même emplacement, où étoit la citadelle que Louis XII avoit fait bâtir pour s'assûrer de la ville de Génes.

Au fond du port à droite est un petit port où se rendent les vaisseaux qui déchargent leurs marchandises à Génes, & ceux qui n'y viennent que pour commercer ; ceux-ci ne payent aucun droit d'entrée ni de sortie ; ils ne payent que pour les marchandises qu'ils vendent ; & alors les droits sont assez forts. Près delà est la

Darſene, ou l'arſenal des galeres de la république.

Les bureaux de la douane, & tous les magaſins pour placer les marchandiſes ſont ſitués ſur le bord du petit port; il y a toujours un très-grand mouvement dans ce quartier, & il faut s'y garantir avec ſoin des atteintes des portefaix Bergamaſques, qui marchent prodigieuſément chargés, & qui n'ont jamais ſçû ſe détourner.

La ſituation de Gênes dans un terrein inégal & reſſerré, fait que les rues y ſont très-étroites; il y en a beaucoup qui ont à peine ſix pieds de largeur avec des bâtimens à cinq & ſix étages, ce qui les rend obſcures & triſtes. La plûpart ſont très-commerçantes & toujours remplies de gens qui vont & qui viennent. Le peu de largeur des rues contribue à faire croire que la population eſt très-nombreuſe; cependant j'ai oui dire par des gens très-inſtruits que le nombre des habitans, y compris les fauxbourgs de S. Pierre d'Arena, & de Biſagno, va à peine à quatre-vingt dix mille ames.

La premiere enceinte de la ville a environ cinq milles d'étendue. Les deux autres qui embraſſent une partie conſidérable des montagnes voiſines ſont beaucoup plus vaſtes, & ne doivent être regardées

que comme des défenses avancées qui servent à la sûreté de la ville.

La rue neuve (strada nuova) est le plus beau quartier de Génes ; elle fut élargie & dressée dans le dernier siécle, par Alexis Galeazzi de Pérouze ; il a construit le magnifique palais des ducs de Torcis, de la maison Doria, qui est dans cette rue, & qui en fait le principal ornement ; les autres palais de ce quartier, & qui sont tous très-beaux, ont été bâtis sur les desseins de cet architecte. La place Doria, qui est à l'extrêmité de cette rue, est plus remarquable par la beauté de ses édifices que par sa grandeur.

Le quartier de l'Annonciata & la place qui y répond, qui est la plus grande de Génes, est le seul dans lequel toutes sortes de voitures puissent aborder ; c'est dans cette place qu'est l'auberge de sainte Marthe, la meilleure de Génes pour le logement, & qui jouit de cette réputation depuis plus d'un siécle. La rue Balbi & celle de S. Thomas aboutissent à ce quartier ; elles sont larges, bien pavées, & décorées de beaux édifices (*a*).

(*a*) Pour conduire dans les autres quartiers de la ville les fardeaux pésans, ou d'un gros volume, on se sert de traineaux étroits auxquels on

Le quai qui conduit de la porte S. Thomas à la Lanterne, & delà au fauxbourg S. Pierre d'Arena, est fort large & bien revêtu ; c'est une des promenades les plus fréquentées de la ville, la plus longue & la plus commode pour ceux qui aiment à marcher de plein pied ; d'un côté on a la vûe du port, & de la côte au couchant ; de l'autre on touche la montagne, dont le pied est garni de maisons la plûpart habitées par des ouvriers en soie.

De l'autre côté de la ville, au levant, les deux collines appellées de Serzane & de Carignan, sont unies par un pont assez large pour passer aisément quatre carosses de front, & d'une très-grande élévation. Ce grand ouvrage a été conduit par un ingénieur François nommé Langlade qui

---

attache un ou plusieurs chevaux, & qui peuvent passer partout ; à l'aide de cette machine, on transporte même des blocs & des colonnes de marbre dans les quartiers de la ville les plus difficiles à aborder.

Pour aller par la ville, on n'a pas d'autres commodités que les chaises à porteurs ; il y en a de magnifiques ; celles même de louage sont très-propres, garnies de glaces, doublées de velours, bien vernies par le dehors, quelques-unes même sont dorées ; les porteurs & la chaise se payent quatre francs par jour, argent de France.

l'entreprit au commencement de ce siécle, sous les ordres & aux dépens du seigneur Dominique Pauli, patricien Génois. Ce pont & la jettée qui le suit en réunissant les deux collines, forment une belle esplanade plantée d'arbres, dans un terrein fort élevé. La promenade y est agréable & fort commode, sur tout pour prendre le frais en été; on y a la vûe de la mer, & celle d'une partie du bourg de Bisagno, composé d'une multitude de maisons de campagne presque toutes bien bâties, quoique sur un terrein inégal, entremêlées de beaucoup de palais & de jardins, qui tous ensemble forment un spectacle varié & très-vivant.

Eglises.

7. Les églises & les palais de Génes, presque tous d'une construction très-riche, & où les plus beaux marbres n'ont pas été épargnés, ont fait, dit-on, donner à cette ville le nom de superbe; j'en ai vû une partie, qui sont vraiment d'une grande beauté; j'en dirai ici quelque chose, pour amuser ceux qui liront ces mémoires. Je ne ferai pas un détail exact de tous les chef-d'œuvres de peinture qui ornent ces édifices; je renvoie pour cela à la description qu'en a donnée M. Cochin.

L'église de S. Laurent, à en croire les Génois, est la premiere qui ait été érigée sous

le vocable de ce Saint. Auſſi-tôt que l'on apprit à Génes qu'il avoit été martyriſé à Rome l'an 260, on convertit ſur le champ en égliſe la maiſon où il avoit logé paſſant d'Eſpagne à Rome avec S. Siſte.

Elle fut érigée en cathédrale en 985, & a toujours conſervé ce titre juſqu'à préſent. Elle eſt revêtue de marbre blanc & noir, tant dedans que dehors, & pavée de même; la conſtruction eſt d'un gothique aſſez lourd; le portail eſt ouvert de trois portes qui donnent entrée dans autant de nefs mal éclairées; à côté droit du portail eſt une tour fort élevée revêtue de marbre & qui ſert de clocher. Du haut de cette tour on jouit de la vûe de la ville, mais bien moins avantageuſement que du port. On y remarque ſurtout la chapelle de S. Jean-Baptiſte, protecteur de la ville & de la république. Elle eſt revêtue de marbres, chargée de ſculptures anciennes & de pluſieurs ſtatues médiocres. Il y a toujours une quantité de lampes allumées, qui ſont toutes d'argent, la plûpart d'un poids conſidérable & d'un beau travail.

Dans le tréſor de cette égliſe eſt le fameux plat d'émeraude donné aux Génois par Baudouin roi de Jéruſalem. Ils prétendent que c'eſt le même ſur lequel le Sauveur mangea l'agneau paſchal avec ſes

disciples ; les critiques les plus habiles ne sont pas d'accord sur cette prétention ; quoiqu'il en soit, c'est une pièce curieuse & fort ancienne, puisque l'on va jusqu'à dire qu'elle faisoit partie des présens que la reine de Saba offrit à Salomon.

Saint Sire (San Siro) est l'ancienne cathédrale de Génes, & fort connue dans l'histoire de cette ville par les assemblées qui s'y sont tenues, & où se formoient ordinairement les plans des révolutions qu'elle a éprouvées ; cette église est aujourd'hui aux Théatins. La construction en est de la plus grande richesse ; les plus beaux marbres y ont été employés, & l'or y éclate de toutes parts ; les cloitres & les appartemens des religieux répondent à cette magnificence & sont de la plus grande propreté. Il paroît qu'il y a peu de tems que toutes ces constructions sont achevées.

L'Annonciata est l'une des plus grandes églises de Génes & celle dont la décoration est la plus brillante ; le portail n'est point achevé ni revêtu, mais l'intérieur de l'église est magnifiquement orné. Elle est partagée en trois nefs, soutenues par des colonnes revêtues d'un marbre blanc & rouge très-éclatant ; la voute est peinte & dorée de même que la

coupole. C'est dommage que le chœur manque de profondeur, mais il paroît que l'architecte a été gêné par l'inégalité du terrein. Le grand tableau de la cêne qui est au-dessus de la porte d'entrée, peint par Jules-César Procaccini, est un des plus beaux morceaux de ce maître. La composition & le coloris en sont excellens. Dans une chapelle près de la sacristie on voit un tableau du Borzone frais de couleur & d'une composition très-gracieuse; il a pour sujet l'instant où les bergers viennent adorer J. C. après sa naissance.

La nation Françoise a dans cette église, dans le collatéral à main droite, une chapelle sous le vocable de S. Louis, revêtue de beaux marbres; c'est là qu'est enterré M. le duc de Boufflers, qui commandoit à Génes en 1746 & qui y mourut. On lit sur la pierre sépulchrale un éloge magnifique & bien vrai de ce grand homme qui emporta les regrets des François & des Génois. Cette église est à la maison Lomellini.

S. Ambroise, église appartenante à la maison Balbi, est de la plus magnifique construction; la façade extérieure est d'une grande & noble architecture; les cours, les terrasses, les galeries & les escaliers sont soutenus par des colonnes de marbre

& conſtruits de même : rien n'eſt plus riche & mieux tenu que l'aſſemblage de tous ces bâtimens qui ſont occupés par les jéſuites que la maiſon Balbi y a placés. L'intérieur de l'égliſe eſt de la plus grande magnificence, ornée d'une multitude de colonnes de marbre de diverſes couleurs; la chaire à prêcher d'une belle forme eſt de même.

On y voit deux beaux tableaux de Rubens, celui du maître-autel qui a pour ſujet la circonciſion, & celui de la chapelle de S. Ignace, où ce ſaint eſt repréſenté guériſſant un poſſédé, & reſſuſcitant des enfans. Dans la croiſée à droite eſt un tableau de l'Aſſomption, peint par le Guide, & l'un des plus beaux ouvrages qu'ait produit le pinceau de ce grand maître. Cette égliſe eſt l'une des plus belles & des plus riches de Génes.

L'égliſe de Carignan, collégiale fondée par la maiſon Sauli en 1481; on commença à la conſtruire en 1552 dans la forme où elle eſt; la conſtruction en eſt noble & ſolide; les ornemens y ſont ménagés avec goût & très-bien diſtribués; les quatre piliers qui ſoutiennent la grande coupole ſont ornés de quatre ſtatues, dont deux du Puget, fameux ſculpteur François, celle de S. Alexandre Sauli, & de

S. Sébastien, toutes les deux vraiment dignes du ciseau de ce grand homme. Celle de S Jean Baptiste est de Parodi ; & celle de S. Barthelemi de Claude David sculpteur François.

L'église de l'Albergho de Poveri posséde un groupe en marbre blanc qui représente l'Assomption, & qui est de Puget, & très - excellent. Les Génois eux-mêmes regardent les ouvrages de ce maître comme un des ornemens principaux de leur ville. Je devrois parler encore d'une multitude d'autres églises qui ont chacune leurs beautés particulières, mais le détail en deviendroit trop long.

Je me contenterai de même de parler de quelques-uns de ces magnifiques palais si célébres dans toute l'Europe.

Palais de la Seigneurie. 8. On peut regarder le palais du gouvernement où réside le doge, comme le centre de la république. C'est-là que s'assemblent les conseils, que se forment toutes les délibérations ; c'est là encore que sont la plûpart des tribunaux de justice. Sa construction est de forme quarrée & d'une solidité qui lui donne l'air d'une forteresse ; la porte d'entrée est précédée d'une grille de fer, saillante en demi-cercle, où est un corps-de-garde pour les soldats Suisses. On passe par une grande cour ha-

bitée par les soldats & leurs femmes, & où sont encore quelques petites boutiques; il n'y a rien là de remarquable ni de beau. On trouve ensuite un grand vestibule où est un second corps-de-garde. On monte un grand escalier, au bas duquel sont deux statues des Doria. On traverse une galerie, & on entre dans une salle où sont quelques Suisses avec le baudrier & la halebarde. A la porte du tambour qui donne entrée dans les appartemens du doge, sont deux huissiers de la chambre, vêtus de pourpoints courts mi-partis de noir & de jaune, avec larges chausses, grandes cravates & amples perruques; ce sont eux qui annoncent les visites, & un gentilhomme, officier de la maison du doge, vient recevoir à la porte, & conduit jusqu'à l'appartement de sa Sérénité.

Les meubles du palais qui sont de damas ou de velours cramoisi, appartiennent à la république & servent successivement à tous les doges; on ne les renouvelle que lorsqu'ils ne peuvent plus servir par vétusté.

Les salles des conseils sont ce qu'il y a de plus curieux à voir dans ce palais. Les murailles de la salle du grand conseil sont ornées de grands tableaux peints à fresque, dont les sujets ont rapport à l'histoire de

Génes. Les friſes ont été peintes par le Pordenone, & les tableaux par le Franceſchini; autour de la ſalle ſont rangées ſur des piédeſtaux pluſieurs grandes ſtatues de marbre blanc, élevées à la mémoire des nobles Génois qui ont rendu d'importans ſervices à la patrie; on y remarque ſurtout celle de M. le maréchal duc de Richelieu, qui fut inſcrit ſur le livre d'or de la république, & mis au rang des nobles, lorſqu'il y fut envoyé par la France pour commander dans la ville & la défendre contre les attaques des Autrichiens; il réuſſit très-heureuſement dans cette expédition, les ennemis furent contraints de quitter la ville & les états de Génes. Alors le ſénat, par un juſte mouvement de reconnoiſſance pour M. le maréchal de Richelieu qu'il regardoit comme ſon libérateur, fit un décret qui portoit que la république lui érigeroit une ſtatue, qui ſeroit placée dans la ſalle du grand conſeil, avec celles des grands hommes dont la mémoire étoit chere à la république. Cette ſtatue de taille héroique, c'eſt-à-dire d'environ dix pieds de haut, ſe voit dans la ſalle du grand conſeil.

La ſalle du petit conſeil où ſe tiennent les aſſemblées ordinaires, eſt meublée de bancs couverts de cuir où ſe placent les

nobles, & de fauteuils garnis de même, rangés en demi-cercle autour du trône, dans lesquels se place la seigneurie. Le trône est un fauteuil antique de damas cramoisi galonné d'or; sur une petite estrade, & au-dessus est un petit dais de même étoffe que le fauteuil. C'est à ce tribunal que se décident les affaires les plus importantes de la république. Dans cette salle sont trois grands tableaux de Solimene, d'une composition pleine de feu & d'esprit & d'une grande fierté de dessein, ainsi que la plûpart de celles de ce maître. Les deux tableaux des bouts de la salle ont pour sujets, l'un la descente de Christophe Colomb en Amérique, l'autre l'arrivée des reliques de S Jean-Baptiste au port de Génes. Celui du plafond représente le massacre de la famille Justiniani, établie dans l'isle de Chio, par l'ordre de Soliman II. Ces trois tableaux n'ont de défaut que le coloris dur de Solimene, tout le reste y est excellent (*a*).

Dans ce palais est un arsenal où l'on Arsenal.

(*a*) La convocation des conseils se fait au son de la cloche du palais. A la porte de la salle est un huissier vétu de rouge qui présente à chaque sénateur lorsqu'il entre, une petite balle de bois argenté, qu'il jette dans un bassin posé sur une

assûre qu'il y a des armes pour armer plus de trente-mille hommes ; parmi les anciennes armures que l'on y conserve, on y voit avec plaisir les cuirasses fabriquées exprès pour les dames Génoises, qui se croiserent pour retirer les lieux saints des mains des infidéles. Ce monument singulier & qui n'est point imaginaire est du XIII^e. siécle ; ces amazones chrétiennes étoient prêtes à s'embarquer, lorsque le

---

table vis-à-vis du doge. Lorsque tous les sénateurs sont entrés on ferme la porte, & le chancelier compte les balles pour sçavoir le nombre de ceux qui composent l'assemblée. Après que le doge a proposé le sujet pour lequel le conseil a été convoqué, on recueille les voix dans la maniere suivante. Deux secrétaires distribuent aux vocaux, l'un une balle de laine blanche, l'autre une balle de laine noire, pour l'affirmative ou la négative ; un troisiéme secrétaire les suit portant une petite boëte carrée, surmontée d'un entonnoir qui a deux tuyaux, qui aboutissent à un seul orifice ; l'un de ces tuyaux est destiné à la balle blanche, l'autre à la noire ; mais comme la main du sénateur couvre tout l'orifice, on ne peut pas sçavoir dans quel tuyau il a fait passer la blanche ou la noire, ainsi les avis sont entiérement secrets & très-libres. Les avis pris en cette maniere, on reporte la boëte devant le doge, qui compte les voix par le moyen des balles, qui pour faire décret doivent être au moins de soixante-sept sur cent, c'est-à-dire les deux tiers.

Pape touché de leur zéle & de leur bravoure, craignant qu'elles ne s'exposassent inutilement aux fatigues & aux dangers d'une pareille entreprise, leur écrivit pour leur conseiller de se contenter de contribuer aux frais de l'armement qui se faisoit pour ce sujet, & de ne pas exposer leurs personnes délicates à des travaux auxquels les hommes les plus robustes avoient peine à résister.

C'est dans l'enceinte de ce palais qu'est la Rotte, tribunal composé de trois magistrats étrangers, pour instruire & juger tous les procès criminels, qui avant cet établissement se jugeoient arbitrairement, sous le prétexte de la liberté. L'intention de la république est que ces magistrats tiennent la balance égale & qu'ils n'ayent aucun égard aux sollicitations. Ils sont payés sur les revenus de l'état, & amovibles par le conseil qui les renvoie sur la moindre plainte, & qui a même le droit de faire leur procès en cas de prévarication. Il y a outre cela des syndics préposés pour tenir la main à ce que les procès soient expédiés promptement, & que les prisonniers soient traités humainement par les géoliers. Malgré ces précautions, les assassinats y sont souvent impunis, & il faut que le cas soit bien grave, ou les

Tribunaux.

preuves bien fortes pour qu'un aſſaſſin ſoit puni de mort; la plûpart même ne ſont pas recherchés; il n'en eſt pas de même des voleurs, qui, dès qu'ils ſont découverts, ſont punis très-promptement.

Le tribunal pour les cauſes civiles en premiere inſtance eſt tenu par des magiſtrats appellés aſſeſſeurs, qui ſont étrangers, & gagés par l'état; il y a outre cela des cenſeurs & des conſuls pour la police & la vente des marchandiſes. Les premiers ſont nobles, les autres ſont citadins. Des commiſſaires tirés du corps du ſénat ſont chargés de tenir la main à ce que les loix ſoient fidélement obſervées dans tous ces tribunaux.

La Banque ou maiſon de S. Georges doit être vûe, attendu ſa grande réputation. Elle ſouffrit un échec conſidérable lors de la derniere guerre des Génois avec la Reine d'Hongrie; cet événement lui a fait perdre de ſon crédit, & il n'y a pas apparence qu'elle ſe rétabliſſe jamais dans un état auſſi floriſſant qu'elle a été, ſurtout quand elle tenoit le premier rang à Génes Le gouvernement embarraſſé pour conſerver ſon droit de ſouveraineté ſur l'iſle de Corſe, le mit en dépôt entre les mains de la maiſon de S. Georges qui fut aſſez puiſſante pour le conſerver, juſqu'à

ce que la république étant dans un état plus pacifique & plus florissant, jugea à propos de rentrer dans ses droits, qu'elle a conservés jusqu'à présent avec différens succès toujours très-dispendieux.

9. La maison où se tient la banque de S. Georges est assez vaste, la salle principale est revêtue d'une ancienne boiserie avec des bancs, quelques bureaux & siéges pour placer les magistrats & officiers chargés de l'administration; elle est décorée de quelques statues, & d'inscriptions qui ont rapport aux événemens les plus intéressans, auxquels la maison S. Georges a pris part (a). Banque de S. Georges.

Logia di Banchi est une grande salle publique où s'assemblent les marchands pour traiter de leurs affaires; l'écusson de la république est peint au plafond, au dessus de la porte d'entrée est un tableau de la Vierge peint à fresque par Pietro Sori de Sienne. L'entrée de cette salle est du côté de la petite place des marchands.

10. Le palais Doria, situé à la porte S. Thomas, est le plus vaste de ces magnifi- Palais particuliers.

(a) Les commissaires députés du Sénat, pour connoître des affaires de la banque S. Georges, portent le nom de provéditeurs.

ques édifices qui ornent la ville de Génes, il fut commencé dans le seiziéme siécle par le célébre André Doria, dont le nom fait l'honneur de sa patrie & de sa maison; ce palais, par la grandeur & la beauté de ses appartemens, est digne de loger un souverain; il communique à ses jardins qui sont situés de l'autre côté de la rue, par une galerie couverte. La statue de Neptune qui est au-dessus de la grande fontaine du jardin, est celle d'André Doria représenté sous la figure du Dieu des mers, où lui-même avoit dominé si long-temps. L'aspect principal de ce palais est immédiatement sur le port.

Le palais de Marcellino Durazzo est orné d'une riche collection des plus beaux tableaux, non-seulement des grands maîtres d'Italie, mais même des Flamands, tels que Vandick & Rubens, dont on voit des ouvrages admirables; ce qui mérite surtout d'y être vû, c'est le grand tableau de la Madelaine aux pieds de Jesus-Christ chez le Pharisien, peint par Paul Veronese; c'est l'un des plus beaux de ce grand maître & le mieux conservé que j'aie vû. C'est certainement un des plus précieux tableaux du monde; on y retrouve le beau coloris de l'école Vénitienne, très-rare à reconnoître, attendu que l'air épais de la

mer, & l'humidité âcre qui en est inséparable, ont considérablement altéré les chef-d'œuvres de Paul Véronese, du Titien, du Tintoret & des autres grands maîtres de cette école qui étoient en grand nombre à Venise, & qui sont plus recommandables par leur ancienne réputation que par leur état actuel. On voit dans ce même palais une copie de ce tableau & la seule qui en ait été faite; parmi les choses rares & curieuses, on y remarque un buste antique de Vitellius, d'un beau travail. Je n'entre dans aucun détail au sujet des belles collections de tableaux qui sont à Génes; M. Cochin en a parlé fort au long, & on ne peut trop inviter les artistes & les amateurs à les voir; ils sont mieux conservés à Génes que dans la plûpart des autres villes d'Italie; on y trouve sur-tout des Vandick & des Rubens de la plus grande beauté. Ce palais est richement meublé, de la construction la plus noble; les péristiles, vestibules, escaliers, galeries, terrasses, sont en beau marbre; partout il y a des fontaines pour le service de la maison, même sur la terrasse qui est au haut de la maison & qui la termine; il y a une fontaine pour arroser les orangers & autres arbustes qui y sont en caisse; on a de cette terrasse la vûe du

port & de la pleine mer. La richesse de la construction & des ameublemens de ces palais annonce l'opulence de leurs possesseurs.

Palais de Marcellone Durazzo, d'une architecture noble & riche; parmi les peintures dont il est décoré, j'ai admiré un très-grand tableau à fresque, peint par Solimene, qui a pour sujet Achille traînant Hector attaché à son char; ce morceau est d'une composition admirable, la figure d'Achille rend entiérement l'idée qu'Homère a donnée de ce grand guerrier, rien n'est plus fier & plus fortement exprimé. Que ce Solimene avoit de génie!

Le palais Brignoletti est admirable pour la distribution de ses appartemens, la beauté de ses tableaux, & la richesse de ses meubles. Il faut sur-tout voir le Mezzanino ou l'entresol qui est de la propreté la plus recherchée.

Le palais Carrega a une collection de tableaux moins considérable, mais tous choisis & bien conservés.

Le petit palais Rovere a les meubles les plus riches; & cependant de très-bon goût.

Le palais Giacomino Balbi a une collection très-nombreuse de beaux tableaux. Dans presque toutes ces maisons est un

concierge ou *guarda roba*, auquel il faut s'adresser & qui les fait voir; cet homme a le catalogue imprimé ou manuscrit des tableaux; on donne ces catalogues aux étrangers dans les palais Brignoletti & Balbi. A Génes, comme dans tout le reste de l'Italie, les appartemens principaux sont à un second très-élevé; le premier n'est ordinairement qu'un entresol, & le rez-de-chaussée, dont les planchers sont très-exhaussés, est occupé par les domestiques, & ne sert qu'à desservir les maisons; la partie qui aboutit à des rues marchandes est ordinairement occupée par des boutiques.

Les montagnes des environs de Génes fournissent une grande quantité de beaux marbres qui servent à construire les magnifiques édifices que l'on admire dans cette ville, que l'on a appellée avec assez de raison un magasin de beaux palais. Car on ne peut pas dire qu'ils ornent la ville où ils sont bâtis. A l'exception de la Strada Nuova que l'on regarde comme la plus belle rue de Génes, à cause de sa longueur & de sa largeur, & qui par-tout ailleurs ne seroit pas considérable par cette raison, & des rues Balbi & S. Thomas qui ont quelque largeur, & où les bâtimens ont une apparence extérieure qui orne la ville, on

ne peut juger des autres palais que par les détails, & point du tout par l'ensemble; la plûpart étant situés dans des rues si étroites, qu'à peine on peut en appercevoir la hauteur en portant ses regards en ligne perpendiculaire; cependant je ne crois pas qu'il y ait aucune ville en Italie où les maisons soient dans l'intérieur plus belles & plus commodes, & tenues avec autant de propreté.

Police, approvisionnement.

11. La police à Génes est assez bien observée dans ce qui regarde l'approvisionnement de la ville, les magistrats de l'abondance étant obligés de la tenir pourvûe de bled, de vin & d'huile pour un an. Les états de la République fournissent peu de bleds, elle en tire ordinairement des plaines fertiles de l'Italie, surtout de la Lombardie, quelquefois il en vient d'Afrique & de Sicile; les côtes maritimes sont fertiles en vins d'assez bonne qualité & en huiles: la Toscane & Luques en fournissent aussi. On dit que le prix des denrées est fixé à raison de la fertilité de l'année, mais on doit dire plutôt que c'est à raison du profit que la République veut en tirer; tous ceux qui n'ont pas des biens fonds qui leur produisent ces denrées, ou qui n'ont pas une permission expresse de faire leurs provi-

ſions particuliéres, étant obligés de ſe fournir aux magaſins publics ; ceux qui tiennent les auberges y ſont expreſſément contraints ; ils ne peuvent avoir chez eux aucune proviſion ; voilà ce qui rend en partie les auberges ſi cheres ; outre l'inclination naturelle qu'ont tous les Italiens de tirer des étranges le plus qu'ils peuvent, en quoi ils ſemblent avoir hérité de la permiſſion qui fut accordée aux Juifs, les Génois n'ont jamais été regardés comme gens aſſez peu attentifs à leur intérêt, pour faire une exception à l'uſage général.

Le poiſſon qui dans toutes les autres villes maritimes eſt d'une grande reſſource à cauſe de ſon abondance, eſt très-rare dans la mer de Gênes ; le peu que l'on en pêche n'eſt pas d'une bonne qualité ; mais la volaille & la viande de boucherie y ſont très-bonnes ; le bois y eſt cher ; il eſt vrai que l'on n'en fait de conſommation ordinaire que pour la cuiſine, le climat étant l'un des plus chauds de l'Italie, expoſé au midi & au couchant, & à couvert de tous les vents froids, ou par l'Apennin, ou par les Alpes maritimes. Le peuple y vit ſobrement, mange beaucoup d'herbages & de fruits en été, & en hyver du poiſſon ſec & des

fromages qui se font dans les montagnes ou qui se tirent de Lombardie.

Tous les étrangers qui arrivent à Gênes sont obligés de donner leurs noms & celui de leurs domestiques, qui se portent au palais du doge, où un officier subalterne expédie une permission de séjourner trois jours seulement; après quoi on est obligé de la faire rénouveller pour autant de temps, ce qui ne se refuse point, moyennant une légere rétribution.

Les Douanes n'y sont point incommodes pour les voyageurs; en donnant quelque monnoye aux soldats de garde, & aux commis des portes, on passe librement & sans être fouillé; il est, dit-on, défendu d'entrer dans la ville avec des armes à feu; on demande effectivement si on n'en a point, & on se contente de l'assûrance que l'on donne de n'en point avoir.

Revenus & force de la république.

12. Les revenus de la république suffisent à peine à la dépense nécessaire pour son entretien ordinaire, ne montant pas à six millions de livres, avec lesquels elle tient sur pied environ six mille hommes de troupes, repartis tant dans la capitale que dans les autres places de l'état, & surtout en Corse, où la guerre est presque continuelle. Mais la noblesse est d'une

richesse

richesse immense ; plusieurs Citadins ont fait des fortunes considérables qu'ils entretiennent par le commerce. La plus grande partie de ces richesses sont en argent comptant, placé à gros intérêt sur toutes les banques de l'Europe. Les uns & les autres aident considérablement la république dans le besoin. En 1746, lors de la guerre des Autrichiens, la république arma trente milles de ses sujets, & ce furent les particuliers qui firent en grande partie les frais de cet armement.

Les forces maritimes de cet état ne consistent qu'en quatre galeres & quelques grosses barques armées en course. Depuis le bombardement de 1684 & le traité fait en conséquence avec le roi de France, les Génois ne peuvent en entretenir davantage pour la sûreté de leurs côtes; ce qui est cause qu'ils ne peuvent former aucune entreprise considérable, surtout dans l'état actuel des choses, où les puissances dominantes en Europe font nécessairement la loi aux autres. Il n'en est pas de ce siécle comme du XII^e. du XIII^e. du XIV^e. & même du XV^e. où les Vénitiens & les Génois tenoient le premier rang parmi les puissances maritimes & commerçantes. Qu'est devenue la grandeur de ceux-ci, qui ont presque anéanti la république de Venise,

fait trembler l'empire de Constantinople, & eu des possessions considérables en Syrie, & dans toutes les échelles du Levant?

Environ le milieu du dernier siécle, les Génois firent une tentative, pour rétablir leur commerce dans le Levant; ils fabriquerent de petites monnoies & des étoffes de laine à l'usage des Turcs. Ils envoyerent à Constantinople un vaisseau chargé de ces marchandises dont ils eurent un prompt débit; en même-temps ils voulurent avoir comme les autres nations de l'Europe, un Résident reconnu pour veiller à leurs intérêts, & traiter directement avec les ministres de la Porte, & un consul à Smirne; mais le produit de cette entreprise ne suffisant pas, même à l'entretien de leurs Ministres, dont les premiers se ruinerent, ils ont abandonné ce projet qui n'a pas été repris; parce que la manufacture est tombée de même que la fabrique des espéces.

Noblesse de Génes.

13. La noblesse de Génes est distinguée en portique vieux & en portique nouveau; c'est par ce nom que l'on distingue l'ancienne, composée de 28 familles, de la nouvelle, composée de plus de 400. Quoique ces noms soient odieux dans le centre de la république, où on n'ose pas les prononcer pour ne point exciter de jalousie

& de sédition ; cependant ils affectent les uns avec les autres des distinctions qui font assez voir que l'ancienne noblesse se regarde comme très-supérieure à la nouvelle ; on doit élire le doge à l'alternative dans les deux portiques ; & les 400 sénateurs qui composent le grand conseil sont pris indifféremment dans tout le corps de la noblesse.

Il est rare de trouver un Génois qui dépense tout son revenu ; tel noble qui a trois cent mille livres de rente, n'en dépense pas plus de cinquante mille par an ; aussi, ils ont toujours beaucoup d'argent en reserve, dont ils aident l'état dans le besoin, ou qu'ils employent à ces constructions magnifiques que l'on admire chez eux. Le Seigneur Marcellone Durazzo a fait bâtir nouvellement à Cornigliano, village sur la riviere du Ponent entre Génes & Sestri, un palais de la plus grande magnificence, il est tout de marbre ; ce que j'en ai vû de meublé répondoit à la beauté de l'édifice. On dit qu'il avoit destiné à la construction & à l'embellissement de cette superbe maison plusieurs millions qu'il avoit comptant.

C'est une maniere fort noble de répandre dans le public des sommes considérables, qui mettent dans l'aisance une mul-

titude de pauvres particuliers, qui se les approprient légitimement, en donnant en échange leur travail & leur industrie à celui qui les emploie pour satisfaire son goût. C'est la plus belle maison qui soit dans les environs de Génes. Une cour environnée d'une muraille revêtue de pilastres & d'une balustrade de marbre blanc, un grand vestibule soutenu par deux rangs de colonnes, un magnifique escalier, avec un grand salon à deux cheminées, annoncent ce superbe bâtiment; les jardins qui l'accompagnent sont très-grands, & sont terminés par une terrasse, contre laquelle les flots de la mer viennent se briser. On dit que le seul inconvénient qu'ait cette maison est d'être dans un terrein bas & sujet aux brouillards; mais il eût été difficile dans le voisinage de Génes de trouver assez de plaine pour mettre toutes ces constructions de niveau; ce que vouloit le maître de la maison qui a fait construire dans un âge avancé, & qui craint la fatigue de monter dans les appartemens hauts de sa maison, ainsi qu'il nous en assûra lui-même.

Les autres maisons de plaisance des nobles Génois dont j'aurai occasion de parler, qui sont aux environs de Sestri di Ponente, sont dans un terrein fort inégal.

On voit à Gênes plusieurs fontaines publiques entretenues par un grand aqueduc qui porte l'eau dans les différens quartiers de la ville ; ces eaux se tirent de la montagne voisine, & sont assez abondantes pour fournir à la consommation ordinaire ; l'eau y est d'une qualité médiocre, comme toutes celles qui coulent de l'Apennin, remarque que je ferai dans plus d'une occasion.

14. Les maisons sont toutes très-élevées, les appartemens les plus sains sont au troisiéme. Elles sont couvertes de toîts plats, quelques-unes sont terminées par des terrasses couvertes de plomb, ou d'une pierre noirâtre appellée lavagna, qui ressemble à l'ardoise, mais beaucoup plus solide, & à-peu-près de même poids pour le volume. C'est sur ces terrasses, & même sur ces toîts, que les femmes, surtout celles des marchands & des artisans qui sortent peu, vont prendre l'air pendant la nuit ; elles y forment de petits jardins avec des caisses & des pots remplis de fleurs ; j'y ai vû surtout beaucoup d'œillets & de jasmins dans l'arriere saison. Je ne parle pas des orangers & autres arbres de cette espéce que l'on sçait y être très-communs. Quelques géographes, en parlant de ces toîts & terrasses, Usages particuliers.

disent que l'usage des femmes est de s'laver les cheveux au soleil pour les faire jaunir par ce moyen. Ç'a peut-être été la mode autrefois, ce ne l'est plus à présent, & les cheveux jaunes ne sont pas plus à la mode que ceux d'une autre couleur ; il est vrai que dans toute l'Italie on peut avoir les cheveux roux impunément, & j'y ai vû une très-grande dame qui, dans un âge déja avancé, conservoit encore des prétentions à la beauté & à ses droits, se servir de poudre tout-à-fait jaune ; mes yeux n'étoient pas accoutumés à ce genre de beauté que je trouvois presque ridicule.

Les théâtres étoient fermés à Génes pendant le séjour que j'y ai fait au mois d'octobre, temps auquel la noblesse & les marchands même sont tous à leurs maisons de campagne ; ainsi je n'en puis rien dire, ils ne passent pas pour y être magnifiques ; d'ailleurs l'état faisant très-peu de dépense pour avoir de bons acteurs qui se payent très-cher, il n'est pas étonnant que les spectacles y soient médiocres.

Mœurs de la nation.

15. Les mœurs des Génois n'ont pas une réputation bien admirable en Italie ; on connoît le proverbe qui les caractérise eux & leurs pays : dans toutes les nou-

nelles comédies Italiennes, s'il y a un rôle odieux, on l'attribue de préférence à un Génois ; il ne m'appartient pas de décider si le gros de la nation a donné lieu à toutes ces imputations ; ce qu'on voit, c'est que ce peuple a été, même dans le temps de sa plus grande puissance, d'une inconstance qui passoit pour infidélité à tous ses engagemens. Aujourd'hui il est très-content de vivre dans une indépendance qui le laisse le maître chez lui. Le gouvernement aristocratique qui est établi depuis très long-temps & auquel le peuple est accoutumé, est la cause de l'union intérieure de l'état ; il y a eu quelques tentatives faites en différens temps pour l'altérer ; mais elles n'ont pas réussi, & la forme de gouvernement établie en 1528 s'est toujours conservée, d'où on peut légitimement conclure que c'est celui qui convient le mieux aux Génois & à leur situation. Il est à croire que les nobles qui possédent les plus grandes richesses de l'état & qui en sont les maîtres, le conserveront ; les bons marchands qui ont des possessions réelles ou des magasins considérables, sont également intéressés à maintenir la tranquillité intérieure, ne pouvant que perdre beaucoup dans les révolutions ; quant à la populace, aux gens qui

ne possédent rien, & qui vivent de leur industrie, & d'un travail journalier, ils sont trop dans la dépendance pour oser rien entreprendre d'eux-mêmes; ils ne seroient à craindre qu'autant qu'ils seroient les instrumens de quelque faction qui auroit un chef accrédité.

Le gouvernement est fort doux à leur égard; on ne punit sévérement que les vols de quelque conséquence & les crimes publics & crians. On a beaucoup d'indulgence pour tout ce qui n'intéresse pas directement la sûreté des citoyens ou le bon ordre de la république. L'esprit de parti qui caractérisoit autrefois le peuple Génois paroît absolument anéanti, il pourroit cependant se ranimer encore; on a vû en 1746, avec quelle vivacité, du sein de l'abbattement & de la consternation, il passa tout d'un coup à la résolution vigoureuse de chasser un ennemi qui l'avoit poussé à bout, & qui commençoit à lui faire éprouver toutes les horreurs d'un dur esclavage. Il se souvint heureusement qu'il étoit né républicain & libre, & le devint en effet.

Cette révolution heureuse doit être écrite en lettres d'or dans les fastes de la république.

J'ai vû parmi les nobles, des person-

Anges qui paroissoient très-estimables, d'une société douce & aimable ; qualités qu'ils doivent plus à la nature qu'à l'art ; leur éducation ne paroissant pas fort soignée.

Ceux qui ont voyagé, qui ont été dans les négociations, & qui ont vû les cours étrangéres, sont par état plus instruits que les autres ; on en rencontre même qui connoissent bien les poëtes Italiens, & sont versés dans cette partie de la belle littérature ; en général, on peut dire qu'ils ont de l'esprit & de la sagacité, & que s'ils étoient sur un plus grand théâtre, ils déployeroient avec avantage les talens qu'ils ont pour le gouvernement. Les peuples de la domination ecclésiastique aiment à avoir pour légats des cardinaux de cette nation ; ils prétendent que leur administration est exacte & juste, & surtout que les intérêts du peuple sont bien entre leurs mains ; ils entendent toutes les parties de détail qui regardent ces approvisionnemens ; ce qui intéresse en général les Italiens qui sont dans l'habitude d'aller tous les jours au marché, & qui sont bien aises d'avoir ces denrées à un prix juste & fixé. Boulogne qui est la ville la plus considérable de l'état ecclésiastique après Rome, préfère les légats Génois à

tous les autres, sur l'expérience qu'elle de leur bon gouvernement.

Cicisbei, ce que c'est.

16. La jalousie dont on taxe les Italiens, est une maladie que l'on croit naturelle à ce beau païs. A en juger par les usages observés par ceux qui sont faits pour donner le ton aux autres, on n'en croiroit rien ; à Génes les maris paroissent plus commodes qu'à Paris même ; on les voit très-rarement chez leurs femmes, & quand on les y rencontre, ils y ont l'air de peu s'intéresser à ce qui se passe. Mais ce que l'on y trouve toujours & à toute heure, enfin ce qui ne quitte jamais les dames, ce sont les *cicisbei* ou galans nécessaires : c'est une affaire de famille que le choix d'un *cicisbeo*. Dès qu'il est question de marier une fille noble, & que les articles du mariage sont arrangés, on songe à la pourvoir, d'accord avec son mari, d'un *cicisbeo* qui soit agréable aux parties contractantes. D'ordinaire ils sont de l'âge du mari, & de son rang, quelquefois plus jeunes. Leur occupation est d'accompagner par-tout la dame à laquelle ils sont attachés, à la messe, à la promenade, aux assemblées, aux spectacles ; une femme ne va point sans son *cicisbeo*, il aide même à l'habiller, il est son confident nécessaire, & comme il ne

n'a chez elle que pour la ſervir, il a droit d'y entrer à toute heure & en tout temps. Cet uſage doit ſon origine à la jalouſie des maris, qui choiſiſſoient un ami intime de la diſcrétion duquel ils étoient ſûrs, & qui étoit un gardien incorruptible de l'honneur conjugal. Mais comme tout dégénere en abus, ce n'eſt plus à préſent la même choſe; il faut que le *cicisbeo* ſoit auſſi agréable à la femme qu'au mari. Une fois choiſi, il eſt rare qu'on le change; & ſi par la ſuite des temps il vient à déplaire à la dame, elle eſt fort à plaindre d'avoir à ſouffrir néceſſairement les aſſiduités & les ſoins d'un homme déſagréable qui ne la quitte pas plus que ſon ombre. C'eſt à Luques ſurtout que le *cicisbéat* eſt en très-grand honneur; il eſt commun d'en trouver qui ont quarante à cinquante ans de ſervice, & qui ſont à l'extérieur auſſi empreſſés de ſervir leurs dames que les plus jeunes; l'uſage eſt qu'ils accompagnent la dame, même lorſqu'elle va à confeſſe; alors ils ſont chargés de garder l'éventail, les gants, le livre de prieres & le petit chien.

A Génes preſque tous les carroſſes ſont à deux places ſeulement, moyennant quoi perſonne ne peut être en tiers avec la dame & ſon *cicisbeo*. Auſſi on ne voit ja-

mais deux femmes aller ensemble à la promenade. A table le *cicisbeo* est toujours à côté de sa dame ; au jeu il est au moins derrier sa chaise, s'il ne joue pas à côté d'elle ; ceux que j'ai vus surtout parmi les jeunes gens, ont tous l'air de la bonne amitié & d'une confiance intime. Un étranger admis à ces assemblées & qui veut lier conversation avec une dame Génoise, doit se croire heureux, s'il en trouve quelqu'une dont le *cicisbeo* soit malade ou absent ; alors s'il a le talent de s'énoncer avec agrément, il est sûr d'être bien reçu.

Mœurs du peuple.

17. Le peuple qui n'entend rien à tous ces rafinemens, n'a point admis les *cicisbei*, & regarde leur établissement parmi ses maîtres comme un très-grand abus. La bonne bourgeoisie même, ce que l'on appelle citadins, ne les souffre pas, & si quelque femme plus déliée que les autres se met sur le ton d'en avoir un, il faut que le mari ait des raisons particuliéres pour le souffrir, & qu'il veuille être en pleine liberté de la part de sa femme ; on compte les citadines à *cicisbeo* ; combien celles qui n'en peuvent avoir se dédommagent à en plaisanter ? Mais le peuple qui est jaloux sans en rougir, ne les tolere point. De temps en temps les femmes

de cet état qui veulent sçavoir ce qui en est, donnent lieu à des scènes très-sanglantes. Un *cicisbeo* du bas étage qui s'opiniâtre à exercer son emploi, court risque de sa vie, & les loix sont assez favorables au mari que l'on admet à se justifier, en prouvant qu'il a trouvé le *cicisbeo* en flagrant délit, & qu'il a vengé son honneur outragé.

Malgré le cicisbeat, les procès pour fait d'impuissance sont très-communs à Gênes; un homme & une femme qui ne se conviennent pas, portent leur plainte au tribunal ecclésiastique, où moyennant quelque argent, ils trouvent toutes les facilités qu'ils desirent. Delà l'affaire passe au petit conseil & est jugée au souhait des parties. Le mariage est déclaré nul, & chacun recouvre sa liberté toute entiere, & peut passer à un autre mariage qui d'ordinaire réussit. Il est vrai qu'il faut rendre la dot à la femme; quelques maris en ce cas aiment mieux ronger leur frein & laisser liberté toute entiere à leurs femmes.

18. Il y a souvent aussi des procès pour fait de divorce. A Gènes comme ailleurs, il faut qu'une femme ait à se plaindre de mauvais traitement, c'est encore une affaire d'arrangement; on choisit les témoins Divorces communs.

devant lesquels doit se passer la scène désagréable qui donne lieu à la plainte, & sur leur déposition, le conseil prononce la séparation. Ordinairement on adjuge au mari l'administration des biens de la communauté, & le soin de l'éducation des enfans; alors la femme n'a pour elle qu'une pension médiocre; mais elle n'est point obligée de se retirer dans une maison religieuse ou chez ses parens, il lui est libre de s'établir où elle veut. Dès que la sentence de divorce est prononcée, le mari n'a plus droit d'être jaloux. Les femmes achetent leur liberté à ce prix & la payent chérement.

Celles qui entendent bien leurs affaires, & qui veulent se mettre au-dessus des événemens, après que la dot de leur mariage a été payée, ont soin de se faire donner en paraphernaux, tous les biens qui peuvent leur écheoir ensuite, & qui par ce moyen n'entrent pas dans la communauté : celles-là sont les bienheureuses & ne dépendent que de leur caprice. J'ai vû des dames Génoises posséder des fortunes considérables de cette espéce, qui les mettent à même d'avoir des maisons délicieuses, sur-tout à la campagne, où elles tiennent un grand état, & reçoivent qui il leur plaît, pourvû que ce soit à leurs frais.

19. Comme les affaires de la républi- Habitude du jeu.
que n'occupent pas tous les patriciens, & qu'il y a peu de charges à distribuer, le jeu est d'une grande ressource pour les occuper; ils en font l'étude la plus sérieuse, & admettent à leur société quiconque a quelque argent à risquer sur une carte.

Dans ce pays une table de pharaon ou de lansquenet rassemble tous les états; on y voit confondus la dame titrée, le patricien, le marchand, le religieux, le curé de village, le manant, le mendiant même s'il avoit une piéce d'or à mettre au jeu, & tous jouent avec un acharnement qui fait que le combat ne finit jamais que faute d'espéces.

Il n'y a cependant point d'assemblées publiques de jeu; le gouvernement ne les tolere pas, les étrangers y seroient admis, & pourroient avoir la fortune pour eux & débanquer un noble Génois; voilà ce que le gouvernement ne souffre pas, afin que l'or ne sorte point du pays; mais les Génois jouent entr'eux autant qu'il leur plaît, parce que ce qui appauvrit un sujet enrichit un autre.

Le gouvernement est si exact sur ce point qu'il refuse toute permission à curiosité, machine étrangere, spectacle qu'il

présume devoir plus emporter d'argent de la capitale qu'il n'y en laissera. On a tous les jours des exemples de cette économie politique (*a*).

(*a*) Il y a quelques années que l'usage avoit prévalu à Génes de se servir de porcelaine au lieu de vaisselle d'argent. Le Sénat qui en prévit les conséquences abusives & ruineuses pour les particuliers & pour l'état, non-seulement imposa une forte taxe sur l'entrée de cette marchandise étrangere, mais encore fixa la quantité qu'il étoit permis d'en avoir ; tandis qu'il laissa la liberté entiere d'avoir autant de vaisselle d'argent que l'on voudroit. En quoi il se conduisit fort sagement. La vaisselle d'argent est une richesse réelle, & s'il y a du luxe à en avoir en grande quantité, il tourne entiérement au profit de l'état. Il n'en est pas de même de la porcelaine qui n'a aucune valeur intrinséque, & le mérite aux yeux de ceux qui aiment à avoir un brillant superflu, consiste autant dans sa fragilité que dans son éclat. Elle est toujours d'un prix qui ne peut avoir aucune proportion avec sa valeur réelle & son utilité. Ces sortes de marchandises ne sont donc vraiment utiles qu'à ceux qui les fabriquent & les exportent. Si les nobles Génois n'avoient eu en 1746 qu'une grande quantité de porcelaine, elle ne leur eût été d'aucune utilité pour soutenir l'heureuse révolution qui les tira des mains des Autrichiens. La vaisselle d'argent peut se convertir sur le champ en espéces, & acquérir encore plus de prix par ce changement de forme. Il est donc utile d'en laisser un usage illimité aux parti-

20. Je ne dirai rien de l'état des sciences à Génes que j'ai tout lieu de croire y être très-négligées. L'esprit le plus orné que j'y aie rencontré est le sérénissime Agostino Lomellini, doge ; j'ai vû à Turin M. Gastaldi, envoyé de sa république qui avoit beaucoup de littérature. J'ai eu quelque conversation avec un religieux des écoles pies, chargé de l'éducation d'un jeune seigneur, & que l'on m'avoit annoncé comme un très-habile homme ; je ne trouvai en lui qu'une espéce de béat charmé de faire bonne chere, qui avoit quelque idée superficielle des petits auteurs classiques, & qui sçavoit un peu de grammaire Latine & Grecque ; ils s'accordoient tous à dire que les sciences étoient comme abandonnées dans leur patrie. Etat des sciences.

Il y a à Génes, comme dans les principales villes d'Italie, un libraire François ; son magasin étoit rempli en grande partie de nos livres de rebut, de nos petits romans, de poëmes communs, & de recueils de vers. En général, les étrangers connoissent peu nos bons livres. Ceux des

aliers qui dans les temps heureux de paix & d'abondance se plaisent à se donner cette aisance fastueuse, dont le fonds leur reste & passe à leurs descendans avec peu de déchet.....

philoſophes modernes, ſur-tout les traductions de l'Anglois, y ont grand cours & y font beaucoup de mal, en ce qu'ils anéantiſſent l'extérieur même de la religion, auquel on s'en tient aſſez en Italie.

Les libraires Italiens ſont encore plus mal fournis, on n'y trouve pas aiſément un livre de goût ou de ſcience.

Quand il leur arrive de faire l'édition de quelque bon livre, on peut le trouver dans ſa nouveauté; mais pour peu qu'il ait de date, il eſt enſéveli dans la pouſſiere du magaſin, d'où on ne le peut tirer que par quelque eſpéce de hazard; il faut cependant excepter les libraires de Veniſe & ceux de Rome qui ſont intelligens dans leur profeſſion, & dont les magaſins ſont en bon ordre.

Extérieur du culte religieux.

21. Il n'appartient à perſonne de prononcer ſur l'eſſentiel de la religion, c'eſt-à-dire, ſur le culte intérieur de cœur & d'eſprit qui ſeul eſt digne du Seigneur; partout il trouve des adorateurs fidéles, & on doit croire qu'il y en a autant à Génes qu'ailleurs.

Cependant il ne faut pas eſpérer de trouver dans cette ville, non plus que dans la plûpart de celles d'Italie, cet extérieur reſpectable que l'on voit en France, cette exactitude au ſervice de pa-

roisse, & aux instructions qui s'y font. En général, l'Italien est exact à entendre la messe le dimanche, & à dire le chapelet, c'est sa dévotion dominante.; il ne paroît pas qu'on exige de lui davantage, ainsi il remplit aisément ses devoirs dans ce genre. Presque personne n'assiste au service de l'église qui se fait l'après-midi, même aux jours les plus solemnels.

Les églises sont riches & presque partout magnifiquement décorées; il y a une multitude de monastères & de couvents des deux sexes. Les confrairies de pénitens de toutes couleurs, y sont multipliées à l'infini; leur office principal est de faire quelques processions & d'assister aux funérailles des morts; il y a une multitude d'autres sociétés de dévotion qui ont chacune leur oratoire particulier, où elles s'assemblent le dimanche matin; toute la superficie de la religion, ce qui est de pompe & de décoration, est très-brillant, & satisfait la curiosité & même la vanité de ceux qui s'y intéressent; car ces établissemens pieux se font aux dépens des particuliers, qui y contribuent à proportion de leurs facultés, & le plus amplement qu'il leur est possible. Mais la morale foible & très-accommodante qui est suivie dans ce pays, & que l'on a

bien de la peine à mettre d'accord avec l'exactitude des préceptes évangéliques, force à penser qu'il n'en est pas du fond de la religion comme de ce qui n'en est que l'accessoire.

Etat de l'ordre ecclésiastique.

22. La plûpart des grands béneficiers, les évêques, les abbés, sont fort riches & tiennent un rang dans l'état. Mais les ecclésiastiques du second ordre, les véritables ouvriers de la vigne du Seigneur, les seuls auxquels on laisse le soin d'y travailler, sont dans l'abjection & dans la misere. Il y en a beaucoup, & c'est ce qui contribue à les avilir encore plus; car ne pouvant faire autrement, ils se chargent des emplois les plus bas dans les maisons des nobles où ils peuvent s'établir & trouver quelque aisance (*a*). Les priviléges de leur état où ils croient jouir d'une indépendance entiere, les rend considérables seulement à leurs propres yeux, car ils sont pauvres & ignorans pour le plus grand

(*a*) Ce qui les confirme dans cette idée, c'est que les nobles qui ne veulent pas se mêler des affaires publiques, & que le sénat pourroit y contraindre à cause de leurs talens, pour se mettre au-dessus de toute recherche, entrent dans l'état ecclésiastique, & dès-lors ils sont dans la plus grande indépendance.

nombre, & très-méprisés. Beaucoup de paroisses sont desservies par des religieux, qui attirent à eux tout ce qu'il y a d'utile dans l'état ecclésiastique, & qui se croient très-au-dessus des prêtres séculiers, qu'ils regardent comme des gens inutiles ; ils sont presque seuls en possession d'administrer le sacrement de pénitence, au moyen de quoi ils jouissent de la confiance des petits & des grands. Ajoutons à cela qu'un religieux est plus à son aise, & plus en état de faire de la dépense, qu'aucun autre ecclésiastique de son rang. Il trouve dans sa maison sa nourriture, son entretien & son logement. Ainsi ce que son industrie lui procure d'ailleurs, il l'emploie à quoi bon lui semble. Il a une grande liberté, sort seul quand il lui plaît, & jouit du respect & de la considération que le peuple est accoutumé d'avoir pour son habit. Il n'en est pas de même du pauvre ecclésiastique qui pour l'ordinaire n'a aucune ressource dans sa famille, & qui ne peut que fournir à peine à sa dépense la plus nécessaire, & dont trop souvent la doctrine & la conduite n'augmentent pas le crédit. Aussi il n'échappe aucune occasion de se procurer quelque argent, sur-tout des étrangers qui vont visiter les églises. Les François

ſont très-étonnés de voir les ſacriſtains demander ſans rougir quelque argent pour boire l'eau-de-vie, c'eſt leur expreſſion; ſi on ne leur donne pas aſſez, ils s'en plaignent avec importunité.

Ils ont une induſtrie pour multiplier leurs profits, qui prouve leur façon de penſer; ſi dans une égliſe il y a trois ou quatre piéces curieuſes, ils ſont enſorte de les tenir chacune ſous clef ſéparée, & quand on demande à les voir, il faut aller chercher celui qui s'en dit chargé ſpécialement; auſſi-tôt paroît un autre eccléſiaſtique mendiant qui d'un air très-empreſſé vient mettre la curioſité & le goût à contribution.

Ceux de la campagne n'ont pas ces reſſources, mais ils ont celles des voyages; preſque tous ces prêtres Italiens que l'on voit courir par les villes de France ſont des montagnes de Génes. Ils font le tour de la France dans ce pauvre équipage où on les rencontre; ils amaſſent l'argent des aumônes qu'on leur fait. Ils le rapportent chez eux, non pour le mettre à profit, mais pour l'employer tout de ſuite à ſe divertir tant qu'il dure ſuivant leur goût dominant; c'eſt là le but de leur voyage.

Enfin tout ce qui eſt de petite pratique

extérieure de religion est suivi exactement, même avec superstition ; pour peu que l'on connoisse les mœurs & les inclinations de ce peuple, on sçait qu'il allie ces petits devoirs avec toutes ses passions ; tout marche ensemble & d'un même pas, on interrompt l'un pour satisfaire l'autre ; le dévot sexe feminin sur-tout entend ce mêlange à merveille. Au son de la cloche pour l'*Angelus*, on voit même les dames Génoises interrompre la partie de jeu où tout autre plaisir souvent plus vif & plus séduisant, réciter la priere tranquillement, & reprendre immédiatement l'exercice qui les occupoit ; pour allier des sentimens si disparates, il faut tout le flegme des Italiens.

23. L'industrie à Génes pour certaines parties est dans un état assez florissant ; on sçait que l'on y travaille la soie avec succès ; on compte dans cette ville plus de quinze mille personnes employées à ce travail ; les velours & les damas en sont excellens & renommés ; on y fabrique des bas qui sont beaux & bons ; il y a plusieurs ouvriers en marbre, qui le sçavent bien tailler ; on y trouve des menuisiers-sculpteurs qui entendent parfaitement leur métier, & qui sçavent traiter la partie des ornemens de boiserie Industrie.

avec beaucoup d'élégance & de légereté ; on y fait des fleurs artificielles, connues dans toute l'Europe ; mais cette industrie a passé dans la plûpart des villes de l'Italie, ce qui fait que Génes n'a plus autant de débit de cette petite marchandise. Les oranges, les citrons, les limons & les poncires, sont une autre branche de commerce assez considérable ; ils les font passer crûs & confits dans une grande partie de la France. Ils ont aussi des cédrats, fruits de cette classe dont le parfum est excellent, mais en moindre quantité qu'à Florence où ils sont les meilleurs de l'Italie. Ces arbres toujours verds & chargés en même-temps de fleurs & de fruits, font tout l'agrément de leurs jardins, & y prennent la forme que le propriétaire juge à propos de leur donner.

Les palais & les maisons des nobles sont meublés avec beaucoup de magnificence ; s'il y a quelque chose à dire à ce sujet, c'est que les meubles y sont trop riches ; il est vrai qu'ils servent très-rarement, & qu'ils sont plutôt destinés à la parure qu'à l'usage. Il est très-rare que les beaux appartemens d'un seigneur Génois soient ouverts & fréquentés, si ce n'est dans quelque occasion solemnelle ; telle qu'un mariage, une promotion à

quelque

quelque charge considérable dans l'état ; alors on étale tout. Dans ces occasions, il paroît qu'ils illuminent leurs appartemens avec goût. Les angles des grandes piéces qui sont difficiles à éclairer, sont garnis de grandes torchères qui portent plusieurs grosses bougies, & qui font un grand effet ; ce sont ordinairement des statues de négres ou autres figures de fantaisie, qui sont destinées à cet usage ; j'en ai vû d'argent, de bronze, de bois doré ; elles ont quatre à cinq pieds de hauteur. Ces grands appartemens sont presque toujours libres ; les maîtres de la maison se contentent de petits logemens reculés qui n'ont d'ordinaire que les meubles nécessaires & presque toujours fort simples.

Je dois dire un mot de la façon de s'habiller ; cet article est toujours intéressant dans un état républicain.

24. Tous les nobles qui ont quelque part à l'administration publique, sont vêtus de noir avec le petit manteau de soie, & la perruque longue ; tous les gens de justice, même les plus subalternes, portent cet habillement. Les dames sont vêtues à la Françoise ; & suivent le plutôt qu'elles peuvent les nouvelles modes qui viennent de Paris ; comme elles sont fort riches, elles ont beaucoup de diamans & Habillement des Génois.

d'autres bijoux, & portent de très-belles étoffes ; les hommes font grande dépense en tabatières qu'ils tirent de Paris, de même que toutes les choses de luxe & de goût.

Les citadines suivent autant qu'elles peuvent les usages des dames Génoises ; mais comme elles n'ont pas toutes la chaise à porteurs, quand elles sortent, elles se couvrent la tête & les épaules avec une grande piéce de taffetas noir ou de toile peinte qui leur sert de voile ; les femmes du peuple sont vètues de corsets & de jupes légéres, sans autre coëffure qu'une espéce de voile qu'elles jettent sur leur tête quand elles sortent ; elles portent les cheveux rattachés en rond, au derriere de la tête, avec de grandes aiguilles d'argent ; les négocians, les artisans s'habillent de la couleur qui leur plaît, & sortent tous avec l'épée.

Je ne dois pas oublier de parler ici avec éloge & reconnoissance de M. François Regni, consul de France & directeur de la poste ; je l'ai vû chargé des affaires en l'absence de M. Roger, nommé ministre de France à Génes. Cet homme sage, prudent & très-poli jouissoit d'une considération distinguée, & méritoit véritablement la confiance que ses supérieurs avoient en lui. Un voyageur doit sou-

haiter que les ministres de sa nation dans les états étrangers, aient un mérite reconnu, & soient aimés & respectés ; il partage en quelque sorte avec eux l'agrément dont ils jouissent ; il est vrai qu'il doit être attentif à soutenir par sa conduite, la bonne idée que le ministre donne de sa nation.

25. Ce que j'ai vû des maisons de campagne des nobles Génois, me fait croire qu'ils y font beaucoup de dépense. Ils y sont en habits de couleur & ordinairement fort riches. Sur la riviere du Ponent, du côté de Sestri di Ponente, j'ai vû plusieurs palais dans la plus heureuse situation ; je ne parlerai plus de celui du seigneur Marcelloné-Durazzo qui est à Cornigliano ; mais il faut voir celui des Lomellini qui est à Sestri. Il est orné de belles peintures, les meubles en sont beaux, les jardins vastes & bien entretenus, formés par des bosquets d'orangers & de citroniers, entourés par des palissades de myrtes de six à sept pieds de haut, avec des eaux plates & jaillissantes & quelques statues de marbre ; il y a au-dessus de la maison dans la montagne, un parc de huit ou dix arpens, planté de grands arbres, tels que chênes verds, lauriers, ormes, &c, le terre- Maisons de campagne.

plein est formé par des voûtes chargées de terre ; construites pour rejoindre les rochers & qui soutiennent le sol ; les arbres y sont très-beaux ; on y nourrit du bétail qui y trouve un bon pâturage, ce qui n'est pas commun dans ce pays.

Le palais de la marquise Lila Mari Spinosa, qui est sur la même côte, est commode & bien meublé ; cette dame en fait les honneurs, sur-tout aux étrangers, avec beaucoup de noblesse. Ses jardins sont les plus agréables que j'aie vûs dans ce canton, par le soin avec lequel ils sont tenus, la beauté des arbres & des eaux ; il y a surtout quatre orangers d'une grosseur & d'une grandeur prodigieuse ; ils forment seuls un grand couvert sous lequel est un jet d'eau d'une assez belle élévation ; un très-joli parterre en terrasse entouré de berceaux de citroniers & d'orangers ; au-dessus de la maison est un jardin couvert très-grand ; tous sont entretenus avec autant de propreté que d'élégance ; dans les rochers qui couvrent toute cette côte, on voit quantité de figuiers qui fournissent abondamment de bons fruits dont on fait une grande consommation. Les Doria, les Grimaldi, les Spinosa ont aussi de très-belles maisons sur cette côte.

Rivages de la mer à Sestri di Ponente.

26. Lorsque j'y étois, la mer devint très-grosse pendant la nuit, & faisoit un bruit qui m'empêchoit de dormir. Le matin elle n'étoit pas moins agitée ; j'allai de bonne heure sur ses bords ; je voyois le flot venir à moi d'une élévation prodigieuse, & qui sembloit devoir couvrir tout le terrein sur lequel je me promenois. Mais quelque furieux qu'il soit, il se brise à l'endroit marqué. Ce bel ordre, cette soumission de l'élement le plus terrible & le plus dangereux, n'est-il pas un miracle continuel de la providence ? L'odeur de la mer étoit alors très-forte, le goût en étoit âcre & sulfureux ; le sable de ces bords est noirâtre, mêlé de quelque petits cailloux blancs, gris & bleuâtres, dont on se sert pour paver les allées des parterres. Je n'y remarquai aucun coquillage ni rien de curieux. Le petit peuple qui par-tout est misérable, étoit assemblé sur ces bords avec des paniers dans lesquels il ramassoit quelques morceaux de bois, des châtaignes qui étoient encore dans le hérisson, & que le flot rejettoit sur le rivage ; ces châtaignes sont entraînées dans la mer, par les terres qui coulent des montagnes. Quand il y a eu quelques naufrages, ces gens ramassent quelquefois des effets considé-

rables ; c'eſt ce qui les rend ſi attentifs à ſuivre les bords de la mer quand elle eſt orageuſe.

Fauxbourg de S. Pierre d'Arena.

Le fauxbourg S. Pierre d'Arena eſt magnifiquement bâti ; il eſt ſitué entre la mer & la montagne dans un eſpace plein & uni. Il n'eſt pas peuplé à proportion de ſa grandeur ; il y a beaucoup de grands palais dont la plûpart ſont inhabités. Les Génois ont crû faire beaucoup en donnant aux rues aſſez de largeur pour paſſer aiſément une voiture ; cependant il n'auroit tenu qu'à eux de les faire plus larges, ce qui auroit rendu cet endroit beaucoup plus agréable.

Vallée de Polchevera.

28. Au ſortir de ce fauxbourg on entre dans la vallée de la Polchevera, ainſi nommée du torrent qui y coule des montagnes de l'Apennin, qui pour l'ordinaire eſt à ſec, mais qui dans le temps des grandes pluyes ou des fontes de neige fait les plus grands ravages. Le lit en eſt fort large, & tout rempli de cailloux & de ſable que les eaux entraînent du haut des montagnes. Ainſi il n'eſt pas poſſible d'avoir un chemin fait pour les voitures. Il arrive que dans les temps d'inondation le paſſage de Génes en Lombardie eſt tout-à-fait fermé ; il n'y a que les gens à pied qui puiſſent paſſer par un chemin très-

difficile, pratiqué sur la montagne. La multitude de palais, de belles maisons de campagne, d'églises & de monastéres qui garnissent la côte des deux côtés, forment dans l'espace de plus de quatre milles, un spectacle riche & très-varié. Toutes ces maisons sont accompagnées de terrasses plantées d'arbres ou de vignes en berceau; ce mêlange de verdure avec la beauté des édifices dont la plûpart sont peints, fait le plus grand plaisir, surtout quand on le regarde du bas de l'Apennin. Le tableau est aussi vivant & aussi agréable qu'on puisse l'imaginer, il est terminé par la mer. On voit dans le lit du torrent quelques vestiges de ponts qui ont été construits autrefois pour le traverser, mais qui ont été renversés par la force & l'impétuosité des eaux, redoublées encore par la quantité de matières solides qu'elles entraînent dans les grandes crues.

29. Campo Marone, situé à mi-côte dans l'Apennin, est le premier village & la premiere poste. Celle qui la suit & dans laquelle on traverse toute la montagne de la Bocchetta, l'une des plus hautes de celles qui forment la chaîne de l'Apennin, est très-longue. Le chemin est pavé par-tout, très-praticable & point dange- Montagne de la Bocchetta.

reux. Il est étroit comme la plus grande partie des chemins d'Italie, auxquels les anciennes voies Romaines semblent avoir servi partout de modéles. Souvent deux voitures ne pourroient passer ensemble; mais comme les provisions & les marchandises sont toutes portées par des bêtes de somme, on rencontre très-peu d'autres voitures. La température de ce climat est aussi rigoureuse que celle de la côte de Génes est douce.

On y voit beaucoup de marronniers; quelques herbages où l'on nourrit du bétail, très-peu de terres cultivées, beaucoup de parties que la rigueur du climat & la stérilité du terrein laissent incultes & inhabitées; le peu de maisons que l'on y rencontre font presque toutes partie des fiefs que possédent les nobles Génois. L'écusson des armes du maître peint en grand dans l'endroit le plus apparent, indique à qui elles appartiennent (*a*).

Voltaggio. 30. Au pied de la Bocchetta on trouve

(*a*) Cette montagne dans son plus haut point d'élévation a des sources assez grosses qui forment deux ruisseaux, dont l'un roule du levant au couchant & va dans la mer de Génes. L'autre du couchant au levant & qui est le plus considérable; passe à Voltaggio, Serravalle, & se jette dans

la petite ville de Voltaggio située sur le bord d'un ruisseau dans un terrein très-resserré, elle est dominée du côté du couchant, par un petit château à demi-ruiné. La situation ni les bâtimens n'ont rien d'agréable. Elle étoit autrefois la capitale de l'ancien peuple de la Ligurie, connu sous le nom de *Veiturii.* On y a découvert dans les derniers siécles des monumens antiques qui ne permettent pas d'en douter. Cete ville a un noble Génois pour podestat.

Serravlla.

Serravalle est un bourg dont la situation est assez semblable à celle de Voltaggio. Cette contrée a quelques vallons fertiles & bien cultivés qui doivent fournir assez de grains pour une partie de la consommation du pays.

En suivant le cours du torrent, un naturaliste qui auroit le tems de s'arrêter, jugeroit aisément de la qualité des terres de cette partie de l'Apennin, qui, quoique

---

le Pô. Ces ruisseaux sur lesquels sont bâtis à différentes hauteurs des moulins & autres usines, pourroient contribuer encore à fertiliser une grande partie du terrein de ces montagnes, si elles étoient mieux peuplées, mais les cultivateurs manquent, & les terres sont abandonnées en grande partie.

bonnes pour la végétation, sont très-mobiles, & cédent aisément à l'effort des eaux qui les entraînent. Il y a des montagnes coupées perpendiculairement dans une très-grande hauteur ; on voit par bandes des lits de terre de différentes couleurs vives & si fraîches, qu'il semble que la tranchée vienne d'y être ouverte. Cet effet des eaux est très-remarquable. Le dessus de la montagne est recouvert de bois ; mais comme il n'y a point de rochers qui lui servent de noyau ; il est à présumer que les pluyes & le cours rapide de l'eau la détruiront insensiblement, ainsi le vallon s'élargira beaucoup ; ce que je dis-là n'est point une conjecture hazardée ; il ne faut que jetter les yeux de ce côté, & on voit, pour le peu qu'il fasse de pluye ou de vent, les terres s'écrouler continuellement, & tomber dans le torrent qui les entraîne avec une multitude de cailloux, des couleurs les plus brillantes ; on en voit des rouges, des bleux, des verds, des jaunes, & quelques-uns très-gros ; il est même à présumer par ces indications que le fond de ce terrein renferme quelques carrieres de très-beaux marbres.

Si les habitans étoient un peu plus industrieux, & vouloient resserrer le cours

de la riviere le long de la montagne, ils pourroient déja mettre en culture une quantité d'arpens de terre qui seroit très-fertile, mais qu'ils abandonnent à cette riviere qui s'y écarte dans le temps des inondations, n'ayant rien qui la retienne dans des bornes.

La petite ville de Gavi se trouve au pied de ces montagnes, elle n'a rien de plus remarquable que son château, qui est situé avantageusement sur un rocher fort élevé, d'où on peut défendre l'entrée des montagnes. Les Génois ont été quelque temps à croire qu'il étoit imprenable; mais dans ces derniers temps les Piémontois & les Autrichiens les ont détrompés de cette idée; la république y entretient un commandant & une petite garnison. Gavi.

Delà à Novi on marche par un terrein cultivé & fertile, les chemins sont bordés de châtaigniers & de marronniers, & tout cet espace qui est d'environ quatre milles, participe déja de la bonté de la Lombardie; on s'apperçoit que le climat est plus doux que dans la montagne, & que la végétation y est plus forte.

Novi est une des villes les plus consi- Novi.

dérables de la seigneurie de Génes ; elle est peuplée au moins de six mille ames ; c'est la premiere place de la république du côté de la Lombardie dont elle fait partie. Sa situation est en plaine au pied de l'Apennin. La forme de la ville est plus longue que large ; elle a trois paroisses, dont une est en même temps collégiale, & bien bâtie ; celle de S. André est ornée de bon goût. La place est encore entourée de murs flanqués de quelques tours, & défendus par un fossé dans lequel coule un ruisseau bourbeux qui descend de l'Apennin. La république y entretient un gouverneur & une garnison assez considérable ; comme frontiere elle est sur le ton d'une ville de guerre. Cette ville est l'entrepôt des marchandises qui passent du Levant en Lombardie & en Allemagne par le port de Génes ; ce qui fait qu'il y a quelques commerçans. Il ne me reste plus à ajoûter sur l'état de Génes, que quelques réflexions que m'ont inspirées le souvenir de ses révolutions, la position de sa capitale, ses forces actuelles, & son gouvernement.

Réflexions sur l'état de Génes.

31. Ce qui a le plus contribué jusqu'à présent à la conservation de cette république, c'est la grandeur & la force na-

turelle de la capitale, qu'il est très-difficile d'aborder, étant entourée de montagnes escarpées des côtés de Nice & de Sarzane, où il est impossible de faire passer de l'artillerie & des convois considérables par terre. Il reste le passage du Giogo autrement dit la Bocchetta, que l'intérêt du commerce a fait rendre très-praticable; mais le moindre retranchement un peu défendu peut arrêter un corps considérable dans ces défilés toujours commandés par les hauteurs qui les dominent; les passages de Gavi, Serravalle & Voltaggio sont aussi incommodes que difficiles; il n'y a point de chemins faits dans les vallées; les torrens qui y coulent y entraînent une quantité de sables & de cailloux, & les rendent impraticables & même très-dangereuses, soit dans le temps de la fonte des neiges; soit après les pluyes d'orage, qui souvent tombent dans les montagnes, lorsque le temps est très-serein dans les vallées.

La preuve en est ce qui arriva en 1746, après que les Génois eurent chassé les Autrichiens de chez eux. Un nombre considérable de ceux-ci étoit campé dans le lit de la riviere de Polcheverra qui étoit à sec; ils furent surpris pendant la nuit par un torrent prodigieux qui fondit

tout-à-coup de la montagne, qui entraîna six cens hommes & soixante chevaux dans la mer : événement qui mit le désordre dans l'armée des Autrichiens, & les força d'abandonner tous les desseins qu'ils avoient sur Gênes.

Outre ces avantages, la situation de la ville est sur le penchant d'une montagne fortifiée du côté de terre par trois enceintes de murailles, & très-aisée à défendre du côté de la mer, par les batteries qui sont établies, le peuple nombreux qui l'habite; cette quantité de nobles qui ont leurs biens & leur liberté à défendre, les citadins, les marchands, les bons artisans qui sont en grand nombre & qui tous perdroient beaucoup à une révolution, même au changement d'état; tous ces motifs réunis font la force principale de cette superbe ville, à laquelle on donne ce titre, tant par rapport à la magnificence de ses édifices, qu'à la fierté de ses premiers citoyens, qui croient que rien dans le monde n'est au-dessus d'eux. Il paroît qu'ils sont tous fort attachés à la conservation de l'état, & pour y veiller plus attentivement & être toujours prêts à le servir, ils ne quittent leurs palais que fort rarement, ils ne servent plus dans les armées des princes étrangers; ils voya-

gent peu, & par conséquent ils sont peu instruits; en cas de besoin, ils trouveroient difficilement dans le corps de la seigneurie un homme en état de commander les forces de la république & de veiller à sa défense; il faut qu'ils s'en rapportent à un général étranger, qui a pour conseils quelques-uns des principaux sénateurs qui l'accompagnent; mais peut-il se décider aussi sûrement que s'il connoissoit par lui-même le pays & ses ressources?

Au reste, la position de Génes qui la fait regarder comme une des clefs de l'Italie, rendra toujours attentifs les autres souverains de cette belle & riche partie de l'Europe, à ce qu'elle ne tombe pas entre les mains d'un prince trop puissant, qui, une fois solidement établi à Génes, pourroit avec les forces de ses autres états donner des loix à la majeure partie de ce continent, dont la puissance est trop divisée pour être parfaitement unie; ainsi l'intérêt général de l'Europe contribuera à conserver la république de Génes, & à empêcher surtout que la maison royale de Savoie, déja très-puissante en Italie, tant par l'étendue de ses possessions que par la sagesse des princes qui la gouvernent, ne s'empare du petit état de Génes, au moyen duquel elle pourroit avoir une

marine considérable, qui la rendroit formidable à tout le reste de l'Italie, surtout à tous les états de Lombardie qui l'environnent....

Je n'ai rien dit des autres parties de la république de Génes que je n'ai point vûes, y étant allé & en étant revenu par la route dont j'ai parlé & qui est d'environ trente milles; sur quoi j'observerai que les milles d'Italie ne sont pas partout de même longueur; ceux de Piémont, de Génes, & de l'état de Venise sont plus étendus; aussi les postes s'y payent-elles plus cher du double que dans les autres états d'Italie.

En quittant les états de la république de Génes, notre intention étoit d'aller directement à Florence en passant par Plaisance, Parme, Modene & Boulogne.

La journée de Novi à Plaisance est de huit postes qui se font par un pays plat & d'une grande fertilité. On voit sur la route, Tortone, Vogherra & Broni, places de la domination du roi de Sardaigne dont j'ai déja parlé; il me reste à dire que Broni est un gros village connu par ses boues & ses mauvais chemins; après en être sorti, on trouve une petite montagne de boue, qui exerce les postillons & la vigueur de leurs

chevaux ; car en tout temps elle est très-difficile à grimper.

Castel Sangiovani, petit bourg qui a été autrefois fortifié, auquel il reste encore une enceinte de murailles, des portes & des fossés, est la premiere place du duché de Plaisance appartenant à l'infant duc de Parme. De-là à Plaisance on compte deux postes ou cinq grandes lieues de France.

Après une poste & demie, on trouve la Trébia, riviere auprès de laquelle Annibal défit les Romains l'an 534 de la fondation de Rome, ou 218 ans avant Jesus-Christ. Cette riviere prend sa source dans l'Apennin, à quinze milles au-dessus de Génes, coule par une partie de la Lombardie, & va se jetter dans le Pô, un peu au-dessus de Plaisance. La plus grande partie de l'année on la passe à gué, & même il lui arrive quelquefois d'être à sec ; mais il s'en falloit beaucoup qu'elle fût dans cet état (le 16 Octobre 1761.)

1. Cette riviere partagée en différentes branches entre san Nicolò & Plaisance, avoit plus d'un mille de largeur & couloit avec la rapidité & le bruit d'un torrent furieux, entraînant tout ce qui se trouvoit sur son passage. Rien n'annonce ses crues qui dépendent des pluyes qui La Trébia.

tombent dans les montagnes. Les gens du pays même en sont surpris, sans pouvoir s'en défendre, ainsi que je le vis par la triste expérience de quelques voituriers qui revenoient de Plaisance. Ils avoient passé une partie de la riviere à gué avec des charriots à bœufs, quand tout d'un coup l'eau les arrêta dans une isle formée par un des bras de la riviere, & les y retint pendant plusieurs jours, sans provisions ni couvert, avec la crainte continuelle que l'eau venant à croître ne les submergeât eux & leurs attelages. C'étoit vraiment une chose digne de pitié de voir ces pauvres gens dans cette situation; sans pouvoir les secourir; car il n'y a ni barque ni ponton pour traverser cette riviere; c'est cependant dans cet endroit même qu'est le grand chemin de Turin à Parme, Boulogne, Florence, Rome & Naples. C'est-là que passoient tous les couriers, avant que les changemens que le roi de Sardaigne a faits dans les monnoyes, eussent, en quelque façon, contraint les couriers de France à s'embarquer à Antibes pour passer à Gênes, d'où ils vont encore par mer à Sarzane, où ils prennent terre & gagnent Florence par Pise. Il est étonnant qu'un chemin aussi fréquenté n'ait ni barque réglée ni

pont, & qu'une riviere qui ne doit être regardée que comme un torrent, arrête souvent le souverain même du pays, & l'empêche de rentrer chez lui, ou d'en sortir quand il lui plaît.

N'osant donc nous risquer à la fureur de ses flots, & après nous être convaincus de l'impossibilité de la traverser à gué, il fallut rebrousser chemin & venir nous gîter à san Nicolo, petit village éloigné de la riviere d'environ un demi-mille, sur ce que l'on nous assûra que le lendemain les eaux seroient écoulées & que l'on passeroit aisément; mais la pluye ne fit qu'augmenter pendant la nuit, & le matin les eaux étoient si hautes que la riviere paroissoit couvrir plus d'une lieue de terrein en largeur, & s'étendoit jusque dans la ville même de Plaisance, dont elle inondoit une partie. Les montagnes étoient chargées de nuages épais qui annonçoient de nouvelles eaux; tout cela nous détermina à quitter san Nicolo dans l'après-dîner, & à revenir coucher à Castel san Giovani.

Nous nous laissâmes les bords de la Trebia couverte d'Italiens qui attendoient patiemment que les eaux fussent écoulées avec toute la patience convenable à une nation aussi flegmatique. Comme l'ap-

provisionnement de Plaisance se fait en grande partie par ce côté de la Lombardie où les denrées sont abondantes ; cette Ville souffre une sorte de disette dans ces temps d'inondation. Il est étonnant que dans un pays aussi riche & aussi peuplé, on n'ait pas élevé une chaussée, construit des ponts, ou tout au moins établi une barque pour passer cette riviere en tout temps. Rien n'est plus incommode que d'être obligé d'attendre jusqu'à quatre & cinq jours que cette riviere soit guéable pour la pouvoir traverser.

Je ne dirai rien du gîte de san Nicolo. La maison étoit assez bien bâtie, l'étage d'en-haut étoit composé d'une salle & de quatre grandes chambres, mais sans aucuns meubles ni provisions ; les gens de ce pays ont un jargon barbare, qui n'est en usage que parmi eux ; & ils ont assez de peine à entendre le vrai Italien.

Nous revinmes donc sur nos pas, dans l'intention de passer la nuit à Castel san Giovani, & de voir quelles mesures nous prendrions pour n'être pas obligés de rétrograder plus loin encore. Nous logeâmes à la poste, assez bonne auberge, où nous résolumes de gagner Milan, après avoir passé le Pô & séjourné à Pavie.

2. Castel san Giovani est la premiere place du duché de Plaisance. Ce bourg est situé dans une plaine très-fertile & est assez bien bâti. Quoique de petite étendue, il a une église collégiale sous le vocable de S. Jean, & trois couvents de Capucins, de Récollets & de Carmes. On est étonné comment un si petit endroit peut fournir à l'entretien journalier de deux communautés nombreuses de religieux mendians. Mais c'est la dévotion & la gloire des Italiens que de contribuer à de pareilles œuvres. La premiere chose que l'hôte apprend aux étrangers, c'est que ce petit bourg nourrit trois grosses communautés. La collégiale est assez bien bâtie, le maître-autel est formé par une table soutenue de ses quatre pieds, au-dessus un grand sarcophage où sont placées des reliques; tout l'ouvrage est de beaux marbres travaillés d'un bon goût; je vis le matin dans cette église une espéce de folle que les Italiens appellent *una spiritata*, & que le peuple appelleroit parmi nous possédée; je l'observai attentivement; le feu lui sortoit des yeux & du visage qui sembloit boursoufflé; tous ses mouvemens étoient forcés & convulsifs; elle proféroit de temps en temps des sons inarticulés, & avoit les

Castel san Giovani.

regards fixés sur un tableau qui étoit vis-à-vis d'elle ; on me dit qu'il y avoit déja long-temps qu'elle étoit dans cet état, qu'elle avoit perdu l'usage de la parole, & qu'elle ne faisoit mal à personne.

C'est dans ces petits endroits que les ecclésiastiques & les religieux tiennent incontestablement le premier rang & y décident de tout. Aussi ceux qui ne cherchent qu'une oisive tranquillité & les aisances de la vie, préferent ces maisons à celles des grandes villes, où il y a plus de bienséances à garder & plus de devoirs à remplir. Les femmes qui habitent ces bourgs, vivent encore suivant l'ancien usage ; on les voit peu, ce sont les hommes qui font tout le commerce extérieur. Ce n'est pas qu'elles ne soient très-curieuses de voir les étrangers, & de se faire voir elles-mêmes ; mais ou la mere ou le mari les font rentrer sur le champ & ne leur laissent aucune liberté. Il n'en est pas de même de celles de la campagne ; on les voit répandues par les champs, & travailler partout, en plus grand nombre, aussi fort & plus constamment, dit-on, que les hommes. Il est nécessaire que les ouvriers soient multipliés dans un climat où la végétation n'est presque jamais interrompue par

la rigueur de l'hyver, & où le terroir très-fertile produit plus d'une récolte par an. Dans tout ce pays les terres ſe cultivent comme dans la partie de la Lombardie dont j'ai déja parlé ; on ménage les eaux de façon à les mettre dans les prés & les terres quand on le juge à-propos.

MILANOIS.

Milanois. Route de Castel san Giovani à Pavie.

3. RIEN n'est plus riche & plus fertile que le pays que l'on traverse de Castel san Giovani à Pavie ; ce n'est point une grande route, les mêmes chevaux nous conduisirent pendant dix-huit milles sans s'arrêter. On passe le Pô à *Porto Panésé*, à trois milles de Castel san Giovani. Ce fleuve y est très-large & assez profond pour porter les plus grosses barques. De l'autre côté, on entre dans le Milanois appartenant à la reine d'Hongrie. Il y a un Douanier établi plutôt pour faire payer quelques droits aux barques qui montent ou qui descendent le fleuve, que pour inquiéter les voyageurs. On traverse quelques gros villages beaux & bien bâtis ; le peuple y paroît opulent, sur-tout les jours de fête, où hommes & femmes sont habillés proprement suivant la saison ; ce qui joint à la fertilité du pays, donne par-tout les apparences de la richesse. On voit de temps en temps d'assez grands espaces de terrein, environnés de terres élevées & rejettées en dehors en talus, qui semblent avoir servi à placer des

camps

camps retranchés. Il est permis de former ces conjectures dans un pays qui a été si souvent le théâtre de la guerre.

Belgioioso, Marquisat appartenant à la maison de Barbiano, est un bel endroit. Le château est noble & bien bâti, partie à l'antiquité, partie à la moderne. Les jardins en sont vastes & bien tenus, ouverts de plusieurs grilles de fer peintes en verd, avec les ornemens dorés, à travers lesquelles on apperçoit de belles eaux plates & jaillissantes. La façade du côté du jardin est moderne & d'une architecture fort ornée. Les avenues qui y conduisent sont grandes & plantées de beaux arbres. Il y a peu de vûe, parce que ce terrein est plat. Mais on en est dédommagé par le spectacle même du pays qui a un air de fraîcheur & d'abondance qui ne peut que plaire. Chaque piéce de terre ou de pré a la forme d'un grand carré entouré d'une haye vive, planté de deux rangs d'arbres, saules, peupliers, ou mûriers, sur le bord d'un fossé où coule un ruisseau. La plûpart de ces arbres servent à soutenir des plants de vigne, de sorte que tout le pays ressemble à un parc. De loin, comme les arbres paroissent se rapprocher, ils font l'effet d'une forêt alignée & bien percée. Mais il n'y a point de bois dans cette Belgioioso.

plaine que les arbres que l'on élève autour des terres. Sur le bord des chemins on plante des chênes & des ormes qui y croissent heureusement, & que l'on réserve pour les constructions.

Comme le climat est assez tempéré & que l'on y brûle peu de bois pour se chauffer, la tonte de ces arbres qui croissent très-vite, suffit à la plus grande consommation; outre cela on fait beaucoup de charbons avec ces branchages, & qui suffisent à l'usage du peuple pendant l'hyver.

Pavie. 4. Pavie, capitale de la principauté du Pavésan dans le Milanois, est située dans une belle plaine sur le bord du Tésin, & dans un terroir si fertile qu'on l'appelle le jardin du Milanois. Cette ville est très-ancienne, & a appartenu aux Insubriens dans la Gaule Cisalpine. Suivant le rapport de Pline, Tacite & Strabon, elle fut bâtie par les Léviens & les Mariciens, anciens peuples de la Ligurie, long-temps avant Milan; dans les premieres révolutions qu'éprouva l'empire Romain, elle fut ruinée en partie, mais rétablie assez promptement par les soins de S. Epiphane son évêque. Lorsque les peuples du Nord se fixerent en Italie, & y établirent une domination nouvelle,

connue sous le nom de royaume des Lombards, les rois de cette nation établirent le siége de leur empire à Pavie, & donnerent à cette belle & riche plaine de l'Italie située entre les Alpes, l'Apennin, & la mer Adriatique, le nom de Lombardie qu'elle conserve encore.

Vingt rois Lombards regnerent dans ces contrées pendant deux cens ans. Le dernier nommé Didier est connu dans notre histoire par le siége qu'il soutint à Pavie en 755 contre Charlemagne qui le vainquit & détruisit son royaume qu'il soumit à ses Loix. Cette ville passa ensuite aux enfans de Charlemagne, & fut le partage des rois d'Italie dont la puissance ne dura pas. Les empereurs d'Allemagne se regardant comme successeurs de Charlemagne, & ayant les mêmes droits que les empereurs d'Occident, ont prétendu être les seigneurs souverains de toute l'Italie; c'est en cette qualité que l'empereur Fréderic Barberousse permit à la ville de Pavie de se gouverner par ses loix; mais la division s'étant mise parmi les habitans, ils convinrent de se donner à l'Eglise Romaine dans le treiziéme siécle; ils [illegible] quelque temps sous le gouvernement de l'Archevêque de Ravenne, légat du S. Siége dans cette partie

de l'Italie, qui y exerçoit un empire fort doux, juſqu'au temps où les Viſconti s'en emparerent & l'unirent au duché de Milan ; ce fut alors qu'ils la firent fortifier.

Les François, conduits par le général Lautrec, la prirent d'aſſaut en 1527. En 1734 le Maréchal de Villars s'en empara à la tête des troupes alliées de France & de Savoie.

Deſcription de Pavie.

5. Cette ville eſt encore très-grande. La plûpart des rues en ſont alignées, longues & larges. On y voit d'aſſez beaux bâtimens modernes. On y remarque pluſieurs hautes tours quarrées de brique, qui ſont encore des reſtes de conſtructions Gothiques. On montre même celle où le conſul Boëce fut enfermé. Il y a quelques places aſſez larges. Celle qui eſt au milieu de la ville eſt la plus conſidérable ; elle eſt entourée d'un grand portique ouvert en arcades, & décorée d'une ſtatue équeſtre antique que l'on prétend être celle de Marc-Aurele-Antonin. Elle eſt de petite maniere ; la figure de l'empereur n'a qu'environ quatre pieds & demi de hauteur, la phiſionomie baſſe & commune ; le cheval eſt taillé comme un petit rouſſin fort & rablé. Les Lombards l'enleverent de Ravenne

où elle étoit, & la transporterent à Pavie lorsqu'ils s'y établirent : on assûre que les habitans de Raveune la regrettent encore. Quelques auteurs rapportent que lorsque Lautrec prit Pavie d'assaut, le premier qui escalada la muraille fut un soldat né à Ravenne, qui pour récompense demanda à son général de faire reporter cette statue équestre dans sa patrie d'où elle avoit été enlevée ; mais les habitans de Pavie firent tant par leurs cris & leurs prieres, qu'ils obtinrent du vainqueur que la statue resteroit en place, & que le soldat se contenteroit d'une couronne d'or. Le peuple appelle cette statue le *Régisole*.

L'église cathédrale sous le vocable de Notre Dame & de S. Pierre est d'une très-ancienne fondation ; elle regarde saint Sire, premier patriarche d'Aquilée & disciple des apôtres, comme son fondateur. Son évêque est soumis immédiatement au saint Siége. On la rebâtit actuellement, le chœur & les deux côtés de la croisée sont finis. L'architecture en est lourde ; cependant les chapiteaux des deux premiers piliers sont ornés avec assez de goût. Tous les auteurs des descriptions d'Italie, ne manquent pas d'avertir que l'on conserve dans cette église la lance de Roland neveu de Charlemagne. J'ai voulu

voir cette piéce antique, qui n'est autre chose que le mât d'une grande barque armé de fer, & qui servoit alors à soutenir un échafaut de construction.

6. Plusieurs des églises qui sont un des principaux ornemens de Pavie, doivent leur fondation aux rois Lombards.

Perthaurite a fait bâtir le monastère de sainte Claire. La reine Théodelinde l'église de *santa Maria delle Pertiche*; mais la plus célébre de toutes est celle de *san Pietro in Ciel aureo*, bâtie en l'honneur de S. Augustin par le roi Luitprand, qui en 722 fit transporter le corps de ce saint docteur à Pavie, de l'isle de Sardaigne où il avoit été mis en dépôt, lorsque l'église d'Afrique, désolée par les Vandales dans le VJ^e siécle, grand nombre de ses évêques se retirerent en Sardaigne. Cette relique précieuse avoit été cachée avec tant de soin que personne ne pouvoit dire précisément où elle étoit; on ne sçavoit que par tradition qu'elle étoit à Pavie; mais sous le pontificat de Benoît XIII on trouva ce corps saint où on imaginoit qu'il devoit être; & ce pape ordonna à monsignor Fontanini d'en publier la découverte, appuyée des preuves authentiques qui assuroient que c'étoient véritablement les reliques du docteur de la grace. Cette

Eglise de S. Pierre, *in ciel aureo*.

Reliques de S. Augustin.

église est tenue par des chanoines réguliers de S. Augustin ; elle est revêtue de marbre blanc, décorée de statues & d'ornemens d'un beau gothique, l'architecture en est légere & très-hardie. On voit dans cette même église, à côté du degré qui conduit au sanctuaire, le tombeau de Boëce, consul Romain, également célèbre par sa science, son éloquence, sa piété & ses malheurs. On sçait qu'il perdit la tête par ordre du roi Théodoric. Celui du roi Luitprand, avec cette épitaphe modeste, *ici reposent les os du roi Luitprand*, ceux de François duc de Lorraine, & de Richard duc de Suffolck.

L'église des Dominicains est fort grande & d'une architecture gothique. La chapelle du Rosaire toute de marbre est un chef-d'œuvre de la patience & du travail des ouvriers qui l'ont décorée. Les ornemens gothiques y sont entassés ; il faut en voir les détails & non l'ensemble.

7. Au dessus de la ville est une place quarrée au milieu de laquelle on voit la statue de bronze du pape Pie V, vis-à-vis de la porte principale d'un collége qu'il a fondé ; son nom étoit Ghisleri, il étoit né à Bosco dans le Milanois, d'une très-pauvre famille. Cette statue de taille héroïque, belle & bien jettée, est posée Colléges.

ſur un piédeſtal de marbre blanc.

Ce collége ſubſiſte encore pour quarante penſionnaires qui y ſont nourris & entretenus ſur les revenus de ſa dotation ; il y a douze autres colléges fondés dans cette même ville, dont l'un des principaux eſt celui qui porte le nom de Borromée, fondé par S. Charles. Le bâtiment qui lui eſt deſtiné eſt beau & vaſte. Le fronton de la porte eſt ſoutenu par des colonnes en boſſage, eſpéce d'ornement qui donne un air trop fort & trop rude à une porte qui ſert d'entrée à un ſanctuaire conſacré aux ſciences ; on voit dans l'intérieur une grande cour quarrée, décorée de deux rangs de portiques l'un ſur l'autre, avec des arcades ouvertes ſoutenues par des colonnes doublées ; l'architecture en eſt très-élégante. (*a*)

Citadelle. La citadelle bâtie par Jean Galeas de Viſconti duc de Milan, lorſque la ville de Pavie ſe ſoumit volontairement à ſa domination, eſt un ancien édifice de forme quarrée, flanqué de quatre groſſes tours, dont il ne reſte plus que les deux qui ſont

---

(*a*) Ces treize colléges forment l'univerſité que l'on croit avoir été fondée par Charlemagne, mais qui doit ſon rétabliſſement à l'empereur Charles IV en 1361.

du côté de la ville. Les bâtimens qui subsistent encore servent de casernes aux troupes que la reine de Hongrie y tient en garnison. La partie qui regarde sur la campagne est un grand terreplein dont le revêtissement est tombé en partie de vétusté, & duquel on a la vûe sur une étendue immense de pays plat. Il ne paroît pas que l'on ait fait aucune réparation à cette citadelle depuis le temps de sa fondation. Elle est située dans la partie supérieure de la ville.

Le pont du Tesin est une des choses que l'on vante le plus à Pavie ; il est très-grand, bâti de briques, & en partie revêtu de marbre ; il a été construit par les ordres du même duc de Milan. Comme il est couvert, il sert en tout temps de promenade aux habitans de la ville, & fait la communication avec un très-grand fauxbourg, fermé de murailles, situé de l'autre côté de la riviere. On y voit l'église & le monastere de saint Sauveur, possédé par des religieux de l'ordre de saint Benoît ; il a été bâti par l'impératrice Adelaïde. Pont du Tesin.

Le Tesin est large & profond à Pavie, les grosses barques de mer y remontent, & y occasionnent quelque commerce, sur-tout pour l'exportation des den- Commerce.

rées du pays qui sont bien au-dessus de la consommation qui s'y peut faire.

Ces denrées sont les bleds, les chanvres, les fromages & quelques vins communs. Il paroît que la population de cette ville est très-médiocre, eu égard à son étendue. Je l'ai parcourue un jour de fête, surtout l'après dîner, tems auquel les Italiens des deux sexes sortent, soit pour aller aux églises, soit pour aller à la promenade. J'ai vû quelques rues principales où il y avoit du mouvement & qui paroissoient peuplées; mais j'ai tenu des quartiers entiers sans rencontrer personne, sur-tout dans la partie supérieure de la ville; il y a entre la ville & la citadelle une très-grande esplanade qui sert de promenade & qui étoit déserte, quoique le temps fût très-beau. Le côté du pont & le passage de la ville au fauxbourg étoit plus fréquenté.

Le sang m'y a paru assez beau. La jeunesse y a un air de fraîcheur & de santé qui fait plaisir. Le peuple & la bourgeoisie y paroissent très-réservés. Les meres gardent exactement leurs filles; on ne voit point de tête-à-tête aux promenades, ce qui donne lieu de croire que les mœurs n'y sont pas si négligées que dans la plûpart des autres villes d'Italie.

Le peuple même, aux jours de fête, y est habillé très-proprement, les étoffes de soie y sont communes.

La Douane y est sévère ; il fallut nécessairement ouvrir toutes les malles, il n'y eut pas moyen de gagner le douanier ; il est vrai qu'il fit grace en ne visitant pas tous les effets en détail, complaisance dont il se fit payer ; au moyen de son bulletin, nous entrâmes à Milan sans être inquiétés.

J'avois toujours oui les voyageurs & sur-tout les François, se plaindre de la mal-propreté & de la mauvaise nourriture des auberges d'Italie : sans doute que l'on a fait droit sur leurs plaintes, car à présent on est fort commodément dans toutes les villes principales, on y fait assez bonne chere. Il est vrai qu'on la paye le double de ce qu'elle coûteroit en France ; ce qui est exorbitant, surtout dans la plaine d'Italie où les denrées sont à un très bon prix.

Route de Pavie à Milan. Ancien parc des ducs. Anecdotes sur la prise de François I.

9. La route de Pavie à Milan qui est d'environ vingt milles ou deux postes, se fait par un chemin très-uni. En sortant de Pavie, on entre dans la plaine de Barco. On remarque à droite les restes du grand parc des ducs de Milan, bâti par Jean Galeas Visconti, pour y enfermer

des bêtes fauves. Une partie des murs de clôture subsiste encore ; ils avoient vingt milles de tour. On sçait que c'est dans ce parc que François I. perdit la bataille le 24 février 1525, contre les troupes de l'empereur Charles V, commandées par le connétable de Bourbon. Après avoir fait trois milles de chemin, on trouve la fameuse Chartreuse de Pavie qui passe communément pour la plus belle du monde, prétention qui peut à mon gré lui être légitimement disputée par celle de Naples.

C'est dans ce monastere que fut conduit François premier après la perte de la bataille de Pavie. Il étoit encore matin, car les religieux chantoient tierce, & en étoient à ce verset du pseaume 118, *Coagulatum est sicut lac cor meum, ego verò legem tuam meditatus sum*. Sur le champ le bon Roi qui sentoit sa triste situation & qui la regardoit plutôt comme une punition par laquelle Dieu le rappelloit à lui, que comme un malheur du sort, chanta avec les religieux le verset suivant : *Bonum mihi quia humiliasti me ut discam justificationes tuas*.... Repartie heureuse de ce bon prince qui prouve ses sentimens de religion & son admirable franchise. Il ne lui manqua pour être le plus

grand monarque de son siécle, que d'être plus heureux.

Les Espagnols firent ériger dans l'église de cette Chartreuse une colonne à l'endroit même où le prince s'arrêta pour faire sa priere, avec une inscription fastueuse pour perpétuer le souvenir de leur victoire & de la prise du roi de France. Monument qui a subsisté jusqu'en 1734 que les François, maîtres du païs, firent enlever & détruire la colonne & l'inscription dont il ne reste plus aucun vestige.

10. Cette Chartreuse, construite avec la plus grande magnificence, a été bâtie par les ordres & aux frais de Jean Galeas Visconti, premier duc de Milan, que l'on peut dire n'avoir rien épargné, pour en faire un monument durable de sa piété. Il fit en même-temps la dotation de la Chartreuse pour quarante religieux de chœur, & autant de freres lais pour le service de la maison. La Chartreuse.

Le portail de l'église est d'une bonne architecture gothique, chargée de beaucoup d'ornemens de sculpture, travaillés avec le plus grand soin. On y remarque des médaillons, des bustes & des statues, qui paroissent être de très-bonne main. Il y a un ouvrage immense dans ce portail,

ſans cependant qu'il y ait autant de confuſion que dans les conſtructions gothiques ordinaires.

La coupole du dôme orné de galeries à petites colonnades, fait un effet très agréable & eſt d'un excellent deſſein, eu égard au temps où il a été bâti, de même que les petites galèries de marbre qui couronnent la corniche des murs de l'égliſe.

L'égliſe a trois nefs, conſtruites de marbre blanc, ainſi que le portail; elle eſt grande & bien éclairée. La voute eſt peinte en bleu vif & bien conſervé, avec des étoiles en or & quelques autres ornemens de même. Chaque colonne qui porte la voute, eſt accompagnée d'une ſtatue de marbre blanc, poſée ſur un piédeſtal de marbre de différentes couleurs. Le pavé de l'égliſe eſt de marbres rapportés qui forment de grands deſſeins ſuivis.

Le retable du maître-autel eſt de marbre blanc; les gradins, le cadre du parement, les côtés & le pourtour, ſont enrichis de marbres précieux & de pierres fines, tels que jaſpes, agathes orientales, lapis lazuli, améthiſtes, émeraudes, criſtal de roche, jaune & verd antique, qui forment des fleurs & d'autres ornemens très-ſagement exécutés & d'un grand

éclat. Le tabernacle en dôme est de marqueterie travaillée en argent ; tous ces ouvrages exécutés avec autant d'intelligence que de goût, ont été commencés & sont continués par une famille d'ouvriers établie dans ce monastere, depuis le temps de la fondation jusqu'à présent.

La chaire où se place le célébrant, qui est à côté de l'autel, & le pupitre pour le livre des évangiles qui est vis-à-vis, sont travaillés en marbre ; de chaque côté sont les statues des Vertus cardinales de grandeur naturelle, bien exécutées en marbre blanc. Je ne dis rien de l'argenterie qui est sur l'autel ; elle est très-belle, & répond à la magnificence qui regne dans tout cet édifice. Les candelabres de bronze sont d'un fini précieux ; j'ai sur-tout admiré aux deux côtés de la balustrade deux obélisques de bronze, ornés de médaillons à la partie inférieure, décorés d'ornemens de très-bon goût, & fondus d'un seul jet avec la base ; ils sont finis avec le plus grand soin, même dans les parties les moins considérables.

Le maître-autel & la plûpart des chapelles ont pour parement des bas-reliefs en marbre blanc, d'une excellente exécution, & qui forment des tableaux qui ont plus d'expression que l'on ne peut ima-

giner. Il faut voir sur-tout ceux qui ont pour sujets le Christ enséveli, saint Bruno qui adore la croix, la naissance de Jesus-Christ, l'adoration des rois ; ces différens morceaux sont vraiment d'un travail précieux, & sont conservés avec autant de soin que de propreté. Dans la croisée est un grand tombeau de marbre blanc orné de très-belles sculptures, érigé à la mémoire du fondateur, & à celle de la duchesse son épouse par les Chartreux du monastère ; il y en a quelques autres des princes de la maison Visconti. Autour de l'église sont plusieurs chapelles ornées avec goût, & enrichies de peintures dont la plûpart sont très-bonnes. Camille & Jules Procaccino, Carlo Cignani, le Passignano, le Morazzone, & plusieurs autres bons peintres de l'école Lombarde s'y sont distingués ; Daniel Crespi a fait toutes les peintures du chœur, & a beaucoup travaillé dans l'église & les chapelles ; dans une des chapelles on voit un tableau de ce maître qui représente Jesus-Christ, la Madeleine & Marthe ; le coloris en est beau, & la figure de Marthe si bien exécutée qu'elle fait tort aux deux autres. On voit dans la quatriéme chapelle à droite un très-beau tableau du Guerchin, où sont peints la Vierge, saint

Pierre & saint Paul. Un ancien tableau de Pierre Perugin, parfaitement conservé ; il est composé de morceaux différens comme beaucoup de tableaux des anciens maîtres ; le dessein en est roide, mais le coloris en est beau, & il y a d'excellentes parties de détail, sur-tout des têtes & des mains.

Les sacristies renferment une multitude de choses curieuses, que l'on peut regarder comme autant de chefs-d'œuvre de l'art. Les boiseries quoiqu'anciennes sont très-bien entendues. La sculpture qui les orne est d'une bonne maniere ; la piéce principale est décorée de statues d'apôtres & de prophétes, hautes d'environ deux pieds, placées dans des niches & admirablement travaillées.

Les ornemens d'Eglise qui sont dans ces sacristies sont de la plus grande richesse ; on y voit plusieurs calices en or avec des bas-reliefs bien exécutés, des chandeliers, des croix, un soleil en or enrichi de grappes de raisins formées avec des perles, & travaillé avec autant de vérité que de délicatesse.

On y fait voir quelques tableaux à l'aiguille, un entr'autres qui représente les Juifs ramassant la manne. Cet ouvrage est parfait dans son genre pour l'entente

des couleurs, la perſpective & le deſſein, l'aiguille y a exécuté tout ce que l'on pouvoit attendre du pinceau le plus délicat. Il ſeroit difficile de trouver quelqu'ouvrage de ce genre que l'on pût mettre en comparaiſon avec celui dont je viens de parler.

Dans une grande armoire de cette ſacriſtie on conſerve un ancien couronnement d'autel, formé par trois portes gothiques toutes remplies de petits quarrés où ſont des bas-reliefs qui ont pour ſujets différens traits de l'ancien & du nouveau teſtament, dont quelques-uns ſont très-bien rendus. Les ornemens qui les accompagnent ſont du goût de la bonne architecture; cet ouvrage, tout exécuté avec des os de cheval marin, eſt un chef-d'œuvre de patience & d'adreſſe. Il eſt conſervé dans ſon entier. Dans une des ſacriſties au-deſſus d'une porte, on voit un tableau d'une bonne maniere, dont le ſujet eſt terrible. C'eſt un Juif qui frappe avec un couteau une hoſtie dont il ſort du ſang, & qui lui-même eſt frappé de la foudre au même inſtant.

En général, l'intérieur de cette égliſe & les ſacriſties renferment beaucoup de belles & excellentes piéces de peinture, de ſculpture & d'orfévrerie, & ſur-tout

des morceaux rares que l'on ne trouve point ailleurs, conservés avec la plus grande attention ; ce qui ajoûte encore à leur prix. Un frere lais, Vénitien, étoit chargé de faire voir la maison aux étrangers, & s'acquittoit de son emploi avec la modestie de son état, beaucoup de politesse & d'intelligence.

Le cloître est vaste, il est formé par une galerie ouverte, soutenue sur des colonnes de marbre blanc d'une architecture fort simple. Les logemens des religieux sont distribués comme dans les autres Chartreuses autour du cloître ; chaque religieux a deux appartemens, un au rez de chaussée, & un autre au-dessus, avec une petite cour & un petit jardin, & un bassin d'eau courante au milieu. Ces religieux vivent dans toute la régularité de leur état ; ils ne voyent personne que leurs parens, & encore avec la permission du prieur. Les cours & les bâtimens extérieurs de ce monastère n'ont rien de magnifique ; mais tout y est bien entretenu & d'une grande propreté ; il paroît que tout s'y fait avec beaucoup d'ordre & de modestie, même de la part des domestiques les plus inférieurs.

Avant la premiere porte d'entrée des lieux réguliers, il y a un corps-de-garde

garni d'armes à feu tout autour, où il y a quelques ſoldats entretenus pour la ſûreté de la maiſon, dont un eſt toujours en ſentinelle, précaution aſſez ſage pour mettre cette riche maiſon à l'abri de toute inſulte. On ne peut y entrer qu'autant que cette ſentinelle avertit.

Un voyageur qui voudra connoître en détail tout ce que cette maiſon renferme de curieux, doit y reſter plus d'un jour; les Chartreux exercent l'hoſpitalité avec nobleſſe.

De cette Chartreuſe à Milan, le chemin eſt d'environ dix-ſept milles; on rejoint la grande route à ſept ou huit cent pas du monaſtère; je ne dirai plus rien de la beauté du pays, dont la fertilité offre par-tout le ſpectacle le plus intéreſſant; je dois ſeulement ajoûter que le chemin eſt bordé de pluſieurs rangs de grands arbres, & de deux & quelquefois trois canaux qui coulent en ſens contraire, qui ſont à des niveaux différens, & qui d'eſpace en eſpace ſe ſubdiviſent pour répandre les eaux dans la plaine & y porter la fraîcheur & la fécondité. Ces canaux ſont continués juſqu'aux portes de Milan.

Bornes du Milanois.

11. Milan, capitale du duché de ce nom, eſt après Rome la plus grande

ville d'Italie, ce qui lui a fait donner le nom de grande, *Milano la grande*.

Le Milanois eſt borné au Nord par le Valais, les bailliages des Suiſſes & le pays des Griſons ; au midi par les états de la république de Gênes, au levant par ceux de Veniſe, de Mantoue & de Parme, au couchant le Piémont & le Montferrat: Ce pays eſt dans la ſituation la plus heureuſe, la plus fertile peut-être, & la plus riche de l'Europe, par rapport à la quantité & à la qualité de ſes productions. Il eſt poſé preſque à la tête du triangle formé d'un côté par les Alpes, & de l'autre par la chaîne des Apennins, qui a pour baſe la mer Adriatique, & qui dans ſon aire renferme la grande & magnifique plaine de Lombardie, de plus de cent lieues de longueur, ſur une largeur aſſez inégale, mais de laquelle on peut ſe faire une idée, ſur les proportions d'un triangle allongé.

Le voiſinage des montagnes, ſur-tout dans la partie ſupérieure du triangle, fait que la température de l'air n'eſt pas auſſi douce & auſſi égale qu'à la baſe ; ce qui eſt cauſe encore que l'hyver eſt aſſez rude à Milan, que l'on y a beaucoup de neiges, & en été de fréquens orages, accompagnés de tonnerres & d'éclairs.

Histoire de Milan.

12. Dans les différentes révolutions qui sont arrivées dans ce pays, il paroît que c'est le sort de la ville de Milan qui a toujours décidé de celui du reste du pays; ainsi en en rapportant quelque chose, on pourra se former une idée de ce qui y est arrivé de plus remarquable. Elle fut fondée, au rapport de Tite-Live, l'an 364 de Rome par Bellovese, neveu d'Ambigatus, Roi des Celtes, qui passa les Alpes à la tête d'une colonie nombreuse de sa nation, & qui forma le premier établissement des Gaulois Insubriens, dans cette partie de l'Italie. Brennus, roi des Gaulois Sénonois, qui fit ensuite une irruption en Italie, saccagea la ville de Milan, quoiqu'elle fût déja défendue par une bonne muraille, flanquée de trente tours. On sçait comment ce guerrier féroce traita l'Italie & la ville de Rome même qu'il dévasta plutôt qu'il n'en fit la conquête (*a*). Dans des temps plus

(*a*) Dans la guerre civile entre Othon & Vitellius, Milan, Novarre, Ivrée & Verceil, comme les plus fortes villes municipales de la Gaule Transpadane, furent unies au parti de Vitellius... *Ut donum aliquod novo principi, firmissima Transpadanæ regionis municipia, Mediolanum ac Novariam, & Eporediam ac Vercellas adjunxere... Tacit. L. 1. Histor.*

heureux, les Romains firent rétablir la ville de Milan, & la porterent à un tel point de splendeur que les empereurs, pendant plus de trois siécles, y firent souvent leur résidence. Dans les siécles du bas empire, après la division de l'empire Romain en deux souverainetés d'orient & d'occident, nous voyons que les empereurs ont préféré le séjour de Milan aux autres villes de leur domination.

Quand ils n'y résiderent pas, ils y tinrent un gouverneur ou lieutenant avec le titre de comte, qui avoit des troupes nombreuses à ses ordres, pour être en état de s'opposer aux incursions des barbares dans cette partie de leur empire.

Ce gouverneur étoit regardé comme le général des armées en occident. (*a*).

(*a*) Les plus anciens écrivains disent que Milan étoit la métropole de la vicairie d'Italie ; & que le lieutenant ou vicaire des empereurs qui y résidoit, faisoit les fonctions & avoit les droits du préfet du prétoire dans toute l'Italie, Rome exceptée, & les villes suburbicaires de sa dépendance, dont il sera parlé ... Les beaux temps de cette ville furent à la fin du quatriéme siécle, & Te[illegible]n faisoit Ausone, lui convient encore à bien des égards....

Attila, roi des Huns, saccagea cette ville lors de son irruption en Italie en 451. Eusebe son archevêque en releva les murailles, & fit rétablir les principaux édifices. Mais environ l'an 570 Alboin, roi des Goths ou Lombards, étant entré en Italie, prit Milan qu'il traita si cruellement, qu'il fit périr dans un jour trente mille de ses habitans. Ces barbares s'étant ensuite emparés de Pavie, en firent le siége de leur empire, & laisserent Milan dans l'abaissement. Pendant ce temps, les archevêques de cette ville se mirent à la tête de son gouvernement, & se concilierent l'affection du pays, par la protection qu'ils lui accorderent, & le bien qu'ils y firent (*a*). Charlemagne qui dé-

Mediolani, mira omnia, copia rerum
Innumeræ, cultæque domus, facunda virorum
Ingenia, antiqui mores. Tum duplice muro
Amplificata loci species, populique voluptas
Circus . . . .
Et regio Herculei, celebris sub honore lavacri.
. . . .
Mæniaque in valli formam, circumdata labro;
Omnia quæ magnis operum velut æmula formis
Excellunt, nec juncta premit vicinia Romæ....

(*a*) Belisaire prit Milan sur les Ostrogoths, à la priere de Dacius qui en étoit Archevêque, & il

truisit

truisit le royaume des Lombards, & dont le gouvernement étoit très-favorable aux ecclésiastiques, donna lieu aux archevêques de Milan d'affermir leur domination, si bien qu'ils jouirent des droits de princes souverains dans presque toute l'étendue de pays qui est entre Génes & Boulogne. Leur autorité fut portée à un point, qu'ils se regarderent comme indépendans du Pape même, & qu'ils se mirent à la tête des Gibelins en Italie, ce qui n'empêcha pas Fréderic Barberousse de ruiner de fond en comble la ville de Milan en 1162, châtiment qu'elle s'étoit attiré, autant pour avoir insulté vivement l'impératrice que pour avoir donné l'exemple de la révolte à toutes les autres villes de l'Italie; on prétend qu'il fit passer la charrue sur ses ruines, & semer du sel en mémoire éternelle de l'opprobre, de l'infamie & de la désolation de ce peuple; quelques années après, lorsque cet empereur se fut reconcilié avec le pape

---

paroît que le général de l'empereur se reposa sur le prélat du soin de conserver sa nouvelle conquête. Ce qui prouve le crédit des archevêques, & l'origine de l'espéce de souveraineté qu'ils ont exercée si long-temps sur cette ville & sur tout le pays......

Alexandre III, il donna des ordres pour réparer la ville de Milan qui peu-à-peu s'accrut & devint très-considérable. Mais le crédit des Archevêques de Milan tomba avec la puissance des empereurs en Italie.

Les Turriani, famille ancienne & noble, se rendirent maîtres de la ville de Milan & d'une grande partie du pays; où ils dominerent tant qu'ils eurent la force de se maintenir dans leur usurpation.

(*a*) Jean Galeas Visconti dans le quatorziéme siécle s'empara de la souveraineté; il étoit vraiment digne de regner sur ce beau pays, qui lui doit ses principaux établissemens & sa fertilité; car d'une plaine occupée en grande partie par des marais incultes & inhabitables, il en a formé un pays délicieux, au moyen des canaux qu'il fit creuser par-tout pour rassembler les eaux & asseinir le pays en le desséchant : entreprise si belle & si nécessaire que tous les souverains de cette contrée l'ont continuée & l'ont portée au

(*a*) Les Visconti sont connus comme grands seigneurs dès le onziéme siécle; ils ont possedé incontestablement la seigneurie de Milan, depuis le commencement du quatorziéme siécle.

point de perfection où elle est aujourd'hui ; en quoi ils ont été imités par les possesseurs & les souverains des différentes provinces & états situés dans la Lombardie.

Louis de France duc d'Orléans, second fils de Charles V, dit le Sage, avoit épousé Valentine, fille de Jean Galeas Visconti, duc de Milan. Il fut stipulé dans le contrat de mariage, que si Jean Galeas venoit à mourir sans enfans mâles, ou ses enfans sans postérité, le duché appartiendroit à Valentine ou à ses enfans. Ce qui arriva en effet : Jean Marie & Philippe Marie fils de Jean Galeas étant morts sans enfans légitimes, le duché de Milan appartenoit de plein droit à Charles, fils de Louis de France, duc d'Orléans, & de Valentine Visconti. Mais François Sforce, soldat de fortune, bâtard de la maison de ce nom, qui avoit épousé la fille naturelle de Philippe Marie Visconti duc de Milan, appuyé du crédit de l'archevêque & du parti puissant qu'il s'étoit ménagé, & des prétendus droits de sa femme, s'empara de la souveraineté ; Louis XII roi de France, petit-fils du duc d'Orléans & de Valentine Visconti, & en cette qualité seul héritier légitime du duché de Milan, fit

valoir ses droits avec tant de succès qu'il s'empara de tout le pays ; ce fut par ses ordres que fut construit le canal qui communique de l'Adda à Milan. Il ne conserva pas long-temps ce beau pays qui lui appartenoit & par droit de conquête & par droit de succession ; à peine fut-il de retour en France, que les Sforces, appuyés de l'Empereur & des Suisses, chasserent les François.

François I, successeur de Louis XII à la couronne de France & héritier de ses droits, revint dans le Milanois, où la bataille de Marignan gagnée contre les Suisses le rendit le maître de tout le pays en 1515. Il ne garda pas long-temps cette conquête ; les Sforces, soutenus de la protection de l'Empereur, rentrerent de nouveau dans Milan. L'amiral Bonnivet y passa avec une armée en 1524 & fut contraint de se retirer presque aussi-tôt.

L'année suivante le roi y alla en personne, & perdit avec la bataille de Pavie l'espérance de jamais rentrer dans ce beau pays ; depuis ce temps le duché de Milan a appartenu à la maison d'Autriche, & la possession lui en a été assûrée de nouveau par le traité de Bade de 17-4. En 1734, les troupes confédérées de France & de Savoye, commandées par le maréchal de

Villars, s'emparerent de Milan qui fut rendu à l'Empereur par le traité de paix de 1736. Il y eut quelques mouvemens de troupes dans le Milanois pendant la guerre qui dura de 1741 à 1748; mais comme le roi de Sardaigne & la reine de Hongrie étoient unis enſemble, les troupes confédérées des François & des Eſpagnols cauſerent peu de changemens dans le Milanois, où ils ne purent s'emparer d'aucune place favorable. L'action la plus remarquable ſe paſſa ſur le Tidone, qui fut plutôt une retraite honorable pour ces derniers qu'une victoire remportée ſur leurs ennemis.

13. La ville de Milan ſituée au 26^{e}. degré 51 minutes de longitude & au 45^{e}. degré 25 minutes de latitude, à une diſtance d'environ douze milles des Alpes, eſt bâtie dans un terrein abſolument plat. Elle a dix milles de circuit, depuis que Fernand de Gonzague, gouverneur du Milanois pour l'empereur Charles V, fit unir les fauxbourgs à la ville par une ſeconde enceinte de murailles terraſſées, & revêtues de baſtions d'eſpace en eſpace, & défendues par un grand foſſé plein d'eau. Situation de Milan.

Baudrand dans ſon dictionnaire géographique, & la plûpart des écrivains qui

ont fait la description de l'Italie, prétendent que la population de Milan alloit dans le milieu du dernier siécle à deux cent cinquante mille ames. Baudrand même paroît en parler comme témoin oculaire, & dit que c'est la ville d'Italie la plus peuplée après Naples. Il est certain que depuis ce temps jusqu'à nos jours les choses ont bien changé. Rome & Vénise sont beaucoup plus peuplées que Milan, & Naples l'est quatre fois autant. Milan, quoique fort étendue, ne compte pas cent mille habitans de tout âge & de tout sexe.

On entre dans cette ville par neuf portes principales ; elle est divisée en six quartiers, dans lesquels on compte deux cent soixante églises ou chapelles principales, dont une cathédrale, onze collégiales, soixante & onze paroisses, trente couvents de religieux, huit maisons de clercs-réguliers, trente six monastères de femmes, & trente deux églises de confrairies.

Eglise Cathédrale.

14. L'église cathédrale sous le vocable de la sainte Vierge & de sainte Thécle, est l'une des plus célébres d'Italie par ses richesses & sa grandeur ; elle est également respectable par son antiquité & par le nom de saint Ambroise qui lui a donné

la forme qu'elle conserve encore, malgré une suite de révolutions fâcheuses. Jean Galeas Visconti duc de Milan l'a fait rebâtir dans l'état où on la voit, en conservant plusieurs monumens antiques que l'on croit incontestablement du siécle de S. Ambroise.

Cet édifice d'architecture gothique étonne par la grandeur de l'entreprise & l'immensité du travail. Il a dans œuvre cinq cent pieds de longueur sur deux cent de largeur. Il est soutenu par cent soixante colonnes de marbre, & partagé en trois nefs fort larges. Les arcs qui soutiennent la grande coupole ont quarante-huit pieds d'ouverture; il y a cinq autres coupoles qui servent à éclairer la croisée & les nefs. Le pavé qui doit être de marbre n'est pas entiérement achevé.

Cette église, la plus grande d'Italie, après saint Pierre de Rome, n'a rien à l'intérieur qui frappe plus que sa grandeur; mais ce qui est vraiment étonnant, c'est le travail de l'extérieur, & la quantité de niches, de statues de marbre de toute grandeur, dont les murs sont revêtus du bas en haut avec tant de profusion, que la plûpart sont placées de maniere à ne pouvoir être vûes. On peut regarder le dessein de cette Eglise comme le com-

ble de la folie en architecture gothique, & je ne crois pas qu'il existe encore un édifice aussi chargé d'ornemens inutiles. Cependant comme ce plan, tout singulier qu'il est, a une sorte de magnificence qui lui est particulière, on l'entretient avec soin, & on y travaille comme si on avoit dessein de le finir. Quoique l'on y soit occupé depuis plus de trois cent ans, la grande coupole n'est point encore achevée, non plus que la quantité d'ornemens qui doivent couronner à l'extérieur cet immense bâtiment. On dit que les échafauts seuls qui sont toujours élevés autour, coûtent des sommes considérables à entretenir; mais ce qui manque essentiellement, c'est le portail qui devroit annoncer ce magnifique édifice & qui n'est encore qu'en projet. Il y a seulement cinq portes ouvertes, quatre petites & une grande; elles sont belles & d'une architecture fort noble dans le goût Grec, & décorées de quelques bas-reliefs. La porte principale est accompagnée de pilastres qui ont sept pieds de diametre.

Il y a plusieurs projets pour l'exécution de ce portail; les uns pour suivre ce qui est commencé & le continuer dans le goût Grec, les autres pour le construire dans le goût gothique, qui est celui qui paroît le

mieux convenir au reste de l'édifice. Mais il n'y a pas apparence qu'il soit jamais achevé. La raison secrette que l'on dit dans le pays, est que les fonds, dont les revenus sont destinés à ces constructions, doivent retourner à certains particuliers, dès qu'elles seront entiérement achevées.

Ces revenus sont considérables & administrés, suivant le titre de la fondation, par une société de nobles Milanois éligibles par le gouvernement municipal; comme tous ont droit à cette sorte d'administration qui leur est utile; c'est, dit-on, la cause pour laquelle on ne doit jamais espérer de voir cette église achevée dans toutes ses parties. Cependant on y travaille continuellement; mais plus à réparer ce que la suite des temps, les injures de l'air, & sur-tout les orages fréquens dans le Milanois, alterent ou détruisent, qu'à terminer cette vaste entreprise. Plusieurs de ces statues sont des plus excellens maîtres. On voit entr'autres dans le chevet du chœur, derriere le maître-autel, le S. Barthelemi écorché qui porte sa peau sur ses épaules, dans le goût à-peu-près que l'on habille Hercule de la dépouille du lion de Némée, ouvrage de Christophe Cibo qui étoit destiné à être mis dans une des niches extérieures; mais qui à raison

de sa beauté, fut placé où on le voit encore; les Milanois ne manquent pas d'assûrer qu'ils ont refusé de troquer cette statue poids pour poids contre de l'argent. On en voit une quantité en Italie que je crois fort au-dessus de celle-là, & que l'on auroit à bien meilleur compte.

Les tableaux & une partie des ornemens intérieurs de cette église sont autant de trophées érigés à la gloire de S. Ambroise. Ceux qui ont été faits dans ces derniers temps ont pour objet saint Charles Borromée, Cardinal & Archevêque de Milan, que l'on doit regarder à juste titre comme le héros de son état, pendant le siécle qui l'a vû naître & mourir.

Tombeau de S. Charles Borromée.

15. Le tombeau de ce saint est dans un souterrein ouvert dans le milieu de la croisée, au bas de l'escalier du chœur, & tant par les précieuses reliques qu'il renferme que par sa richesse, il mérite d'être vû de tout voyageur chrétien qui reste quelque temps dans cette ville, où tout est encore rempli des monumens des vertus de ce héros du christianisme.

La chapelle où repose son corps est magnifiquement ornée & presque entiérement revêtue d'orfévrerie. Les cariathides de demi-grandeur, & qui semblent sou-

tenir la partie inclinée de la voûte qui se termine à un grand œil de bœuf, sont des figures symboliques, représentant les vertus de S. Charles, telles que sa justice, sa religion, sa prudence, sa charité, sa science, sa libéralité. Huit bas-relifs en orfévrerie & d'une très-belle exécution, couvrent le reste de la voûte; j'ai surtout admiré ceux où le saint est représenté administrant lui-même les sacremens aux pestiferés dans le Lazaret, & où il est à la tête d'un concile provincial. La tapisserie qui couvroit ce que l'orfévrerie laissoit de libre étoit une riche étoffe d'or. L'autel sur lequel on dit continuellement des messes est tout d'orfévrerie; c'est derriere cet autel qu'est la châsse où sont les reliques du saint. Elle est enfermée dans une espèce de coffre quarré de bronze damasquiné en argent, & que l'on ouvre par le moyen de deux machines à vis qu'éleve la piéce qui est du côté de l'autel. Alors on voit la châsse formée de grands morceaux de cristal de roche unis par des bordures d'argent doré, & qui forment ensemble un espace assez grand pour contenir le saint couché dans toute sa longueur, sa crosse entre ses bras, & revêtu de ses ornemens pontificaux qui sont blancs, brodés en or. Il a les mains jointes

& son anneau pastoral au doigt. Les pierreries qui ornent la partie supérieure de la crosse, sont d'un grand prix, & ont été données par trois joailliers de Milan. La couronne d'or qui est suspendue sur la tête du saint & qui est enrichie de beaux diamans, est le présent d'un duc de Baviere. On ne voit à découvert que le visage, le nez est presque entiérement tombé, l'œil gauche est enfoncé au point qu'il paroît fondu dans la tête. La peau est fort brune & collée sur les os. Cependant on reconnoît la même forme de visage, & sur-tout le menton quarré & un peu long dans les comtes Borromei qui vivent encore. Derriere cette chapelle est un petit cabinet qui sert de sacristie, où étoit le premier tombeau du saint.

Ce qui est vraiment simple & touchant, c'est son épitaphe telle qu'il l'avoit demandée avant que de mourir, & où il est dit qu'il a voulu être enterré dans cet endroit, afin que les fidéles de son diocèse, & surtout le dévot sexe, pussent venir plus souvent prier pour le repos de son ame. Au-dessus de cette épitaphe est le seul portrait qui ait été fait de lui ; il est sous glace & exposé à la vénération du public, dans une petite galerie tapissée d'une étoffe rouge & or, & éclairée par plusieurs lam-

pes d'argent. Elle aboutit au petit chœur souterrein où l'on fait l'office de nuit pendant l'hyver.

En entrant dans cet endroit, on se sent pénétré d'un respect religieux en approchant des tristes restes d'un si grand-homme mort à quarante-six ans en 1584, victime de son zéle & de la plus ardente charité pour le troupeau qui lui avoit été confié, qu'il n'abandonna pas un instant, & pour lequel on peut dire qu'il donna sa vie en vrai pasteur. Un grand dais suspendu à la voûte couvre l'œil de bœuf qui est entouré d'une balustrade de fer doré & d'une multitude de lampes toujours ardentes. Le cardinal Angelo Maria Quirini, évêque de Brascia, avoit une dévotion particuliere à S. Charles, & a contribué à la décoration de sa chapelle. C'est ce même cardinal Quirini, si connu dans la littérature, autant par ses connoissances particulieres, que par l'affection qu'il avoit pour tous les gens de lettres.

Au dessus du maître-autel on voit quelques lampes en forme de croix & toujours ardentes devant une des reliques les plus précieuses de la passion du sauveur; c'est un des cloux qui ont servi à attacher Jesus-Christ en croix, & qui fut donné à l'église de Milan par l'empereur Théo-

doſe. On aſſûre que c'eſt un de ceux dont on fit un frein au cheval de Conſtantin, premier empereur chrétien ; deux des quatre ayant été employés à cet uſage. Cette relique avoit été négligée juſqu'au temps de ſaint Charles, qui en fit la tranſlation ſolemnelle au lieu où elle eſt à préſent expoſée ; il indiqua une proceſſion générale qui ſe fait tous les ans le trois de mai, auquel jour l'archevêque porte le ſaint clou en pompe. Saint Charles multiplia en quelque façon cette ſainte relique, en ayant fait faire pluſieurs figures qu'il fit toucher au précieux clou. Il en envoya une en préſent à Philippe II roi d'Eſpagne, alors ſouverain du Milanois.

La ſacriſtie de cette égliſe renferme un tréſor conſidérable par ſa richeſſe, & fort accrû, dans le ſiécle dernier, par les préſens conſidérables offerts au tombeau de ſaint Charles. On y voit pluſieurs ſtatues d'argent de grandeur naturelle, entr'autres celles de ſaint Ambroiſe & de ſaint Charles ; du duc Charles Emmanuel, grand-pere du roi de Sardaigne regnant, & à laquelle il reſſemble parfaitement, & d'un Caraccioli de Naples ; des chandeliers, des calices, des encenſoirs, & un ſoleil pour expoſer le ſaint ſacrement, d'un beau travail & entiérement d'or, de même

que la grande croix que l'on porte devant le chapitre lorsqu'il marche en procession. Le catalogue de tous les reliquaires, statues de saints & autres piéces de ce genre, seroit considérable & tiendroit trop de place ici. On doit remarquer un coffre d'or orné de petits bas-reliefs, très-délicatement travaillés, & une paix au-bas de laquelle est un sépulcre, & au-dessus une Gloire d'anges, d'un ouvrage fini.

On voit dans le chœur plusieurs tombeaux des princes souverains de Milan, qui n'ont rien de remarquable; ils sont moins ornés que celui de Jacques Médici, Marquis de Marignan, frere du pape Pie IV, dont la statue est en bronze, accompagnée de quatre autres figures allégoriques aussi de bronze. Ce Jacques Médici que quelques uns de nos historiens appellent Medegneri, affectoit de prendre le nom de Médicis & de se dire de la même maison que ceux de Florence; quoiqu'il n'en fût rien; car on dit que son pere avoit commencé par être barbier.

16. L'office se fait dans cette église avec beaucoup de décence & de piété. On y suit le rit Ambrosien, de même que dans la plûpart des églises séculieres de Milan. Le fonds de la liturgie est le mê- Rit Ambrosien.

me que celui de l'office Romain ; mais la distribution des pseaumes pour les parties de l'office, & des prieres & cérémonies dans le sacrifice de la messe, y sont différentes. Lorsque les papes engagerent toutes les églises d'Occident à se conformer aux usages de l'église de Rome pour la célébration de l'office divin & la récitation du breviaire ; l'église de Milan, pour ne rien changer à ses usages, se mit à couvert sous le nom & l'autorité de S. Ambroise. Elle prétend avoir conservé son ancien rit jusques dans la maniere de chanter. Le chant Romain est plus doux & plus grave, l'Ambrosien est plus fort & plus aigu.

C'est encore suivant le rit Ambrosien que le carême ne commence à Milan que le dimanche de la Quadragésime, les quatre jours qui le précédent n'ayant été ajoutés pour completer les quarante que dans le septiéme siécle : usage qui attire une multitude d'étrangers à Milan, où les théâtres ne sont fermés, & les plaisirs du carnaval ne cessent que le samedi au soir.

Il en est de même de l'abstinence & des processions des Rogations, ou qui n'avoient jamais été observées dans l'église de Milan, ou qui n'y étoient plus en usage.

S. Charles les rétablit, & pour conserver les libertés de son église, il les plaça huit jours plus tard que dans l'église Romaine, c'est-à dire les lundi, mardi, & mercredi après le dimanche dans l'octave de l'Ascension. Cette cérémonie pieuse commence par la distribution des cendres, qui ne se fait point dans cette église au commencement du carême comme dans l'église Romaine (*a*).

17. Le haut chapitre de l'église cathédrale de Milan est composé de trente chanoines nommés par l'impératrice-reine de Hongrie duchesse de Milan, parmi lesquels il y en a cinq en dignités, sçávoir un archiprêtre, un archidiacre, un primicier, un prévôt & un doyen; les quatre premieres dignités, de même que la chaire de théologal, se conferent par l'archevêque qui presque toujours est cardinal. Partie de ces canonicats sont destinés à des ecclésiastiques qui doivent faire preuve de noblesse, partie à des docteurs en droit canonique. Chanoines. Chapitre. Palais de l'Arch.

(*a*) L'usage à Milan n'est point de sonner les cloches en volée comme ailleurs; elles sont suspendues de façon qu'on ne peut que les tinter. C'est sans doute encore une des singularités du rit Ambrosien.

Il y a outre cela un second collége composé de trente-deux bénéficiers qui forment un chapitre à part, dont les intérêts & les revenus sont séparés de ceux du haut chapitre. Ce collége a la direction du chant & des cérémonies de l'église, & l'inspection sur les chantres & les musiciens.

L'archevêque actuel est le cardinal Joseph Pozzobonelli Milanois. Il a pour suffragant dans son diocèse, Monseigneur Joseph-Marie Marini, religieux de la congrégation des Augustins réformés de Lombardie, évêque de Tagaste *in partibus*.

Le palais de l'archevêché à côté de la cathédrale est un bâtiment très-vaste qui n'a rien de remarquable ; on y conserve une collection considérable de tableaux, parmi lesquels on voit des morceaux distingués des meilleurs peintres de l'école Lombarde ; tels que les Procaccini, & le Morazzone, des tableaux du Guide, du Guerchin, & du Tintoret, plusieurs tableaux des vûes de Vénise, par Canalette, fort connu pour son talent dans ce genre ; plusieurs morceaux de Jean Paul Partini peintre, encore vivant à Rome, décoré du titre de chevalier Romain, & qui est connu par la grande exactitude de

ses tableaux de vûes & de perspectives ; il faut que ce peintre ait le *faire* fort aisé ; car quoique ses compositions par leur genre soient extrêmement chargées, on voit partout de ses tableaux (*a*).

18. Je n'entreprendrai pas de donner une description de toutes les églises de Milan ; je parlerai seulement de celles où j'ai crû remarquer quelque chose de curieux & d'intéressant. Autres églises de Milan.

S. Alexandre église de Barnabites ; l'architecture en est belle & la construction solide ; la voûte & la coupole sont couvertes de peintures encore fraîches, qui, quoique médiocres, ornent bien l'église. Le maître-autel est fort riche ; il est tout revêtu de grands morceaux de lapis-lazuli, d'agates orientales, de calcedoi-

(*a*) C'est dans ce palais que S. Charles pendant son épiscopat a tenu six conciles provinciaux qui ont eu un merveilleux succès, surtout pour le réglement des mœurs des ecclésiastiques, & la maniere de les disposer au saint ministère ; ils ont servi de modéles à ceux qui se sont tenus depuis dans l'Occident & surtout en France ; c'est de leurs canons que l'on a tiré la plûpart des réglemens concernant la réformation des mœurs, l'administration des sacremens, la récitation de l'office divin, le gouvernement des hôpitaux, la visite des diocéses, &c.

nes, de jaſpes ſanguins, &c. placés par compartimens de différentes formes, & joints enſemble par des ornemens de bronze doré. On m'a dit qu'un duc de Mantoue avoit amaſſé ces pierres précieuſes à grands frais, mais ayant eu quelque intérêt à démêler avec l'empereur qui le fit aſſiéger dans la capitale de ſes petits états, un Barnabite, ſon confeſſeur, cacha ſi bien tous ces effets précieux qu'ils échapperent aux recherches du ſoldat vainqueur; la paix faite, le Barnabite les obtint du duc de Mantoue & les fit tranſporter à Milan, où ils ſervent aujourd'hui à orner un autel, dont l'enſemble eſt éblouiſſant; les gradins, les côtés & le derriere de l'autel, & même les degrés du marchepied, en ſont revêtus.

Santa Maria preſſo ſan Celſo: le portail & l'égliſe ſont revêtus de marbre blanc non poli. On entre par une cour quarrée entourée d'un portique. L'architecture du portail n'a rien de remarquable que pluſieurs morceaux de ſculpture très-beaux; les deux ſtatues des Sybilles couchées ſur le fronton, de même que le bas-relief qui eſt au-deſſous, ſont de Fontana; mais ce que j'ai vû ſouvent & toujours avec un nouveau plaiſir, ſont les ſtatues d'Adam & d'Eve par Artaldo

Lorenzi Florentin, toutes deux de marbre blanc ; la premiere est noble, la seconde est la figure de la beauté même, taillée par les mains des Graces ; l'antique n'a rien de plus pur, de plus correct & de plus agréable pour l'expression & le dessein que ces deux statues qui sont dans des niches à côté de la porte d'entrée.

Les contours, disent les artistes, en sont purs & coulans, & je crois que c'est dans ces contours & dans ce bel arrondissement que consistent les graces & la beauté des parties. Voyez tous les antiques Grecs, vous y retrouverez ces agrémens qui étoient ceux de la nature dans ce peuple fameux, & que je crois que l'on y retrouve encore, à en juger par la conformation des peuples qui en approchent.

L'intérieur de l'église dont je parle est décoré d'une belle architecture, & de quelques statues d'une grande beauté, qui sont de Fontana ; on doit y remarquer sur-tout les trois statues des prophétes, & celle de la Vierge qui sont aux piliers qui soutiennent la coupole ; à main gauche, au bas du degré du sanctuaire, est une image miraculeuse de la Vierge, à laquelle on a grande dévotion. L'imperatrice-reine de Hongrie y a fait quelques vœux dans ces derniers temps ; elle y a

même fait dépoſer des étendarts enlevés à ſes ennemis. Cette dévotion du ſouverain a beaucoup augmenté celle des ſujets.

S. Victor, *San Victore* : égliſe de moines Olivétains, d'une architecture fort noble, très-bien éclairée, & toute ornée de ſtucs blancs & or ; la conſtruction en eſt moderne, & du meilleur goût. On prétend que c'eſt de cette même égliſe que S. Ambroiſe défendit l'entrée à l'empereur Théodoſe après le maſſacre de Theſſalonique. On voit dans l'intérieur de la maiſon pluſieurs grandes colonnades qui forment différents cloîtres à la ſuite les uns des autres, dont la perſpective eſt très-bien entendue.

Cette congrégation d'Olivétains peu connue en France & qui n'a point de maiſons hors de l'Italie, a été établie dans le Siénois en Toſcane au commencement du XIV^e^. ſiécle par Jean Tolomei, Ambroiſe Picolomini & Patrice Patrizi, tous trois nobles Siénois. Ils adopterent en 1319 la régle de S. Benoît, & mirent leur ordre naiſſant ſous la protection de la ſainte Vierge ; c'eſt la raiſon pour laquelle ils portent l'habit tout blanc ; le général demeure au Mont-Olivet en Toſcane, & a dans ſa dépendance quatre-

vingt monastères, dont les plus renommés sont ceux de Naples & de Boulogne. Dans quelques uns on ne reçoit que des gentilshommes. Chaque maison est gouvernée par un supérieur qui prend le titre d'abbé, & qui est dans l'usage d'officier avec les ornemens pontificaux, quoiqu'il n'ait pas reçu la bénédiction abbatiale. Cet ordre est l'un des plus distingués d'Italie.

Sancta Maria delle Grazie; église de Dominicains bien bâtie; dans la croisée à gauche, on voit un beau tableau du Titien, qui représente un couronnement d'épines; il est bien conservé & d'une beauté de coloris admirable. C'est dans cette maison qu'est le tribunal de l'inquisition.

Dans le réfectoire de cette maison au-dessus de la porte d'entrée, on voit le fameux tableau de la cêne, peint en huile à fresque, par Léonard de Vinci; je remarquerai que ni Richardson, qui parle fort au long de ce tableau, & qui rapporte à ce sujet beaucoup d'anecdotes, ni M. Cochin qui paroît l'avoir vû, n'en parlent exactement. Le premier dit qu'il est effacé à plus de moitié, ce qui n'est point vrai, & qu'il est placé si haut qu'on ne peut le voir; il est au-dessus de la porte du ré-

fectoire qui eſt d'une hauteur médiocre ; & les figures ſont de grandeur plus que naturelle, & on les voit très-bien. Il y a des parties mieux conſervées les unes que les autres ; mais il n'y en a point d'abſolument effacée. Le S. Jean n'eſt point appuyé ſur la poitrine du Sauveur, comme le dit M. Cochin ; je n'ai pas pris garde s'il avoit effectivement ſix doigts à la main comme il l'avance. Je fais exprès cette remarque pour montrer combien peu ſont exactes la plûpart des rélations des voyageurs, même pour les faits dont ils ſont le plus en état de juger.

Cette grande compoſition eſt digne de la réputation de ſon auteur, & eſt précieuſe par rapport à ſon ancienneté & à ſa conſervation. Il ne paroît pas que l'on ait touché à ce tableau depuis le temps de Léonard de Vinci. On voit dans ce même réfectoire quelques portraits des Viſconti, peints de leur temps.

Sancta Maria della Vittoria, jolie petite égliſe revêtue de marbre blanc. L'architecture en eſt très-bonne. Le tabernacle du maître-autel eſt formé par deux anges qui ſoutiennent un petit temple antique de bronze. Les draperies des anges ſont dorées ; cette idée eſt belle & bien exécutée. Deux grands candelabres de bronze

bronze doré d'une belle forme & ornés avec goût ſont au-devant du même autel. La lampe d'égliſe pendue au-devant du ſanctuaire eſt de bronze & d'une compoſition auſſi ingénieuſe qu'agréable ; elle eſt formée par un groupe de trois enfans, dont les jambes ſont entrelacées & qui ſoutiennent une couronne de fleurs. Ces différens morceaux paroiſſent du même artiſte.

Saint Ambroiſe (ſan Ambrogio) : poſſéde les reliques de ce saint & celles de ſainte Marcelline ſa ſœur, dont on voit les tombeaux ; elle fut conſacrée par S. Ambroiſe lui-même, ſous le titre de ſaint Gervais & de ſaint Protais, lors de l'invention des reliques de ces deux ſaints qui y furent placées par le ſaint évêque, dans un temple qui avoit été autrefois dédié à Minerve. Dans la tribune de cette égliſe, on voit un ſerpent d'airain fort ancien ; quelques-uns ont cru que c'étoit un Eſculape ; d'autres que c'eſt la repréſentation du ſerpent d'airain élevé dans le déſert par ordre de Moyſe. Le petit peuple de Milan croit que c'eſt le ſerpent même du déſert & y a quelque dévotion. On voit dans cette égliſe la chapelle où S. Auguſtin, ſon fils Adeodatus, & ſon ami Alipius furent baptiſés, ainſi que le

porte l'inscription qui est sur l'autel. C'est dans cette même église que saint Bernard abbé de Clairvaux, revenant de Rome & célébrant la messe, délivra du démon une dame d'une naissance illustre. Ce miracle authentique, rapporté par les auteurs contemporains les plus dignes de foi, est une preuve admirable de la présence réelle de Jesus-Christ au sacrement de l'Eucharistie; c'est par son nom auguste & sa vertu toute puissante que saint Bernard força le démon à quitter le corps dont il s'étoit emparé & qu'il tourmentoit de la façon la plus cruelle.

Dans le monastere voisin, tenu par des religieux de l'ordre de Cîteaux, est une chapelle bâtie à l'endroit même où saint Augustin entendit ces paroles, *tolle & lege*, ainsi qu'il l'explique lui-même dans le livre 8e. de ses confessions. Ces monumens respectables sont vraiment dignes de la curiosité d'un chrétien, qui revoit les endroits où se sont operées de si grandes merveilles en faveur de ses maîtres & de ses docteurs dans la science éminente du salut.

San Nazario, ancienne collégiale : on y voit encore le pavé qu'y fit faire Serene femme de Stilicon, & le tombeau de Jean Jacques Trivulce, noble Milanois,

maréchal de France sous François premier, avec cette épitaphe, *qui numquam quiescit, quiescit, tace.* Il semble que celui qui l'a composée ait eu peur qu'on n'éveillât ce vieux militaire, & qu'on ne le remît en mouvement pour troubler de nouveau sa patrie.

San Lorenzo : église collégiale & paroissiale dont l'architecture est d'une singularité & d'une hardiesse qui étonne ; le plan est octogone ; quatre des côtés sont des portions de cercle enfoncement qui forment la croix de l'église, & dans lesquels s'élevent des colonnades à deux ordres l'un sur l'autre qui forment des galeries tournantes. Dans les quatre côtés, qui sont en ligne droite, s'éleve un ordre de colonnes aussi haut que les deux autres & qui sert à porter le dôme. Cette construction singuliere, peut-être unique dans son espéce & hors de toute régle, a sa beauté, & une noblesse qui la rend vraiment digne de l'usage auquel elle est destinée. Un autre mérite encore, c'est qu'une église construite de cette maniere n'a pas besoin d'autres ornemens, pour avoir toujours un air de magnificence.

Dans le voisinage de cette église que l'on prétend avoir été construite sur les ruines d'un temple consacré à Hercule qui

fut bâti par l'empereur Maximin, est un très-beau reste d'antiquité, composé de seize grosses colonnes cannelées, d'une très-belle proportion. Je n'ai pû sçavoir quelle étoit la tradition du pays sur ce monument antique, ni à quel usage il étoit destiné ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a fait partie d'un édifice très-magnifique & très-vaste, à en juger par la grosseur & la beauté des colonnes (*a*).

Santa Catarina in Brera : monastére de religieuses dites, *monachè umiliate* qui suivent la regle de S. Augustin. Leur petite église est de la plus grande propreté. La balustrade qui enferme le maître-autel & les deux chapelles collatérales est formée par des enfans de bronze d'environ deux pieds de hauteur, qui tiennent dans diverses attitudes, des vases de marbre

---

(*a*) L'inscription suivante gravée sur une pierre posée à une des extrémités de la colonnade, sert au moins à en fixer l'âge....

IMPERATORI. CAESARI. L. AVRELIO. VERO. AVG. ARMENIACO. MEDICO. PARTHICO. MAX. TRIB. POT. VII. IMP. IIII. COS. III. P. P. DIVI. ANTONINI. PII. DIVI. HADRIANI. NEPOTI. DIVI TRAIANI PARTHICI. PRONEPOTI. DIVI. NERVAE. ABNEPOTI. DEC. DEC.

choiſi & de différentes formes, d'où ſortent des fleurs de bronze doré.

Cette idée bien exécutée eſt fort noble. Dans une des chapelles eſt un très-bon tableau du chevalier del Cairo, qui repréſente le mariage de ſainte Catherine : ſujet heureux qui a été traité avec ſuccès par tous les peintres de réputation.

San Fedele in Brera : égliſe de la maiſon profeſſe des Jéſuites, de l'architecture du Bramante. Le bâtiment du collége qui eſt dans le même quartier n'eſt point achevé. Le grand eſcalier & la colonnade à arcades doubles qui ſont l'une ſur l'autre & qui ſont finies, font un grand effet. Au bas de l'eſcalier eſt une ſtatue de la Vierge, plus grande que nature, poſée ſur un globe de bronze & foulant aux pieds un ſerpent qui jette de l'eau par la tête. Si cet édifice étoit fini, il ſeroit l'un des plus majeſtueux de Milan.

Il y a une multitude d'autres égliſes dont je ne parle point, & où l'architecture, la ſculpture & la peinture étalent leurs beautés. Je dois avertir ici, que l'on m'entendra parler plus ſouvent des beaux monumens de ſculpture que des autres merveilles des arts que l'on trouve en Italie ; parce qu'ils ſont moins ſujets à s'altérer & que l'on eſt plus aſſuré de les

retrouver dans le même état & dans le même endroit.

Bibliothéque Ambrosienne.

19. La bibliothéque Ambrosienne commencée par saint Charles & continuée par deux cardinaux de sa maison, qui par modestie ne voulurent ni les uns ni les autres que cet établissement aussi beau qu'utile portât leur nom, est située dans le centre de la ville.

(Avant que d'aller plus loin, je remarquerai que la devise de la maison Borromei est le mot *humilitas*, que l'on voit écrit en grands caractères gothiques dans tous les établissemens qu'elle a faits, ou auxquels elle a eu quelque part).

Les bâtimens qui lui sont destinés n'ont rien de magnifique ; la premiere piéce est un petit vestibule peu orné, où, autant qu'il m'en souvient, est une inscription qui défend sous les plus grandes peines spirituelles & temporelles, de dérober les livres, & même de les transporter ailleurs.

Ensuite est la salle de la bibliothéque qui est un quarré long de soixante pieds sur vingt-quatre de largeur & trente-six de hauteur ; une galerie tournante donne la facilité de prendre les livres qui sont dans les tablettes du haut. On prétend que l'on y compte environ

trente-huit mille volumes imprimés.

On y conserve plusieurs recueils de lettres écrites à S. Charles & plusieurs réponses de sa main. Le plus curieux des manuscrits est un recueil en douze volumes fait par Bonard de Vinci, avec plusieurs desseins de ce maître, & un grand nombre d'autres des plus célébres peintres de son temps ou qui l'avoient précédé ; on y voit un volume des anciennes machines de guerre, toutes dessinées par Léonard de Vinci. Il y a plusieurs autres manuscrits anciens & bien conservés ; les cardinaux Borromej n'ayant rien épargné pour enrichir cette collection, & ayant envoyé pour cela en Orient & dans les principaux états de l'Europe, deux hommes en état de répondre à leurs vûes (a).

(a) [illegible] & Grazio de Siene furent envoyés, l'un en Europe, l'autre au Levant & en Asie, pour y recueillir les manuscrits qu'ils pourroient y trouver. La collection qu'ils y firent est précieuse, & assez considérable ; on y voit plusieurs manuscrits Coptes, Arabes, Siriaques, Persans, une quantité de manuscrits Grecs & Latins. Je rapporterai ici le titre de quelques-uns de ces manuscrits qui pourront donner une idée de la collection... Partie de l'ancien testament en lettres unciales, manuscrit Grec, sur velin très-beau, du VII^e.

Salles de l'académie de peinture & de sculpture. Université.

20. On traverse ensuite une petite cour entourée d'une colonnade, & on trouve les

---

siècle.... Les proverbes de Salomon & l'Ecclésiastique, sur velin, [illegible] X^e. siécle...

Un volume de l'histoire de Josephe, commençant au onziéme livre. On croit que c'est la seconde partie du manuscrit qui est à la bibliothéque du roi de France... Les liturgies de S. Jean Chrisostôme & de S. Basile, très-ancien manuscrit, bien conservé...

Eusébe, de la démonstration évangélique, manuscrit [illegible], cependant précieux à cause de sa rareté. L'échelle de S. Jean Climaque, ouvrage ascétique, manuscrit du X^e siécle. Les épîtres de Sinesius & quelques-unes d'Hérodien, manuscrit sur soie... Les histoires de Xénophon, sur soie... Les œuvres de Plutarque en divers manuscrits de différens siècles, les uns sur soie, les autres sur velin... Un volume qui comprend les ouvrages de trois auteurs Grecs sur l'astrologie judiciaire, qui se sont déguisés sous les noms Arabes d'Apomasar, Mpalis & Rhamulius, sans doute, parce qu'il étoit défendu de [illegible] temps de professer cette science.... Un manuscrit considérable sur soie qui renferme les ouvrages de différens auteurs sur l'art de faire l'or. Ils sont au nombre de dix-sept; les titres principaux sont... *Héliodore à Théodose sur l'art mistique... Hiérothée philosophe sur l'art divin... Pélage philosophe sur l'art sacré & divin... La philosophie mistique de Démocrite sur la confection de l'Azime... Le divin Zosime sur la vertu & l'eau divine...*

L'histoire de l'Iliade d'Homere, manuscrit sur

salles de l'académie de peinture & de sculpture. La salle de sculpture contient les plâtres de plusieurs antiques, & des

---

velin du XI^e siécle avec des miniatures qui représentent les principales actions, les figures sont d'un dessein roide, sans intelligence de lumiere ni de perspective... Plusieurs beaux manuscrits de poëtes Grec,... Hésiode... Eschyle,... Sophocle,... Euripide,... Pindare,... Licophron,... Moschus,... Aristophanes,... Théocrite,... tous les manuscrits sont Grecs.

Parmi les Latins, les plus remarquables sont... recueil de différens ouvrages dont le premier est Gennadius sur les dogmes Ecclésiastiques... en caractéres Lombards du VIII^e siécle....

Les commentaires de S. Ambroise sur les évangiles en mêmes caractéres & du même siécle... Recueil de pensées & maximes tirées des SS. Peres, très-beau manuscrit du VII^e siécle... Le copiste à sa fin du manuscrit essaye de prouver par la combinaison des lettres de ces mots *Gensericus Vandalorum rex*, & par le jeu de mots qu'il en forme, que ce prince est l'Antechrist... Description de l'Archipel avec des cartes topographiques peintes en rouge, manuscrit sur soie du XIV^e siécle.

L'histoire des Juifs par Josephe, très-ancien manuscrit latin, sur papier d'Egypte. Virgile manuscrit qui a appartenu à Pétrarque & qui est tout noté de sa main. ... quelques parties des ouvrages de S. Thomas d'Aquin, de sa main même...

Traduction de l'histoire de la guerre de Troie, par Darès Phrygien, en vers François, manuscrit du XI^e siécle....

L'

morceaux les plus distingués des grands maîtres d'Italie, de même que quelques cartons ou desseins originaux. La salle de peinture est plus riche ; on y voit quelques originaux des meilleurs peintres. J'ai surtout admiré un tableau de Fréderic Baroccio, qui a pour sujet une Vierge qui adore l'Enfant Jesus qui vient de naître ; S. Joseph à côté & en contemplation ; & au dessus une Gloire d'Anges : l'air de sainteté & de satisfaction répandu sur le visage de la Vierge qui est de toute beauté, est frappant. La lumiére y est sagement & naturellement distribuée ; il n'y a point d'incorrection de dessein, ni de ces bisarreries que l'on trouve quelquefois dans les tableaux de ce maître. C'est l'un des plus agréables que j'aie vus. Mais ce qu'il y a de plus rare, sont plusieurs tableaux Flamands du premier mérite. Les quatre Elémens peints par Breughel de Velours sont de la plus grande beauté & d'un travail qui étonne.

Pour en bien juger, il faut considérer à la loupe, une multitude de petites figures, symboles de chaque élément, qui sont dessinées correctement, peintes avec la plus grande vérité ; & qui cependant échapperoient à la vûe sans ce secours. On prétend qu'il n'existe rien d'aussi beau

dans ce genre que ces quatre tableaux.

Derriere ce bâtiment est un jardin de simples à l'usage des étudians en médecine de cette université, où les mêmes fondateurs ont établi seize docteurs-régens qui professent gratuitement les sciences & les arts.

Cet établissement fut formé pour le progrès des sciences dans le Milanois ; & la collection dont je viens de parler, étoit la plus considérable de l'Italie après celle du Vatican, avant que l'institut de Bologne eût été enrichi par le pape Benoît XIV au point où il est aujourd'hui.

L'aîné de la maison Borromei porte le titre de conservateur perpétuel de cette université ; celui qui en est revêtu est monseigneur Vitaliano Borromei, archevêque de Thèbes *in partibus* & nonce à Vienne.

Le séminaire des clercs & le collége helvétique, fondés & bâtis par S. Charles, sont deux édifices qui méritent d'être vus. Les colonnades & les galeries qui ornent les cours de ces deux maisons, sont d'une architecture réguliere & noble ; les portes d'entrée sont décorées d'une très-grande maniere, & annoncent la beauté de ces maisons.

21. Il y a plusieurs établissemens de Hôpitaux Lazaret.

charité à Milan, pour les malades, les vieillards, les pauvres enfans, orphelins, abandonnés ou inconnus. Celui qui tient le premier rang est le grand hôpital, *lo Spedale Magiore*, dans le quartier de la porte Romaine. Les bâtimens en sont grands, solides & isolés de tout autre édifice; la grande cour est belle, ornée d'un portique à colonnes, d'une bonne architecture & de belle proportion. Les salles de l'hôpital forment deux grandes croix, dans lesquelles les lits sont disposés de façon que l'autel étant au milieu de la croisée, chaque malade peut voir de son lit le prêtre à l'autel & entendre la messe. Sous cette grande croisée sont des salles voûtées dans lesquelles sont établies plusieurs manufactures où se travaillent les toiles, les étoffes, & ce qui est nécessaire à l'entretien de l'hôpital.

Dix-huit députés, du corps de la noblesse, pris dans les six quartiers de la ville, & nommés par l'archevêque, sont à la tête de l'administration de cet hôpital; douze de ces députés changent tous les ans; il y a outre cela plusieurs officiers pour la régie des biens & le maintien de la police. Le spirituel y est gouverné par quatre curés & quatre vicaires résidans, six confesseurs Capucins, & un pour les

langues étrangères. On entretient dans cet hôpital quatre mille personnes tant malades qu'ouvriers.

Les autres établissemens de ce genre sont moins considérables ; ils sont de même gouvernés par des députés pris dans le corps de la noblesse. Dans tous on distribue chaque année un certain nombre de dotes pour marier des filles qui ont été élevées dans les conservatoires ou hôpitaux destinés spécialement à cet usage, & qui toutes sçavent quelques métiers qu'elles y ont appris.

Sous la direction du grand hôpital est le Lazaret ou hôpital des pestiférés, bâtiment immense situé à la porte orientale hors de la ville. Quatre grands portiques soutenus par de petites colonnes demi-gothiques, de douze cent pieds de long chacun, entourent la cour ; le long de ces portiques par derriere sont une quantité de petites chambres avec deux fenêtres opposées pour pouvoir en renouveller l'air. Au milieu de la cour, est un autel couvert sous une espèce de baldaquin octogone, & placé de façon que de toutes les chambres on peut voir le célébrant.

Il y a plusieurs collèges pour l'éducation de la jeunesse ; le premier est tenu par les Barnabites de S. Alexandre ; un

des principaux est celui des Jésuites de Brera, où ils ont beaucoup de pensionnaires.

Places, statues, édifices.

22. La forme de la ville de Milan est ronde, l'église cathédrale est située presque au centre. Au devant est une grande place sans aucun ornement, ni aucun bâtiment remarquable. La place des marchands seroit très-belle, si on n'avoit pas bâti au milieu une grande halle qui la remplit presque entiérement. Un des côtés de cette place est décoré d'une belle architecture & de quelques ornemens de sculpture d'assez bon goût. C'est là que se tient le tribunal pour la police ordinaire de la ville, de même que les autres tribunaux qui ont pour objet son approvisionnement, la propreté des rues, les réparations publiques. Il y a une quantité d'autres places dont aucune n'est réguliere. Dans presque toutes on tient des marchés deux fois la semaine, où se débitent les denrées de consommation journaliere que les paysans apportent de la campagne. Il y a quelques statues de bronze & de marbre de S. Ambroise & de S. Charles; mais qui étant la plûpart dans des places trop étroites, font peu d'effet pour la décoration de la ville. On voit aussi quelques statues de la Vierge, éle-

vées sur des colonnes, de grandes croix de pierre travaillées avec soin. La plûpart de ces monumens ont été placés dans les endroits où saint Charles a signalé son zéle pour la religion, soit en annonçant la parole de Dieu à son peuple, soit en lui administrant les sacremens pendant le temps de la peste, soit en faisant quelqu'autre œuvre de charité signalée.

Les rues qui sont au centre de la ville sont étroites, mal alignées, & assez mal bâties, mais fort peuplées. C'est-là où résident la plus grande partie des marchands & des artisans. Celles qui sont près de la premiere enceinte sont plus larges & mieux alignées ; on y voit beaucoup de grandes maisons ou palais. Cette première enceinte est environnée d'un fossé rempli d'eau qui communique aux deux canaux, appellés l'un Tisinella qui répond au Tesin, & l'autre Martesana qui vient de l'Adda ; c'est par le moyen de ces canaux que l'on améne à Milan le vin, le bled, le bois, les charbons, les pierres, les briques, & en général toutes les grosses provisions & les matériaux d'un poids considérable, qui de-là se distribuent aisément dans le reste de la ville.

Il y a quelques belles maisons nouvellement bâties entre la premiere & la secon-

de enceinte ; je crois que cette partie de la ville eſt la plus ſaine à habiter ; les rues y ſont fort larges, les maiſons n'y ſont point entaſſées, & ſont ſéparées les unes des autres par des jardins & des cours, qui d'ordinaire ſont fort grandes.

Théâtre. 23. Le théâtre de Milan qui eſt ſitué au centre de la ville, à côté du palais du gouvernement, eſt fort grand ; il a ſix rangs de loges, mais il eſt mal orné, & ſeroit triſte & obſcur, ſi les particuliers n'étoient pas dans l'uſage de décorer l'intérieur de leurs loges qui ſont d'ordinaire fort éclairées. Souvent une ſeule maiſon a deux ou trois loges réuniès, qui forment une grande pièce bien éclairée, garnie de chaiſes & de tables à jouer, où on trouve l'agrément du ſpectacle & celui de la converſation réunis.

Ces loges ſont très-diſpendieuſes, tant pour le prix du loyer, que pour la dépenſe des rafraîchiſſemens de toute eſpéce que l'on y préſente à ceux qui s'y trouvent, aux dépens du maître.

Les décorations en étoient très-bien entendues. Des acteurs médiocres y repréſentoient le même opéra bouffon que j'avois déja entendu à Turin ; il s'en falloit beaucoup que l'orcheſtre fût auſſi bon que le premier. D'ailleurs, il ne regne

pas dans ce théâtre une police aussi exacte qu'à Turin ; le parterre y est très-bruyant, ce qui diminue beaucoup de l'agrément du spectacle.

Dans tous les théâtres d'Italie, à l'instant que le spectacle doit commencer, on enleve tous les lustres, qui sont au-dessus du parterre ; la scène seule reste éclairée, de façon encore que l'on ne voit point de lumieres ; elles sont toutes cachées ; cette maniere rend la scène plus noble & plus brillante, mais le reste du théâtre est tout-à-fait dans l'obscurité, surtout à Rome, où il n'est pas permis d'avoir de la lumiere dans les loges.

24. Le château de Milan situé au nord de la ville, est connu par la quantité de sieges qu'il a soutenus. C'est un hexagone régulier, formé par six bastions royaux défendus par une muraille terrassée & revêtue, environnée d'un grand fossé plein d'eau, avec un bon chemin couvert & quelques ouvrages extérieurs ; entre la muraille & les bastions il y a un second fossé revêtu & plein d'eau, & un troisiéme qui environne la partie centrale du château, où sont situés l'ancien palais des ducs de Milan, l'église & les logemens des principaux officiers. Il y a dans le centre même de la place une source d'eau *Château de Milan.*

vive fort abondante, & qui est d'une grande utilité, tant pour le service de l'arsenal que pour les ouvriers de toute espéce qui y sont établis ; il y a toujours une nombreuse garnison ; on y travailloit beaucoup au mois de Juin 1762 à monter des canons de bronze sur des affuts ; dans l'intérieur du château, il y a une petite colline appellée la Bocchetta, qui domine sur toute la campagne des environs & sur la plûpart des ouvrages intérieurs & extérieurs du château. Cette place n'est dominée d'aucun côté ; elle est bien fortifiée & très-bien entretenue ; cependant elle sera toujours de peu de défense ; parce qu'elle est très-resserrée, & que rien n'empêche d'aucun côté d'ouvrir la tranchée, & d'en approcher de maniere à la battre en brêche avec avantage. On ne peut y entrer sans une permission particuliere du gouverneur ou de l'officier qui le remplace.

Promenades. 25. La promenade la plus agréable de Milan est sur les remparts de la ville dont quelques uns sont plantés d'arbres, & sur l'esplanade qui est entre la ville & la citadelle ; c'est-là où, à vingt-trois heures ou une heure avant le soleil couchant, on voit une multitude de carrosses, en hyver sur l'esplanade, en été sur les remparts

qui ſont plus élevés & où il y a beaucoup d'air. On ſe promene peu hors de la ville, parce que le terrein y étant fort gras, il y a beaucoup de boue, ou une pouſſiere encore plus incommode. En été les magiſtrats, chargés de la police, ont ſoin de faire arroſer les promenades publiques, uſage qui s'obſerve dans la plûpart des villes d'Italie. Il y a quelques belles rues qui pourroient ſervir de cours ; mais il ne m'a pas paru que l'on tînt à cet uſage à Milan, comme dans le reſte de l'Italie.

Quant à l'utilité des remparts de Milan pour la défenſe de la ville, quoiqu'ils ſoient bien entretenus & entourés d'un foſſé plein d'eau ; on ſçait qu'ils n'ont jamais empêché le parti dominant dans le pays de s'en emparer dès qu'il s'y eſt préſenté.

26. Malgré toutes les révolutions qu'a eſſuyées cette grande ville, le peuple qui l'habite n'en eſt pas moins pacifique ; auſſi dans les derniers ſiécles, il n'a pris aucune part aux affaires politiques, & s'eſt toujours rangé du côté du plus fort (a). Il *Mœurs & uſages en général.*

(a) En 1754, il y eut une fermentation ſi vive parmi le peuple au ſujet d'une augmenta-

eſt en général fort adonné aux arts & au commerce. Les mœurs y paroiſſent aſſez réglées. Je crois que les bourgeois & le peuple ſont encore tyranniſés par la jalouſie qui infectoit autrefois toute l'Italie.

Les femmes y vivent dans une grande retraite & ſe mêlent peu des affaires du commerce. Les hommes y tiennent encore un peu du génie de ces anciens Lombards qui fourniſſoient des traitans durs & impitoyables au reſte de l'Europe. Aujourd'hui ce ſont les Bergamaſques qui tiennent en Italie le premier rang parmi cette eſpéce de gens ; ce ſont eux qui ſe chargent des fermes publiques, des douanes & de la perception de preſque tous les impôts ; comme leur nom n'eſt pas

---

tion conſidérable ſur le prix du tabac, que le gouvernement ſe crût à la veille d'une ſédition déclarée ; ce ſont des objets de cette eſpéce qui ſont les plus capables d'émouvoir cette nation ; parce que dès qu'il eſt queſtion d'augmenter le prix d'une denrée, d'un uſage journalier & preſque général, il y a de quoi déranger tout le flegme d'un Italien qui vit au jour la journée, qui ne veut rien ſe retrancher dans l'uſage du tabac, & ſur-tout qui ne veut pas travailler plus qu'à ſon ordinaire, pour pouvoir le payer plus cher.

aimé, ils se disent tous Milanois ; à Milan même, ce sont eux qui font le principal commerce. J'ai vû quelques marchands de ce pays établis à Milan qui me paroissent d'un compte exact, mais fort durs & très-défiants, n'ayant aucune confiance à qui que ce soit pour tenir leur argent.

La femme d'un de ces marchands auprès de laquelle j'avois fait quelque emplette, ne put finir le marché qu'après que son mari eut fait sa méridienne.

Les gros négocians, sur-tout les marchands d'or, d'argent & de soie, sous lequel nom sont compris ceux qui font fabriquer ou vendent en gros & en détail, des étoffes brodées ou rebrochées, en or & en argent, les joailliers & les orfévres, tiennent le premier rang entre les commerçans, & forment dans la société un ordre mitoyen entre la noblesse & le peuple, que l'on peut appeller la bonne bourgeoisie, ou, suivant l'usage d'Italie, les Citadins ; on doit placer dans ce rang les médecins, les chirurgiens, les apothicaires, les avocats, les notaires, & autres gens de loix qui sont fort multipliés dans toutes les grandes villes.

Les médecins tiennent sur-tout un rang distingué ; quelques-uns sont décorés du

titre de comte & chevalier du ſaint Empire Romain. Chacun de ces corps a une maiſon deſtinée à ſes aſſemblées, à ſes ſtatuts & ſes officiers, connus ſous les noms d'abbés, ſyndics-conſervateurs & conſeillers.

Tribunaux de juſtice. 27. Il a pluſieurs tribunaux pour la juſtice dont les principaux ſont:

Le tribunal de la juſtice eccléſiaſtique pour les cauſes civiles & criminelles, tant du diocéſe de Milan, que des autres villes épiſcopales qui ſont ſous ſa métropole & qui y portent des cauſes par appel. Il y a un grand nombre d'avocats attachés à ce tribunal. Les juges ordinaires ſont des eccléſiaſtiques choiſis par l'archevêque.

La hiérarchie politique & militaire; celui qui a l'autorité ſouveraine, & la ſurintendance ſur tous les tribunaux qui la compoſent, eſt le miniſtre plénipotentiaire de leurs majeſtés imperiale & royale dans la Lombardie Autrichienne, place occupée actuellement par le comte de Firmian, conſeiller d'état & chambellan de leurs majeſtés (*a*).

Les tribunaux qui en dépendent ſont

(*a*) Fait chevalier de la toiſon d'or, dans la promotion du mois de décembre 1763.

celui des postes, celui de la trésorerie militaire de la Lombardie Autrichienne qui comprend tous les états que l'impératrice-reine de Hongrie posséde en Italie ; la trésorerie générale de la chambre ou des revenus patrimoniaux de l'impératrice ; le commissariat général de la guerre, & le tribunal ou audience civile pour les affaires du pays. Chacun de ces tribunaux a ses officiers particuliers qui connoissent de ce qui est de leur ressort. Ceux qui y président sont ordinairement tirés du corps de la noblesse de Milan.

28. La ville de Milan, quoique soumise en tout à la domination de la reine de Hongrie, a un corps de magistrats municipaux, connus sous le nom de décurions, au nombre de soixante, & choisis dans la premiere noblesse. Ces magistrats forment un sénat perpétuel, qui a l'administration de la police, l'entretien des ouvrages publics de la ville, le soin de l'approvisionnement, la faculté de mettre le taux aux denrées de premiere consommation, le droit de commander la milice bourgeoise. Pour veiller exactement au détail de ces différentes parties d'administration, il y a plusieurs *giuntes* ou bureaux qui ont chacun un district marqué & qui sont tenus par

Magistrats.

des juges & officiers, dont les principaux sont pris dans le nombre des soixante décurions.

La noblesse qui par ce moyen est admise au gouvernement du pays, qui se régit, en quelque sorte, par ses propres loix, ne cherche point à former des établissemens hors de sa patrie & se regarde comme formant une sorte de république, sous la protection de l'impératrice-reine de Hongrie. Cette souveraine fait lever des troupes dans le pays, & en donne d'ordinaire le commandement aux nobles Milanois, qui par ce moyen s'avancent & parviennent à tous les honneurs militaires; mais pour cela ils ne préferent pas le séjour de Vienne à celui de Milan.

Le duc Serbelloni qui est aujourd'hui feld-maréchal des armées de l'impératrice-reine, a son palais & sa famille résidente à Milan. Il en est de même de tous les nobles Milanois qui sont employés, soit dans les armées, soit dans les affaires de leur souveraine; ils ne quittent leur patrie qu'autant que le devoir de leur état les y engage. On peut assûrer que c'est cette sage façon de penser des nobles qui possédent toutes les grandes terres du pays, qui soutient la ville

ville & le duché de Milan dans l'état d'aisance qui y regne.

29. Car les impôts sont très-forts dans toute la Lombardie Autrichienne ; on paye le tiers du revenu qui s'estime non sur le produit annuel, mais sur le prix de la valeur intrinséque des terres, & suivant le tarif fait en conséquence ; si on ne faisoit pas quelques remises qui sont d'usage, on payeroit la moitié réelle du revenu, attendu les non-valeurs & les pertes qui arrivent par les accidens ordinaires. Outre celà les douanes & les autres droits du fisc rendent beaucoup. — Impôts. Circulation.

Malgré ces charges qui paroissent très-pesantes, le pays est riche ; on y vit à bon compte ; le cultivateur y est *à son aise*, bien nourri & bien vêtu ; ce que l'on doit attribuer d'abord à la fertilité prodigieuse des terres qui fournissent abondamment des grains de toute espéce, des vins, des chanvres, des laines ; à la quantité de bétail que l'on y nourrit ; ensuite à la grande consommation que fait la noblesse, soit dans les villes du pays, soit dans ses terres, ce qui occasionne une circulation réglée dans les espéces qui ne sortent point du pays, & qui refluent nécessairement sur le peuple ; enfin à la facilité qu'ont le peuple & tous les propriétaires

d'avoir de l'argent comptant pour payer les impôts par le débit assuré des soies, qui ne manquent presque jamais, & qui se vendent toujours argent comptant. Ce sont les marchands de Milan qui d'ordinaire font le prix des soies dans toute la Lombardie, où ils font leurs tournées dans le mois de juillet, temps auquel toutes les soies sont devidées, & mises en état d'être transportées.

Les troupes que la Reine entretient dans le pays, les officiers qu'elle paye & qui résident chacun dans le lieu de leur destination, augmentent encore la richesse du pays, & y retiennent une partie de l'argent des impôts. Enfin on a le plaisir d'y voir des gens qui paroissent attachés à leur patrie, & qui, quoique éloignés de leur souverain, participent à ses graces, & tiennent chez eux un grand état.

Accueil pour les étrangers.

30. C'est la ville d'Italie où les étrangers sont le plus accueillis & trouvent la meilleure compagnie. La plûpart de ceux qui y tiennent le premier rang, soit par leurs emplois, soit par leur naissance & leurs richesses, ont voyagé ou servi dans les armées, sçavent plusieurs langues, sont très-polis & de bonne société. Il est d'usage parmi eux de recevoir au mieux les étrangers qui leur sont recom-

mandés; ainsi un voyageur curieux, outre les objets de curiosité qu'il trouve à Milan., a des ressources infinies dans la société. Dans le printemps & l'automne il y a une multitude de châteaux & de belles maisons peu éloignées de la ville où la plûpart de ces gentilshommes vont passer les beaux jours, & où ils se font un plaisir de conduire les étrangers qui y trouvent nombreuse compagnie.

La comtesse Simonetta qui a depuis épousé le duc de Modene, la princesse Trivulce, le marquis Litta, la comtesse de Castelbarco, le marquis de Beljoyeuse & plusieurs autres, avoient des maisons ouvertes où on étoit très-bien reçû; la maison Litta sur-tout par la quantité de ses domestiques, la magnificence de ses appartemens, le bon ordre qui y regne, semble le séjour de l'abondance & de l'aisance; les maîtres de la maison n'en sont pas plus vains pour cela; leur plaisir est de tenir une bonne table & d'y avoir beaucoup de monde qu'ils comblent de politesse.

On ne peut donner trop d'éloges à l'accueil affable que le comte de Firmian fait à tous les étrangers. Cet homme revêtu de l'autorité de sa souveraine dans tous ses états de Lombardie, & qui en est

vraiment digne par ses grands talens & par son attachement à la justice, jouit par son propre mérite de la plus juste considération, & est autant aimé qu'il est estimé; j'ai peu vû d'hommes de son rang aussi instruits, & en même-temps aussi modestes & aussi polis. Heureux les souverains qui sçavent mettre leurs intérêts en si bonnes mains; c'est le moyen le plus certain d'assûrer leur gloire & le bonheur des peuples qui leur sont soumis.

Monsieur le duc de Modene, gouverneur du Milanois, aussi respectable par sa naissance que par le rang qu'il occupe, est un prince fort affable, qui vit à Milan avec peu de faste. Il a un régiment de cavalerie pour sa garde, qui lui appartient; mais qui est payé par l'impératrice.

La noblesse Milanoise qui est très nombreuse, puisqu'on compte trois cent familles nobles résidentes à Milan, est tranquille & contente de son sort; elle ne craint rien autant que de changer de maître, & sur-tout d'avoir un souverain établi à Milan. Dans la guerre de 1734. lorsque les armées de France & de Savoie réunies s'emparerent du Milanois, ils ne craignoient rien de la France qu'ils sçavoient très-bien n'avoir pas dessein de

faire aucun établissement dans leur pays ; mais ils trembloient que la maison d'Autriche ne fût abaissée au point de perdre ses possessions en Italie, & sur-tout le Milanois qui est si fort à la bienséance du roi de Sardaigne, & qui dès qu'il en eut été le maître, n'eût pas manqué de préférer Milan à Turin, & d'en faire la capitale de ses états où il auroit résidé ; alors cette liberté dont ils jouissent eût été anéantie ; car, disent-ils eux-mêmes, Dieu nous garde d'un souverain, qui a tous les jours de sa vie, quatre heures où il n'a autre chose à penser qu'à s'occuper des affaires particulieres de ses sujets.

Je finis cet article en disant qu'on ne peut trop publier la politesse, la bonté, & la générosité de la noblesse de Milan, dont la plûpart vivent vraiment en grands seigneurs. Il est vrai qu'on dit que souvent ils excédent leurs forces, & que plusieurs ont dérangé leurs fortunes par trop de magnificence ; mais ce n'est pas aux étrangers à s'en plaindre.

31. Les mœurs étant fort réglées, au moins à l'extérieur, il s'ensuit naturellement que tout ce qui a rapport au culte public y est très-respecté ; ce que j'y ai vû, c'est que les jours de fête les églises y sont très-fréquentées, que le service divin s'y

Dévotion extérieure.

fait avec beaucoup de décence, & que les gens de tout état y assistent avec la modestie & le recueillement qu'exigent & la sainteté du lieu, & la grandeur du Dieu que l'on y adore. Les jours de fêtes principales, il y a dans cette ville une sorte de dévotion que je n'ai remarquée en aucun autre endroit; on voit dans le cours de la journée passer quantité de gens, hommes & femmes par troupes, plus ou moins nombreuses, qui récitent le chapelet à haute voix.

On y voit communément une espèce d'hommes d'une conformation fort singulière; ce sont des nains d'une figure grotesque; ils ont de grosses têtes avec de grands traits, la taille très-courte & fort grosse & difforme, les cuisses courtes & grosses, & les jambes torses; il est ordinaire d'en voir plusieurs ensemble, hommes & femmes, & plus à Milan qu'en aucune autre ville de la Lombardie, où l'on en rencontre cependant quelques-uns. Cette race est ordinairement très-forte, & suivant les apparences colere & méchante. Il n'est pas à souhaiter qu'elle se multiplie, & je ne sçais comment l'autorité politique permet le mariage entre personnes ainsi conformées: j'ai remarqué en Lombardie les jardins de plusieurs mai-

ſons de campagne, ornés de ſtatues taillées d'après ces groteſques ; le goût de ceux qui les avoient fait faire, ne doit pas ſervir de modéle ; c'eſt la plus vilaine dégradation de l'eſpéce humaine.

32. On dit qu'il y a peu de commerce à Milan ; cependant les canaux de l'Adda & du Teſin donnent une grande facilité pour l'importation & l'exportation des marchandiſes ; outre cela l'induſtrie y paroît ſoutenue & en honneur, à en juger par la multitude d'ouvriers & d'artiſans de toute eſpéce, qui y ſont établis ; on y fabrique beaucoup d'étoffes de ſoie ; il eſt vrai qu'elles ont peu de réputation dans les pays étrangers ; il y a quantité d'orfévres qui paroiſſent fort occupés, mais qui travaillent avec peu de goût ; il s'en faut beaucoup que leurs ouvrages ſoient auſſi finis & auſſi élégans que ceux des orfévres de Turin. Commerce & induſtrie.

On y voit beaucoup de fondeurs & d'ouvriers en cuivre battu, qui fabriquent des lampes, des chandeliers, des buſtes, des ſtatues, des vaſes & autres ornemens d'égliſe qui ſe tranſportent dans le reſte de l'Italie, dans les Cantons Suiſſes catholiques, & même en Allemagne. Il y a pluſieurs ouvriers qui taillent le criſtal

de roche. On y fabrique quantité de carrosses que l'on conduit dans le reste de l'Italie ; les ouvriers de ce genre, quoique médiocres, sont les plus entendus de l'Italie, & y ont de la réputation ; il n'y a pas long-temps qu'il s'est établi à Rome des carrossiers qui ayent osé faire des voitures neuves. L'industrie dans cette partie est bien éloignée de la perfection & de l'élégance ou elle a été portée en France.

Les broderies de Milan sont connues dans toute l'Italie, & les ouvriers de cette espéce travaillent avec une promptitude étonnante & avec propreté, quand ils ont des desseins de bon goût. On voit que c'est la nombreuse noblesse qui réside à Milan, qui y fait fleurir l'industrie qui a le luxe pour objet ; ce qui fait en même-temps une branche de commerce fort utile à cette ville par la quantité d'ouvrages qui s'exportent dans le reste de l'Italie.

J'aurois dû mettre à la tête des arts, la peinture, la sculpture, l'architecture & la musique. Mais l'école de peinture est absolument tombée ; la sculpture s'y soûtient encore, ne fût-ce que pour continuer la décoration extérieure de la cathédrale ; les bâtimens modernes n'ont rien de frappant. Dans la quantité de mu-

siciens que fournit une si grande ville, il s'en rencontre toujours quelques-uns que l'on juge dignes du titre de *virtuoses*. La gravure n'y a fait aucun progrès ; les graveurs François ont porté leur art à un si haut point de perfection, qu'ils semblent avoir ôté aux autres nations l'espérance de jamais rien faire dans ce genre qui puisse les égaler : aussi leurs productions sont-elles recherchées avec beaucoup de soin dans les pays étrangers ; je dois cependant excepter Rome & Vénise, où on trouve de bonnes estampes, gravées par des artistes Italiens, dont je parlerai.

33. Encore un mot sur le fait des mœurs, toujours si intéressant quand on a du bien à en dire. Les sages réglemens de discipline que fit S. Charles pour son clergé, & qui ont servi de modéle au reste de l'Europe catholique, ont répandu un germe de bonne éducation qui se soutient encore parmi les ecclésiastiques de ce pays, & sur-tout de la capitale. Ils y sont plus instruits & plus considérés que dans le reste de l'Italie ; ils travaillent avec zéle à l'instruction des peuples, & le clergé séculier n'y est point éclipsé comme ailleurs par les réguliers. Ce sont les ecclésiastiques séculiers qui ont l'ad- Mœurs des différens états.

miniſtration de preſque toutes les communautés religieuſes de femmes, des hôpitaux & autres établiſſemens pieux ; ce qui leur donne une conſidération certaine dans une ville où ils ſont fort multipliés. Pluſieurs d'entr'eux s'adonnent aux ſciences & y ont des ſuccès marqués. Il eſt vrai qu'ils trouvent dans la forme actuelle du gouvernement eccléſiaſtique & civil, de la protection & des diſtinctions qui ſont très-capables de faire naître les talens & de les mettre dans tout leur jour. C'eſt à la maiſon Borromée que la ville de Milan & tout le pays doivent le goût pour les ſciences, l'amour de la diſcipline, & les beaux établiſſemens qui les entretiennent.

Les Viſconti en deſſéchant les marais & faiſant tirer partout des canaux, ont fait la richeſſe réelle du païs, en le rendant habitable, en y aſſûrant une fécondité preſque immanquable ; S. Charles & les cardinaux de ſa famille qui lui ont ſuccédé, n'ont pas moins fait en y rétabliſſant la religion dans ſa ſplendeur, les mœurs dans toute la pureté qu'ils ont pû leur donner, & les ſciences qui contribuent au bonheur & à la tranquillité du pays, en ce qu'elles ſe portent plus ſur

les objets utiles que sur ceux qui sont de curiosité ou d'amusement, & qu'elles forment tous les jours des sujets en état, par leurs lumieres & leurs travaux, de perfectionner, ou au moins de conserver les établissemens utiles, que l'ignorance laisseroit bientôt périr.

34. Le terroir des environs de Milan est tel que j'ai déja eu occasion de le décrire, en parlant de plusieurs parties de ce beau pays, & en particulier du Pavésan. On y nourrit beaucoup de bétail, & on y fait une quantité de fromages dont la consommation est grande dans le duché; mais dont on en transporte encore davantage dans les pays-étrangers, où ils sont connus sous le nom de fromages de Milan ou de Parmesan qui est de la même qualité; il s'en fait pour un argent immense; on m'a assûré que le Lodésan seul, qui est une petite partie du Milanois, en fait exporter chaque année pour quinze cent mille francs au moins. On peut juger par là de la quantité du bétail & de sa qualité, de même que de la bonté des pâturages qui le nourrissent.

Fertilité & production du pays.

Cependant on ne voit point de grands troupeaux dans la campagne; comme toutes les prairies sont divisées en piéces de

peu d'étendue, entourées de fossés pleins d'eau, & de haies vives, garnies de mûriers, d'ormes & autres arbres, il n'est point nécessaire de garder le bétail qui ne peut point s'écarter de l'endroit où il doit paître. D'ailleurs on n'a rien à craindre des loups, qui sont fort rares dans un pays où il n'y a point de forêts qui puissent leur servir de retraite.

La partie supérieure du Milanois qui approche du Lac-Majeur & de celui de Côme, produit une quantité de vins de bonne qualité, & fort au-dessus de ceux de la plaine. Les vins d'Aronne & des environs du Lac-Majeur sont les plus légers & les meilleurs du pays. Ces lacs & les rivieres qui en sortent fournissent beaucoup d'excellens poissons. Dans toute la plaine la volaille est abondante & bonne; les oiseaux de riviere de toute sorte y sont communs; on transporte par tout de la marée fraîche qui se tire du golfe de Venise. Ainsi on trouve abondamment de quoi servir les tables. L'ancienne cuisine Italienne, si dispendieuse par la quantité de drogues étrangeres, de sucre, de safran, de gingembre & d'épices qu'elle employoit dans ses ragoûts, n'est presque plus en usage; toutes les

bonnes maiſons ont des cuiſiniers François, qui forment des éléves qui ſe répandent dans le pays, même dans les auberges qui ont un peu de réputation, où on ſert très-proprement. Par le peu que j'ai vû de l'ancienne cuiſine Italienne, il m'a paru que les ragouts étoient bien plus mal ſains, même que ceux de la nouvelle cuiſine Françoiſe, contre laquelle on a déja tant crié.

LAC MAJEUR, ISLES BORROMÉES.

Route de Milan au Lac-Majeur.

35. Les isles Borromées situées dans le Lac-Majeur, sont un objet qui excite la curiosité de la plûpart des voyageurs.

Pour y aller de Milan, on prend un chemin de traverse qui conduit au Lac. De cette ville à Sesto, village sur le bord du Tésin qui sort du Lac un mille plus haut, on compte trente-quatre milles. La partie du Milanois que l'on traverse, quoique très-fertile, ne présente pas un aspect aussi riant que la campagne de Pavie à Milan. A vingt milles, aux environs de Castellanza, le terrein est plus élevé & plus sec; la principale production de cette contrée est le vin qui passe pour le meilleur du Milanois. Les chemins sont bordés presque par-tout de châtaigniers ou Marronniers; on en voit même quelques plantations assez considérables.

Maniere d'élever les Mûriers blancs.

Les mûriers blancs y croissent avec succès & les terres en sont bordées. J'ai vû à Castellanza une grande pepiniere de mûriers qui appartenoit à un particulier; une partie étoient replantés en quarrés à deux pieds de roi les uns des autres;

âgés de trois ans, de huit-à-neuf pieds de haut, la tige ferme & droite, l'écorce fraiche & unie. A quatre ans on les transplante dans la campagne, & on enveloppe la tige de paille ou de joncs secs, presqu'aussi serrés qu'une natte; on renouvelle cette couverture jusqu'à ce que les arbres soient assez forts pour résister aux vents, aux pluies & au froid; cette précaution les garantit des chancres, conserve l'écorce, & fait durer l'arbre plus long-temps. On suit constamment cette méthode dans le Milanois, & sur-tout dans la partie qui avoisine le Lac Majeur & les Alpes, dont la température est à-peu-près la même que celle des provinces du milieu de la France. On y fait beaucoup de soye de bonne qualité.

Sesto est un village assez gros qui n'a rien de plus remarquable que l'oisiveté de ses habitans; c'est-là qu'on s'embarque sur le Tésin pour aller aux isles Borromées. On trouve des barques & des rameurs à choisir, & il ne faut pas s'en tenir à leur mot pour les payer. Il est important de choisir une bonne barque & la plus large que l'on puisse trouver, car la vague est très-forte sur le Lac, & quand la tramontane souffle, il est dangereux de le traverser.

Lac-Majeur. 36. A un mille environ au-dessus de Sesto, on entre par le Tésin dans le Lac Majeur, dont les eaux sont d'une lympidité admirable; on y voit les plus beaux poissons. Le Lac, à l'endroit où sort le Tésin, n'a guéres plus de deux milles de largeur, mais peu après il s'étend beaucoup plus, & en certains endroits il a sept à huit milles de largeur, sur environ vingt de longueur, c'est-à-dire, du Tésin aux frontières des Grisons.

Arone. A cinq milles environ sur le bord occidental du Lac, on voit à mi-côte à gauche, la petite ville d'Arone en Piémont, avec titre de principauté, appartenante à la maison Borromei, célébre pour avoir vû naître dans le château saint Charles Borromée; à la partie superieure est un séminaire, & dans une petite esplanade pratiquée exprès sur la croupe de la montagne, la statue colossale de saint Charles, faite de cuivre battu; elle a environ soixante pieds de hauteur, non compris le piédestal, & la tête est assez grosse pour contenir plusieurs personnes. La position de cette petite ville est tout-à-fait riante; elle reconnoît pour son fondateur le comte Obizon, vivant dans le X^e. siécle. Environ l'an 980 les reliques des saints Martirs Gratignan & Selin y furent transfé-

sées & déposées dans une abbaye de religieux de l'ordre de saint Benoît, nouvellement construite. Le culte des ces saintes reliques y attira un grand concours d'étrangers, & contribua beaucoup à l'aggrandissement de cette ville. Saint Charles fut pourvû de ce bénéfice à l'âge de douze ans en 1550. Lorsqu'il fut cardinal & archevêque de Milan, il renvoya les moines, & donna l'abbaye & ses revenus aux Jésuites avec la direction du séminaire qu'il y établit. En 1674, cette ville fut presqu'entièrement réduite en cendres; mais la situation en est si agréable & le pays des environs si fertile, qu'elle fut bientôt rétablie & dans un meilleur goût. Ses principaux édifices sur-tout sont d'une architecture très-apparente.

Vis à-vis sur le bord oriental du Lac dans le duché de Milan, est le comté d'Anghierra, érigé en 1397 par les Visconti ducs de Milan. Ses possesseurs ont tenu autrefois un rang distingué dans les affaires de Lombardie. La petite ville d'Anghierra, aujourd'hui sur les bords du Lac, en étoit autrefois éloignée d'un mille. On voit sur une élevation qui domine le Lac, les restes d'un ancien château fortifié. Anghierra.

Entre Arone & Anghierra le Lac s'élar-

git considérablement, & n'a guéres moins de six milles de largeur; mais quand on est plus haut que le village de Belgerati qui est à gauche du Lac, alors il est dans sa plus grande largeur, & va jusqu'au pied des Alpes sur les frontières du Piémont au couchant, & au levant il baigne les frontières du Milanois & des Suisses, dans une étendue de plus de trente milles. Au fond d'un golphe que forme ce Lac au couchant, sont les isles Borromées, au nombre de trois, qui appartiennent à la maison de ce nom, qui à cause de cette possession, a des droits de péage & de pêche dans une grande partie du Lac, droits qu'elle tient en principauté relevante du Piémont (*a*).

Isles Borromées.

37. L'Isola Bella appartient au comte Renati Borromei, l'aîné de sa maison; elle est couverte de jardins en terrasses palissadées d'orangers, de citroniers & d'autres arbres de ce genre; le cédre & le mirthe les remplacent dans les expositions les moins favorables; le corps de bâtiment qu'accompagnent ces jardins est

(*a*) On a parlé nouvellement d'un échange entre l'Impératrice & le roi de Sardaigne, par lequel cette partie du Piémont est réunie au Milanois, dont elle avoit été autrefois.

vaſte & d'une bonne architecture ; les appartemens en ſont grands, nobles & proprement meublés. La galerie & les appartemens ſont ornés d'une quantité de tableaux, dont on veut faire paſſer la plupart pour des originaux précieux ; mais les connoiſſeurs ſoutiennent que ce ne ſont que des copies dont quelques-unes ſont très-bonnes. On y montre entr'autres un petit tableau de la Madelaine que l'on aſſûre être du Corrège ; mais qui probablement est de quelque bon peintre qui s'eſt amuſé à en faire pluſieurs copies que l'on trouve en d'autres endroits, & que l'on donne de même pour l'original.

Au ſortir de la grande galerie on paſſe ſur une terraſſe aſſez longue qui a pour perſpective une grande grotte d'architecture ruſtique ; deux eſcaliers de chaque côté de la grotte conduiſent à une terraſſe élevée, ornée de quelques ſtatues & de petits obéliſques ; de-là on découvre d'un côté les Alpes qui forment trois rangs de montagnes ; le premier cultivé, le ſecond couvert de bois, & le troiſiéme blanc de neiges ou hériſſé de glace. Il fait beau voir cette partie le matin, lorſqu'elle eſt éclairée du Soleil ; ces rochers couverts de glace en réfléchiſſent les rayons, &

ſe montrent dans un éclat majeſtueux qui fait diſparoître tout ce qu'ils ont d'horrible. De l'autre côté, la vûe s'étend, dans un eſpace immenſe juſqu'à l'extrémité la plus orientale du lac, & donne du côté du Nord, la vûe d'un long côteau, preſque par-tout planté de vignes, & très-peuplé de villages, de bourgs bien bâtis, de quelques petites villes. Le lac lui-même n'eſt pas moins agréable à voir; outre la beauté de ſes eaux, & une multitude de grands oiſeaux de riviere, on y voit continuellement beaucoup de barques à voile, dont les unes traverſent du Milanois en Suiſſe; les autres en reviennent, ſoit pour les affaires de politique & de commerce, ſoit pour celles des particuliers; car c'eſt la route ordinaire des couriers qui paſſent de Lombardie en Suiſſe, & de-là en France, en Angleterre & en Hollande.

De cette grande terraſſe qui a de tous côtés des perſpectives ſi agréables & ſi variées, on peut deſcendre juſqu'au niveau des eaux du lac par neuf autres terraſſes paliſſadées d'orangers & de citroniers, que j'ai vû couverts de fleurs & de fruits. Dans le retour, du côté du midi, eſt un eſpace conſidérable, rempli par un grand berceau formé par des orangers, & un boſquet de mêmes arbres. Mais

ce qu'il y a de plus agréable à mon gré dans le palais de l'*Isola Bella*, est l'appartement du rez-de-chaussée tout en grotte rustique, pavé, revêtu, & plafonné de petits cailloux de toutes sortes de couleurs. Il est composé de plusieurs piéces & d'une grande galerie d'où on a la vûe du lac & des autres isles. Cet appartement est destiné uniquement à prendre le frais, & doit être délicieux dans la saison des chaleurs. Rien n'est plus simple & en même-temps plus agréable que cette espéce de construction, qui n'exige aucun ornement étranger. Il y avoit seulement quelques statues de grotesques, faites de coquillages & de cailloux de rapport, & très-convenables à cet appartement, le seul de cette espéce que j'aye vû en Italie.

L'Isola Madré, située dans ce même lac à un mille plus au nord, n'est pas aussi élégante que la premiere; ses jardins sont dans un goût plus champêtre, quoique fort agréable; ce sont plusieurs grandes terrasses fort longues, où il paroît que l'on a cherché à joindre l'utile à l'agréable. Il y a une espéce de limons d'une grosseur prodigieuse, d'un parfum exquis, & tels que je n'en ai vû nulle part ailleurs de semblables. On est étonné de voir sur des arbres peu élevés, dont les branches

ſont minces & foibles, une quantité de fruits qui ont un pied de longueur sur ſept à huit pouces de diamétre, & d'une couleur éclatante comme l'or; c'eſt une des plus belles productions de la nature qu'il ſoit poſſible de voir. Les oranges de toute eſpéce & les citrons y croiſſent à profuſion & d'une grande beauté. Le petit pont par où on aborde, eſt couvert par un bois de futaye, de lauriers francs fort élevés. A en juger par leur groſſeur, il y a long-temps qu'ils y ſont plantés. Un peu plus loin, on voit une faiſanderie bien peuplée. La maiſon, quoique logeable, a peu d'apparence. Le comte Fréderic Borromée à qui elle appartient, y étoit pour lors. Il a fait conſtruire un petit théâtre d'un très-bon goût avec deux rangs de loges, un orcheſtre, & un parterre à contenir ſoixante à quatre vingt perſonnes; il y fait repréſenter les comédies de Goldoni, & quelques unes des comédies de Moliere ou de Regnard, quand il trouve des acteurs qui ſçachent le François. Il faiſoit bâtir alors, & il nous dit que c'étoit les commencemens d'une maiſon d'un meilleur goût que celle qu'il habitoit. Quoique la ſaiſon fût déja avancée, les jardins étoient encore couverts de toutes ſortes de fleurs comme au printemps.

Ces deux isles, situées dans un climat assez rigoureux, que le voisinage des montagnes couvertes de bois, de neiges & de glaces, rendent nécessairement froid, outre cela exposées aux brouillards du lac; étonnent quand on les voit couvertes de beaux arbres, qui ne se plaisent que dans les climats les plus chauds de l'Europe, & qui cependant y produisent abondamment les plus beaux fruits. Mais on a attention de les barraquer pendant tout l'hyver; cette opération se fait au commencement de novembre, & on ne les découvre que lorsque le printemps a bien établi son regne. Au moyen de plusieurs brasiers, on entretient une température douce sous ces barraques, & la végétation s'y fait comme en plein air; on suit la même méthode à Boulogne, à Florence, dans les environs de Rome, qui sont le plus exposés aux vents froids; mais tout ce qui approche la mer, est par sa situation à l'abri des fortes gêlées qui pourroient nuire à ces arbres.

Il est certain que l'on pourroit avec les mêmes soins avoir en France des jardins aussi agréables, même dans les provinces septentrionales. J'en ai parlé à plusieurs jardiniers d'Italie qui répondroient

du succès, pourvû qu'on leur donnât un terrein à l'abri des vents du nord. Les bosquets, les palissades, les berceaux de ces arbres toujours verds, sont, à mon gré, infiniment au-dessus de tout ce que nous avons en ce genre.

La troisiéme isle n'a rien de curieux; elle est comme les deux autres, située sur un rocher, à peu de distance de l'Isola Bella, en tirant au levant; elle n'a que quelques maisons de païsans, & une église qui est la paroisse des autres Isles.

Comme elle est fort près de terre, les habitans qui ne s'occupent point à la pêche, vont cultiver les vignes & les champs qui sont sur la côte, & qui dépendent du territoire de ces isles.

La difficulté & la longueur du chemin de Milan au bord du lac, l'ennui de la petite navigation qu'il y faut faire, empêchent plusieurs voyageurs d'aller voir ces isles; cependant je conseille à tous ceux qui feront le voyage d'Italie de se mettre au-dessus de ce qu'on leur dira à ce sujet pour les en détourner. Ces isles sont vraiment dignes de curiosité, & paroissent ou ornées d'après les belles descriptions que l'on trouve dans le Tasse & l'Arioste, ou en avoir fourni le modéle; elles ont l'air de

de ces isles enchantées qu'habitoient Alcine, Calipso, ou ces Fées dont les charmes étoient si puissans.

La bonne saison pour y aller est le printemps ou l'automne ; la navigation du lac est dangereuse dans le temps des solstices & peu sûre en été, à cause des orages fréquens occasionnés par le voisinage des montagnes, & souvent on y fait naufrage. Je manquerois à la reconnoissance, si je ne parlois pas de la maniere polie & gracieuse dont le comte Fréderic Borromée reçoit les étrangers qui vont visiter son habitation ; il leur en fait lui-même les honneurs avec la plus grande attention, & sa maison répond parfaitement à ses intentions à ce sujet.

Le retour de Sesto à Milan se fait par la même route ; avant que de quitter le lac, on ne manque guéres de se fournir des excellentes truites saumonées que l'on y pêche. A la quantité de têtes d'hommes qui sont exposées, d'espace en espace sur des poteaux, on peut juger que les chemins ne sont pas sûrs ; mais les voleurs n'attaquent que les marchands qui sont seuls ou peu accompagnés.

38. Les grands chemins dans tout le Milanois sont bien entretenus & se font comme en France par corvées ; les com- *Grands chemins. Gouvernements des villes.*

munautés y ſont cantonnées de même ; des bornes plantées de diſtance en diſtance, ſur leſquelles les noms des villages ſont écrits, marquent à chacun la tâche qu'il a à remplir ; il paroît que cet uſage eſt le meilleur ; car ce n'eſt que dans ces endroits que l'on trouve des chemins toujours praticables.

Les villes du Milanois ſont régies, pour ce qui regarde la police & les affaires en premiere inſtance, par un Podeſtat ou Juge royal, dont l'adminiſtration ne dure que trois ans, & qui eſt ſubordonné au miniſtre plénipotentiaire de la reine de Hongrie, réſidant à Milan. Les principales villes, telles que Crémone, Pavie, Lodi, ont un Podeſtat, les autres n'ont qu'un juge connu ſous le nom de vicaire.

Autrefois il regnoit un proverbe connu en Italie, que les gouverneurs du Milanois dévoroient le peuple, que les vicerois de Naples le mangeoient, & que ceux de Sicile le rongeoient. Les géographes, les écrivains de deſcriptions, les compilateurs d'anecdotes qui d'ordinaire ſe copient les uns les autres, rapportent tous ce proverbe déja ancien, qui autrefois peut avoir eu quelque vérité ; mais aujourd'hui la face des choſes eſt totale-

ment changée. Les gouverneurs du Milanois ont peu d'autorité, encore est-elle contrebalancée par celle du ministre plénipotentiaire, qui a le secret des affaires, & entre les mains duquel est réellement toute l'autorité. D'ailleurs, il y a beaucoup plus de rélation entre Milan & Vienne qu'il n'y en avoit entre Milan & Madrid; sous la domination Espagnole les gouverneurs étoient absolus; la grande affaire alors étoit de conserver la souveraineté; le gouverneur levoit des troupes, les entretenoit avec les revénus du pays & ne rendoit point de compte. Quelle différence entre ce despotisme & l'administration réglée, qui est suivie à présent !

39. Le Milanois s'étend peu loin du côté de la république de Venise; au sortir de Milan on trouve un chemin uni & droit le long du canal de l'Adda qui conduit jusqu'à Colombarolo, village éloigné de Milan d'une poste & demie; cette partie du chemin plantée d'arbres est alignée comme une allée de jardin. De là jusqu'à la Colonica, bourg sur le bord de l'Adda, & du canal qui en est tiré jusqu'à Milan, on compte dix milles ou une poste par un chemin moins droit, quoique fort beau. Ce bourg est situé sur un

Autres parties du Milanois.

côteau au-dessus de l'Adda ; le général Merci y a fait bâtir une très-belle maison, avec des jardins en terrasse qui m'ont paru fort agréables ; ils aboutissent sur le bord du canal, qui dans cet endroit est soutenu par des arcades de maçonnerie élevées de plus de vingt pieds au-dessus du niveau de la riviere, & dans un espace fort long; car il faut soutenir les eaux à cette élévation dans toute la longueur du vallon où coule l'Adda, pour porter ses eaux à la tête de la plaine où Milan est située ; cet ouvrage est d'une belle exécution, bien entendu & conservé avec soin. L'Adda que l'on passe en bac au bas du canal, est une très-grosse riviere qui coule rapidement. Sur le bord opposé à la Colonica est un bureau de douane du Milanois, où l'on fait la visite exacte de tous les effets. Le moyen le plus assuré pour être bientôt débarrassé de cette cérémonie ennuyeuse, est de faire une déclaration juste de ce que l'on porte avec soi, soit marchandises neuves, soit hardes ; si les commis, à l'ouverture des malles, voient que l'on a dit vrai, ils n'arrêtent pas mal-à-propos les voyageurs. Il ne faut cependant pas oublier avec eux ce que l'on appelle la courtoisie.

Au-delà de ce bureau sont les limites

du Milanois & du Bergamasque dont je parlerai, quand j'en serai à ce qui regarde la république de Venise. Le canal de Martésana ou de l'Adda fait le commerce de Milan avec le lac de Côme, les Suisses qui l'avoisinent, & les riches vallées qui sont situées le long de son cours.

40. La partie du Milanois que l'on parcourt pour aller de Milan à Plaisance est fort riche. La premiere poste est à Marignano sur la petite riviere du Lambro, célébre par la victoire que François I, roi de France, remporta au mois de septembre 1515 sur les Suisses alliés de Maximilien Sforce, duc de Milan. La bataille dura deux jours & fut si vive, que le maréchal Trivulce qui s'étoit déja trouvé à dix-huit batailles rangées, dit à ce sujet ce mot si connu: « que partout ailleurs ç'avoient été des jeux d'enfans, mais qu'ici » c'étoit un combat de géans. » Cette importante victoire rendit François I maître de tout le Milanois que Maximilien Sforce lui céda. On chercheroit inutilement dans un pays aussi cultivé quelques vestiges de retranchemens qui désignassent précisément le lieu de ces fameuses expéditions. Marignan.

Lodi. A dix milles plus loin on passe à la vûe de Lodi, située dans un des plus riches cantons du Milanois, sur-tout par rapport à ses pâturages, dont j'ai eu occasion de parler. Il y a deux Lodi ; l'un à droite du chemin en tirant du côté du Tésin est l'ancien Lodi, appellé dans le pays *Lodi vecchio* & par altération *Lodivé* ; ville ancienne bâtie par les Gaulois Boyens, qui occupoient une grande partie de la plaine, connue à présent sous le nom de Lombardie ; Pompée Strabon, pere du grand Pompée, y conduisit une colonie Romaine, & l'appella de son nom *Laus Pompeïa.* Sur la fin du douziéme siécle, cette ville qui se gouvernoit en république, comme la plûpart des villes de Lombardie, fut détruite par les Milanois ; de sorte que ce n'est plus aujourd'hui qu'un gros village, où on dit que l'on voit encore plusieurs restes de constructions antiques fort dégradées.

La ville de Lodi qui subsiste aujourd'hui avec un évêché suffragant de Milan, fut bâtie peu de temps après la destruction de la premiere par l'empereur Fréderic Barberousse, qui lui permit de se gouverner par ses propres loix. Mais quelque-temps après les Vestasini, famille

noble qui subsiste encore dans le pays, s'en rendirent les maîtres, & y dominerent pendant quelque temps, jusqu'à ce que la puissance des ducs de Milan les eût forcé de renoncer à la souveraineté, dont ils s'emparerent eux-mêmes.

Cette ville située sur une éminence paroît bien bâtie, il y a plusieurs manufactures d'assez belle fayance. Le pays est arrosé par quantité de ruisseaux très-poissonneux qui servent à former une multitude de canaux dont plusieurs bordent le grand chemin, & sont soutenus à différentes hauteurs, pour donner plus de facilité à l'arrosement des terres.

Le village de Zurlesco où est la poste suivante n'a rien de remarquable, non plus que le chemin qui conduit de là au passage du Pô, qui termine le Milanois de ce côté, à la vûe de Plaisance. Le pays est partout également riche & fertile.

DUCHÉ DE MANTOUE.

Mantoue. 41. CE pays a été l'un des plus florissans de l'Italie, tant qu'il a été sous la domination de la maison de Gonzague qui l'a possédé pendant près de quatre cent ans. Il a environ cinquante - milles de longueur du levant au couchant ; c'est-à-dire du Ferrarois à la partie du Milanois où est Crémone, & quarante de largeur, du Nord au Midi ; du Véronois & du Bressan aux états du duc de Modene. Il y a une grande route de Milan à Mantoue & des postes établies pour la communication des deux états qui appartiennent actuellement à l'impératrice-reine de Hongrie, comme héritiere de la maison d'Autriche. Mais la route que l'on prend ordinairement est celle de Vérone, qui n'en est éloignée que de vingt quatre milles ; il y a aussi une grande route ouverte & des postes établies de Mantoue à Ferrare.

La ville de Mantoue, située dans le milieu d'un lac que forme le Mincio, est très-ancienne. Strabon & Tite-Live la mettent au nombre de celles que les Gaulois

Cénomans possédoient dans la Gaule Transpadane, & placent le temps de sa fondation plusieurs siécles avant celle de Rome. Dans la suite des temps elle a couru la même fortune que les autres villes de ce pays ; & ce que l'on a dit & répété des unes & des autres est l'histoire des révolutions de Mantoue.

Dans l'onziéme siécle, dans le temps de l'anarchie de la haute Italie, elle étoit ville libre & république. Les plus puissans de ses citoyens s'en rendirent ensuite les maîtres, & y exciterent des troubles continuels jusqu'au commencement du quatorziéme siécle, que Louis de Gonzague qui possédoit déja en propriété plusieurs grandes terres dans ce pays, tua Passerino Bonacorsi, dernier seigneur ou tyran de ce pays. Après quoi ayant été fait vicaire de l'empire en Italie, les habitans de Mantoue le reconnurent volontairement pour leur seigneur ; ce qui fut autorisé par l'Empereur, qui lui accorda l'investiture de cette nouvelle souveraineté à titre de fief de l'Empire. En 1423 l'empereur Sigismond donna à ce fief le titre de marquisat. En 1530 l'Empereur Charles V l'érigea en duché pour la maison de Gonzague, qui en a joui

jusqu'en 1701, que Ferdinand de Gonzague, dernier duc de Mantoue, ayant pris le parti de la France dans la grande guerre de la succession d'Espagne, l'empereur Leopold le mit au ban de l'Empire, & confisqua ses états pour cause de félonie. Les troupes Impériales s'emparerent de la ville qui fut abandonnée au pillage. Le duc se retira à Venise où il mourut en 1708 sans laisser d'héritier en ligne directe; & l'Empereur refusa de donner l'investiture de ce fief aux branches collatérales de la maison de Gonzague; de sorte qu'après la mort de Charles VI le duché de Mantoue est passé, avec le reste de la succession de la maison d'Autriche, à l'impératrice-reine de Hongrie.]

Cette ville, quoique très-forte par sa situation, au milieu des eaux, où on ne peut aborder que par deux chaussées défendues par des ouvrages avancés, & coupées par des pont-levis; entourée d'une bonne muraille flanquée de tours, a fait peu de résistance aux armées qui l'ont assiégée. Elle a eu beaucoup à souffrir des armes de l'Empire en différens temps, sur-tout en 1629 & en 1701. Tant qu'elle a eu des souverains résidens qui avoient intérêt d'y entretenir la population, le commerce & l'industrie qu'ils encoura-

geoient par leur libéralité, & leur protection, elle se relevoit de ses malheurs, & à la fin du dernier siécle, on y comptoit encore cinquante mille ames.

Il y avoit un très-grand nombre de fabriques d'étoffes de soie qui fournissoient à un commerce considérable, mais depuis ce temps elle se dépeuple insensiblement, il y a peu d'industrie; les Juifs qui y sont établis sous la protection du gouvernement, y font le principal commerce, dès-lors ruineux pour les naturels du pays, qui ne peuvent y avoir part qu'à des conditions onéreuses.

Dans la guerre de 1733, les armées combinées des rois de France & de Sardaigne la prirent après quelques jours de siége; ces événemens n'ont pas contribué à la remettre dans un état plus florissant. Ainsi, malgré les soins de l'Imperatrice-reine, & le zele du comte Firmian qui a la principale autorité dans ce pays, cette ville se tirera difficilement de l'état d'anéantissement où elle est tombée.

Il y reste encore de très-beaux monumens de la magnificence de ses derniers souverains qui méritent qu'on se détourne pour les aller voir. Les principaux sont,

42. L'Église cathédrale bâtie sur les Eglises.

desseins de Jules-Romain, d'un goût d'architecture très-noble, quoique singulier; cet édifice fort large pour sa longueur, a sept nefs en colonnades de belle proportion; cette maniere de construction qui tient de l'antique & du moderne, a un aspect majestueux & imposant. On voit dans les chapelles quelques tableaux précieux, tels que ceux qui ont pour sujets la vocation de S. Pierre & de S. André à l'Apostolat, l'instant de la conversion de S. Paul. Le plus fameux, autant par sa singularité que par la richesse du pinceau, est une tentation de S. Antoine par Paul Veronese. Il n'est composé que de trois figures de grandeur naturelle, le saint, une femme & le diable; les deux premieres sont d'un caractére vrai, la femme a toute la beauté qu'on peut lui souhaiter, & est excellemment peinte, le diable n'est vû que par le dos. Il y a une estampe gravée du même sujet traité par un des Carraches, dont l'idée est à-peu-près la même. Cette église a pour patron principal S. Anselme, évêque de Luques qui y mourut en 1086, son culte y est très-solemnel. L'évêque, autrefois suffragant d'Aquilée, réléve immédiatement du saint Siège.

San Andrea, église ancienne d'une

belle conſtruction dans laquelle le duc Vincent de Gonzague inſtitua en 1608 l'ordre du ſang de Jeſus-Chriſt, qui n'a ſubſiſté qu'autant que cette maiſon ſouveraine a duré. On y voit le tombeau de Jean-Baptiſte Mantouan, général de l'ordre des Carmes, plus connu par ſes excellentes poëſies Latines que par ſes autres ouvrages, quoiqu'il fut bon théologien & philoſophe; celui d'André Mantegna, peintre de réputation. Dans les chapelles de cette égliſe qui ſont grandes & bien éclairées, il y a quelques peintures à freſque de Jules Romain, encore aſſez bien conſervées, pour y reconnoître la maniere de ce grand artiſte, le plus célébre des éléves de Raphaël. Le coloris en eſt fort effacé; mais on ſçait que la fierté du deſſein, la belle poſition des figures, & la régularité de l'ordonnance, étoient les parties principales de Jules Romain, qui avoit parfaitement étudié l'antique qu'il imitoit toujours. Ce maître étoit excellent pour les grandes compoſitions, dans leſquelles il mettoit un ordre merveilleux ſans confuſion; donnant à toutes les figures principales de ſes tableaux la vérité de caractere & la nobleſſe dont elles étoient ſuſceptibles.

Le palais ducal qui ſert aujourd'hui

au gouvernement, est fort vaste & d'une bonne architecture ; il est orné de quelques peintures à fresque faites par Jules Romain ou par ses éleves sous ses yeux ; on y remarque par-tout des traits du génie noble & élevé de cet illustre artiste. Les principales sont l'Aurore qui conduit son char ; & quelques autres sujets allégoriques des différens points du jour ; une assemblée des Dieux ; tous ces tableaux sont de plafond. On ne trouve pas dans Apollon qui conduit le sien, ces ouvrages, ce ton flatteur, ces agrémens simples de la belle nature que l'on admire dans le Guide, le Dominiquain, quelquefois dans les Carraches, sur-tout dans Paul Veronese ; mais on y voit une étude profonde de l'antique, une noblesse de caractére qui doit être regardée comme la marque distinctive de Jules Romain. Jupiter dans l'assemblée des Dieux est représenté avec tout l'appareil de la puissance & de la majesté même ; Apollon est tout éclatant de la lumiere qu'il distribue au reste du monde. Venus semble avoir toute la beauté en partage.

Palais du T. 43. Mais de tous les édifices publics de Mantoue, celui que l'on vante le plus est le palais du T, ainsi appellé de son plan qui ressemble véritablement à cette

lettre. L'entrée est à la partie inférieure du T ; l'architecture de la façade & de la cour qui la suit, est très-belle.

La ligne perpendiculaire du T est formée par deux rangs d'appartemens divisés par un grand porche ou galerie mal éclairée qui aboutit à un portique qui est de toute la largeur du porche. De chaque côté de la ligne transversale du T, sont trois grandes chambres qui ont leurs vûes sur un jardin en demi-cercle de la largeur du T, & dont la grandeur est proportionnée à celle du bâtiment. Cet édifice singulier a été construit & décoré par Jules Romain qui y a passé la plus grande partie de sa vie, aimé du prince & estimé de ses sujets. C'est-là que l'on voit ses principaux ouvrages.

Dans la premiere chambre à gauche, le tableau du plafond a pour sujet la chûte de Phaéton ; la couleur en est encore assez bien conservée, pour juger qu'elle étoit d'un excellent choix, & très-propre à représenter l'incendie général que cet événement dût causer. Tout autour regne une frise de stuc en relief qui représente différents combats d'animaux.

La seconde chambre du même côté est ornée de divers sujets en médaillons, dont le principal est celui des Horaces & des Curiaces.

Dans la troisiéme est l'histoire de Psyché, ou le banquet des Dieux, magnifique tableau de plafond, qui ressemble en bien des choses à celui du petit palais Farnése à Rome; mais qui cependant conserve tout le mérite d'un véritable original. Dans la même chambre est un grand tableau qui a pour sujet, Venus retenant Mars irrité, qui veut poursuivre un homme qui s'enfuit effrayé; beau sujet qui probablement a donné à Rubens l'idée d'un tableau admirable qui est au palais Pitti à Florence; mais dont l'exécution est bien plus grande & plus riche.

Dans la premiere chambre à droite sont des frises de relief & en stuc, qui représentent des marches d'armées; les sujets semblent pris de la colonne Trajanne, & de l'Antonine; les figures sont de demi grandeur, le dessein aussi beau que l'antique Grec.

Dans la seconde, un grand plafond qui a pour sujet Jules César, précédé de ses licteurs; quelques tableaux en médaillons, entr'autres la continence de Scipion, & de belles frises en stuc.

Dans la troisiéme est le grand plafond qui représente la chûte des géans; ils sont tous de proportion colossale, parfaitement groupés, & la vérité de l'expression est si

frappante qu'en entrant dans cette chambre, on imagine que ces grouppes détachés tombent réellement ; au-dessus est l'assemblée des Dieux, présidée par Jupiter foudroyant ; cette composition est de la plus grande beauté, les couleurs surtout celles des corps d'homme, ont cette teinte rougeâtre & déplaisante que l'on voit dans les plafonds du petit Farnése à Rome ; ce qui prouve que la maniere de préparer des couleurs étoit la même, puisqu'elles ont éprouvé la même dégradation.

Cette chambre est entourée d'une muraille de briques & d'une architrave de pierres, peintes avec une vérité qui fait encore illusion.

Cette partie supérieure du palais du T est encore conservée avec quelque soin, sans doute par respect pour les belles peintures qui la décorent ; mais les appartemens des deux côtés du porche & ceux de la cour qui étoient également ornés de peintures de Jules Romain, fort dans le goût des loges du Vatican, sont abandonnés à de pauvres gens qui les habitent, & qui laissent périr ces chef-d'œuvres.

Les palais des ducs de Mantoue ont autrefois été enrichis des meubles les plus précieux ; mais les Allemands dévasterent tout en 1701 ; à s'en rapporter aux rela-

tions anciennes, on peut juger de leur beauté par ceux qui restent au palais Pitti à Florence.

On voit que ces princes n'avoient rien négligé pour faire de leur capitale une des belles villes de l'Italie ; la plûpart des rues sont larges, alignées, bien bâties ; on y voit de grandes places & assez réguliéres ; des édifices publics de la plus belle construction ; aux avantages de la situation, ils avoient ajouté les secours de l'art, en fortifiant les approches ; mais tous leurs soins n'ont pas empêché qu'une puissance étrangere, & plus forte, ne renversât leurs projets, & ne fît un désert de cette ville qui avoit été l'objet de leurs complaisances.

Le lac au milieu duquel elle est bâtie est très-poissonneux ; les environs sont fertiles, & fournissent abondamment toutes les denrées de consommation ; mais comme le pays est fort plat, ses vûes n'ont pas l'agrément des lacs plus voisins des Alpes. Il s'y forme encore des marais qui rendent les abords difficiles & l'air mal sain, ce qui contribue beaucoup à la dépopulation ; à quoi on doit ajouter que l'industrie y ayant été négligée pendant long-temps, elle y est entiérement tombée ; rien dans ce genre ne peut remplacer les regards bienfaisans d'un souverain qui

encourage les arts & la population, & sur la protection duquel on peut compter. Quelque attentif que soit un ministre, quelque bonnes que soient ses intentions, il ne peut avoir les mêmes succès ni la même confiance. Les peuples sçavent qu'il peut être déplacé d'un moment à l'autre, & que la protection qu'il accorderoit à un établissement dont il connoîtroit l'utilité réelle, peut cesser dans le temps même où elle lui seroit le plus nécessaire.

44. A deux milles de Mantoue est le village d'Andés, patrie de Virgile; on le nomme aujourd'hui Piétola. Les ducs de Mantoue y avoient fait bâtir *la Virgiliana*, belle maison de plaisance qui a été détruite dans la guerre de 1701. Village d'Andés.

A douze milles de Mantoue, au midi sur les bords du Pô, est la riche abbaye de S. Benoît de Poliron, fondée en 984 par Boniface, marquis de Mantoue & de Canossa, ayeul de la célébre comtesse Mathilde, qui mourut en 1116 âgée de soixante-neuf ans, laissant au saint-siége les grandes & magnifiques terres qui font une partie considérable du patrimoine de l'église de Rome. Cette princesse a été enterrée dans l'église de ce monastere; on voit son tombeau dans la chapelle de Abbaye de Polirone.

la Vierge ; elle est représentée à cheval, tenant à la main droite une pomme de grenade; au devant de la grande urne de marbre qui sert de piédestal à la statue équestre, est gravé ce distique.

Stirpe, opibus, forma, gestis, & nomine quondam,
Inclita Mathildis, hic jacet Astra tenens,

Le pape Urbain VIII a fait transporter ses os à S. Pierre de Rome où il lui a fait ériger le magnifique monument que l'on y voit aujourd'hui. Si quelques siécles avant la comtesse Mathilde, les ecclésiastiques eurent des révélations, pendant lesquelles ils avoient vû l'ame de Charles-Martel tourmentée dans les flammes, parce que dans les besoins de la guerre, il n'avoit pas respecté leurs possessions ; par la raison contraire les Italiens en ont eu une grande, de placer la comtesse Mathilde dans le Ciel.

De l'autre côté du Pô est la petite ville de Guastalla, connue par la victoire que les François y remporterent en 1734 sur les Autrichiens. Elle est le chef-lieu du duché de ce nom, démembré du Mantouan, & cédé par le traité de paix de 1748 à l'Infant duc de Parme.

Fin du premier volume.

CARTE
DE
L'ITALIE
Septentrionale,
Composée sur les plus nouvelles Observations, pour servir aux Mémoires Historiques et Critiques qui viennent d'être donnés,
à Dijon,
1766.
SUISSE
SAVOYE
PIEMONT
ETAT DE VENISE
GOLFE DE GENES
TOSCANE
Golfe de Venise
Genève
Chambery
Grenoble
Vienne
Turin
Parme
Bologne
Florence
Trente
Romagne
Milles d'Italie

TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

A.

Académie & Manége à Turin. 49
—de peinture & de sculpture, à Milan. 248
Adda, riviere. 292
—Son canal, à Milan. 295
Aiguebelle en Savoye. 10. Eglise collégiale. 11. Combat des François & des Espagnols contre les Piémontois. 11. Pas d'Aiguebelle. 12
Alexandrie, ville. 95. Sa citadelle. Ses foires. 96
Amazones de Génes. 134. Leur armure. *Ibid.*
Ambrosien (Rit.) 231. Ses Particularités. 232.
Andés, patrie de Virgile. 307
Anghierra, petite ville du Milanois. 281
Arone, ville de Piémont, sur le Lac Majeur. 280.
Arc, riviere. 12
Arc antique hors de Suse. 27. Son inscription. 28
Arsenal de Turin. 55
—de Génes. 135
Arts à Turin. 84
Asiles, leur abus. 91
Asti, ville & comté. 93
Augustin (S.) ses reliques à Pavie. 198

B.

Banque de S. Georges, à Génes. 136

Barcò (plaine de) 203
Barraut (fort) 9
Bartholi, professeur d'éloquence à Turin. 54
Belgerati, village sur le Lac Majeur. 282
Belgioioso. 191
Bibliothéque Ambrosienne, à Milan. 246
Idée de ses manuscrits. 247
Bocchetta (la) haute montagne de l'Apennin. 175. Sa température & ses productions. 176. Sources qui en coulent. *Ibid.*
Borromei de Milan, leur devise. 246. Cette ville leur doit beaucoup. 274
Bouflers (duc de) mort à Génes. 128
Bourgoing. Bourg du Dauphiné. 1
Broni, village. 184
Brunete (la) forteresse de Piémont. Sa position. 27

C.

Campo Marone ; village de l'Apennin. 175
Cascades. Source de l'Albane. 6
—de Modane. 17
—du Lac du Mont-Cenis. Beauté de son rocher. 23
Chamberry. 6. Son antiquité. Etoit le *Civario* des Allobroges. *Ib.* Sainte-Chapelle de cette ville. 7. Eglises. Promenades. Garnison. 8, 9.
Chambre (la) petite ville de Maurienne. 15
Charles (S.) son tombeau. 226
Chapelle où sont ses reliques. *Ibid.*
Comment conservées. 228
Chartreuse de Pavie. 205. Son église. 206. Ses richesses. Sculptures. Bas-reliefs. Peintures. 207. 208 & son cloître. Régularité de ses religieux. 211
Château de Milan. 257
Castel san Giovani. Bourg du duché de Plai-

185. 189

Chemin coupé dans les rochers. Inſcription à ce ſujet. 5

Chemins du Milanois. 289

Cicisbei. 154. Le peuple de Gênes ne les ſouffre point. 156

Chivas. Plâce forte. 190

Colonica (la) bourg du Milanois. 291

Commerce dans les états du roi de Sardaigne. 87

Conſeils de Génes. Maniere de les convoquer. 133

Corſe (Royaume de) 118. Idée des Génois à ce ſujet. *Ibid.*

Couches intérieures des terres dans la montagne de Génes. 177

Culte religieux à Génes. 162

D.

Divorces communs à Génes. 157. Et procès pour fait d'impuiſſance. *Ibid.*

Doge de Génes. 115

Doire. Riviere. 29

Douanes. A la Novalèſe. 24. A Génes. 144. A Pavie. 203. Au paſſage de l'Adda. 292. A Porto Paneſe. 192

E.

Eaux (conduite des) en Savoye & en Maurienne. 18

Eccléſiaſtiques du ſecond ordre à Génes. 164. Leur induſtrie. 166. Leurs voyages. *Ibid.*

Egliſes. *A Turin.* Conſolata. 40. Proceſſion qui s'y fait pour la levée du ſiége de Turin. 41. Corpus Domini. 42. Miracle qui a donné lieu à ſa conſtruction. *Ibid.* Sa belle décoration 43. Sainte Thérèſe. *Ibid.* Sainte Chriſtine. 44. Saint Philippe de Nery. *Ib.* S. Maurice. S. Laurent. 45

A Génes. S. Laurent Cathédrale. 152. S. ire. 127. S. Ambroise. 128. De Carignan. 129. Albergho de Poveri. 130. Richesse des églises à Génes. 163

A Milan. S. Alexandre & son maître-autel. 235. S. Maria Presso san Celso. 236. S. Victor. 238. Santa Maria delle Grazie. 239. Della Victoria. 240. S. Ambroise. 241. San Nazario. 242. San Lorenzo. 243. Santa Catarina. 244. San Fedele. 245

Emeraude (plat d') 126

Exiles (pas d') 25

F.

Fabriques différentes à Turin. 88. Du tabac & des toiles peintes pour le Piémont & la Savoye. 99

Firmian (le comte) ministre de l'imperatrice Reine dans le Milanois. 267

François I. pris devant Pavie. 294

G.

Gavi. Ville & château de la montagne de Génes. 179

Génes. Ville & république, son origine. 107. Ses révolutions. 110. Son gouvernement actuel. 113. Douceur de ce gouvernement. 153. Son commerce. 120. Sa situation. Son port. 121. Ses plus beaux quartiers. 123. Ce qui a contribué à la conservation de cet état. 180. Force naturelle de la ville. 182. Revenus de la république. 144. Police pour l'approvisionnement de la ville. 141. Commerce du pays de Génes. 168. Industrie à Génes. 167. Modes à Génes. 169

Nobles Génois. 146. 152. Leurs richesses. 147. Leur goût pour bâtir. *Ibid.* Pour le jeu. 159. Leur économie politique. 159. Leurs maisons de campagne. 171. Beauté de leurs jardins,

72. de la M. Spinola à Sestri. Ibid.
• Goîtres. Leurs causes & leurs effets. 12. 15
Guastalla. 308
Guer. Riviere. 2

H.

Hôpitaux à Milan. 251

I.

Jalousie. 154
Industrie des Savoyards. Comment ils cultivent leur pays. 17
Inscriptions antiques & modernes. 5. 28. 57. 244
Isère. Riviere. Pont. Culture des environs. 10
Isles Borromées. 282
• Isola Bella. Ses jardins. Ses vûes. Son palais. Son appartement en grotte rustique. 282 & suiv.
Isola Madre. Ses jardins. Ses plantations. Ses beaux fruits. Théâtre du comte Fréderic Borromée, sa politesse. 285 & suiv. Climat de ces isles: maniere d'y conserver les orangers. 287. Saison pour les voir. 289. Leurs beautés. 288

L.

Lac Majeur. Son étendue. Beauté de ses eaux. 280
—de Mantoue. 306
—du Mont-Cenis. 21
Lasnebourg : village de Maurienne. 19
Lavanche remarquable à Aiguebelle. 11
Libraires à Génes 161
Livourno, bourg du Piémont. Ses soyes. 100
Lodi, ville du Milanois. 294
Lombardie (plaine de) son étendue. 213
Lomellini (Agostino) doge de Génes. 117. 161
Luxe à Turin. 89

M.

Maisons à Génes. Comment bâties. 149

Mantoue, duché. 296. Ville de Mantoue & ses révolutions. 297. Ses Souverains. *Ibid.* Sa situation. 298. Ses églises 300. Palais du T. 302
Marbres du Piémont. 85
—des montagnes de Génes. 141
Marignan. 293
Marine de Génes. 119. Ses forces actuelles. 145. On tente de rétablir son commerce dans le levant. 146
Mathilde (comtesse) son tombeau. 307
Medici (Jacques) Marquis de Marignan. Son tombeau. 231
Milanez. 192. Culture du pays. Son aspect. 193. Ses bornes. 213. Sa fertilité & ses productions. 276
Milan. 212. Ses révolutions. 214. Puissance de ses archevêques. 217. Ses souverains différents. 218. Situation de Milan & sa grandeur. 221. Sa population. 222. Son église cathédrale. 223. Son chapitre 233... Collèges 253. Forme de la ville & ses ornemens. 254. Ses édifices. 255. Théâtre. 256. Promenades. 258. Corps de magistrature. 263. Impôts & circulation. 265. Commerce & industrie. 271
Modène. (M. le duc de) gouverneur du Milanois. 268. Gouverneurs du Milanois. 290
Mœurs à Génes. 150
Mœurs des Milanois. 259. 269. 273. Attachement de la noblesse pour sa Patrie. 264. Sa politesse, & le bon accueil qu'elle fait aux étrangers. 266
Montagne & village des Ichelles. 3
—de la Crotte. 4
—de la Maurienne. 15
Leurs vûes & états différents. 17. Couvertes de neiges & de glaces autour du Mont-Cenis. 21

Montcallier, petite ville de Piémont. 92

Mont-Cenis (le) son passage. 20. Pâturages & lac. 21. Sa descente. 23 & 24

Montmelian. Ville & citadelle. 9. Vin de Montmelian. 10

Muriers blancs & leur culture. 1. 88. 93. Bonne maniere de les conserver. 278

N.

Nains communs dans la Lombardie. 270

Novalese (la) en Piémont, son climat, ses environs. 24

Novarre. Ville. 103

Novi. Ville de l'état de Génes. Son commerce. 179. 180

Nuages (formation des) reservoirs de pluyes. 22

O.

Olivetains. Religieux. 238

Opera bouffons. 85

Ordres royaux en Savoye, l'Annonciade, S. Maurice. 70

P.

Palais du roi de Sardaigne à Turin. 46. Jardins. 47. Places du Palais. 48

—du duc de Savoye. Escalier. Salon. 16

—Carignan, à Turin. 56

Palais du Doge, à Génes, 130

—Doria. 137. M. Durazzo. 138. Marcellone Durazzo. 140. Brignoletti. Carrega. Rovere. Balbi. 41. Durazzo à Cornigliano. 148. Leur magnificence. 168

Palais de l'archevêché à Milan. Tableaux. 234. S. Charles y a tenu ses Conciles. 235

Paraphernaux. Biens des femmes à Génes. 158

Passages difficiles en Maurienne. 16

—De Savoye en Piémont par la gauche du

Mont-Cenis. 25
Pas de Suze. 26
Parc ancien près de Pavie. 207
Pavie. 194. Siége des rois Lombards. 195. Prise par les François. 196. Ses édifices & ses rues. *Ib.* Ses Eglises. 197. Sa citadelle. 200. Son commerce, sa population. 202
Pétrification trouvée aux environs de Suse. 28
Peuple de la Savoye & de la Maurienne. 19
Piémont. Son entrée. 24. Sa fertilité. 29, 30
Piémontois, fins joueurs. 77
Pierre (S.) d'Aréna, Fauxbourg de Génes. 174
Place S. Charles de Turin. 57
Pô. Fleuve. 192
Polcheverra, vallée. 174. Beauté des édifices qui la bordent. 175
Polirone. Abbaye. 306
Pont de Beauvoisin. 2
Ponts sur l'Arc. Leur forme. 16
Porcelaine. Son usage à Génes. Comment changé. 160
Portefaix Bergamasques. 122
Précautions pour la sûreté des chemins en Piémont. 73
Prélats à Génes. 164

Q.

Quiers. Ville. 91

R.

Regni (M. François) consul de France à Génes. 170
Religieux à Génes. Leur crédit. 165
Ris. Ses Plantations. Maniere de le cultiver. 104
Rivages de la mer à Sestri. 173. Couverts des gens des environs quand la mer est orageuse &

Pourquoi. *Ibid.*

Rivoli. Bourg de Piémont & maison Royale. 31

Rue du Pô à Turin. 53

S.

Sacristie de l'église de Milan. 130

S. Jean de Maurienne. Sa situation. 15

S. Michel de la Cluse, abbaye. 50

S. Sebastien (la marquise de) seconde femme de Victor Amédée roi de Sardaigne. 32

S. Suaire de Turin. 37. Sa chapelle. 16. Son histoire. 39

Sardaigne (Roi de) ses revenus. 80

Ses troupes. Ses équipages. 81. Sa puissance, ses possessions. Population de ses états en Italie. 83

Savoye, son entrée. 5

Sciences à Turin. 78

—A Génes. 161

Scrivia. Riviere. 97

Séminaires à Milan. 251

Serpent d'airain à Milan. 241

Serravalle. Bourg de la montagne de Génes. 177

Sessia. Riviere. 101

Sesto. Village sur le Tesin. 279

Soyes de Piémont. 87

Spiritata, ce que c'est. 189

* Stupinigi, maison Royale. 64

Architecture & jardins. 65. Chevaux & chiens du roi de Sardaigne. *Ibid.*

Sture (la) riviere. 99

Superga (la) église royale. 67

Pourquoi bâtie. 68

Suse, ville de Piémont. 26. Son église, sa porte principale en est murée, & pourquoi. 27. Son

origine. 28
* Statues à Turin. De sainte Thérése par le gros. 44. De S. Joseph. 43. De Victor Amédée I. 47
—A Gênes. De S. Alexandre & S. Sebastien, par le Puget. 129. Groupe de l'Assomption, par le même. 130. De S. Barthelemi, par C. David. Ib. Des nobles Génois. 132. Du M. D. de Richelieu. Ib.
—A Pavie. De Marc-Aurele antique. 196. Du pape Pie V. 199
—A Milan. De S. Barthelemi. 225. D'Adam & d'Eve. 236. Colossale de S. Charles. 280

T.

Tableaux à Turin. De Carles Maratte. 45. De Solimene, & de Sebastien Concha. Ibid. De Corrado. 43. Du Franceschini. 46. Du palais du Roi. Ib. De Charles Vanloo. 65
—A Génes. De J. C. Procaccini. 128. Du Borzone. Ibid. De Rubens, & du Guide. 129. Du Pordenone & du Franceschini. 132. De Solimene. 133. De Paul Véronese. 139
—A Pavie. De Daniel Crespi & du Guerchin. 208
De P. Perugin. 209
—A Milan. La Cêne, par Léonard de Vinci. 239. De Fréderic Barrocci. 250. Les élémens, par Breughel de Velours. Ibid.
—A Mantoue. De Paul Veronese. 300. De Jules Romain. 302. & suiv.
Tanaro, riviere. 98
Temple antique d'Hercule à Milan. 243
Tesin, riviere. Ses abords. 105. Son pont à Pavie. 201. Sort du Lac Majeur. 280
Théâtre (grand) de Turin. Sa décoration, sa construction. 49
—de Carignan à Turin. Ses spectacles. 56

—leur police. A Turin. 86
Tidone, riviere. 98
Tortone Ville. 97
Tour (la) Dupin en Dauphiné. 2
Travaux des François devant Turin en 1706. 69
Trebia (la) riviere difficile à passer. 185
Tribunaux de justice à Turin. 71
—A Chamberi. A Nice. Des intendans dans les provinces. 73
—A Génes. 135
—de justice & de police à Milan. 263
Trivulce (Jacques) maréchal de France. Son épitaphe. 243
Truites du Lac du Mont-Cenis. 21
Turin. Situation. Fortifications. Portes. 33. 34. Citadelle. *Ib.* Comment divisé. 36. Cathédrale. 37. Décoration extérieure de ses édifices. 58. Vieux Turin. 36. Ses avenues du côté de Milan. 99. Idée de la cour de Turin. 74. Du Roi. Du duc de Savoye. Des Princesses. 74. & *suiv.* Mœurs de cette cour. 76. Education de la noblesse. 79

V.

Valentin, château hors de Turin. Jardin. 59. Belle promenade. 60
Veillane, Ville de Piémont. 31
Vennerie (la) maison royale. 6. Galerie. 61. Orangerie. 62. Chapelle du château. 63. Jardins. *Ibid.*
Verceil, ville. Ses curiosités. 100. Manuscrit fort ancien. 101. Evénement singulier. 102. Corps d'André Valla. 183
Victor Amédée roi de Sardaigne. Son abdication. 31. Il essaye de remonter sur le thrône. 32
Vigne de la Reine, petite maison royale. Beauté de sa situation. 66

Villa-Nova en Piémont. 92
Villes du Milanois, leur gouvernement. 190
Visconti, souverains de Milan, ont beaucoup fait pour ce pays. 274
Voghera. Ville. 98
Voltaggio. Ville de la montagne de Génes. 176
Université de Turin. 53. Bibliothéque; cabinet d'antiques. Professeurs. 55. & suiv.

Fin de la Table des Matiéres du premier volume.

Errata du Tome premier.

P. 28. note, ligne R. L. A.
ligne 6. Alpiniæ, lisez Alpinæ.
P. 97. ligne 14 Tortono, lisez Tortone.
P. 125. ligne 3. Pauli, lisez Sauli.
P. 170. ligne 25. Roger, lisez Boyer.
P. 172. ligne 8. Spinosa, lisez Spinola.
P. 183. ligne 3. Castellan-Giovani, lisez Castel-san-Giovanni.
P. 193. ligne 7. l'antiquité, lisez l'antique.
P. 197. ligne 8. Perthaurite, lisez Pertharite.
P. 258. ligne 9. Bochetta, lisez Rochetta.

AVIS AU RELIEUR,

Pour le placement des Titres, Cartes, Cartons & Tables du Tome premier & suivans.

APrès le frontispice du Livre on mettra

L'Avertissement de 4 pages.

La Table du Discours Préliminaire.

Le Discours Préliminaire.

La Chronologie des Empereurs d'Orient, &c.

La Table des Titres & Pièces du volume.

La matière, page pre-

miere, à 308 inclusivement.

Ensuite la premiere Carte Géographique, se développant sur la droite.

La Table générale & l'Errata.

L'Avis au Relieur

Le premier carton marqué §, page 31.

*Le second carton marqué * page 75.*

La seconde Carte Géographique à la fin du Tome troisiéme, après la page 336, & pour se développer à droite.

Les deux autres cartons se placeront au cinquiéme Tome; sçavoir,

Le premier Carton marqué d'une étoile * audit Tome 5. pag. 59.

Le deuxiéme Carton encore marqué d'une étoile * Tome 5. pag. 139.

Le même Libraire vient de mettre en vente,

La Logique, ou l'Art de penser, dépouillé des servitudes de la Dialectique, par M. l'Abbé Jurin de l'Académie des Sciences, vol. *in*-8°. 10 liv. 10 sols.

Dissertation sur les Antispasmodiques, proprement dits, 1 vol. *in*-8°. 3 liv.

Tablettes & Anecdotes des Rois & Reines de France, 3 vol. *in*-12. 7 liv. 10 sols.

Le Tome neuviéme de la *Collection Académique* vol. *in*-4°. concernant la Médecine; d'environ 800 pages, avec des planches en taille-douce.

Ce Volume ne tardera pas d'être suivi du dixiéme Tome de cet Ouvrage, qui ne contiendra que de l'Histoire Naturelle, tirée de la Partie Françoise, ou de la Partie Etrangère.

00083985

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016